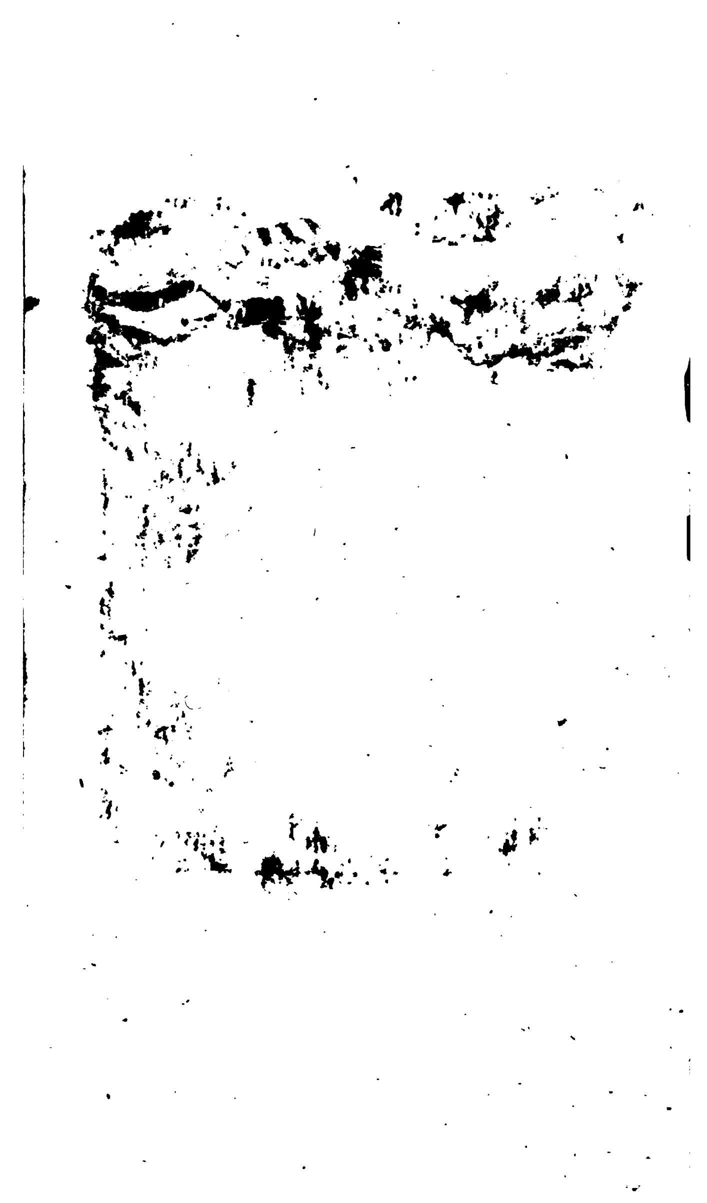

NIL NISI VIRTUTE

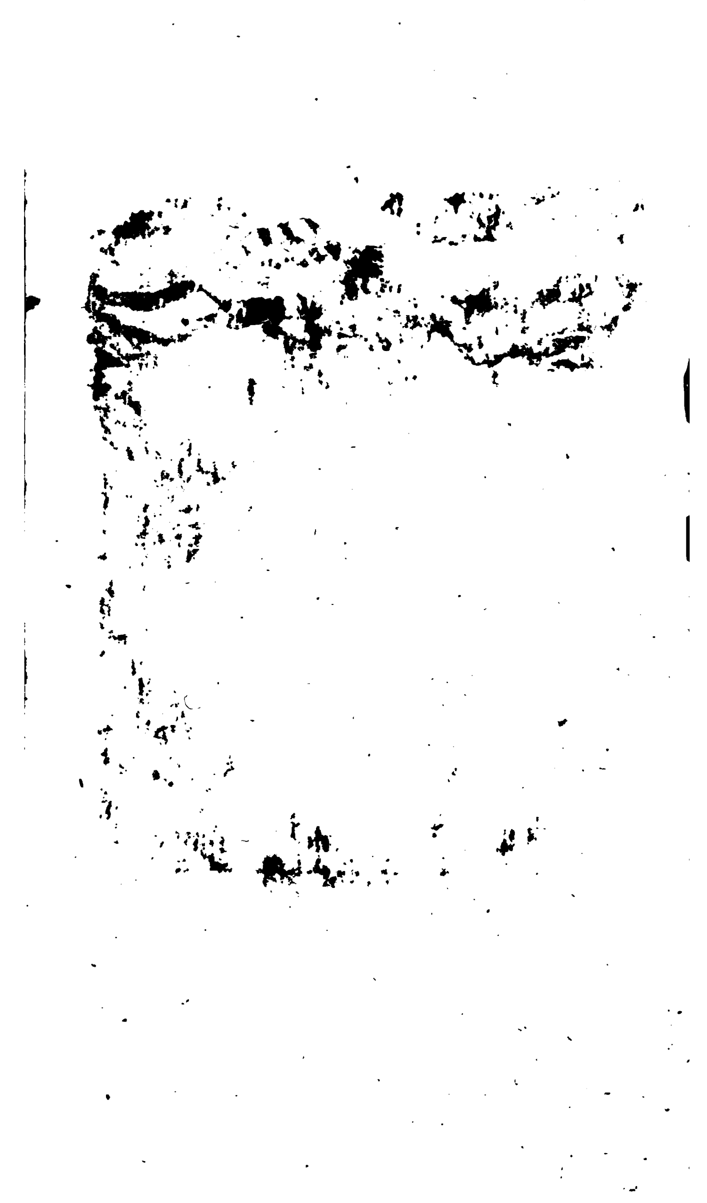



NIL NISI VIRTUTE

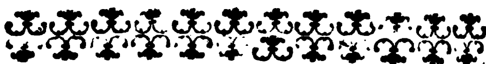



DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.





LES
VENDANGES,
COMEDIE.



ACTEURS.

LUCAS, riche Vigneron.

MARGOT, femme de Lucas.

CLAUDINE, niéce de Lucas.

ERASTE, amoureux de Claudine.

L'OLIVE, valet d'Eraste.

LE COLLECTEUR.

Troupe de Vendangeurs & de Vendangeuses.

La Scene est à Bourgenville, auprès de Mantes.



LES VENDANGES.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MARGOT, CLAUDINE.

MARGOT.



QU'EST-CE donc que tu as, Claudine ? Tu es bien de mauvaise humeur, mon enfant.

CLAUDINE.

Tenez, ma tante, voulez-vous que je vous dise ma pensée ? Je ne suis pas contente de me marier.

MARGOT.

Tu n'es pas contente ? tu es donc folle ? Et tu es la premiere à qui ça fasse peur.

CLAUDINE.

Je fis la premiere, si vous voulez : si mon oncle me vouloit faire plaisir....

MARGOT.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Il romproit tout net ce mariage là, ma tante.

MARGOT.

Mais voirement, fille, tu perds l'esprit. On te baille un Collecteur, le coq du Village : il nous a rabattu vingt écus de taille pour t'avoir, & tu veux que je l'y manquions de parole ?

CLAUDINE.

Oüi, fort bien, ma tante, vous me donnez donc pour vingt écus ? Je vous suis bien obligée ! Oh, je vaux davantage, s'il vous plaît ; & quand mon oncle me devroit tuer, je ne serai jamais la femme du Collecteur.

MARGOT.

Hé! de quoi t'avises-tu de dire ça si tard ? Tu le voulois bien il n'y a que deux jours, j'allîmes ensemble à Paris acheter les étoffes ; on s'est mis en dépenses.

CLAUDINE.

Hé bien, ma tante, vela justement ce que c'est, puisqu'il faut vous le dire, je n'avois jamais été à Paris ; vous m'y avez menée, je ne veux plus du Collecteur.

MARGOT.

Le beau raisonnement ! Elle ne veut plus du Collecteur, parce qu'on l'a menée à Paris : quelle cervelle !

CLAUDINE.

Oh, je l'ai fort bonne, & je ne prétens pas toute ma vie n'être qu'une paysanne, moi.

MARGOT.

Comment donc ?

CLAUDINE

Je veux devenir Madame, afin que vous le sçachiez.

MARGOT.

Devenir Madame, miséricorde ! Ah ! le vilain Paris, on dit bien vrai, que l'air de ce pays-là ne vaut rien pour les jolies filles de village.

CLAUDINE.

Ma chere tante, laissez-moi devenir Madame, je vous prie.

MARGOT.

Hé, comment feras-tu, malheureuse, pour te faire Madame ?

CLAUDINE.

N'êtes-vous point traîtresse ? Je vous le dirai, ma tante : mais si vous jasez....

MARGOT.

Je ne jaserai point, dis.

CLAUDINE.

Vous vous souvenez bien de cette grande bouti-

que dans cette grande rue où vous achetâtes du brocard pour me faire une jupe ?

MARGOT.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Hé bien, ma tante, il y avoit un beau jeune Monsieur tout doré.

MARGOT.

Celui qui nous regardit tant ?

CLAUDINE.

C'étoit moi qu'il regardoit, ma tante, ce n'étoit pas vous ; & tenez je suis sûre qu'il étoit plus aise de me voir, que toutes les Madames qu'il a jamais vûës.

MARGOT.

Mais il ne nous disoit mot, Claudine.

CLAUDINE.

C'est qu'il n'osoit pas à cause de vous : mais il nous a fait suivre, & depuis ce matin il est dans le village.

MARGOT.

Oh, mon enfant, je sommes perduës.

CLAUDINE.

Point, ma tante, il me veut faire Madame, je lui ai déja parlé, c'est lui qui me l'a dit.

MARGOT.

Il se moque de toi.

CLAUDINE.

Point, vous dis-je. Voici mon oncle, ne lui parlez

de rien ; quand il n'y sera plus je vous dirai encore autre chose : mais si vous êtes une causeuse, vous ne sçaurez plus rien.

SCENE II.

MARGOT, LUCAS.

LUCAS.

OH ça, Margot, tu étois avec notre niéce, morgué, Dis donc ? Depuis queuques jours à qui en a-t'elle ? Elle enrageoit d'être fille, elle n'avoit pas tort ; elle avoit la rage d'être mariée, on la marie ; & elle enrage encore : Il faut qu'elle soit bien enragée, cette créature là.

MARGOT.

Tiens, Lucas, veux-tu franchement que je te dise la chose ?

LUCAS.

Pargué tu me feras plaisir, car je n'y entens goûte.

MARGOT.

Mais ça te fâchera peut-être ?

LUCAS.

Bon, palsanguenne est-ce que rien me fâche ? dis.

MARGOT.

Elle a peur d'être malheureuse en ménage.

LUCAS.

Hé pourquoi, malheureuse ?

MARGOT.

Que ſçait-on ? Ce Collecteur eſt peut-être un yvrogne comme toi; comprens-tu, Lucas ?

LUCAS.

N'eſt-ce que çà ? la vela bien malade !

MARGOT.

Aſſurément, eſt-ce que tu crois que je ne veux pas bien du mal à mon pere & ma mere, de m'avoir mariée avec un homme qui ne fait que boire?

LUCAS.

Oh pour ça, Margot, vous êtes une ingrate; car je remarcie tous les jours notre curé de m'avoir marié, moi.

MARGOT.

Tu crois te moquer, mais....

LUCAS.

Je ne me moque point, vous êtes une fort jolie femme, Margot, mais vous n'êtes pas bonne.

MARGOT

Je ne ſis pas bonne, que veux-tu dire ?

LUCAS.

Tu me fais toujours queuque piéce, & ſtanpendant ça ni fait rien, je t'aime aſſez comme ça; je t'aimerois trop ſi tu étois milleure, & les maris qui aimont trop leurs femmes, ne s'en trouvont pas mieux le plus ſouvent. Tiens, Margot, ta mauvaiſe himeur me fait queuque fois plaiſir, le diable m'emporte.

MARGOT.

Ç'amon voirement, tu te soucies bien de quelle humeur je sis, tu ne songes qu'au vin.

LUCAS.

Pargué c'est mon métier de le faire venir, Margot, il faut bien que j'y songe, il est bien raisonnable que j'en boive.

MARGOT.

Hé bien, mais que n'en bois-tu chez toi ? Tu es depuis le matin jusques au soir au cabaret.

LUCAS.

Oh pour ça, Margot, ce n'est pas ma faute ; c'est la tienne.

MARGOT.

C'est la mienne ?

LUCAS.

Oüi, tu n'aimes pas le monde, je connois trop de gens, & tu es fâchée que j'aye des amis, toi, Margot.

MARGOT.

Vela de beaux contes, tu as des amis, mais tu paye toujours.

LUCAS.

C'est pour qu'ils m'aimiont davantage. Ils venont me chercher pour entretenir connoissance, moi je paye pour entretenir l'amitié ; ça n'est-il pas juste ?

MARGOT.

Fort bien, ne vas-tu pas t'enyvrer encore aujourd'hui ?

LUCAS.

Acoute, Margot, je fons demain vendange, vela le vin nouveau, il faut vuider le vieux, j'ons besoin de futailles.

MARGOT.

Oüi, fort bien, & le cousin Dubois s'enyvrera à tes dépens pour entretenir connoissance.

LUCAS.

Chut, Margot, ne parle de lui qu'avec respect, c'est le docteur du pays, que le cousin Dubois. Tu me fais songer qu'il m'attend pour une petite affaire, je vais lui payer pinte.

MARGOT.

Quoi?

LUCAS.

Paix, Margot, ça me baillera de l'esprit, laisse faire.

MARGOT.

Que veux-tu dire?

LUCAS.

Il n'y a rien qui baille de l'esprit comme d'abreuver des gens qui en avont, il y a tout plein de parsonnes riches qui s'en trouvont bien; & quoiqu'ils ne disions de bons mots que par bricolle, stanpendant, Margot, nan les admire. Mais que demandons ces gens-ci? vela des garçons de bonne façon.

MARGOT.

N'as-tu point envie de les mener boire?

SCENE III.

MARGOT, LUCAS, ERASTE & L'OLIVE en Paysans.

L'OLIVE.

A Votre phisionomie brillante & enluminée, il n'est pas mal-aisé de deviner que vous êtes Monsieur Lucas.

LUCAS.

A votre sarvice de bian bon cœur.

ERASTE.

C'est le bruit de votre réputation, Monsieur Lucas, qui nous attire en ce pays-ci.

LUCAS.

Ma réputation, Margot?

MARGOT *à part.*

Je crois, Dieu me pardonne, que c'est ce Monsieur de Paris qui veut faire Claudine Madame.

L'OLIVE.

Il est vrai pour cela, que la réputation de Monsieur Lucas est extrêmement en réputation, & Monsieur Lucas a la réputation d'avoir toujours le meilleur vin de France, aussi je meurs d'envie d'en boire, ou le diable m'emporte.

LUCAS.

Vous ne me ſçauriez faire plus de plaiſir. Margot, que l'on tire du milleur, & qu'on en apporte à ces Meſſieurs.

MARGOT *à part.*

La niéce Claudine n'eſt pas menteuſe. Il ne faut rien dire.

SCENE IV.

LUCAS, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

CE n'eſt pas la ſeule envie de goûter votre vin, qui nous fait vous rendre viſite : nous venons voir comment vous le faites, Monſieur Lucas, vous êtes dans le tems des vendanges ?

LUCAS.

Palſangué vous ne pouviez mieux venir, je commencerons demain. Mais qui êtes-vous, s'il vous plaît ? vous avez bonne mine, franchement, & je n'ons point de garçons dans le Village qui en approchions.

ERASTE.

Quand nos habillemens ne ſuffiroient pas à nous faire connoître, il ſeroit difficile de cacher notre condition. Pour vous parler franchement, nous

ſommes nez comme vous l'un & l'autre en bonne & franche paiſannerie.

LUCAS.

Oh bian pargué, je vous en aime mieux. Touchez donc là ſans façon, freres ; je vous ai pris d'abord pour des apprentifs Conſeillers, qui venont pendant les vacances faire les libartins dans les villages.

ERASTE.

Nous ? nous ſommes de bons enfans qui ne cherchons qu'à nous réjoüir. Nous aimons le bon vin préférablement à toutes choſes : mais comme nous nous ferions un ſcrupule d'en boire, ſi nous n'aidions pas à le faire, c'eſt pour cela que nous venons vous offrir nos ſervices.

L'OLIVE.

Nous avons la conſcience fort délicate, & nous voulons gagner le vin que nous buvons, nous autres.

LUCAS.

Margué je ſis comme vous, je me baille de la peine pour le faire venir, mais j'en veux boire à proportion.

L'OLIVE.

Il n'y a rien de plus juſte.



SCENE V.

LUCAS, ERASTE, L'OLIVE,
MARGOT avec un pot & des verres.

LUCAS.

OH bian donc, ſans ſarimonie, vela le lait dont je nous nourriſſons : à vôtre ſanté.

L'OLIVE.

Grand merci.

LUCAS.

Hé bian, qu'en dites-vous ? il eſt de notre cru.

ERASTE.

Voilà d'excellent vin, Monſieur Lucas, & il n'y a qu'honneur & plaiſir à travailler à vos vignes, à ce que je vois.

LUCAS.

Oh, palſangué je vous bouterons à même. Mais combien voulez-vous gagner par jour, s'il vous plaît ? Queuque bonne mine que vous ayez, je ne veux pas bailler un ſou davantage, je vous en avertis : la mine ne ſert de rien en vendange ; & les parſonnes qui ont la meilleure façon, ne ſont pas toujours ceux qui faiſont le plus de beſogne.

ERASTE.

Nous ne ſommes point intéreſſés, vous avez

de bon vin, nous en boirons avec vous tant que dureront les vendanges, nous ne vous demandons point autre chose.

LUCAS.

Palsangué vous êtes de braves gens : touchez là, c'est une chose faite.

L'OLIVE.

Mais nous gîterons aussi chez vous, Monsieur Lucas?

LUCAS.

Je l'entens bien comme ça : la grange est grande, j'ons de la paille fraîche. Les nuits sont un tantinet froides : mais quand j'aurons bien bû, j'aurons la poitrine chaude, c'est le plus principal, n'est-ce pas ?

ERASTE.

Assurément.

LUCAS.

Oh ça, j'ai une petite affaire avec le cousin Dubois, je vais la terminer, & je reviens vous joindre. En attendant vela notre minagere qui a les clefs de la cave ; si le vin vous duit, ne l'épargnez pas, & tâchez de mettre Margot en train, ça me feroit bien rire.



SCENE VI.

ERASTE, L'OLIVE, MARGOT.

L'OLIVE.

SI Madame Margot étoit d'humeur à ſe mettre en train, il y auroit preſſe à boire avec elle.

MARGOT.

Pas tant que vous croyez, je n'avons pas le vin tendre.

ERASTE.

Monſieur Lucas eſt bien heureux d'être le mari d'une ſi aimable perſonne.

MARGOT.

Oh voirement, vous le trouveriez bien plus heureux, s'il étoit le mari de notre niéce Claudine.

ERASTE.

L'Olive?

L'OLIVE.

On vous reconnoît, Monſieur.

MARGOT.

L'autre jour dans cette grande boutique, vous ne me regardîtes preſque pas, & Claudine me l'a fort bien ſçû dire.

ERASTE.

Oh pour cela, mon cœur & mes regards étoient

également

également partagés entre l'une & l'autre, je vous assure.

MARGOT.

Point, point, vous trouvîtes Claudine la plus gentille; & franchement, vous avez raison. Oh je sis bien changée en ménage: si vous m'aviez vûë quand j'étois fille, vous m'auriez pour le moins autant regardée que Claudine, oüi.

L'OLIVE.

Par ma foi fille ou femme, je vous trouve de fort belle regardure, moi, & si vous voulez, pendant que mon maître regardera Claudine.... car c'est là mon maître, afin que vous le sçachiez, & je ne suis que le valet de chambre de ce paysan-là, au moins.

MARGOT.

Oh vraiment, je vous ai bien reconnu tous deux, mais avec tout ça, il n'est pas si genti avec sthabit-là, qu'avec sti qu'il avoit l'autre jour, & je ne m'étonne pas si nos filles aimons mieux les Monsieux de Paris, que les garçons de Village; stanpendant comme vous voyez, au pourpoint près, c'est bien la même chose.

L'OLIVE.

Assurément.

MARGOT.

Ecoutez, vous avez bien fait de ne point venir ici avec un habit de Monsieu, on en eût marmuré; & quoique Lucas ne soit pas défiant, il ne vous eût jamais pris pour travailler à nos vaignes.

L'OLIVE

Oh diable! s'il sçavoit quelle espece de Vendangeurs nous sommes, nous ne coucherions pas dans la grange, sur ma parole.

MARGOT.

Je vous en répons.

ERASTE.

Oh ça, ma chere Margot, puisque vous avez deviné la passion que j'ai pour votre niéce, je veux bien vous en faire confidence, sûr que vous ne refuserez pas de m'y rendre service.

MARGOT.

Hé comment vous rendre service? Quand on aime les parsonnes, c'est pour le mariage, ou pour autrement. Si c'est pour autrement que vous aimez Claudine, je sis votre servante, ça ne se peut pas: si c'est pour le mariage, il n'y a encore rien à faire.

ERASTE.

Il n'y a rien à faire pour le mariage? Que voulez-vous dire?

L'OLIVE.

Il faudra l'aimer pour autrement, ce sera votre pis aller, je vois bien cela.

ERASTE.

Expliquez-vous donc, Margot, je vous prie.

MARGOT.

Est-ce que Claudine ne vous l'a pas dit?

ERASTE.

Non vraiment.

MARGOT.

Hé bien tenez, la vela, qu'elle vous le dise.

SCENE VII.

MARGOT, CLAUDINE, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

VOus voyez, aimable Claudine, un homme que votre tante met au déſeſpoir.

CLAUDINE.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc ? Eſt-ce qu'elle vous gronde ? a-t-elle dit quelque choſe à mon oncle ?

ERASTE.

Elle me veut perſuader, Claudine, que vous ne pouvez être à moi.

CLAUDINE.

Hé, pourquoi mentez-vous, ma tante ? Vous êtes traîtreſſe, je m'en étois bien doutée vraiment.

MARGOT.

Qu'eſt-ce que ça ſignifie, je ſuis traîtreſſe ? N'es-tu pas promiſe au Collecteur, que veux-tu dire ?

ERASTE.

Vous êtes promiſe à quelqu'un, Claudine ?

CLAUDINE.

Qu'eſt-ce que cela fait ? je ne ſuis pas livrée : vous n'avez qu'à me prendre avant lui, cela finira la diſpute.

ERASTE.

Oh pourvû que vous y conſentiez, Claudine, je me moque de ſes prétentions.

MARGOT.

Lucas ne voudra jamais lui manquer de parole.

L'OLIVE.

Oh qu'à cela ne tienne, j'ai dans la tête une petite idée pour faire faire à Monſieur Lucas tout ce que nous voudrons.

CLAUDINE.

Oui, laiſſez-les faire ſeulement, ma tante, les Meſſieurs de Paris ne ſont pas des bêtes.

MARGOT.

Lucas eſt diablement entêté. Il y a plus de dix ans que je fais ce que je puis pour l'empêcher d'aller au cabaret, je n'en ſçaurois venir à bout. Quand il s'eſt mis quelque choſe en tête, rien ne l'en fait démordre.

CLAUDINE.

Oh vraiment, mon oncle n'aime pas tant le Collecteur que le cabaret, ma tante : il y a bien à dire.

L'OLIVE.

Nous viendrons à bout de lui, vous dis-je, & je prétens auſſi par le même moyen lui faire paſſer le

goût du cabaret, ne vous mettez pas en peine.

MARGOT.

Si vous faites ça, vous ferez une belle cure.

L'OLIVE.

Je le ferai, vous dis-je, pourvû que de votre côté vous vouliez faire tout ce que je vous dirai.

MARGOT.

Si je le voudrai faire! j'avalerois de la poison pour corriger Lucas, tant je l'aime.

L'OLIVE.

Dites moi un peu avant toutes choses, est-il jaloux, Monsieur Lucas?

MARGOT.

Jaloux? non, je ne lui baille pas sujet de l'être.

L'OLIVE.

Tant pis vraiment, il faut qu'il le devienne.

MARGOT.

Qu'il le devienne? à Dieu ne plaise, c'est bien assez qu'il soit yvrogne.

L'OLIVE.

L'un le corrigera de l'autre, laissez-moi faire,

MARGOT.

Hé bien, que faut-il que je fasse?

L'OLIVE.

Que vous lui donniez de la jalousie. Un peu de jalousie guérit bien un homme de la débauche.

MARGOT.

Ecoutez, un peu ce n'est gueres; & comme les

personnes de Village sont malaisées à émouvoir; m'est avis qu'il faudroit que la medecine fût forte.

L'OLIVE.

Cela dépendra de vous, vous êtes la maîtresse.

CLAUDINE.

Mais de quoi servira cette jalousie-là, pour m'empêcher d'épouser le Collecteur?

L'OLIVE.

Comment, de quoi elle servira? Je veux qu'elle vous fasse épouser mon maître.

ERASTE.

Je ne comprend point ton dessein.

L'OLIVE.

Je vous le ferai comprendre. Que Margot fasse semblant seulement d'être éperduëment amoureuse de vous, je répons du reste.

CLAUDINE.

Comment semblant? s'ils alloient s'aimer tout de bon? Je ne veux pas de ce semblant-là, moi, cherchez quelqu'autre chose.

MARGOT.

Paix, tais-toi, voici le Collecteur.

CLAUDINE.

J'ai bien affaire de lui, qu'il se promene.

MARGOT.

Garde-toi bien de lui faire la mine, il est soupçonneux, il se douteroit de quelque chose. Et

vous, promenez-vous à l'entoux d'ici, sans faire semblant de nous connoître.

SCENE VIII.

MARGOT, CLAUDINE, LE COLLECTEUR.

LE COLLECTEUR.

SArviteur, notre tante, ou peu s'en faut; car il ne s'en faut plus que de petites sarimonies que je voudrois bien qui fussians faites : notre oncle Lucàs veut remettre ça après vendanges, ce n'est morgué pas de mon avis au moins, Claudine. Mais palsangué qu'est-ce donc que vous avez? est-ce que vous êtes fâchée d'attendre? Vous n'avez qu'à parler, l'oncle aura beau dire, je serons mariez quand il vous plaira.

MARGOT.

Répons-lui donc?

CLAUDINE.

Que voulez-vous que je lui réponde? Rien ne presse.

LE COLLECTEUR.

Si fait pargué, je suis hâté, moi. J'aurons bien de la joye quand je serons tous deux dans notre ménage.

CLAUDINE *à part.*

Nous n'y sommes pas encore.

LE COLLECTEUR.

Au moins, Claudine, il faut songer dès à présent à bien élever les enfans que je ferons, s'il vous plaît.

CLAUDINE *à part.*

Quel animal !

LE COLLECTEUR.

Il faudra bien prendre garde quand elles seront grandes à ne les pas marier contre leur inclination.

CLAUDINE.

Oh pour cela, je crois que c'est un enfer que le mariage, quand on marie des filles malgré elles.

LE COLLECTEUR.

Vraiment j'ai vû mon pere & ma mere se battre comme des enragés, parce qu'ils ne s'aimions pas quand ils s'épousirent.

CLAUDINE *à Margot.*

Je n'y puis plus tenir, ma tante.

MARGOT *bas.*

Patience.

LE COLLECTEUR.

Tout petit que j'étois, j'ai reçû plus de deux cent coups de poing en ma vie, en voulant les empêcher de s'en bailler.

MARGOT.

Parguenne si par malheur, vous êtes fils de votre

pere

pere, véla une belle espérance pour notre niece !

LE COLLECTEUR.

Oh, je ne nous battrons pás nous, car je nous aimerons. Queu plaisir j'aurons quand je serons grand-pere !

CLAUDINE.

Vous avez raison, c'est le bel âge.

LE COLLECTEUR.

Je ne mourrai jamais content, que je n'ayons marié les enfans de nos petits-enfans. Je veux morgué vivre long-temps, moi, Claudine. Mais qu'avez-vous donc, encore un coup, vous êtes chagraine ?

MARGOT.

Ecoutez, plus on lui dit qu'alle l'est, plus alle la devient ; laissez-la en repos.

LE COLLECTEUR.

Mais palsangué vela qu'est étrange : ce qui est differé n'est pas perdu ; elle m'aura, pourquoi se cheme-t-elle ? Oh bian morgué je veux la réjoüir. Il y a sous l'Orme des hautsbois & des musettes qui faisont danser nos Vandangeux, je vas les querir : je veux pour la divartir qu'ils veniant danser avec elle. *Sans adieu*, ma tante.

SCENE IX.

MARGOT, CLAUDINE.

CLAUDINE.

IL a bien fait de s'en aller, car je m'en ferois allée, moi.

MARGOT.

St, ſt, le Collecteur n'y eſt plus, rapprochez.

SCENE X.

MARGOT, CLAUDINE, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

QUe j'ai ſouffert pendant cet entretien, belle Claudine, & qu'il eſt cruel de ceder un ſeul moment de votre converſation à un ruſtre comme celui-là !

CLAUDINE.

J'en ai penſé mourir de chagrin, cet homme-là m'eſt inſupportable; & depuis que vous m'avez dit que vous m'aimiez, je le hais encore bien davantage. Que ſes diſcours m'ont ennuyée !

L'OLIVE.

Pour vous dédommager de cet ennui, allez faire Ensemble un tour de jardin, cette conversation ne vous ennuyera pas tant que l'autre.

CLAUDINE.

Mais quoi! seule...

L'OLIVE.

Mon maître est sage, & votre tante ira vous rejoindre.

SCENE XI.

MARGOT, L'OLIVE.

L'OLIVE.

OH çà, Madame Margot, il faut ici de la résolution.

MARGOT.

A propos de quoi, de la résolution?

L'OLIVE.

Il faut risquer que Lucas vous frotte pour rendre service à votre niéce.

MARGOT.

N'est-ce que ça? vela bien dequoi? je nous sommes déja frottés plus de cent fois depuis que je sommes en ménage: Que faut-il faire?

L'OLIVE.

Paroître bien amoureuse de mon maître : mais il est question d'outrer la chose, au hazard d'être rossée comme je vous dis.

MARGOT.

Vous moquez-vous ? c'est moi qui rosse Lucas, vous-dis-je.

L'OLIVE.

Je vous en felicite.

MARGOT.

La darniere fois qu'il s'enyvrit, il s'endormit sur une bancelle : une de mes camarades & moi je lui attachîmes les bras & les jambes, & je le froîmes comme tous les diables.

L'OLIVE.

Et quand il fut lâché ?

MARGOT.

Je le détachîmes, quand il dormit, & le lendemain je lui fîmes accroire qu'il avoit rêvé.

L'OLIVE.

La peste, quelle dessalée !

MARGOT.

J'entends Lucas.

L'OLIVE.

Laissez-moi preparer la chose, & allez trouver mon maître : nous venons de convenir ensemble du personnage qu'il faut que vous fassiez, il vous fera répeter votre rôle.

SCENE XII.

L'OLIVE, LUCAS.

LUCAS *à demi yvre.*

LA, la, la, la, la.

L'OLIVE.

Monsieur Lucas se porte un peu mieux que quand il nous a quittés.

LUCAS.

Ah, ah, Monsieur le Vendangeux, vous velà tout seul, où est votre camarade ?

L'OLIVE.

Je ne sçai, il est avec votre ménagere Margot, & avec cette niéce que vous allez marier, je pense. Pour moi qui n'aime que le vin, je laisse-là les femmes.

LUCAS.

Pargué je vous aime bian de cette himeur-là. Aussi c'est une méchante engeance que les femmes.

L'OLIVE.

Assurément.

LUCAS.

Tenez, morgué, pour avoir seulement rêvé de la mienne, je me réveillis tout moulu de coups. Croiriez-vous cela ?

L'OLIVE.

Cela eſt admirable.

LUCAS.

Oh,c'eſt une méchante carogne, que Margot, alle me fait enrager, à la maiſon. Auſſi en revanche quand je n'y ſuis pas, & franchement je n'y ſis guéres, je m'en baille à cœur joye.

L'OLIVE.

Vous faites fort bien.

LUCAS.

Queuque ſot ſe fâcheroit contre elle; mais moi point du tout, rien ne me fâche, je me gobarge de tout; Sans ſouci, c'eſt là ma deviſe, & vela ma chanſon: acoutez.

Quand Margot fait la diableſſe,
J'ai pour m'en garer un bon ſecret;
Je m'en cours droit au cabaret,
Ou je n'engendre point de triſteſſe,
Et je n'entend point le bruit qu'alle fait.

Ah morgué l'heureuſe magniere!
N'eſt-ce pas avoir bon eſprit
Que de ſçavoir mettre à profit
Les défauts de ſa minagere?

Hé bien morgué, qu'en dites-vous? n'eſt-ce pas l'entendre? C'eſt le couſin Dubois qui a fait la chanſon, n'eſt-elle pas drôle?

L'OLIVE.

Oüi vraiment, & cela est admirable. Comme toutes choses ont deux faces !

LUCAS.

Comment donc, deux faces ?

L'OLIVE.

C'est que Margot a un cousin, qui de son côté a fait aussi pour elle une chanson à peu près sur les mêmes rimes que la vôtre.

LUCAS.

Margot a un cousin qui a fait une chanson ?

L'OLIVE.

Oüi parbleu ; je vais vous la dire.

Si-tôt que Margot querelle,
Lucas en mari discret,
Pour éviter noise avec elle ;
S'en court tout droit au cabaret ;
Et le galant vient voir la belle.
Lucas n'a-t'il pas un beau secret ?

Il changera sa maniere,
S'il m'en croit.
Une femme peut tout faire
Pendant que son mari boit.

Hé bien, Monsieur Lucas, que vous en semble ?

LUCAS.

Parguenne je ne connois point ce cousin-là ; mais sa chanson en a menti. Il ne vlant point de

galant voir Margot ; alle eſt diableſſe, mais alle ne m'en baille point à garder, je bouterois ma main au feu pour elle.

L'OLIVE.

Vous auriez chaud, Monſieur Lucas, ne jurez de rien, elle ne vous croit pas ſi prêt à revenir : cachons-nous un peu, nous en apprendrons peut-être plus que vous n'en voudrez ſçavoir.

SCENE XIII.

L'OLIVE, & LUCAS caché, MARGOT, ERASTE.

MARGOT.

ALlez, vous êtes pire qu'un loup çarvier, de me vouloir faire un tour comme ſti-là.

L'OLIVE.

Monſieur Lucas, hem ?

LUCAS.

C'eſt votre camarade le Vendangeux qui lui a fait piéce, car alle pleure.

MARGOT.

Baillez-moi queuque bonne raiſon du moins: Pourquoi vous marier ? Pourquoi ne m'aimer pas, moi qui vous aime tant ?

LUCAS.

Comment donc, morguenne, qu'est-ce ça signifie ?

L'OLIVE.

La chanson n'a pas trop menti, Monsieur Lucas.

LUCAS.

Il faut voir, baillons-nous patience.

MARGOT.

Vous ne me répondez non plus qu'une souche ; cœur dur, cœur ingrat, cœur parfide.

LUCAS.

La carogne ! où diable a-t'elle pêché ce jargon, & queu tems prend-t'elle pour l'apprendre ?

L'OLIVE.

Le tems que vous passez au cabaret, Monsieur Lucas.

MARGOT.

Dis-moi donc queuque chose, où je t'étranglerai, serpent.

ERASTE.

Que voulez-vous que je vous dise ?

LUCAS.

Tatigué comme alle le bourre, velà une maîtresse femme, n'est-il pas vrai ?

L'OLIVE.

Oüi vraiment.

MARGOT.

Tu es bien heureux que je t'aime autant que je

fais, je t'aurois déja dévisâgé pour ta parfidie.

LUCAS.

Alle le relance tout comme moi; je ne sis pas le seul, dieu marci. Queu diablesse! le vela morgué bian embarrassé.

L'OLIVE.

Oüi vraiment, & vous ne l'êtes guéres, vous.

MARGOT.

Inhumain que tu es!

ERASTE.

Ma chere Madame Margot, vous avez beau m'aimer, cela n'a rien de solide: il faut que je songe à un établissement, permettez de grace....

MARGOT.

Madame Margot! Tu m'appelles Madame, & tu en tutayes d'autres à ma barbe, barbare?

LUCAS.

Barbe, barbare! où prend-t'elle tout ce qu'elle dit, cette masque-là?

ERASTE.

Que voulez-vous que je fasse? Monsieur Lucas me reçoit chez lui, il me fait boire de son vin, il me donne sa grange, il me retient pour travailler à ses vignes, Madame Margot, je suis honnête homme.

LUCAS.

Il a morgué raison, ce n'est pas sa faute.

MARGOT.

Tu es honnête homme, & tu ne m'aimes point: cela ſe peut-il imaginer, tygre?

LUCAS.

Tygre! Je m'en vais morgué me montrer, elle le débaucheroit peut-être à la fin, ſi on la laiſſoit faire.

L'OLIVE *à part.*

Voilà l'affaire en aſſez bon train; allons faire venir Claudine pour le dénoûment.

SCENE XIV.

LUCAS, MARGOT, ERASTE.

MARGOT.

Ne te marie point, ſi-tôt, petit monſtre, ne te marie point; Lucas mourra, c'eſt un yvrogne, je nous marierons enſemble.

LUCAS.

Margot!

MARGOT.

C'eſt un ſac à vin qui faut qu'il créve.

LUCAS.

Hola donc, Margot.

MARGOT.

Si je puis une fois l'entarrer, drès le lendemain je ſerai ta femme.

LUCAS.

Je me donne au diable si tu m'entarres, je me porte à marveilles. Me voilà, Margot, regardes-moi donc?

MARGOT.

Ah! c'est vous, notre homme, j'en sis bian-aise.

LUCAS.

Et j'en suis morgué bien fâché moi. A qui en as-tu donc? Je crois, Dieu me pardonne, que tu réves comme je révis l'autre jour, Margot?

MARGOT.

Non vraiment, je ne rêve point. Tiens, Lucas, voilà un vaurien à qui j'ai baillé mon cœur, il me l'emporte. Est-ce que tu souffriras ça, mon pauvre Lucas?

LUCAS.

Non, morgué je ne le souffrirai pas, je veux qu'il te le rende.

MARGOT.

Oh, non, non, puisque je lui ai baillé, je ne veux point le reprendre.

LUCAS.

Mais je me donne au diable, Margot, tu n'y songes pas. Me vela, te dis-je, je suis ton mari, tu me reconnois, & tu vas toujours le même train.

MARGOT.

Il ne m'aime point, Lucas, & je l'aime plus que ma vie.

LUCAS.

Mais, tais-toi donc, Margot, il ne faut pas que je sçache rian de ça, moi. N'as-tu point de honte?

MARGOT.

Non, je n'en ai point, je veux que tout le village le sçache, moi. Il me fait piéce; mais j'aurai la consolation de m'en plaindre.

LUCAS.

Mais palsangué, Margot, vela le Collecteur. Es-tu folle?

SCENE XV.

LE COLLECTEUR, LUCAS, MARGOT, ERASTE.

LE COLLECTEUR.

AH palsanguenne vela la bande joyeuse, les Vendangeux & les Vendangeuses venont sur mes talons, j'allons nous divartir comme des Princes.

MARGOT.

Promets-moi donc que tu m'aimeras, petit parfide.

LE COLLECTEUR.

Oh, oh, qu'est-ce que c'est donc que ça, Monsieur Lucas?

LUCAS.

Ce n'eſt rian, ce n'eſt rian, ne prenez pas garde à ça. Quand Margot ſe met des folies dans la tête, il faut que ça ly paſſe.

LE COLLECTEUR.

Tatigué queux folies!

MARGOT.

Ce ne ſont point des folies, je n'aime que lui, il a mon cœur; & tant que j'aurai queuque eſpérance de devenir veuve, je ne veux point qu'il ſe marie.

LE COLLECTEUR.

L'eſpérance d'être veuve, Monſieur Lucas?

LUCAS.

Morgué, que voulez-vous que je faſſe? je ſis trop bon; Il faudroit la battre, je ſçai bien ça.

LE COLLECTEUR.

Comment, morguenne, y a-t'il tant de façons? C'eſt ce drôle-là, qu'il faut aſſommer, baillez-moi une fourche.

ERASTE *lui préſentant un piſtolet.*

Doucement, Monſieur le Collecteur.

LE COLLECEUR *& Lucas.*

Des piſtolets? allarme, allarme.

ERASTE.

Si vous faites le moindre bruit, je tuerai quelqu'un.

LE COLLECTEUR *& Lucas.*
Miséricorde.

SCENE DERNIERE.

LUCAS, MARGOT, LE COLLECTEUR, L'OLIVE, CLAUDINE, ERASTE.

L'OLIVE *le pistolet à la main.*

Le premier qui branle, je fais main basse.

LUCAS.

Morgué queux Vendangeux ! la peste !

ERASTE.

Mon pauvre Monsieur Lucas, je suis fâché de cette avanture ! Je suis homme de condition, j'aime votre niéce : mais dans la vûe de l'épouser.

LE COLLECTEUR.

C'est Claudine à qui ils en voulont !

L'OLIVE.

Paix, taisez-vous, Monsieur le rustre ?

ERASTE.

Je me suis introduit chez vous sous ce déguisement : votre femme a pris de l'amour pour moi ; vous êtes malheureusement témoin d'une scene un

peu fâcheuse, je vous l'avouë : consentez que j'épouse Claudine, & je vous rends le cœur de Margot.

MARGOT.

Est-ce que tu y consentiras, Lucas ? Me feras-tu ce chagrin-là, mon enfant ?

LUCAS.

Oüi palsangué, je te le ferai, en dûsses-tu créver, Margot.

LE COLLECTEUR.

Qu'est-ce à dire ? Claudine est à moi, vous me l'avez promise ?

LUCAS.

Oh morgué je vous la dépromets, j'aime mieux qu'il épouse ma niéce que ma femme.

LE COLLECTEUR.

Mais, Claudine n'est pas de cet avis-là, elle.

CLAUDINE.

Si fait vraiment, je l'aime bien mieux que vous; vous voulez vivre trop long-temps, & j'ai peur de m'ennuyer en ménage.

(On entend une simphonie champêtre.)

LUCAS.

Ah, ah ! que voulons ces gens-ci ? Je sommes bian en train de rire, ma foi.

LE COLLECTEUR.

Ils ne voulons rien, je les avois amenés pour nous divartir : mais je les remmene, & je ne sis pas d'himeur à payer les violons pour faire danser les autres.

ERASTE.

ERASTE.

Sans emportement, Monsieur le Collecteur ; prenez vous-même part à la fête, il ne vous en coûtera rien, je vous assure. Ce sont des gens à moi, Monsieur Lucas, que j'ai amenés de Paris, pour contribuer aux plaisirs de Claudine pendant les Vendanges. Ils se sont joints à quelques personnes du Village : Voyons ce que produira ce mélange, & que tout le monde prenne part à ma joye.

LUCAS.

Acoutez, pour moi je ne me sçaurois réjoüir si Margot ne me rend son cœur, franchement.

MARGOT.

Je né te le rendrai point qu'ils ne soient tout-à-fait mariés, & à condition encore que tu n'iras plus au cabaret.

LUCAS.

Oh pour ftila, je t'en répons, puisqu'il te faut garder, je ne te quitterai plus, laisse-moi faire.





DIVERTISSEMENT DES VENDANGEURS.

PREMIERE PAYSANNE.

Claudine, quel est ton bonheur !
Un biau Monsieur plein de flamme
Te sauve d'être la femme
D'un magot de Collecteur.
Claudine, quel est ton bonheur !

Il est digne, par mon ame,
Que tu l'aime de bon cœur,
Il va te faire Madame.
Claudine, quel est ton bonheur !

PREMIER PAYSAN.

Ah ! qu'ils feront un bon ménage !
Si dans le temps du vin nouviau
Ils achevons le mariage ?
Je vuiderons plus d'un tonniau :
A leurs nôces je ferons rage;
Que je boirons de vin sans iau !
Tope à qui plus en boutra dans sa piau.

Ah ! qu'ils feront un bon ménage !
Si dans le temps du vin nouviau
Ils achevont leur mariage.
Est-il un présage plus biau ?

ENTRÉE DE PAYSANS. & de Paysannes

SECOND PAYSAN.

Il n'est que d'être en Vendange
Pour boire & pour faire l'amour :
On boit tout le long du jour,
Et toute la nuit dans la grange
La folle Venus a son tour.
Il n'est que d'être en Vendanges
Pour boire & pour faire l'amour.

SECONDE PAYSANNE.

Garcons & fillettes
Aiguisez vos serpettes.
Profitez de l'Automne & de votre Printemps ;
Quand vous serez à l'hyver de vos ans,
Adieu panier, Vendanges seront faites.

ENTRÉE DES PAYSANS.

PREMIER PAYSAN.

Notre Village a ses plaisirs
Comme une grande Ville.

PREMIERE PAYSANNE.

On n'entend point de vains soûpirs
Dans ce séjour tranquille.

SECONDE PAYSANNE.

L'Automne au gré de nos désirs
En Vendange est fertile.

SECOND PAYSAN.

Quand le chaud fait peur aux Zephirs;
La cave est notre azile.

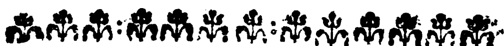
Tous ensemble.

Notre Village a ses plaisirs
Comme une grande Ville.

FIN.



LE
TUTEUR,
COMEDIE.



ACTEURS.

Mr. BERNARD, tuteur d'Angelique.

LE CHEVALIER, oncle d'Angelique.

DORANTE, amant d'Angelique, & crû Peintre chez Mr. Bernard.

L'OLIVE, valet de Dorante, & jardinier de Mr. Bernard.

ANGELIQUE, niéce du Chevalier.

LISETTE, sa suivante.

LUCAS, fermier de Mr. Bernard.

MATURINNE.

La Scene est dans la maison de campagne de Monsieur Bernard.



LE TUTEUR, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCAS seul, tenant un papier à la main.



TATIGUE' que c'est grand dommage que je ne connoisse A. ni B. Gros & grand comme je sis, c'est une honte que je ne sçache pas encore lire. Ah ! que j'aurois de plaisir à défricher ce qu'il y a dans ce papier que je viens de trouver ! Il faut que ce soit queuque chose de biau ; car il étoit bien emmailloté : cachets par ici, cachets par y-là...Si c'étoit queuque bon contrat, queuque bonne lettre de change, que sçait-on ? La forteune

viant parfois en dormant ; alle m'en veut peut-être ? Pourquoi non ? je ne ferois pas le premier manant qu'alle auroit fait grand-Seigneur, ça se voit à chaque bout de champ, ça arrive tous les jours, & si personne ne crie miracle. Si on me voyoit dans un biau carrosse, qu'est-ce qui croiroit que j'ai été paysan ? je ne m'en souviendrois morgué peut-être pas moi-même.

SCENE II.

LUCAS, LISETTE.

LISETTE.

QUe fais-tu là, Lucas ?

LUCAS.

Je me promene, Mademoiselle Lisette. Comme j'avons soupé de bonne heure, en attendant qu'il soit tout-à-fait nuit, je suis bian-aise de faire un peu digestion.

LISETTE.

Mais tu parlois tout seul, je pense ?

LUCAS.

C'est que je songeois à faire forteune : je ne sis pas un sôt, non, tel que vous me voyez.

LISETTE.

Je le crois bien, tu as la phisionomie d'avoir de l'esprit.

LUCAS.

LUCAS.

J'en ai comme un enragé : mais je ne sçai pas lire, c'est ce qui me chagraine.

LISETTE.

Tu as raison, cela est chagrinant : mais cela n'est pas trop nécessaire pour faire fortune.

LUCAS.

Morgué si fait, & j'en aurois bon besoin à l'heure qu'il est.

LISETTE.

Comment donc, Lucas ?

LUCAS.

Accoutez, je sommes pour être mariez ensemble ; car Monsieur Bernard notre maître dit qu'il le veut, je le veux bian itou. Quand vous ne le voudriais pas vous, je sommes deux contre un, à la pluralité des voix je serons mari & femme, ne vous en déplaise.

LISETTE.

C'est une chose sûre : mais afin que les choses se fasse de bonne grace, & que je le veüille bien aussi, c'est pour cela que tu veux faire fortune ?

LUCAS.

Tout justement, vous l'avez deviné. J'aime à être riche, moi ; il m'est avis que ça est bian commode, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Tu as raison.

LUCAS.

Oh bian donc, comme je partagerons notre forteune, il n'y a point de danger de vous montrer ce que je viens de trouver.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LUCAS.

Motus, au moins.

LISETTE.

Eſt-ce quelque diamant ?

LUCAS.

Non.

LISETTE.

Une bourſe pleine d'or ?

LUCAS.

Non.

LISETTE.

Quoi donc ?

LUCAS.

Un papier.

LISETTE.

Quel papier ?

LUCAS.

Un papier dont j'ai bonne opinion, c'eſt tout dire, le voilà. Tenez, il fait encore un tantinet jour, vous ſçavez lire, voyez ce que c'eſt ; car je n'y entens goute, oüi : mais morgué liſez donc tout haut, point de trahiſon, au moins.

LISETTE *lit.*

Madame votre mere m'est venu trouver : vous avez fort bien fait de lui mander naturellement où vous êtes, le sujet qui vous y retient, & les moyens qu'il y a de vous rendre service. Je suivrai de près le valet de chambre qui vous porte ma lettre : tâchez de plaire, puisque vous l'avez entrepris, & comptez qu'on n'épargnera rien pour vous rendre heureux.

LE CHEVALIER D'ARTIMON.

D'Artimon ! c'est l'oncle d'Angelique.

LUCAS.

Il n'y a morgué pas là de quoi faire forteune. Mais tatigué que les gens sont sots d'empaqueter si bien si peu de chose ?

LISETTE.

Où as-tu trouvé ce papier ?

LUCAS.

Auprès de la petite porte du jardin : je n'aurois pargué pas pris la peine de le ramasser, si j'eusse crû que c'eût été si peu de chose. Vous en ferez votre profit, je vous le baille.

LISETTE.

Où vas-tu si vîte ?

LUCAS.

Je n'ai pas le temps de m'amuser, je m'en cours dire à Monsieur Bernard queuque chose que j'ai vû: car je ly dit tout comme vous sçavez, c'est ce qui fait que je sommes si bons amis.

SCENE III.

LISETTE seule.

UNe lettre du Chevalier d'Artimon, qui ne s'adresse point à sa niéce ! quelle autre correspondance peut-il avoir en ce pays-ci ? Ah ! vous voilà le plus à propos du monde.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AS-tu quelque chose à m'apprendre qui puisse me faire plaisir ?

LISETTE.

Cela se pourroit bien, connoissez-vous l'écriture de votre oncle ?

ANGELIQUE.

De mon oncle le Chevalier ? oüi, Lisette.

LISETTE.

En est-ce la ? voyez.

ANGELIQUE.

Sans doute, cette lettre est de lui, donne. A qui s'adresse-t'elle ? où l'as-tu trouvée ? qui te l'a renduë ?

LISETTE.

Elle ne s'adresse à personne. C'est par hazard qu'elle est entre mes mains ; je ne sçai ce qu'elle signifie, mais le cœur me dit quelque chose de bon, & je me flatte que nous allons voir de la nouveauté dans nos affaires.

ANGELIQUE.

Non, Lisette ; je suis née malheureuse, & je ne sçache rien au monde qui puisse changer ma destinée.

LISETTE.

Mais dans le fonds, qu'est-ce qui vous manque ? ce ne sont pas les soupirans, Dieu merci. Vous n'en avez que trop peut-être, & je ne sçai pas même s'il n'y en a point ici quelqu'un *incognito*, qui attend une occasion favorable pour se déclarer. Ce Peintre, & ce Jardinier qui sont ici depuis quinze jours ?

ANGELIQUE.

Que veux-tu dire ?

LISETTE.

Ces gens-là ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent ; je m'y connois, ce sont des amoureux en masque, sur ma parole.

ANGELIQUE.

Que tu es extravagante, Lisette, avec tes idées !

LISETTE.

Donnez-vous patience, nous aurons tout le

temps d'éclaircir mes doutes, & selon toutes les apparences nous ne retournerons pas si-tôt à Paris. Ce bizarre Monsieur Bernard, que votre pere en mourant s'avisa pour nos péchés de nommer votre Tuteur en dépit de toute la famille, a ses raisons pour demeurer ici, & sous prétexte d'embellir sa maison de campagne, de faire peindre ses appartemens, il vous cache aux yeux de tout le monde, & nous tient releguées depuis six mois dans le fonds d'un village, où il y a plus de cinq mois & trois semaines que je m'ennuye.

ANGELIQUE.

Ah! ma chere Lisette.

LISETTE.

J'entens. Vous vous ennuyez aussi, & de plus d'une maniere même. L'état de fille vous déplaît autant que le village, & franchement vous avez raison; c'est une chose ennuyeuse. Mais enfin ce qui se trouve à Paris se trouve en Province, il y a des épouseurs par tout pays; & si par hazard le Peintre étoit ce que je m'imagine, je répondrois bien, moi, de faire passer vos chagrins avant qu'il fût peu.

ANGELIQUE.

Hé! que me serviroit-il qu'on m'aimât, & même de faire un choix? les injustes caprices de mon Tuteur, qui refuse tous les partis qui se présentent, ne me permettent pas de me déterminer en faveur de quelqu'un.

LISETTE.

Hé, mort de ma vie, votre Tuteur ne ſçait ce qu'il veut, ne ſçávez-vous pas ce qu'il vous faut ? Il ne vous le donne point, c'eſt à vous de le prendre.

ANGELIQUE.

Ah ! que me conſeilles-tu ? Les mauvaiſes manieres qu'il a pour moi ne me feront jamais ſortir des égards que je me dois à moi-même ; & quelque paſſion que je puiſſe avoir, elle ſera toujours ſoûmiſe à la raiſon & à la bienſéance.

LISETTE.

Et avec ces beaux ſentimens-là vous mourrez vieille fille, cela eſt cruel : Monſieur Bernard, pour ne point rendre compte de votre bien, écartera tous les prétendans ; car enfin il n'a point eu juſqu'ici de bonnes raiſons pour rebuter ceux qui vous ont demandée.

ANGELIQUE.

C'étoit des partis fort convenables, Liſette.

LISETTE.

Oüi : mais cependant pourquoi a-t'il refuſé ce jeune Conſeiller ? parce qu'il eſt ignorant, dit-il : la grande merveille ! Hé, mort de ma vie, ſi pour être de robe il falloit abſolument être habile homme, la plûpart des Charges ſeroient à vendre.

ANGELIQUE.

Tu as raiſon. Hé, qu'ai-je affaire auſſi que mon mari ſoit ſçavant, Liſette ?

LISETTE.

Bon,c'eſt quelque choſe de bien néceſſaire pour le mariage que de la ſcience : & voilà ce gros Colonel qui vous aimoit tant, par exemple, on dit qu'il ſçait du latin, celui-là, du grec; que ſçai-je, moi ? Il a tous les livres du monde dans la cervelle.

ANGELIQUE.

Oh, cet homme-là ne me revenoit point du tout, je te l'avouë.

LISETTE.

Ni a moi non plus, & cependant je vous aurois toujours conſeillé de le prendre en attendant mieux; mais le mauvais Tuteur l'a-t'il voulu Il dit que c'eſt un homme qui ne s'attache qu'à l'étude, & qui ne ſonge point à ſon Regiment : Le Conſeiller en ſçait trop peu pour un Magiſtrat,& le Colonel en ſçait trop pour un homme d'épée. Ne voilà-t'il pas de bonnes chiennes de raiſons ?

ANGELIQUE.

Tu me fais entrevoir des choſes....

LISETTE.

Je vous fait entrevoir juſte. Et comment a-t'il reçû la demande que luifit, il a quelque temps, la mere de riche Marquis, dont les terres ſont ſi proches d'ici ?

ANGELIQUE.

Je n'ai jamais vû ce Marquis, j'en ai oüi dire mille biens.

LISETTE.

Je ne le connois pas non plus que vous, & cependant je m'intéressois pour lui, parce que Madame sa mere est si bonne personne, outre qu'il est presque toujours à la Cour; & l'air de ce pays-là nous conviendroit assez, à ce qu'il me semble.

ANGELIQUE.

Je ne sçaurois pardonner à mon Tuteur d'avoir rebuté celui-là, je te l'avouë.

LISETTE.

Il prétend encore avoir eu raison; ce Marquis, dit-il, est trop honnête homme. Il est franc, genereux, bon ami, sincere. C'est un Courtisan qui ne sçait pas son métier, Monsieur Bernard veut que tout le monde excelle comme lui dans ce qu'il se mêle de faire.

ANGELIQUE.

Comment donc, qu'on excelle comme lui? que veux-tu dire?

LISETTE.

Quoi! vous ne voyez pas comme moi que sa conduite est admirable?

ANGELIQUE.

En quoi admirable?

LISETTE.

En ce qu'il ne vous marie point. Vous êtes jeune, belle & riche, il est votre Tuteur, il vous

refuse à tout le monde, il vous garde pour lui peut-être. N'est-ce pas faire le métier de Tuteur à merveille ?

ANGELIQUE.

Si je croyois qu'il eût cette pensée, il n'y a rien au monde que je ne fusse capable de faire plûtôt que d'être exposée...

LISETTE.

Paix, taisez-vous; voici son espion, il ne faut rien dire devant ce maraut-là.

SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

OH palsangué je vous trouve bian à point. Réjoüissez-vous, Mademoiselle, vous ne serez plus si fâchée.

ANGELIQUE.

Comment ?

LUCAS.

Réjoüissez-vous, vous dis-je encore une fois, tout vient à point à qui peut attendre, vous serez morgué mariée à la fin.

ANGELIQUE *à Lisette.*

Tes conjectures n'étoient pas justes, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Elle sera mariée ! qui te l'a dit ?

LUCAS.

Morgué je le sçai bian, il n'y aura point de nenni pour cette fois-ci, & sti qui la prend n'en aura pas le démenti ; car j'y ons regardé.

ANGELIQUE.

Explique-toi donc ? quel homme est-ce ?

LUCAS.

Oh palsangué c'est une bonne affaire.

LISETTE.

Quelque jeune homme peut-être ?

LUCAS.

Un jeune homme ? fy : Est ce que ce seroit une bonne affaire pour une fille qu'un jeune homme d'asteure ?

ANGELIQUE.

Est-ce quelque personne de qualité ?

LUCAS.

De qualité ? Dieu vous en garde. Ils avont toujours queuque ménage en Ville les gens de qualité, & ils en sont plus soigneux que de celui de leurs femmes encore.

LISETTE.

Ne seroit-ce point queuque Financier ?

LUCAS.

Un Financier ? elle seroit bian lottie : aujourd'hui Madame, & demain rian peut-être.

ANGELIQUE.

Hé ! ne nous tien pas davantage dans l'incertitude.

LUCAS.

Tatigué comme vous gobez ça. Je sis un porteux de bonnes nouvelles, moi, n'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Hé, de par tous les diantres, acheve donc de la dire ta bonne nouvelle. Est-ce un parti avantageux enfin ?

LUCAS.

Oh pour sti-là je vous en répons. Hé pargué, tenez vela Monsieur, qu'il vous le dise lui-même.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE, LUCAS, M. BERNARD.

M. BERNARD.

OH, c'est vous que je cherche, Angelique ? j'allois monter à votre appartement, & je suis bien-aise de vous rencontrer ici.

ANGELIQUE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi ?

M. BERNARD.

Oüi, depuis le souper on m'a appris des choses

qui ont achevé de me faire prendre des résolutions dont vous serez bien-aise, & j'ai de bonnes nouvelles à vous dire.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

M. BERNARD.

On vous demande en mariage.

ANGELIQUE.

On m'a déja demandée tant de fois inutilement, que cette nouvelle n'est pour moi ni surprenante ni agréable.

LISETTE.

Oh, cette fois-ci ne sera pas comme les autres, & de la maniere dont Monsieur parle, je vois bien qu'il a de bonnes intentions.

M. BERNARD.

Les meilleures du monde, Lisette. Tu sçais bien combien de soins j'ai pris pour son éducation.

LISETTE.

Cela est vrai.

ANGELIQUE.

Je vous en suis bien redevable.

M. BERNARD.

Depuis la mort de ses parens je n'ai épargné aucune chose pour la rendre une personne accomplie.

LISETTE.

Et vous avez très-bien réüssi.

M. BERNARD.

Il me ſemble qu'il ne manque plus à l'accompliſſement de mon ouvrage, que de la voir heureuſement mariée.

LISETTE.

Vous avez raiſon, il faut un bon mari pour couronner l'œuvre.

M. BERNARD.

J'ai peut-être, ſelon ſon gré, un peu trop différé de le faire; & entre nous, Liſette, elle en a murmuré quelquefois.

ANGELIQUE.

Moi, Monſieur?

LISETTE.

Oh pour cela oüi, je vous l'avouë, nous en murmurions tout à l'heure encore.

ANGELIQUE.

Tu perds l'eſprit, Liſette

LISETTE.

Vous rougiſſez: voilà une pudeur bien placée! Hé, allez, allez, en fait de mariage les honnêtes filles ont toujours plus d'impatience que les autres.

M. BERNARD.

Elle n'aura rien perdu pour attendre.

LISETTE.

Ses interêts ſont bien entre vos mains.

M. BERNARD.

Aujourd'hui tout me détermine à la marier

inceſſamment, & j'ai été averti de bonne part qu'on forme des deſſeins contre ſon honneur.

ANGELIQUE.

Hé! quels deſſeins, Monſieur?

M. BERNARD.

On veut vous enlever l'une & l'autre.

ANGELIQUE.

Nous enlever!

M. BERNARD.

Oüi, mais...

LISETTE.

Au remede, Monſieur, vîte, au remede, on ne peut trop ſe hâter de mettre l'honneur des filles à couvert des mauvaiſes intentions des hommes.

M. BERNARD.

C'eſt auſſi le parti que je prens.

LISETTE.

Vous êtes un homme de bon eſprit.

M. BERNARD.

Et pour la dérober aux perſecutions & aux pourſuites d'une foule de prétendans qui ne lui conviennent point, j'ai reſolu dès demain d'en faire ma femme, & j'ai pris pour cela...

ANGELIQUE.

Comment, Monſieur?

LISETTE *bas.*

Mes conjectures n'étoient pas fauſſes.

M. BERNARD.

Plaît-il ?

ANGELIQUE.

Vous avez fait dessein, dites-vous ?

M. BERNARD.

De vous épouser dès demain moi-même, & d'ôter ainsi tout espoir...

LISETTE *bas*.

Oh, si cela est comme cela, qu'il nous laisse enlever, cela vaut beaucoup mieux.

M. BERNARD.

Qu'avez-vous ? vous voilà toute je ne sçai comment.

ANGELIQUE.

Je me trouve mal, Monsieur. Viens auprès de moi, Lisette.

LISETTE.

Madame, Madame, hola donc, Madame.

M. BERNARD.

Oüais, voilà un mal qui lui prend bien brusquement.

LISETTE.

Il ne faut pas que cela vous étonne, Monsieur ; elle est si fort outré des mauvais desseins que l'on fait contre elle, que le moins qu'elle puisse faire, c'est de s'évanoüir ; je crois que j'en mourrois, moi, si j'étois à sa place.

M. BERNARD.

Oh bien, bien, cela ne sera rien : qu'elle prenne

un

un peu de repos, je mettrai bon ordre à ce qui la chagrine.

LISETTE *bas*.

Hom, quel ordre, quel ordre ! nous y mettrons un contre-ordre, nous autres.

SCENE VII.

M. BERNARD, LUCAS

M. BERNARD.

ICi, Lucas. Tu as un gros bon ſens que j'ai toûjours trouvé admirable.

LUCAS.

Mon bon ſens & moi je ſommes à votre ſârvice.

M. BERNARD.

Que penſes-tu de l'évanouiſſement d'Angelique ?

LUCAS.

Morgué je penſe qu'alle ne vous aime point. Voyez-vous ; alle ſeroit bien-aiſe d'être mariée, mais alle eſt fâchée que ce ſoit avec vous.

M. BERNARD.

Elle n'en épouſera pourtant point d'autre.

LUCAS.

Acoutez, Monſieur, ne jurons de rian, & défions-nous de tout, il ſe mitonne queuque mani-

gance, à quoi il faut prendre garde.

M. BERNARD.

Mais est-tu bien sûr de ce que tu m'as dit ?

LUCAS.

J'en sis margué plus sûr que je ne sis sûr qui étoit mon pere. Ne vous ai-je pas dit que votre Jardinier va tous les soirs au bout de la Saussaye, qu'a-t-il affaire là ce Jardinier ? Il vient un grand homme à cheval.

M. BERNARD.

Tous les soirs aussi ?

LUCAS.

Il y étoit il n'y a pas une bonne heure : Le Jardinier & ly se promenont, ils parlont, ils gesticulont, ils se tourmantont, & puis ils se separont: le Monsieur à cheval galope d'un côté, & le Jardinier trotte de l'autre. Morgué qu'est-ce que cela signifie ?

M. BERNARD.

Tu as raison, il y a là-dessous quelque chose.

LUCAS.

S'il y a queuque chose ? je vous en répons ; mais ce n'est pas tout. Maturine la servante des trois Rois, dit qu'ils avons cheuz eux du depuis quatre jours, trois ou quatre Monsieux que votre Jardinier connoît itou, ils soupiont tout à l'heure ensemble, & ils parliont de vous, de Mademoiselle Angelique ; ils disions qu'il la falloit ôter de vos

pattes, & qu'ils la mettriont dans les pattes d'un autre. Que sçai-je moi? Mais bref tant y a, ce sont vos affaires.

M. BERNARD.

Et le peintre, sur quoi le soupçonnes-tu d'être de la partie?

LUCAS.

Sur quoi? Sur ce que le Jardinier & ly sont bons amis; puisqu'ils s'aimont tant, il ne valont pas mieux l'un & l'autre.

M. BERNARD.

Cela pourroit être; il faut que j'approfondisse cette affaire.

LUCAS.

Et quand vous aurez approfondi, que ferez-vous?

M. BERNARD.

Je les chasserai.

LUCAS.

Hé, morgué chassez-les sans approfondissement. Faut-il tant de façons? Je sommes cheux vous, j'y avons deux filles, vous aimez l'une, vous voulez que j'aime l'autre, je le veux bian, moi, pour vous faire plaisir, tout coup vaille. Acoutez, mettons tout le monde dehors, & ne demeurons que nous quatre, je ne serons jaloux de parsonne, & je varrons beau jeu, ne vous boutez pas en peine.

M. BERNARD.

Je veux avant toutes choses penetrer ce mistere ; te dis-je : Je vais faire un tour dans le village, & tâcher de sçavoir qui sont ces gens qui logent aux trois Rois.

LUCAS.

Vous ne sçaurez que ce que je vous ai dit.

M. BERNARD.

Pour toi quand je serai dehors, prens soin de bien roder par tout, & d'observer exactement ce qui se passera dans le logis.

LUCAS.

Velà qui est bien, vous n'avez qu'à dire.

M. BERNARD.

Le Jardinier est-il rentré ?

LUCAS.

Il faut bien qu'il le soit, car vela lui-même.

SCENE VIII.

M. BERNARD, L'OLIVE, LUCAS.

M. BERNARD.

APprochez, Monsieur le maraut, approchez.

L'OLIVE.

Avez-vous quelque ordre à me donner, Mon-

ſieur ? me voilà prêt à vous obéir.

M. BERNARD.

D'où venez-vous à l'heure qu'il eſt, coquin que vous êtes ?

L'OLIVE.

Je viens d'ici près, Monſieur.

M. BERNARD.

Vous êtes un pendart.

L'OLIVE.

Monſieur.

M. BERNARD.

Un fripon.

L'OLIVE.

Monſieur.

M. BERNARD.

Un yvrogne qui ne bougez du cabaret.

L'OLIVE.

Ah, Monſieur ! demandez, je n'y ai pas mis les pieds depuis que j'ai l'honneur d'être à votre ſervice.

M. BERNARD.

Tu n'y a pas mis les pieds, infame ? qui ſont ces gens avec qui tu viens de ſouper ?

L'OLIVE.

Oh pour cela oüi, Monſieur, je vous l'avouë ; ce ſont de mes amis, des gens de qualité.

M. BERNADD.

Des gens de qualité de tes amis !

L'OLIVE.

Oüi, Monsieur, ils auront l'honneur de vous venir faire la reverence pour voir vos parterres, vos potagers, vos espaliers, vos palissades; ce sont des illustres, des Jardiniers de la Cour qui voyagent par curiosité.

M. Bernard lui donne des coups de bâton.

Ah, ah, ah, Monsieur.

M. BERNARD.

Tiens, porte cela de ma part à tes Jardiniers de la Cour.

SCENE IX.

LUCAS, L'OLIVE.

LUCAS.

AH, ah, ah, parsangué cela est tout à-fait drôle! A qui en a-t-il donc de vous rosser comme ça, sans dire gare? queu caprice est-ça, Monsieur le Jardinier?

L'OLIVE.

Parbleu je ne sçai pas: mais je l'envoirois au Diable avec ses caprices.

LUCAS.

Est-ce que vous prenez ça sérieusement? Il ne vous a baillé que queuques coups de bâton, vela une belle bagatelle, ce sont de petites himeurs qui

l'y prenont comme ça parfois, & il faut un peu excuser les défauts des parsonnes.

L' O L I V E.

Maugrébleu de ses défauts. Mais baste j'ai aussi des défauts à peu près pareils; & si les siens le reprennent encore, les miens me prendront à coup sûr, & nos défauts auront querelle ensemble.

L U C A S.

Vous joüez de malheur d'être tombé le premier sous sa pate. Il a du chagrin, il est amoureux.

L' O L I V E.

Lui amoureux ? & de qui amoureux ?

L U C A S.

De Mademoiselle Angelique.

L' O L I V E.

Et depuis quand ?

L U C A S.

Pargué depuis toujours : mais il ne lui a dit que depuis tout à l'heure.

L' O L I V E.

Hé bien ?

L U C A S.

Hé bien ? ne jasez point, au moins.

L' O L I V E.

Non, non, ne craignez rien.

L U C A S.

Il ne la veut marier avec parsonne, parce qu'il veut qu'alle se marie avec ly : mais elle ne l'aime pas..

L'OLIVE.

Non ?

LUCAS.

Non voirement, c'eſt ce qui le met de mauvaiſe himeur. Il la battroit ſi alle étoit ſa femme ; en attendant qu'alle la devienne, afin que les coups qu'alle merite ne ſoyons pas perdus, il les baille au premier venu, c'eſt ſa magniere. Oh pourça c'eſt un plaiſant homme.

L'OLIVE.

Je ne trouve point cela plaiſant, moi, & je n'ai que faire....

LUCAS.

Acoutez, pour les coups de bâton d'aujourd'hui, vous pourriais bian y avoir un tantinet votre part, à ce que je m'imagine.

L'OLIVE.

Comment donc ?

LUCAS.

Allons, allons, boutez la main à la conſcience, je dis tout ce que je ſçai : vos bons amis les Jardiniers de la Cour, hem ?

L'OLIVE.

Hé bien ?

LUCAS.

Ce ſont eux qui vous avont preuré cette aubeine-là, je vous conſeille de les en remercier. Sarviteur, Monſieur le Jardinier.

SCENE

SCENE X.

L'OLIVE seul.

VOilà un marousle qui se moque de moi. La mine est éventée, quel parti prendre ? Il n'y a point à balancer.

SCENE XI.

DORANTE, L'OLIVE.

DORANTE.

TRouverai-je l'occasion de me déclarer ? & quand je l'aurai trouvée, aurai-je assez de bonheur pour persuader Angelique ?

L'OLIVE.

Ma foi, Monsieur, il faut vous dépêcher de le faire si vous voulez y réüssir.

DORANTE.

Ah, te voilà, mon pauvre l'Olive !

L'OLIVE.

N'êtes-vous point las de ce déguisement, Monsieur ? N'est-il pas temps que vous cessiez d'être Peintre, & que vous redeveniez ce que vous êtes ?

DORANTE.

Hé, paix, paix, l'Olive. As-tu résolu de tout perdre ?

L'OLIVE.

Hé, morbleu, tout est déja perdu, Monsieur Bernard vient de me donner cent coups de bâton, afin que vous le sçachiez.

DORANTE.

A toi ?

L'OLIVE.

A moi-même.

DORANTE.

Hé paix, paix. Parlons bas.

L'OLIVE.

On ne nous écoute point.

DORANTE.

Il n'importe. Et pourquoi t'a-t'il mal-traité ?

L'OLIVE.

Il faut qu'il soupçonne quelque chose, ou que ce soit par maniere de conversation. Son gros coquin de Fermier dit que c'est sa coûtume, pour se désennuyer il rosse tantôt l'un tantôt l'autre : votre tour viendra peut-être, c'est ce qui me console, Mais, Monsieur, j'ai bien autre chose à vous apprendre.

DORANTE.

Quoi ?

L'OLIVE.

Vous ne regardez ce Monsieur Bernard que comme le Tuteur d'Angelique ?

DORANTE.

Hé bien ?

L'OLIVE.

Il eſt votre rival, je vous en avertis.

DORANTE.

Mon rival ! Que me dis-tu là ?

L'OLIVE

Ne vous allarmez point, Angelique le hait en perfection ; & la crainte qu'elle a d'être à lui, la déterminera plus facilement à ſe donner à vous.

DORANTE.

Ah ! mon pauvre l'Olive, je tremble à lui découvrir qui je ſuis, ce que je ſens pour elle ; & je crains qu'elle ne s'effarouche en apprenant le deſſein que j'ai formé.

L'OLIVE.

Qu'elle ne s'effarouche ! la crainte eſt bonne. Hé allez, allez, Monſieur, les filles d'aujourd'hui ſont des animaux bien apprivoiſés ; elles ne s'effarouchent point qu'on les aime ; & nous vivons dans un ſiécle fort aguerri.

DORANTE.

Non, l'Olive, attendons pour me déclarer que le Chevalier d'Artimon ſon oncle ſoit arrivé. Si j'en crois la lettre que ſon valet de chambre m'a renduë hier au ſoir, il ne doit pas tarder.

L'OLIVE.

Il ne doit pas tarder ? Mais il tardera peut-être ;

croyez-moi, Monsieur, il y a quatre ou cinq de mes camarades dans le village qui n'attendent que vos ordres pour entrer en action. Vous attendez, vous, le consentement de votre Maîtresse, il faut le demander pour l'obtenir.

DORANTE.

Mais enfin?

L'OLIVE.

Mais enfin, il faut venir au fait, & tout au plus vîte, nous n'avons point de temps à perdre. Nous travaillons ici depuis quinze jours l'un & l'autre, moi à gâter le jardin de Monsieur Bernard, & vous à défigurer ses plafonds & ses cheminées; car vous êtes un très-mauvais Peintre, & je ne suis pas bon jardinier, moi, sans contredit. La fourberie sera découverte avant terme, si nous ne nous hâtons d'en profiter. Voici la suivante, laissez-moi un peu causer avec elle, j'irai dans un moment vous rendre compte de la conversation.

DORANTE.

Ne lui donne point trop à connoître....

L'OLIVE.

Laissez-moi faire, je ne gâterai rien.



SCENE XII.

L'OLIVE, LISETTE.

LISETTE.

IL faut absolument que je démêle ce que je soupçonne. Monsieur Bernard. Monsieur Bernard, votre extravagante passion nous fera faire quelque extravagance.

L'OLIVE.

Je suis votre très-humble serviteur, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Je suis votre servante, Monsieur le Jardinier.

L'OLIVE.

Vous me semblez avoir l'esprit occupé de quelque affaire importante, Mademoiselle Lisette ?

LISETTE.

Oui, j'ai quelque chose en mouvement dans la cervelle, je vous l'avouë.

L'OLIVE.

J'ai aussi la tête embarrassée de quelques petites bagatelles.

LISETTE.

Ne pourroit-on point sçavoir le sujet de votre embarras ?

L'OLIVE.

Oh que sçait. La petite personne pour qui vous vous intéressez, est Angelique ?

LISETTE.

Justement.

L'OLIVE.

Elle-est amoureuse de quelqu'un ?

LISETTE.

Non pas encore : mais elle hait Monsieur Bernard.

L'OLIVE.

C'est une grande disposition pour en aimer un autre.

LISETTE.

Ce Monsieur Bernard veut l'épouser malgré qu'elle en ait.

L'OLIVE.

Voilà d'heureuses conjonctures ; & si vous voulez lui faire entendre que le Peintre est mon maître, homme de condition, amoureux d'elle à la folie.

LISETTE.

Hé bien ?

L'OLIVE.

Je crois que nous n'aurions pas de peine à faire ce mariage-là, qu'en dis-tu ?

LISETTE.

Il s'en fait de plus difficiles.

L'OLIVE.

N'est-il pas vrai ? Et le nôtre ne sera pas mal-aisé à conclure, je pense.

LISETTE.

Oh que non, quand les parties sont une fois d'accord, les affaires sont bien-tôt terminées.

L'OLIVE.

Touche donc là. Sans façon, ma chere. Ce sont de bonnes filles que ces Lisettes, je n'en ai jamais trouvé qui n'ayent dit, oüi.

LISETTE.

Voici Angélique, va chercher ton maître, & l'amène ici ; il ne faut point que les choses languissent.

L'OLIVE.

J'y cours, & je te le livre tout à l'heure. Ah ! qu'on est heureux en amour de trouver des filles si expéditives !

SCENE XIII.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

POurquoi me laisses-tu seule, Lisette ? Dans l'accablement où je suis, tu m'abandonnes à mes chagrins, & depuis que tu es sortie de ma

chambre j'ai fait les plus cruelles réflexions.

LISETTE.

Et je viens de faire, moi, la rencontre la plus heureuse.

ANGELIQUE.

Tu causois avec le Jardinier : que te disoit-il ?

LISETTE.

Vivat, Madame, la fortune & l'amour sont pour la jeunesse, & le Tuteur est pris pour dupe.

ANGELIQUE.

Comment ?

LISETTE.

Je m'en étois toujours bien doutée, que le Peintre étoit un faux Peintre.

ANGELIQUE.

En as-tu quelque certitude ?

LISETTE.

C'est un de vos amans, qui s'est déguisé pour s'introduire auprès de vous.

ANGELIQUE.

Que me dis-tu ?

LISETTE.

Je vous dis vrai.

ANGELIQUE.

Un de mes amans ! Il y a quinze jours qu'il est ici, il ne m'a point encore parlé. Qu'il est indolent, ou timide ! Et dans l'extrémité où je me trouve, que j'ai peu de secours à attendre d'une tendresse comme la sienne !

LISETTE.

Oüi, vous aimez la vivacité dans un amant, vous avez le goût bon ; & le Peintre en aura, ne vous mettez pas en peine. Le voici.

SCENE XIV.

DORANTE, L'OLIVE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AH Lisette, que sa présence me cause de trouble, je n'ai jamais senti ce que je sens.

LISETTE.

Ce sont les effets de la simpatie. Allons, mort de ma vie, il ne faut pas être rebelle à la destinée.

L'OLIVE.

Hé, allons donc, Monsieur, ferme, courage.

DORANTE.

Je tremble, l'Olive.

L'OLIVE.

Ira-t'il ?

LISETTE.

Il n'ose vous aborder.

ANGELIQUE.

Qu'osera-t'il donc entreprendre, pour me prouver l'amour que tu me dis qu'il a pour moi ?

DORANTE.

J'oserai tout, belle Angelique, si vous souffrez que je vous aime, & si vous me permettez d'espérer.

L'OLIVE.

Ah! le voilà en mouvement, dieu merci.

DORANTE.

Je ne vous adore, il est vrai, que depuis deux mois, parce qu'il n'y a que deux mois que j'eus le bonheur de vous voir pour la premiere fois de ma vie. J'ai fait parler à votre Tuteur, ma mere elle-même.

LISETTE.

Madame, c'est le Marquis dont nous parlions encore aujourd'hui. Oh, par ma foi, Monsieur Bernard, nous nous marierons; mais vous ne signerez point au Contrat.

DORANTE.

Oüi, c'est moi, charmante Angelique, qui brûle d'unir ma destinée à la vôtre.

ANGELIQUE.

Si vous êtes le Marquis, Monsieur, j'ai reçû tant de témoignages de tendresse de Madame votre mere, quand elle vint ici....

L'OLIVE.

Je me donne au diable, Madame sa mere est aussi folle de vous que le fils, c'est beaucoup.

LISETTE.

Ah! Madame, par reconnoissance pour l'une,

vous ne pouvez vous difpenfer d'aimer l'autre.

DORANTE.

Je ne demande point, adorable Angelique, que pour vous délivrer des perfécutions d'un Tuteur bizarre, vous vous jettiez aveuglément entre mes bras, moins par tendreffe, peut-être, que par défefpoir; c'eft l'amour qui me fait faire le perfonnage que je fais ici. Mais l'aveu de votre famille l'autorifera fans doute. Votre oncle le Chevalier....

LISETTE.

Hé vîte, hé vîte, éloignez-vous, j'entens touffer de loin ce gros coquin deLucas; il vient de ce côté-ci, peut-être, il ne faut pas qu'il nous trouve enfemble.

ANGELIQUE.

Ah, Lifette!

L'OLIVE.

Sauvons-nous, Monfieur.

DORANTE.

Un mot, avant que je vous quitte.

ANGELIQUE.

Que voulez-vous que je vous dife?

LISETTE.

Hé retirez-vous, la nuit s'avance à grands pas: quand elle fera tout-à-fait obfcure, revenez ici dans le même endroit, vous nous y trouverez l'une & l'autre.

DORANTE.

Que je vais attendre ce moment avec impatience !

L'OLIVE.

Nous voyagerons , Monſieur , apparemment , & la partie ſera quarrée ; elles ſont à nous , ſur ma parole.

SCENE XV.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

HE' bien, que dites-vous de tout ceci ? Votre cœur eſt plus agité que le mien, je gage.

ANGELIQUE.

Mon cœur eſt agité , je te l'avouë, & mon eſprit embarraſſé.

LISETTE.

Il faut pourtant ſe hâter de prendre parti ; & voici une avanture qu'il faut bruſquer , ſi vous voulez la conduire à bonne fin.

ANGELIQUE

Mais comment la finir ſans conſentir à un enlevement ?

LISETTE.

Ce ne ſera pas un enlevement, le Ciel nous en

préserve. Il faudra faire la chose par maniere de promenade.

ANGELIQUE.

Mais la médisance....

LISETTE.

Bon, bon, c'est une bonne carogne, que la médisance ; elle est elle-même si fort décriée, que personne ne s'embarrasse de ce qu'elle peut dire.

ANGELIQUE.

Quel éclat feroit mon Tuteur !

SCENE XVI.

ANGELIQUE, LISETTE, M. BERNARD, LUCAS.

M. BERNARD.

Qui va là ?

LISETTE.

Le voilà, Madame, nous sommes perduës.

ANGELIQUE.

Crois-tu qu'il nous ait écoutées ?

M. BERNARD.

Qui va là, encore une fois ?

LUCAS *entrant de l'autre côté du Théatre.*

Palsangué, qui va là toi-même ?

M. BERNARD.

Lucas?

LUCAS.

Monſieur?

M. BERNARD.

Eſt-ce toi?

LUCAS.

Hé, voirement oüi, qui pourroit-ce être? Vous m'avez baillé ordre de roder par tout; & je rode, comme vous voyez, mais je ne trouve rian.

LISETTE.

Nous avons bien fait de les renvoyer.

ANGELIQUE.

La nuit devient fort noire, ils vont venir: comment ferons-nous?

M. BERNARD.

Hem, que murmures-tu là entre tes dents?

LUCAS.

Tatigué comme vous vous gauſſez! c'eſt vous, qui jaſez tout ſeul, je penſe.

M. BERNARD.

Tu rêves, je n'ai pas parlé.

LUCAS.

Tout de bon?

M. BERNARD.

Non vraiment.

LUCAS

Oh bian morgué je ſommes donc ici plus de deux;

deux ; il y a de la trahiſon, prenons garde à nous.

LISETTE.

Il faut les éviter, ſauvons-nous.

LUCAS.

Morgué je tiens queuque choſe que je ne laiſſerai pas aller.

ANGELIQUE.

Doucement, Lucas.

M. BERNARD.

Je penſe que c'eſt la voix d'Angelique ?

ANGELIQUE.

Oui, Monſieur, c'eſt moi qui me promene avec Liſette.

M. BERNARD.

Ah, ah !

LUCAS.

Les mâles ſe ſont envolés, Monſieu, je n'avons déniché que les fémelles.

M. BERNARD.

Vous êtes aujourd'hui bien tard dans le jardin ?

LISETTE.

Pour diſſiper un grand mal de tête qui lui eſt reſté de ſon évanouiſſement de tantôt, je lui ai conſeillé de faire un tour de promenade.

M BERNARD.

C'eſt fort bien fait : mais l'heure de la promenade eſt un peu paſſée, l'humidité de la nuit pourroit vous incommoder, rentrons.

ANGELIQUE.

L'air me fait du bien, au contraire; & je continurai, s'il vous plaît, de me promener avec Lisette.

M. BERNARD.

Non, non, puisque vous voulez vous promener, je ne vous quitterai point, je suis ce soir aussi dans le goût de la promenade; allons, venez.

ANGELIQUE.

Lisette?

LISETTE.

On trouvera moyen de s'en débarrasser.

LUCAS.

Où êtes-vous donc, Mademoiselle Lisette, que je nous promenions itou par ensemble?

SCENE XVII.

DORANTE, L'OLIVE.

DORANTE.

L'Olive?

L'OLIVE.

Monsieur.

DORANTE.

N'as-tu point entendu marcher? ce sont elles sans doute.

L'OLIVE.

Non, Monsieur, je n'ai rien entendu, il n'y a encore personne, nous revenons de trop bonne heure, & quoique la nuit soit des plus obscures, elle ne l'est point assez à ma fantaisie.

DORANTE.

Que veux-tu ? Les momens me durent des siecles absent d'Angelique, & je ne puis me rendre trop tôt dans un lieu où elle doit être, où je lui ai parlé de mon amour pour la premiere fois, & où j'espere la trouver sensible à ce que je souffre pour elle.

L'OLIVE.

Cela est bien tendre : Mais dites-moi un peu, Monsieur, si par avanture les belles consentent au voyage, cette affaire-ci me paroît d'une nature à mériter que la justice s'en mêle.

DORANTE.

Cela peut arriver ; elle s'en mêlera sans doute.

L'OLIVE.

Tant pis, je voudrois bien que cela se fît sans elle.

DORANTE.

Pourquoi ?

L'OLIVE.

Elle est tracassiere, la Justice ; elle fera des informations, des poursuites.

DORANTE.

Nous nous tirerons bien d'affaires, cela s'accommodera.

L'OLIVE.

Oüi, cela s'accommodera pour vous ; mais je sêrai peut-être pendu par accommodement, moi : ce sera un des articles. Ce Monsieur Bernard m'en veut diablement.

DORANTE.

Je te répons de tout, ne te mets pas en peine. Angélique ne vient pas encore !

L'OLIVE.

Elle ne viendra peut-être pas, Monsieur. Si c'étoit une baye qu'elle vous eût donnée?

DORANTE.

Paix, paix, j'entens quelqu'un.

SCENE XVIII.

DORANTE, L'OLIVE, ANGELIQUE, LISETTE, M. BERNARD, LUCAS.

ANGELIQUE *en rentrant dans le fonds du Théatre.*

NOus revenons insensiblement au même endroit où vous nous avez trouvées.

DORANTE.

La voici, l'Olive.

M. BERNARD.

Cette allée ſombre vous plaît apparemment mieux qu'une autre ?

DORANTE.

L'Olive ?

L'OLIVE.

Oüi, c'eſt elle, vous avez raiſon ; mais elle eſt en compagnie ; retirons-nous, Monſieur, la place eſt priſe.

Angelique s'avance d'un côté avec Monſieur Bernard, qui la tient ſous le bras, & Liſette de l'autre côté s'avance de même avec Lucas ; de maniere que Dorante & l'Olive, qui continuent de parler, ſe trouvent au milieu d'elles, & Monſieur Bernard & Lucas dans les deux côtés du Théatre.

M. BERNARD.

Mais, mignone, n'êtes-vous point laſſe de vous promener, & ne ſerions-nous point mieux dans la maiſon ?

ANGELIQUE.

Vous ne vous plaiſez qu'à me contraindre.

LISETTE.

Elle a raiſon : un peu de complaiſance une fois en votre vie ; Y-a-t'il du mal à ſe promener ?

Ici Liſette en approchant de l'Olive qu'elle ne voit point, étend ſa main, & le prend par le

colet, & dans le même temps Angelique rencontre la main de Dorante, qu'elle prend.

L'OLIVE *à voix très basse.*

Je suis pris, Monsieur.

DORANTE.

Et moi aussi.

LISETTE.

Est-ce toi?

L'OLIVE.

Moi-même.

LISETTE.

Paix.

ANGELIQUE.

Ne faites point de bruit.

M. BERNARD.

Hem? Comment? Quoi? Que dites-vous?

ANGELIQUE.

Je dis, Monsieur, que si vous voulez rentrer absolument, nous acheverons, Lisette & moi, notre caprice de promenade.

M. BERNARD.

Non, je ne suis point pressé, mignonne, & je ne rentrerai qu'avec vous.

ANGELIQUE.

Quelle peine!

LISETTE.

Va te coucher, Lucas, & emmene Monsieur.

LUCAS.

Oh non, tâtigué je ne m'irai coucher qu'avec toi.

LISETTE.

Avec moi! parle donc hé, marouffle?

M. BERNARD.

Mais, mignonne, cette passion de vous promener ainsi toute la nuit me paroît bien nouvelle & bien extraordinaire, j'ai peine à croire qu'elle soit sans fondement, je vous l'avouë.

ANGELIQUE.

Et moi, Monsieur, je vous avouë naturellement que vous croyez juste. Ce Peintre que vous avez ici depuis quinze jours.

DORANTE.

Ah! Madame, vous me perdez.

M. BERNARD.

Hé bien, ce Peintre, qu'a-t'il fait?

ANGELIQUE.

Il a eu aujourd'hui l'audace de me dire qu'il est amoureux de moi.

LUCAS.

Morgué je vous l'avois bian dit, Monsieu, que le Jardinier & ly c'étoient deux fripons.

ANGELIQUE.

Je suis bien malheureuse, ma pauvre Lisette, d'être exposée....

LISETTE.

Hem, que vous êtes bonne, Madame! C'est

par ordre de Monſieur que tout cela ſe fait, il veut nous éprouver, & cela n'eſt ni beau ni honnête, de ſoupçonner ainſi de pauvres innocentes comme nous, & de faire ſonder notre pudeur par un Peintre & par un maraut de Jardinier.

L'OLIVE.

Hom, maſque.

M. BERNARD.

Quoi, le Peintre & le Jardinier ?

ANGELIQUE.

Ils ont eu la hardieſſe de nous demander à Liſette & à moi un rendez-vous cette nuit.

M. BERNARD.

Un rendez-vous !

LISETTE.

Oüi vraiment, un rendez-vous, & nous avons eu la foibleſſe de leur accorder la choſe, Monſieur.

M. BERNARD.

Vous leur avez donné le rendez-vous ?

ANGELIQUE.

Oüi, Monſieur.

M. BERNARD.

Comment, oüi ?

LISETTE.

Que voulez-vous ? Les filles ſont curieuſes ; on eſt bien-aiſe de voir juſqu'où des coquins comme cela pouſſeront les choſes. Voici l'heure à peu près, Monſieur,

ſieur, ſi vous vouliez nous irrions par curioſité encore.

M. BERNARD.

Qu'eſt-ce à dire par curioſité ?

LUCAS.

Tâtigué que cette Liſette eſt curieuſe ! je n'aime pas ça.

ANGELIQUE.

Pour moi, Monſieur, je ne veux pas être la dupe de cette affaire, s'il vous plaît; je démêlerai l'avanture, & vous me vengerez de ces inſolens.

LISETTE.

Mort de ma vie, il les faut faire expirer ſous le bâton, Madame.

L'OLIVE.

Si tu ne me laiſſes aller, je crierai.

ANGELIQUE.

Ou je ſçaurai bien me venger de vous, s'il eſt vrai, comme je le penſe, que ce ſoit vous qui par ſoupçon de ma conduite me faſſiez faire cette mauvaiſe plaiſanterie.

M. BERNARD.

Moi ? je ne ſçai ce que c'eſt, je vous jure.

LUCAS.

Ni moi non plus, la peſte m'étouffe.

ANGELIQUE.

Voulez-vous me le bien perſuader ?

M. BERNARD.

Oh de tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Le rendez-vous est au coin du parterre, sous ces maronniers d'Inde, il faut que vous y alliez à ma place.

M. BERNARD.

Oüi j'irai, je vous en répons.

ANGELIQUE.

Et nous irons tout de ce pas, Lisette & moi, nous cacher derriere la palissade pour entendre la conversation ; & sçavoir ce que nous devons croire.

M. BERNARD.

Oh je le veux bien, vous me rendrez justice.

LISETTE.

Il faut donc que Lucas prenne aussi ma place, Madame ?

LUCAS.

Volontiers, morgué que ça sera drôle ?

M. BERNARD.

Ne perdons point de temps. Allons, viens, Lucas.

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, ce n'est point ainsi qu'il y faut aller.

M. BERNARD.

Comment donc ?

ANGELIQUE.

Il faut prendre des habits de femmes pour les mieux tromper.

M. BERNARD.

Qu'en avons-nous affaire ? on n'y voit goute.

LUCAS.

On n'y voit goute ; mais on tâte, Monsieur. Ça est bian pensé des habits de femmes !

M. BERNARD.

Hé bien soit, voyons la fin de tout cela.

ANGELIQUE.

Vous trouverez un deshabillé pour vous, & une coëffure sur ma toillette.

LISETTE.

Et pour l'ajustement de Lucas, vous le prendrez dans ma garderoble.

LUCAS.

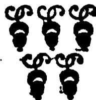
Pargué je n'avons pas besoin de tant de parure.

ANGELIQUE.

Allez vîte, & revenez de même.

LUCAS.

Ne vous boutez pas en peine, je serons bientôt fagotez. Morgué que j'allons rire.



SCENE XIX.

ANGELIQUE, DORANTE, LISETTE, L'OLIVE.

LISETTE.

MAintenant, Monsieur le Jardinier.

L'OLIVE.

La peste que tu as la serre bonne !

ANGELIQUE.

Je ne tiens pas mal aussi ce qui me tombe en partage ; & quelques efforts que vous ayez fait pour m'échapper....

DORANTE.

Je fais tout mon bonheur d'être auprès de vous : mais le commencement de votre conversation. ....

L'OLIVE.

Je me donne au diable, j'ai eu belle peur ; j'ai crû d'abord que vous étiez traîtresse, Madame.

ANGELIQUE.

Cette conversation s'est terminée plus heureusement que vous ne pensiez.

DORANTE.

Elle vous a débarrassée de vos surveillans ; nous sommes seuls, charmante Angelique, quelles résolutions sont les vôtres ?

ANGELIQUE.

Que vous alliez tout au plus vîte au rendez-vous que l'on vient de vous procurer.

DORANTE.

Ah! de grace, parlons sérieusement, je vous prie.

LISETTE.

On vous parle sérieusement aussi, il faut y aller.

L'OLIVE.

Pour moi je ne demande pas mieux.

DORANTE.

Adorable Angelique, profitons d'une occasion si favorable : il s'agit de me désesperer, ou de vous déterminer à une fuite.

ANGELIQUE.

Non, pour le parti de la fuite, ne vous attendez point que je le prenne. Menageons votre fortune & ma réputation, une affaire d'éclat perdroit l'une & l'autre : écrivez à votre famille, j'attens des nouvelles de la mienne.

DORANTE.

Et que deviendrai-je en attendant, moi, Madame ?

ANGELIQUE.

Vous me dites que vous m'aimez, vous aurez le temps de me le persuader.

DORANTE.

Après ce que vous avez dit à votre Tuteur, il

ne faut pas que le jour me retrouve chez lui ni dans le village.

ANGELIQUE.

Au contraire, allez au rendez-vous, vous dis-je, & trouvez les moyens de mériter sa confiance.

DORANTE.

Sa confiance, Madame !

LISETTE.

Oüi sa confiance. Vous avez de l'esprit & de l'amour, & vous ne comprenez pas ce qu'on vous conseille ?

L'OLIVE.

Il faut que j'aye plus d'esprit que mon maître assurément ; car je comprends la chose à merveille, moi.

DORANTE.

Mais expliquez-moi donc ?

L'OLIVE.

Je vous expliquerai tout, suivez-moi seulement.

DORANTE.

Je vous obéïs aveuglément, Madame, quel prix recevrai-je de ma soumission ?

LISETTE.

Hé, mort de ma vie, dépêchez-vous, on vous dira cela quand vous serez revenu.



SCENE XX.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

LA plaisanterie devient peut-être un peu trop forte, Lisette & Monsieur Bernard..

LISETTE.

Hé, allez, allez, Madame, c'est un bon homme qui le mérite bien. Comment, on ne sçauroit se défaire de ce petit importun-là ?

ANGELIQUE.

L'imagination du rendez-vous m'est venuë bien à propos pour nous en débarrasser.

LISETTE.

Avoüez que je ne vous ai pas mal secondée : nous sommes vives nous autres dans l'occasion, nos soûpirans en ont tremblé.

ANGELIQUE.

Cette avanture produira des effets admirables, Lisette.

LISETTE.

Assurément. Le Tuteur convaincu de notre bonne foi ne sera plus si défiant, & nous serons un peu moins gênées. Par ma foi voilà une jolie maniere de guerir les soupçons d'un jaloux !

M. BERNARD & LUCAS *derriere le Théâtre.*

Haye, haye, haye, à l'aide.

ANGELIQUE.

J'entens du bruit, Lisette.

LISETTE.

Oüi, Madame, on applique le remede, il faut lui donner le temps d'operer: rentrons dans le logis.

M. BERNARD.

Au secours, au secours.

LUCAS.

A l'aide, à l'aide.

SCENE XXI.

DORANTE, M. BERNARD, ANGELIQUE, LUCAS, LISETTE.

DORANTE.

Vous prétendez en vain m'échaper, je veux vous mener moi-même à Monsieur Bernard, & le rendre témoin de votre trahison; comment malheureuse, vous trompez un si honnête homme? ah perfide!

M. BERNARD.

Voilà un brave garçon, je ne l'aurois pas crû.

LUCAS.

Hé, je ſuis tout mouſu de coups, miſericorde !

L'OLIVE.

Oh, tu as beau fuir, tu ne m'échaperas pas. Trahir un ſi bon maître que le tien, carogne de Liſette !

LUCAS.

Oh tatigué, tenez-vous donc. Si c'eſt Liſette à qui vous en voulez, je ne ſuis pas elle, je ſuis Lucas.

L'OLIVE.

Comment, Lucas ?

LUCAS.

Oüi palſangué, regardez-y plûtôt : Voici tout à propos de la lumiére.

SCENE XXII.

DORANTE, LUCAS, M. BERNARD, MATURINE, ANGELIQUE, LISETTE, L'OLIVE.

MATURINE, *avec un flambeau.*

HE' ! quel vacarme eſt-ce-là ? A qui en avez-vous donc ? quel bruit vous faites !

DORANTE.

Lucas en habit de femme, que veut dire ceci ?

LUCAS.

Ça veut dire que je croyions vous attraper, & que je sommes attrapés, nous. C'est notte Monsieu qui est la Damoiselle que vous avez si bian époustée.

DORANTE.

Quoi, Monsieur?

M. BERNARD.

Oüi, mon cher enfant, c'est moi-même.

DORANTE.

Je suis au désespoir, Monsieur, des coups de bâton...

M. BERNARD.

Ne me fais point d'excuses, je te prie, ne me fais point d'excuses. Je suis ravi d'avoir ce témoignage de ton zele & de ton affection.

DORANTE.

Monsieur...

L'OLIVE.

Si vous voulez encore quelques preuves de la mienne, Monsieur, vous n'avez qu'à dire.

M. BERNARD.

Ho! non, non, diable! Hé bien, Lucas, te voilà avec tes soupçons, tu es détrompé maintenant, dis, n'est-il pas vrai?

LUCAS.

Détrompé, non, mais je sis battu.

M BERNARD.

Approchez. Où êtes-vous, Angelique? venez

embrasser cet honnête garçon-là: Voilà la perle des domestiques. Hé bien, étois-je d'intelligence avec eux ? qu'én dites-vous ? vous me rendez justice à l'heure qu'il est.

ANGELIQUE

Oh pour cela oüi, Monsieur, je vous en répons : & voici mon oncle le Chevalier qui vient d'arriver qui vous la rendra bien davantage encore.

M. BERNARD.

Votre oncle ! Et que vient-il faire ici à l'heure qu'il est ?

ANGELIQUE.

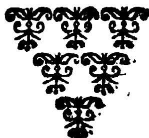
Nous ne tarderons pas à l'apprendre : C'est quelque affaire pressée, apparemment.

DORANTE.

Le Chevalier me tient parole, tout va bien, l'Olive.

LUCAS.

Morgué, Monsieur, ne nous montrons pas comme ça, on se gausseroit de nous.



SCENE DERNIERE.

M. BERNARD, LE CHEVALIER, ANGELIQUE, DORANTE, L'OLIVE, LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

TEnez, Monſieur, c'eſt Monſieur Bernard à qui vous en voulez, le voilà en des-habillé de campagne.

LE CHEVALIER.

Monſieur Bernard !

M. BERNARD.

Oüi, Monſieur, c'eſt moi-même. Il faut vous dire. . . .

LE CHEVALIER.

Dans un tel équipage ! Donnez vous le bal ici, Monſieur ? Ma niéce, y en a-t'il quelqu'un dans le village ?

M. BERNARD.

Ce n'eſt point une maſcarade, Monſieur, je vais vous expliquer. . .

LISETTE.

Le pauvre homme a perdu l'eſprit depuis quelque temps, il nous le faut veiller toutes les nuits.

M. BERNARD.

Comment, insolente ?

L'OLIVE.

Il ne court encore que le jardin ; mais il courra bien-tôt les champs, si je ne me trompe.

LE CHEVALIER.

Ah ! te voilà, l'Olive.

L'OLIVE.

Vous voyez, Monsieur, chacun a sa folie dans cette maison-ci : la mienne est d'être Jardinier.

LE CHEVALIER.

Je sçai l'avanture.

L'OLIVE.

Et voilà aussi une autre fou de votre connoissance qui s'est mis dans la tête...

LE CHEVALIER.

Je connois sa folie ; je viens ici pour la guérir. Et quelle figure est-ce encore-là ?

LISETTE.

C'est le Fermier de Monsieur Bernard, qui a la même folie que son maître, ils ont tous deux la rage d'être femmes.

LUCAS.

Morgué ça n'est pas vrai, je ne veux pas être femme, c'est une trop méchante engeance, & j'aimerois mieux être loup-garou.

M. BERNARD.

Oüais, tout ceci commence à me déplaire ; qu'est-ce donc que cela signifie ?

LE CHEVALIER.

Vous êtes-là, ma niéce, en bien mauvaise compagnie.

ANGELIQUE.

Je m'y déplais beaucoup, mon oncle, je vous l'avouë.

LE CHEVALIER.

Je le crois bien, ce sont les Petites-Maisons que cette maison-ci : il faut en sortir au plus vîte.

M. BERNARD.

On se moque ici de moi, je pense.

ANGELIQUE.

Pour le Peintre & le Jardinier, ce sont des especes de foux assez agreables. Si vous voulez bien, mon oncle, nous les emmenerons avec nous.

LE CHEVALIER.

Volontiers, ma niéce.

L'OLIVE.

Nous divertirons ces Dames dans le voyage, Monsieur.

LE CHEVALIER.

J'ai là mon carrosse, allons; venez.

M. BERNARD.

L'on prétend ainsi malgré moi ...

LE CHEVALIER.

Doucement, s'il vous plaît, Monsieur Bernard, votre folie me paroît dangereuse, vous demeurerez tout seul : mais je vous ferai garder à vûë, en

attendant qu'on vous enferme, ou que votre bon ſens vous revienne.

M. BERNARD.

Quoi, Angelique ?

ANGELIQUE.

Adieu, Monſieur, je ſuis bien fâchée de votre accident, nous vous reverrons quand vous ſerez plus ſage.

M. BERNARD.

Ma pauvre Liſette! empêche que...

LISETTE.

Juſqu'au revoir. Monſieur, quand ſa folie le prendra recommandez qu'on ne le batte point, il vient d'en avoir aſſez, je vous aſſure.

M. BERNARD.

Quoi! tout le monde m'abandonne ?

DORANTE.

Vous êtes perſuadé de mon zéle & de ma fidélité, Monſieur, je vais ſuivre votre maîtreſſe; & je vous promets de l'entretenir toute ma vie dans les bons ſentimens qu'elle a pour vous.

M. BERNARD.

Hom, je creve.

L'OLIVE.

Je laiſſe votre jardin en bon état. Souvenez-vous quelquefois de moi, je vous prie; ne donnez jamais de coups de bâton à vos Jardiniers, ces marauts-là ſçavent les rendre.

M. BERNARD.

Ah ! mon pauvre Lucas, je perds Angelique ; que deviendrai-je ?

LUCAS.

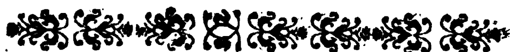
Bon, palſangué, que voulez-vous faire ? Ils ont biau dire, je ne ſommes pas foux ; je ſommes les ſots, & ſi j'avions épouſé ces deux carognes-là, je l'aurions été bian davantage.

FIN.



LA FOIRE DE BESONS

COMEDIE.



ACTEURS.

M. GRIFFARD, Financier.
MARIANE, fille de M. Griffard.
CHONCHETTE, filleule de M. Griffard.
CLITANDRE, neveu de M. Griffard.
M. GUILLEMIN, Notaire.
Me. GUILLEMIN, femme de M. Guillemin.
LE CHEVALIER.
L'ABBE'.
CIDALISE, femme de Clitandre.
ERASTE, Amant de Mariane.
Me. ARGANTE, vieille Coquette, Amoureuse d'Eraste.
FROSINE, intrigante.
L'OLIVE, valet d'Eraste.
LE TABELLION.
LE NOURICIER.
Troupe de Paysans & de Paysannes, &c.

La Scene est dans la Prairie de Besons.

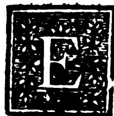


LA FOIRE DE BESONS,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE seul.



ERASTE me fait bien attendre, & il n'a gueres d'empressement pour un homme aussi passionné qu'il paroît l'être.

SCENE II.

CLITANDRE, L'OLIVE.

CLITANDRE.

AH ! te voilà, l'Olive, où est ton maître ?

L'OLIVE.

Il m'envoye vous prier de ne vous point impatienter, Monsieur, il va venir aussi-tôt qu'il sera débarassé de Madame Argante.

CLITANDRE

Sa Madame Argante est avec lui ?

L'OLIVE.

Vraiment oüi, Monsieur, ce sont des animaux tenaces que de vieilles coquettes, on ne les quitte pas comme on veut ; cependant comme il est sans façon avec elle, il la plantera là toute seule au premier endroit : nous l'aurons bien-tôt ici. Le voilà, je pense.



SCENE III.

CLITANDRE, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

Mille pardons, mon cher Clitandre, j'abuse de toute maniere des bontés que tu as pour moi.

CLITANDRE.

Laissons-là les complimens, s'il te plaît, & venons au fait. Voilà la maison de mon oncle.

L'OLIVE.

Vous avez tort d'être broüillé avec lui, vous seriez bien logé en ce pays-ci.

CLITANDRE.

Il y est depuis deux jours, sa fille est avec lui. Tu es amoureux d'elle ; mon oncle est un homme extraordinaire qui ne la mariera point dans les formes ; il faut se servir, pour te rendre heureux, du petit stratagême que nous avons imaginé.

ERASTE.

Toutes nos mesures sont prises pour cela : mais l'exécution m'en paroît un peu difficile.

L'OLIVE.

Point du tout, Monsieur, c'est ce qui vous trompe : l'occasion de la Foire autorise la mascarade ; &

pour donner plus d'apparence à la chose, j'ai engagé deux ou trois paysans des plus gros Bourgeois du village, à être de la partie, tout ira bien.

CLITANDRE.

Ton aimable parente, Cidalise, a mis le moins scrupuleux petit Notaire de Paris dans tes intérêts; nous l'avons amené avec nous. Mon oncle est amoureux de Cidalise à la fureur, elle le fera donner dans tous les panneaux qu'elle voudra lui tendre.

ERASTE.

Mais toi qui aimes Cidalise, consentiras-tu, sans quelque sorte de répugnance, qu'elle flatte du moindre espoir l'extravagante passion de ton oncle? Et la délicatesse de ton amour....

CLITANDRE.

Il faut te parler confidemment: prend garde que quelque curieux ne vienne point nous écouter, l'Olive. Nous sommes trop bons amis pour avoir des secrets l'un pour l'autre, & je me reproche de t'en avoir fait un depuis six jours de mon mariage avec Cidalise.

ERASTE.

Quoi, Cidalise!

CLITANDRE.

Elle a consenti à mon bonheur, nous nous intéressons à faire le tien. Tu seras heureux, j'ose t'en répondre.

ERASTE.

Et ton oncle ne sçait-il rien de cette affaire ?

CLITANDRE.

Je suis si mal avec lui depuis long-temps, & il en use si mal avec sa famille, que j'ai crû pouvoir me dispenser....

L'OLIVE.

Monsieur, je viens d'appercevoir Frosine qui se promene ici-près toute seule. Monsieur est mal avec son oncle, je n'y suis pas bien, moi ; nous n'avons personne pour commencer l'intrigue, voulez-vous que je la mette de notre partie ?

ERASTE.

Elle est des amies de Madame Argante, prens garde....

L'OLIVE.

Elle aime l'argent plus que toutes choses, je vous répons d'elle.

CLITANDRE.

Fais-la venir, que nous lui parlions, je suis fort de ses amis, moi.

L'OLIVE.

Je vous l'amene.... Oh, par ma foi, il n'est plus temps, Madame Argante s'en est emparée : les voilà qui viennent de ce côté.

ERASTE.

Retirons-nous ; & toi, l'Olive, trouve quelque moyen pour éloigner Madame Argante de cet en-

droit-ci, nous en aurons besoin pour notre mascarade.

L'OLIVE.

Je m'en charge ; & d'engager Frosine à vous rendre service, laissez-moi faire.

SCENE IV.

Me ARGANTE, FROSINE.

Me. ARGANTE.

AH, quelle cohuë, ma pauvre Frosine ! quelle cohuë que cette Foire de Besons !

FROSINE.

C'est une espece de bal de campagne, où on laisse entrer tous les masques, comme vous voyez.

Me ARGANTE.

Le cruel bal, & les vilains masques ! Je suis bienheureuse de t'avoir rencontrée. Il n'y a ici que moi de femme de qualité, je pense. En vérité je suis confuse de la complaisance que j'ai pour Eraste : il faut l'aimer autant que je fais, pour ne pas rompre toutes les ridicules parties où il m'engage.

FROSINE.

Nous l'avons perdu dans la foule, & cela vous inquiéte, à ce qu'il me semble : avoüez de bonne

soi la chose, Madame, c'est la jalousie plûtôt que la complaisance qui vous fait être de ses parties, il ne vous a pas trop pressée pour celle-ci, au contraire.

Me. ARGANTE.

Jalouse, moi! moi jalouse! Oh, je ne la suis point du tout, je t'assure: quand on est faite comme moi, & qu'on se connoît, la jalousie est une passion qu'on ne connoît guéres.

FROSINE.

Il est vrai, Madame, que vous avez tous les sujets du monde de vous loüer de la nature.

Me. ARGANTE.

Franchement, Frosine, ma figure lui fait honneur, & depuis qu'on s'est avisé de porter des visages dans le monde, il n'y a guéres que le mien qu'elle puisse se vanter d'avoir fait.

FROSINE.

Vous êtes bien contente de votre grosse personne, Madame?

Me. ARGANTE.

Tout ce qu'on peut l'être, ma chere Frosine, je suis belle, riche, & jeune encore, malgré la médisance; car il y a des mal-intentionnées dans le monde.

FROSINE.

Oüi, cela est vrai; des ridicules qui enragent de vieillir, & qui veulent que tout le monde vieillisse

à proportion ; quand il y a quarante ou cinquante ans qu'ils connoissent une femme, ils s'imaginent qu'elle a cet âge-là.

M^e. ARGANTE.

Le monde est si plein d'impertinens : car pour très-jeune, je la suis, te dis-je.

FROSINE.

Hé, à qui le dites-vous, Madame ? Je le sçai mieux qu'un autre ; vous n'étiez qu'un enfant quand ma grand mere fut mariée.

M^e. ARGANTE.

Et avec tous ces avantages de la beauté & de la jeunesse, j'ai ceux aussi d'une naissance distinguée, d'une alliance considérable.

FROSINE.

Ah, Madame, qu'il y a de malignité dans le monde !

M^e. ARGANTE.

Comment donc, Frosine ?

FROSINE.

Le mérite & la vertu sont bien persécutés dans ce siécle-ci ! J'ai entendu dire à mille personnes que vous n'avez jamais eu ni pere ni mere, ni de mari même, quoique vous soyez veuve.

M^e. ARGANTE

Mais en vérité cela est trop plaisant, Frosine ; cela est trop plaisant. Que le monde est extravagant ! comme si l'on ne connnoissoit pas ma fa-

mille. J'ai deux jeunes garçons au College, une petite niéce dans le Couvent.

FROSINE.

Oh, pour des enfans, & des especes de niéces, on ne vous dispute point cette famille-là : mais pour un mari & des ancêtres, ce sont des parens qu'on ne vous connoît point, à ce que j'ai oüi dire.

Me. ARGANTE.

Il y a là-dedans un excès de ridicule qui me réjoüit.

FROSINE.

Je vous demande pardon, Madame, de vous dire si naturellement....

Me. ARGANTE.

Tu ne me fâches point, mon enfant, je suis femme de bon esprit, je me mets au dessus des discours du peuple, j'ai du bien, de l'argent comptant.

FROSINE.

De l'argent comptant ?

Me. ARGANTE.

Oüi, Frosine.

FROSINE.

Ah vraiment, je ne m'étonne plus que vous vous moquiez de tout ce qu'on peut dire, & que vous n'en preniez point de chagrin. Le chagrin & l'argent comptant ne doivent point loger en même maison.

Me. ARGANTE.

J'ai du goût pour Eraste, il m'aime, cela suffit; je suis à la veille de l'épouser.

FROSINE

Ecoutez, Madame, on est dans le goût de vous disputer vos mariages, on pourroit bien vous disputer ce mari-ci. En temps de guerre les hommes sont rares, c'est à qui en aura.

Me. ARGANTE.

Non, Frosine, il ne tient qu'à moi d'épouser Eraste, te dis-je, & cela ne tardera pas à se faire.

SCENE V.

Me ARGANTE, FROSINE, CIDALISE.

CIDALISE.

AH Ciel! Que vois-je? l'heureuse rencontre! Madame Argante à la Foire de Besons! Hé, c'est vous, charmante personne!

Me. ARGANTE.

Cidalise! quoi, Cidalise! Ah, quelle prédestination! Te trouver ici, mon incomparable! Tu n'y es pas seule, apparemment? & ces sortes de parties....

CIDALISE.

Elles se font toujours en bonne compagnie, la mienne est assurément une des plus gaillardes. Clitandre m'a engagée d'y venir avec un Abbé, une fille d'Opéra & un Notaire.

FROSINE.

Ne seroit-ce point le mariage de l'Abbé que vous venez faire en ce pays-ci? C'est une Foire pour ces sortes de mariages, que la Foire de Besons, Madame.

CIDALISE.

Ah! te voilà, Frosine. Tu es toujours aussi folle que de coûtume.

FROSINE.

Fort à votre service, Madame.

Me. ARGANTE.

Où as-tu laissé ta compagnie?

CIDALISE.

Elle s'est dispersée de côté & d'autre. En sortant du bac, cinq ou six femmes à bonne fortune se sont emparées de Monsieur l'Abbé, à cinquante pas plus loin, un gros d'yvrognes a accosté la fille d'Opera, & Monsieur le Notaire est ici proche en affaire sérieuse.

Me. ARGANTE.

En affaire sérieuse à la Foire de Besons?

CIDALISE.

Oüi vraiment, & très-sérieuse, même. Le pau-

vre petit Tabellion en faveur du voyage avoit arboré le plumet & l'épée pour imposer aux Clercs & aux Courtauts.

FROSINE.

Celá aura produit un effet tout contraire, je gage.

CIDALISE.

Justement, Frosine, tu l'as deviné. Ils l'ont reconnu, il a pris querelle ; & ils achevoient de le battre quand je l'ai quitté, parce que je ne pouvois plus m'empêcher d'en rire.

Me. ARGANTE.

Et toi, tu n'as point trouvé d'avanture ?

CIDALISE.

Une des meilleures de toute la Foire. Un joli Mousquetaire de dix-huit ans, qui m'a offert la colation, & de me remener en croupe à Paris. Ce ne sont pas là des bagatelles, Frosine.

FROSINE.

Fy, en croupe, Madame ?

CIDALISE.

Oh, il me proposoit d'aller en deux jours, pour éviter la fatigue du voyage.

FROSINE.

Diantre, cela mérite réflexion.

Me. ARGANTE.

Et voilà, Frosine, à quoi l'on est exposé dans ces sortes de plaisirs-ci, & sérieusement, je me sçai fort mauvais gré d'y être venuë.

FROSINE.

Ah, Madame! vous n'avez rien à craindre, & vous êtes à couvert de ces sortes d'avantures; ce n'est que de petites étourdies comme Madame, à qui l'on ose faire des propositions si téméraires. Mais il n'y a point de jeune homme, quelque déterminé qu'il puisse être, qui ose vous insolenter de cette maniere-là.

SCENE VI.

Me. ARGANTE, FROSINE, CIDALISE, M. GUILLEMIN.

CIDALISE.

AH! Vous voilà, Monsieur Guillemin. Hé comment avez-vous pû vous débarrasser de cette foule de frapeurs qui vous entouroit?

M. GUILLEMIN.

J'en suis venu à bout, Madame: & grace au ciel m'en voilà quitte.

Me. ARGANTE.

N'est-ce pas là ton petit Notaire?

CIDALISE.

Oüi, lui-même.

M. GUILLEMIN.

Il arrive toujours quelque histoire plaisante dans ces promenades-ci, c'est la coutume, il s'y faut attendre.

CIDALISE.

Je ne sçai pas où vous trouvez le plaisant de celle-ci, & elle me paroît assez triste pour vous.

M. GUILLEMIN.

Point du tout, Madame, ce n'est qu'une bagatelle.

FROSINE.

Oh, Monsieur Guillemin est fait à ces sortes d'incidens-là, Madame; il y a long-temps que nous nous connoissons, c'est un petit homme à bonne fortume.

M. GUILLEMIN.

Ah! c'est toi. Serviteur, Frosine.

FROSINE.

Qu'il soit à Paris, ou à la campagne, il ne passe point de jour sans quelque avanture.

Me. ARGANTE.

Cela est heureux, & je l'en félicite.

CIDALISE.

Comment, ma charmante; sçavez-vous bien que Monsieur Guillemin est en commerce avec ce qu'il y a de plus agréables libertines dans le monde?

M. GUILLEMIN.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, Madame.

FROSINE.

Tout Notaire qu'il est, il ne se fait pas une affaire de disputer le cœur d'une coquette à un Prince, & à un Financier même.

M. GUILLEMIN.

Il y a une maniere pour se faire aimer, que ces Messieurs-là ne connoissent pas mieux que d'autres.

CIDALISE.

Il est toujours le préferé, vous dis-je.

Me. ARGANTE.

Je n'ai pas de peine à le croire.

M. GUILLEMIN.

Je ne m'en vante jamais, & cela se sçait d'ailleurs, Madame.

FROSINE.

Oh, pour cela oüi, ses affaires finissent toujours avec éclat. Il prend ordinairement querelle avec ses rivaux ou avec ses maîtresses, cela lui attire des disputes avec les domestiques ; ces marauds-là sont insolens, il faut les battre, ou être battu quelquefois. Il y a toujours des coups donnés dans le dénouëment des avantures de Monsieur Guillemin, ce sont des especes de Tragédies.

M. GUILLEMIN.

Je n'y jouë pas le plus mauvais personnage, Frosine.

FROSINE.

Vous êtes souvent lezé dans la catastrophe.

CIDALISE.

Que ne souffre-t'on point pour les Dames ? Il aime le beau sexe, c'est-là sa folie.

M. GUILLEMIN.

Ah, Madame !

FROSINE.

Lui, Madame ! vous n'y songez pas. Il a la plus jolie femme de France, qu'il n'aime point du tout.

M. GUILLEMIN.

Fy, aimer sa femme, cela est-il permis à un galant homme ? & se marie-t'on pour cela dans le monde ? A moins que d'être du dernier Bourgeois...

CIDALISE.

M. Guillemin est un Notaire de qualité, au moins ; c'est lui qui fait valoir tout l'argent comptant des petits Maîtres de la Cour, Madame.

M. GUILLEMIN.

Je ne me suis donné une femme que pour la forme, c'est une bonne personne qui ne sort point de chez elle, qui ne voit ame qui vive, & qui fait aller mon ménage pendant que je me divertis & que je me promene.

CIDALISE.

Vous êtes bien prédestiné, Monsieur Guillemin, d'avoir une si bonne femme.



SCENE VII.

Me. ARGANTE, FROSINE, CIDALISE, M. GUILLEMIN, L'ABBE'.

CIDALISE.

NOus nous retrouverons tous à la fin. Voici Monsieur l'Abbé, je pense.

L'ABBE'.

Nous l'avons échappé belle, Madame. Et l'avanture qui vient d'arriver....

M. GUILLEMIN.

Comment ? Quelle avanture ?

L'ABBE'.

On ne vous l'a pas encore dite ?

FROSINE.

Nous ne sçavons ce que c'est.

L'ABBE'.

Le même bac qui nous a passé vient de s'ouvrir en abordant de ce côté-ci, il y avoit dedans plus de trois cens personnes.

Me. ARGANTE.

Au secours, au secours, miséricorde! Hé ! n'y a-t'il personne de noyé ?

L' ABBE'.

Non, Madame, la plûpart n'ont pris que le demi bain même : à la vérité il y a quelques chapeaux & quelques fontanges qui prendront le bain tout entier, & qui pourront bien aller jusqu'à Roüen porter des nouvelles du nauffrage.

M^e. ARGANTE.

Ces pauvres chapeaux ! Ces pauvres fontanges !

SCENE VIII.

Me. ARGANTE, FROSINE, M. GUILLEMIN, L'ABBE', LE CHEVALIER yvre.

LE CHEVALIER *à l'Abbé.*

BOn-jour, mon ami.

L' ABBE'.

Voilà un jeune homme qui se porte bien. Bonjoür, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Mesdames. Allons vîte, votre manteau, Monsieur l'Abbé.

L' ABBE'.

Mon manteau ! Tu te moques, je pense.

LE CHEVALIER.

Je ne me moque point, tôt, dépêche.

Me. ARGANTE.

Comment donc, est-ce qu'on vole ainsi les manteaux à la Foire de Besons ?

CIDALISE.

Cela est fort commode.

LE CHEVALIER.

On ne les vole point, Madame, on les emprunte aux Abbés officieux, pour envelopper les baigneuses du bac, en attendant que leurs habits sechent.

FROSINE.

Il faut avoüer que ces Messieurs les Abbés sont d'une grande ressource pour les Dames.

L'ABBE'.

Mais je suis bien-aise de sçavoir à qui mon manteau....

LE CHEVALIER.

Hé,donne, te dis-je, la petite personne qui s'en servira mérite bien qu'on lui fasse plaisir; elle est d'humeur reconnoissante, & tu ne seras point fâché de l'avoir obligée.

L'ABBE'.

Mon caractere m'engage à être charitable, il n'y a pas moyen de m'en défendre.

LE NOTAIRE.

Que Monsieur l'Abbé est bien-faisant, Mesdames !

LE CHEVALIER.

Il me faudroit encore une jupe. Allons, Madame, faites bien les choses.

Me. ARGANTE.

Comment ? Qu'est-ce à dire ?

LE CHEVALIER.

C'est une petite Bourgeoise des plus jolies, qui m'avoit ici donné rendez-vous : il lui arrive un accident, je ne puis pas avec bienséance la remener chez elle toute nuë. Allons, Madame.

Me. ARGANTE.

Mais qu'est-ce que cela signifie ? Je n'ai que faire de votre petite Bourgeoise, moi.

CIDALISE.

Il faut avoir quelques égards pour son prochain, Madame.

L'ABBE'.

Monsieur le Chevalier est fort joli homme, au moins, ce n'est pas un ingrat ; & quand une personne de mérite lui rend service, il a sa revanche de la bonne maniere.

FROSINE.

Est-ce que vous voudriez être moins charitable que Monsieur l'Abbé, Madame ?

Me. ARGANTE.

Hom, il faut avoir des complaisances....

FROSINE.

Voilà une Dame bien obligeante.

LE CHEVALIER.

La petite Bourgeoise viendra vous remercier, je vous l'amene dans ce moment même.

SCENE IX.

M. GUILLEMIN, CIDALISE, Me. ARGANTE, L'ABBE'.

M. GUILLEMIN.

VOilà un naufrage de bac qui causera du désordre dans plus d'un ménage.

CIDALISE.

Oüi, on verra bien que les habits moüillés ne viendront pas de visites sérieuses.

Me. ARGANTE.

Oh, pour moi je ne passerai point de bac assurément, on fera faire un pont si on veut que je m'en retourne.

L'ABBE'.

Il faut vous établir en ce pays-ci, Madame, le Bailli de Besons est veuf; si vous voulez, c'est un mariage à faire.

Me. ARGANTE.

Un Bailli de Besons, Monsieur l'Abbé! Un Bailli.... Regardez-moi bien, ai-je l'air d'une Baillive.... Je vous trouve admirable.

L'ABBE'.

Vous vous emportez, je quitte la place.

A Cidalise & au Notaire.

Nous sçavons où nous retrouver: sans adieu, Madame.

Me ARGANTE.

Voilà un Abbé bien impertinent, avec son Bailli de village. Je ne sçai qui me tient...

SCENE X.

Me. GUILLEMIN, M. GUILLEMIN, LE CHEVALIER yvre, FROSINE, Me. ARGANTE, CIDAISE.

M^e. GUILLEMIN.

JE ne sçai à qui j'ai l'obligation de l'ajustement où me voilà : mais on m'a fait si grand plaisir, que je ne puis remercier assez...

M. GUILLEMIN.

Que vois-je ? ventrebleu, c'est ma femme !

M^e. GUILLEMIN.

Ah ! Monsieur le Chevalier, voilà mon mari, je suis perduë.

LE CHEVALIER.

Son mari !

M. GUILLEMIN.

Comment, malheureuse !

LE CHEVALIER.

Doucement, Monsieur, point de violence.

M. GUILLEMIN.

Qu'est-ce à dire, point de violence ?

FROSINE

FROSINE *à Monsieur Guillemin.*

Vous le disiez bien, Monsieur, voilà un petit naufrage qui causera du désordre.

M. GUILLEMIN.

Oüi je vous en répons, & vous verrez de quelle maniere...

Me. ARGANTE.

Est-ce ainsi que votre femme fait aller le menage, pendant que vous vous promenez, Monsieur le Notaire?

M. GUILLEMIN.

Morbleu.

CIDALISE.

Cette avanture est plus triste que la premiere: M'en croirez-vous? je suis votre amie, avalez doucement la pillule. Si vous teniez chez vous compagnie à votre femme, elle n'en viendroit pas chercher à la Foire.

M. GUILLEMIN.

Quoi, Madame!

FROSINE.

Hé fy, Monsieur, vous faites comme le chien du Jardinier; vous n'avez pas pris votre femme pour l'aimer, & vous ne voulez pas que d'autres l'aiment.

M. GUILLEMIN.

L'aimera qui voudra: mais ce ne sera pas chez

moi, je vous jure, & je m'en vais tout de ce pas la remener chez son pere.

Me. GUILLEMIN.

Helas! vous le pouvez, Monsieur, vous m'y avez prise : mais comme le carrosse de Monsieur le Chevalier m'a prise au logis. il faut auparavant qu'il m'y remene.

M. GUILLEMIN.

Quoi, vous avez encore l'effronterie...

Me. ARGANTE.

Ce qu'elle propose est dans les régles, il n'y a pas le petit mot à dire.

M. GUILLEMIN.

J'enrage.

LE CHEVALIER.

Allons, point de bruit, Monsieur le Notaire; votre femme se met à la raison, il faut aussi que vous vous y mettiez; vous la remenerez demain chez son pere; & je la remenerai ce soir chez vous, moi. Nous allons toujours faire collation en attendant que ses hardes sechent; il n'y paroîtra pas, je vous assure.

M. GUILLEMIN.

Je ne vous quiterai pas, vous avez beau faire.

LE CHEVALIER.

Hé bien, venez, vous êtes le maître : mais point de mauvaise humeur sur tout, ou nous vous mettrons dehors, je vous en avertis.

CIDALISE.

Vous n'êtes pas heureux à la Foire de Besons, Monsieur Guillemin, je ne vous conseille pas d'y revenir l'année prochaine.

M. GUILLEMIN

Si l'on m'y ratrape de ma vie...

LE CHEVALIER.

Donnez la main à votre épouse, Monsieur Guillemin, faites-bien les choses.

Me. GUILLEMIN.

Sans rancune au moins, mon petit mari.

M. GUILLEMIN.

Hom! carogne.

LE CHEVALIER.

Tout cela s'accommodera, Mesdames; avec nous autres gens de qualité il faut bien qu'un Notaire soit bon homme.



SCENE XI.

FROSINE, CIDALISE, Me. ARGANTE.

FROSINE.

JUsqu'au revoir, Monsieur Guillemin. On va vous envoyer la petite fille d'Opera, afin que la partie soit quarrée.

CIDALISE.

Epargne-le, Frosine, il est de mes amis, & il a assez de chagrin.

FROSINE.

Bon, Madame, il ne s'est donné une femme que pour la forme, & il n'est aussi fâché que pour la forme, je vous assure.

Me. ARGANTE.

Il n'a pas fait un heureux voyage.



SCENE XII.

Me. ARGANTE, CIDALISE, FROSINE, L'OLIVE.

L'OLIVE.

AH ! Madame que je vous trouve bien à propos.

Me. ARGANTE.

A qui en as-tu donc ? te voilà bien essoufflé.

L'OLIVE.

On le seroit à moins. Bon-jour, Frosine.

FROSINE.

Bon-jour, l'Olive.

L'OLIVE.

Il y a une heure que je galope toute la prairie pour vous chercher, Madame.

Me. ARGANTE.

Que me veux-tu ?

L'OLIVE.

Ah, la maudite Foire, Madame, la maudite Foire ! Vous aviez un bon pressentiment de vouloir rompre cette partie-là.

Me. ARGANTE.

Qu'y-a-t'il donc ?

pons. L'une veut le mener à Clichy, l'autre à Nanterre, celle-ci à Asnieres, celle-là à Colombes ; il y a la femme d'un Sous-fermier, qui est une connoisseuse confirmée, celle-là, qui veut à toute force qu'il aille souper à Argenteüil avec elle.

CIDALISE.

Il faut que vous rompiez ces parties-là, ma charmante.

L'OLIVE.

Il faut donc se hâter, Madame, la scene ne se passe qu'à cent pas d'ici sous ces premiers Saules. L'une le tire d'un côté, l'autre de l'autre ; on le démembre peut-être à l'heure que je vous parle. Est-ce que vous souffrirez cela, Madame ?

M^e^. ARGANTE.

Non vraiment, je ne le souffrirai pas. Ne viendras-tu pas avec moi, ma chere bonne ?

CIDALISE.

Volontiers.

L'OLIVE *bas à Cidalise.*

Défaites-nous de cette vieille masque-là, c'est une cassade que je lui donne.

CIDALISE.

Mais il faudra que je vous quitte pour rejoindre ma compagnie.

M^e^. ARGANTE.

Me. ARGANTE.

Ne m'abandonne pas, toi, Frosine.

FROSINE.

Non, Madame.

L'OLIVE.

Nous allons vous suivre, Madame. Je suis bien-aise que Frosine vienne avec moi, pour me défendre des curieuses. Un homme seul à la Foire de Besons court de grands risques, comme vous voyez.

SCENE XIII.

FROSINE L'OLIVE.

FROSINE.

OH, par ma foi, je suis votre servante : mais je ne vous aime pas assez pour vous garder, Monsieur de l'Olive.

L'OLIVE.

Tu prens la chose au pied de la lettre, un peu de patience, mon enfant, j'ai quelques petites propositions à te faire de la part d'Eraste.

FROSINE.

Veut-il que je presse son mariage avec Madame Argante ?

L'OLIVE.

Ce n'eſt pas cela : tout au contraire, il n'eſt pas content d'elle, il cherche condition.

FROSINE.

Comment donc ?

L'OLIVE.

Elle ne fait pas bien les choſes.

FROSINE.

Elle eſt pourtant bien en argent comptant, à ce qu'elle dit.

L'OLIVE.

Bagatelles. Elle s'en vante pour attraper quelque jeune ſot : mais nous ne ſommes pas dupes, nous autres. Elle a eu du goût l'année derniere pour un Colonel de Dragons qui a furieuſement dérangé ſes affaires : il a fallu remonter un Regiment, & le quartier d'Hyver a été rude.

FROSINE.

Elle s'attendoit bien à épouſer ce Colonel-là.

L'OLIVE.

Bon, épouſer ! Sont-ce des épouſeurs que les Officiers, & les Officiers de Dragons encore ?

FROSINE.

Il eſt vrai, la plûpart de ces Meſſieurs-là s'imaginent que leur profeſſion leur donne des droits ſur les femmes des autres, ils n'en veulent point prendre en leur nom.

L'OLIVE.

N'ont-ils pas raison ? Au retour d'une Campagne ils ne sont pas fâchez de trouver chez des Madame Argante, toutes les commodités de la vie. Ils regardent cela comme une espece d'auberge ; bonne table, bon équipage, crédit chez les marchands, bourse bien garnie. Tant que cela dure on a des empressemens pour elles, soins, complaisances, égards, assiduitez, rien ne manque ; le Printemps vient, le mois de Mars arrive, le dénoument approche, il est question d'épouser, ohé, ohé, l'amour s'envole, le Cavalier décampe, & la Dame enrage. Oh ça, le mariage est une espece de conclusion qu'on ne connoît point parmi les troupes, & la plûpart des jolies femmes ne s'embarrassent pas de le supprimer.

FROSINE.

Mais Eraste n'est point dans les troupes, & Madame Argante n'est point jolie femme.

L'OLIVE.

C'est ce qui fait qu'on a d'autres vûes. Tiens, vois-tu cette premiere maison à côté de ces grands arbres ?

FROSINE.

Cette maison neuve ? Hé bien ?

L'OLIVE.

C'est une forteresse qui renferme une fille fort

jolie, un vieux Financier qui est son pere, & cent mille écus d'argent comptant.

FROSINE.

Mort de ma vie, voilà une bonne place à assiéger, si on étoit sûr de la prendre.

L'OLIVE.

Mon maître est amoureux de la fille.

FROSINE.

J'ai compris cela tout d'abord.

L'OLIVE.

Il a aussi une passion très-forte pour les cent mille écus.

FROSINE.

Cela n'est pas difficile à croire.

L'OLIVE.

Et de mon côté, moi, j'ai une vieille rancune contre le Financier.

FROSINE.

Pour quel sujet?

L'OLIVE.

Pour une bagatelle. Il y a deux ou trois ans que j'eus besoin d'argent, il m'arriva de faire une méprise, je signai son nom au lieu du mien sur un papier qui n'étoit pourtant pas de conséquence; je suis fort étourdi, moi, de mon petit naturel.

FROSINE.

Hé bien?

L'OLIVE.

Hé bien, mon enfant, il eut le crédit de me

faire faire à la Justice des excuses publiques de mon étourderie, & la Justice eut la bizarrerie de me faire porter en plein jour un flambeau tout allumé dans les ruës de Paris. Cela m'a donné un petit ridicule dans le monde, & je suis engagé d'honneur à me venger du Financier, comme tu vois.

FROSINE.

Oüi, je vois bien que tu as tes raisons, ton maître a les siennes. Mais les miennes à moi?

L'OLIVE.

Oh, pour les tiennes, elles se trouveront dans la bourse d'Eraste : le voici le plus à propos du monde.

SCENE XIV.

FROSINE, L'OLIVE, ERASTE.

ERASTE.

HE' bien, l'Olive, où en sommes-nous? as-tu fait confidence à Frosine...

L'OLIVE.

Je commençois à lui expliquer la chose, Monsieur; mais elle fait déja quelques petites difficultez.

ERASTE.

Comment donc?

FROSINE.

Non, Monsieur, je ne suis point intéressée, je vous assure; il va peut-être vous faire entendre....

L'OLIVE.

Non, Monsieur, ce n'est point l'intérêt qui la domine; mais enfin il faut un motif aux personnes de mérite pour les faire agir. Et... Allons, Monsieur, faites bien les choses.

ERASTE.

Je n'ai sur moi que vingt pistoles, les voilà, ma chere Frosine.

FROSINE *en prenant l'argent.*

Hé, fy donc, Monsieur, vous me faites rougir.

ERASTE.

Ce n'est qu'un échantillon de ce que je veux faire pour toi, si le dessein que j'ai peut réüssir.

FROSINE.

Il ne tiendra pas à moi, je vous assure.

ERASTE.

Il n'y a que Madame Argante qui m'embarrasse en ce pays-ci.

FROSINE.

Pourquoi l'ameniez-vous?

ERASTE.

A-t-il été possible de faire autrement? Elle étoit chez moi dès six heures du matin, je n'ai pû me défaire d'elle.

L'OLIVE.

J'ai bien eu envie de vous en débarrasser en passant le Bac, moi, Monsieur ; il m'a pris une legere tentation de lui donner un petit coup de coude, & de la noyer adroitement, cela lui auroit épargné bien des chagrins dans la suite.

FROSINE.

Voilà un garçon bien charitable.

ERASTE.

Où est-elle enfin ? Qu'est-elle devenuë ?

L'OLIVE.

Je l'ai envoyée vous chercher de ce côté-là, parce que je sçavois bien que vous étiez de l'autre.

ERASTE.

Elle reviendra, comment ferons-nous ?

L'OLIVE.

Ne vous inquiétez point, elle est en bonne main, Cidalise la promene, elle tâchera de la perdre comme un animal incommode. Et Clitandre, qu'en avez-vous fait ?

ERASTE.

Il cherche un habit de paysan pour se déguiser avec nous, il veut être du divertissement.

L'OLIVE.

Et les Musiciens, les Danseurs sont-ils arrivez ?

ERASTE.

Je ne sçai point encore.

L'OLIVE.

Où leur avez-vous donné rendez-vous ?

ERASTE.

Au premier cabaret du village, à la Croix blanche.

L'OLIVE.

Au cabaret ! ils y sont dès le matin, sur ma parole. Oh diable ! pour ces sortes de rendez-vous-là la Musique & la Danse sont d'une exactitude admirable. Allez-vous-en leur dire de se tenir prêts, pendant que j'acheverai d'expliquer à Frosine ce qu'il faut qu'elle fasse.

ERASTE.

Mais ...

L'OLIVE.

Hé, ne perdez point de temps, allez vîte ; je m'en vais vous joindre.

SCENE XV.

FROSINE, L'OLIVE.

L'OLIVE.

OH çà, Mademoiselle Frosine, maintenant que vous avez vos raisons en poche.

FROSINE.

Me voilà prête à entrer en action, de quoi s'agit-il ? que faut-il faire ?

L' O L I V E.

Fort peu de chofe ; rendre cette lettre à Mariane premierement.

F R O S I N E.

Cela ne fera pas bien difficile.

L' O L I V E.

Si je n'étois pas trop connu du Financier, je t'en aurois épargné la peine.

F R O S I N E.

Et eft-ce une intrigue à entamer, ou fi la connoiffance eft déja faite ?

L' O L I V E.

Oh, vraiment oüi, la connoiffance eft déja faite ; & fans la vigilance du Financier elle feroit peut-être bien avancée.

F R O S I N E.

Comment nommes-tu ce Financier ?

L' O L I V E.

Monfieur Griffard.

F R O S I N E.

Monfieur Griffard ! je connois cet homme-là ; c'eft un de mes intimes.

L' O L I V E.

Tout de bon ?

F R O S I N E.

Oüi, te dis je.

L' O L I V E.

A la bonne heure, cela fe rencontre le mieux du monde.

FROSINE.

Cela se rencontre fort mal au contraire ; & je ne puis pas en conscience, moi, donner les mains au bernement d'un Financier de ma connoissance.

L'OLIVE.

Ah, ah, fort bien, la conscience de Frosine, qui a des égards pour un Financier ! cela est nouveau. Sçavez-vous bien que vous n'y songez pas, au moins, mignonne ?

FROSINE.

Qu'est-ce à dire, je n'y songe pas ?

L'OLIVE.

Tu baisses furieusement, je ne te connois plus, moi, qui te parle ; & où est ce feu, cette vivacité, cette ardeur exempte de scrupule que je t'ai toujours vûë jusqu'à présent ? Quoi, cette illustre Frosine qui a elle-même enrôlé son mari pour avoir le plaisir d'être plûtôt veuve, cette heroïne, qui pour s'approprier le petit bien de sa famille a fait mettre son frere aux petites Maisons, & envoyé son oncle aux galeres ? Je ne parle point de sa niéce qu'elle a très-avantageusement mariée à un riche Magistrat, qui n'est pourtant pas veuf encore.... cette même Frosine...

FROSINE.

Oh, oh, oh, tais-toi donc l'Olive, si tu me piques d'honneur, tu me feras faire tout ce que tu

voudras ; voilà qui est fini, tu n'as qu'à parler.

L'OLIVE.

Rends la lettre à Mariane, & persuade à ton intime qu'il est fort aimé de Cidalise ; on ne te demande pas autre chose.

FROSINE.

Je vais y travailler tout de ce pas, laisse-moi faire.

L'OLIVE.

On ouvre la porte, quelqu'un sort, je vais trouver mon maître.

SCENE XVI.

FROSINE, CHONCHETTE.

CHONCHETTE.

IL en arrivera ce qu'il pourra, puisqu'on ne me mene point promener en ce pays-ci, j'irai fort bien me promener toute seule.

FROSINE.

Voilà une petite personne dont le visage ne m'est pas inconnu.

CHONCHETTE.

Tout le monde se réjoüit, tout le monde danse à la Foire; il ne sera pas dit, assurément, que je ne danse pas comme les autres.

FROSINE.

C'est la petite niéce de Madame Argante, je pense ?

CHONCHETTE.

J'ai vû cette femme là chez ma tante, à ce qu'il me semble.

FROSINE.

Je la reconnois, c'est elle-même.

CHONCHETTE.

Hé, bon-jour, ma chere Frosine.

FROSINE.

Quoi ! c'est vous, Mademoiselle Chonchette ? Et d'ou sortez-vous ?

CHONCHETTE.

De chez mon parrain.

FROSINE.

Est-ce que Monsieur Griffard est votre parrain ?

CHONCHETTE.

Oüi, je demeure chez lui depuis que ma tante a fait semblant de me mener au Couvent.

FROSINE.

Elle dit à tout le monde que vous y êtes : mais à ce que je vois, c'est votre parrain qui a soin de vous.

CHONCHETTE.

N'allez point vous imaginer que c'est mon pere, au moins. Tout le monde le croit : mais ma tante dit bien que cela n'est pas vrai.

FROSINE.

Il faut en croire votre tante, elle doit le sçavoir mieux qu'une autre.

CHONCHETTE.

Oüi vraiment, c'est elle qui est ma mere: mais je ne fais pas semblant d'en rien sçavoir.

FROSINE.

La petite rusée! Vient-elle voir votre parrain, quelquefois?

CHONCHETTE.

Qui, ma tante? Non, elle ne sçait pas qu'il a cette maison-ci, seulement; il se cache d'elle & de tout le monde, mon parrain: il est amoureux d'une personne qui venoit quelques fois chez ma tante, & il voudroit bien qu'elle l'aimât, afin de l'épouser sans qu'on en sçût rien.

FROSINE.

N'est-ce point Cidalise?

CHONCHETTE.

Vous l'avez deviné justement. Il a une grande fille qu'on appelle Mademoiselle Mariane, qui voudroit bien aussi se marier sans le dire à son pere, ils sont fort secrets, dans cette famille-là.

FROSINE.

Hé, qui vous a donc dit tous leurs secrets, à vous?

CHONCHETTE.

Mademoiselle Mariane! Nous sommes bonnes

amies : elle me dit tout ce qu'elle pense. Et quoique je ne sois qu'une petite fille, elle trouve que j'ai de l'esprit.

FROSINE.

Oüi ?

CHONCHETTE.

Il y a un jeune Monsieur qu'on appelle Eraste, qu'elle aime à la folie : tenez, elle l'aime presque autant que nous haïssons mon parrain.

FROSINE.

Hé, pourquoi le haïssez-vous ?

CHONCHETTE.

Il ne veut point que Mademoiselle Mariane ait des amans, elle le hait pour cette raison-là, elle ; quand je serai plus grande, il ne voudra peut-être pas que j'en aye, moi ; je le hais par avance.

FROSINE.

Voilà un enfant qui promet beaucoup. Hé, où est-elle à présent, Mademoiselle Mariane ?

CHONCHETTE.

Dans le logis.

FROSINE.

Que fait-elle ?

CHONCHETTE.

Elle acheve de s'habiller en paysanne, à cause de la Foire : C'est elle qui m'a coëffée, comme vous voyez, & qui m'a mis ma robe neuve.

FROSINE.

Cela vous sied fort bien, vous êtes fort jolie.

CHONCHETTE.

Nous nous mettons un peu de bon air aujourd'hui, parce que nous nous attendons de voir Erafte. Il doit venir en mafque, & il avoit promis d'envoyer des violons mais on n'a point eu de fes nouvelles. Les hommes font fi traîtres. Oh, s'il ne venoit point, Mademoifelle Mariane feroit bien fâchée contre lui.

FROSINE.

Faites-moi parler à elle, Mademoifelle Chonchette.

CHONCHETTE.

Je m'en vais la chercher : elle fera bien-aife de vous connoître, & que vous la voyiez, car elle eft bien belle. Hé, tenez, la voilà qui vient d'elle-même.

SCENE XVII.

MARIANE, CHONCHETTE, FROSINE.

MARIANE.

VOus fortez toute feule, Chonchette, vous ne ferez pas mal grondée.

CHONCHETTE.

Hé là, là, ma bonne, ne faites point tant la

fiere, on vous gronde aussi souvent que moi ; & pour être plus grande, vous n'êtes pas plus exempte de la mauvaise humeur de mon parrain.

MARIANE.

Qui est cette Dame à qui vous parlez ?

CHONCHETTE.

C'est la meilleure personne du monde, ma chere bonne.

FROSINE

Mademoiselle, je suis votre très-humble servante.

MARIANE.

Je suis bien la vôtre, Madame.

CHONCHETTE.

Elle venoit presque tous les jours chez ma tante, & elle m'apportoit tant de confitures ; elle prenoit toujours mon parti contre elle, quand elle me grondoit.

MARIANE.

Je ne m'étonne pas que tu sois si fort de ses amies.

CHONCHETTE.

Faites connoissance avec elle, croyez-moi, ma bonne ; elle vous aidera, si vous voulez, à faire endêver mon parrain. C'est une fort bonne femme, elle veut bien qu'on ait des amans, elle, elle connoissoit tous ceux de ma tante.

MARIANE.

Ta tante a donc des amans, Chonchette ?

CHONCHETTE

CHONCHETTE.

Tant qu'elle veut, ma bonne, elle n'a point de pere.

MARIANE.

Qu'elle est heureuse! on ne la contraint point.

FROSINE.

Vous regardez donc la liberté comme un grand bonheur, Mademoiselle ?

MARIANE.

Je ne conçois rien de plus agréable, Madame.

CHONCHETTE.

J'aime à faire tout ce que je veux, je suis déja comme elle.

FROSINE.

Et vous seriez bien-aise de ne plus dépendre d'un pere ?

MARIANE.

Oüi, je vous l'avouë.

CHONCHETTE.

Ne vous ai-je pas dit qu'elle meurt d'envie d'être mariée ?

MARIANE.

Comment, petite fille, vous avez l'indiscrétion....

FROSINE.

Ne vous allarmez point, votre sécret est en sûreté, j'en sçai plus qu'elle ne m'en peut dire, & je cherchois, quand je l'ai trouvée, à vous parler de la part d'Eraste.

MARIANE.

Paix, parlez bas. De la part d'Eraſte !

CHONCHETTE.

Je vous le diſois bien, qu'elle étoit bonne femme.

FROSINE.

Voilà un billet qu'il vous envoye.

MARIANE.

Il n'eſt donc pas ici ?

FROSINE.

Il ne tardera pas à s'y rendre ; voyez, en attendant, ce qu'il vous écrit.

MARIANE.

Chonchette ?

CHONCHETTE.

J'entens bien ce que vous me voulez dire. Hé là, la, ma bonne, faites vos petites affaires, je m'en vais amuſer mon parrain, afin qu'il ne vienne point vous ſurprendre.



SCENE XVIII.

MARIANE, FROSINE.

FROSINE.

LA petite filleulle de Monsieur Griffard a de grands talens pour entrer dans le monde, elle y sera fortune, sur ma parole.

MARIANE.

Qu'Eraste m'écrit tendrement, mais qu'il agit avec lenteur ! Pourquoi ne pas me demander en mariage à mon pere ?

FROSINE.

Il apprehende d'être refusé ; Monsieur votre pére est un bizarre qui ne se gouverne pas comme un autre ; il a ses caprices, le bon-homme.

MARIANE.

Vous le connoissez donc, à ce que je vois, Madame ?

FROSINE.

Si je le connois !

MARIANE.

Hé, mon dieu, n'allez pas lui dire que j'aime Eraste, je ne lui en ai point parlé, je serois perduë.

FROSINE.

Ne craingnez rien.

MARIANE.

Il ne veut pas que je faſſe la moindre choſe ſans l'avertir : cela eſt bien gênant, Madame, n'eſt-il pas vrai ?

FROSINE.

Bon, c'eſt à lui de le vouloir, & à vous de n'en rien faire : Le ridicule ! Eſt-ce que pour aimer un joli homme, il faut qu'une fille demande permiſſion ? Et combien y en a-t'il dans le monde qui ſe marient tous les jours *incognitò*, même ?

MARIANE.

Se marier *incognitò* ! & ſe marie-t'on beaucoup comme cela, dites ?

FROSINE.

Très-ſouvent. A la vérité, ces mariages-là ne durent pas tant que les autres ; mais ils ſont bien plus à la mode.

MARIANE.

Je ſuis très-humble ſervante à la mode, je n'épouſerai point Eraſte de cette maniere-là ; car je veux que notre mariage dure toujours.

FROSINE.

Oh, pour le vôtre, nous le ferons de la bonne ſorte, ne vous mettez pas en peine.

MARIANE.

Vous ferez mon mariage, Madame ?

FROSINE.

Nous ne ſommes ici que pour cela, & ce ne ſe-

pas *incognito*, votre pere sera de la nôce.

MARIANE.

Vous plaisantez peut-être ? Je veux être mariée sérieusement, moi, je vous en avertis.

FROSINE.

Vous le serez sérieusement aussi.

MARIANE.

Et vous y ferez consentir mon pere ?

SCENE XIX.

MARIANE, CIDALISE, FROSINE.

CIDALISE.

IL faudra bien qu'il y consente, puisque tu le veux si sérieusement.

MARIANE.

C'est vous, ma chere Cidalise ? vous me surprenez ainsi ? Je vous le pardonne, & je n'ai point de secrets pour vous.

FROSINE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous vous connoissez, à ce que je vois ?

CIDALISE.

Oh, ça, Mariane, tu aimes toujours Eraste, & tu seras bien-aise de l'épouser, apparemment ?

MARIANE.

Il eſt votre parent, l'ami de Clitandre. C'eſt vous qui me l'avez fait connoître dans le Couvent où nous étions, vous l'avez vû me jurer cent fois qu'il m'aimeroit toute ſa vie, je lui ai promis de l'aimer éternellement, je lui tiendrai parole, je vous aſſure.

FROSINE.

La pauvre enfant ! cela m'attendrit. Mort de ma vie, Madame, il faut que Monſieur Griffard conſente au mariage, ou que le diable l'emporte, car j'y ai regardé.

MARIANE.

Cidaliſe n'a qu'à vouloir être ma belle-mere, elle lui fera faire tout ce qu'elle voudra.

CIDALISE.

Moi, ta belle-mere ? je t'aime trop pour cela, & c'eſt une choſe qui n'eſt plus faiſable. Tout ce que je puis pour ton ſervice, c'eſt de faire bonne mine à Monſieur Griffard tout aujourd'hui. Que Froſine lui diſe que je ſuis ici, que c'eſt pour le voir que je ſuis venuë même, qu'elle flatte ſon imagination de tout l'eſpoir qu'il voudra prendre, je l'avoüerai de ce qu'elle aura dit.

FROSINE.

Je ne gâterai rien, allez : ſi je lui promets quelque choſe de trop, je lui tiendrai parole pour vous, laiſſez-moi faire.

MARIANE.

Mais où cela nous menera-t'il ?

CIDALISE.

A le faire donner plus aisément dans une fourberie que nous lui préparons pour faciliter ton mariage.

MARIANE.

Vous voulez lui faire une fourberie ?

CIDALISE.

Oüi, de concert avec toi-même.

MARIANE.

Avec moi ?

FROSINE.

Avez-vous quelque répugnance à le tromper, dites ?

MARIANE.

Hé, non vraiment, je n'en ai point. Qui ne trompe t'on pas pour être mariée ?

SCENE XX.

CHONCHETTE, CIDALISE, MARIANE, FROSINE.

CHONCHETTE.

HE', vîte, vîte, rentrez, ma chere bonne ; voilà mon parrain qui va venir.

MARIANE.

Quoi, tout à l'heure ?

CHONCHETTE.

Oüi, je pense. Afin de vous donner le temps de causer avec Frosine, je lui avois caché sa perruque; mais il l'a retrouvée, il va venir, vous dis-je. Ah, ah! vous voilà donc aussi, vous. Toutes mes connoissances se rassemblent. Bon-jour, Madame.

CIDALISE.

Bon-jour, Chonchette.

CHONCHETTE.

Vraiment, je suis bien-aise que vous soyez ici; cela mettra mon parrain de bonne humeur, peut-être.

CIDALISE.

Je ne veux pas qu'il me voye avant que tu lui ayes parlé, Frosine.

FROSINE.

Allez vous-en donc trouver Eraste, il est à l'entrée du village, à la Croix blanche.

CIDALISE.

C'est où j'ai donné rendez-vous à mon petit Notaire & à Clitandre: Viens, viens-t'en avec moi, Mariane.

MARIANE.

J'en ai bien envie, mais je n'ose.

CHONCHETTE.

Hé, menez-moi avec vous, ma chere bonne, nous rentrerons par la porte de derriere que je viens d'ouvrir, & je dirai à mon parrain que j'aurai

toujours.

toujours été avec vous dans le jardin. Il me croira; car, dieu merci, il ne m'a point encore attrapé en menterie, & je lui en dis pourtant très-bien tous les jours.

CIDALISE.

Chonchette a plus d'esprit que tous tant que nous sommes. Allons, viens.

MARIANE.

Vous me menez où est Eraste, je n'ai pas la force de m'en défendre.

SCENE XXI.

FROSINE seule.

IL falloit autrefois avoir de l'expérience pour bien conduire une affaire amoureuse; aujourd'hui les filles naissent avec tant d'esprit, que la plus jeune est quelquefois la plus habile. Mais voici notre Monsieur Griffard : qu'il me paroît rêveur! Il doit avoir fait cette nuit quelque mauvais songe.



SCENE XXII.

M. GRIFFARD, FROSINE.

M. GRIFFARD.

EST-il possible que je ne puisse être un seul moment, sans songer à cette inhumaine de Cidalise ?

FROSINE.

Est-il possible que parmi tant de monde je ne trouverai point quelqu'un qui puisse me dire, où est la maison de Monsieur Griffard ?

M. GRIFFARD.

C'est moi à qui l'on en veut.

FROSINE.

Aurois-je le chagrin de retourner à Paris sans avoir rendu mes petits devoirs à cet honnête-homme-là ?

M. GRIFFARD.

Hé, c'est Frosine, je pense ! Bon-jour, Frosine.

FROSINE.

Bon-jour, Monsieur, ne pourriez-vous point m'enseigner....

M. GRIFFARD.

Hé, c'est moi-même, me voilà, c'est moi que tu cherches.

FROSINE.

Comment gouvernez-vous les petites paysannes de Besons ? Vous êtes un compere, & du vivant de la défunte (c'étoit par droit de représailles, peut-être,) mais je vous ai vû bien alerte.

M. GRIFFARD.

J'ai quelquefois fait des miennes, oüi, Frosine.

FROSINE.

C'étoit le bon temps, Monsieur, vous souvient-il de cette jeune Avocate, au mari de qui vous donniez à plaider toutes les causes de la Ferme, & qui venoit déjeûner avec vous pendant que le pauvre diable s'égosilloit au Palais ?

M. GRIFFARD.

Ce petit Avocat-là m'a donné de la peine, il étoit furieusement jaloux.

FROSINE.

Ce sont d'incommodes personnages que ces Avocats, parce qu'ils sçavent les anciennes loix ; ils prétendent que leurs femmes les observent, & ils ne veulent point souffrir qu'elles suivent la nouvelle coutume ; cela est bien ridicule.

M. GRIFFARD.

Nous l'avions pourtant mis sur le bon pied.

FROSINE.

Et ce Commissaire à qui vous aviez prêté de l'argent pour achever de payer sa Charge ? Son épouse ne vous haïssoit pas encore.

M. GRIFFARD.

C'étoit un fort honnête homme, que ce Commissaire-là.

FROSINE.

Oüi, vous avez raison, un homme d'ordre; son quartier étoit toujours bien réglé, mais en revanche sa femme ne l'étoit gueres.

M. GRIFFARD.

Oh, oh, oh, Frosine.

FROSINE.

Je ne médis de personne : mais pendant que Monsieur le Commissaire couroit la ville pour faire observer les Ordonnances de la Police, Madame sa femme tenoit chez elle une petite police, où Monsieur le Commissaire lui-même étoit souvent condamné à l'amende.

M. GRIFFARD.

Tu es toujours mordicante, Frosine, tu ne changes point.

FROSINE.

Vous n'aimez pas qu'on vous reproche vos fredaines, cela vous chagrine; laissons-là le passé; parlons du présent.

M. GRIFFARD.

Ne parle point de cela, Frosine, tout cela est fini, j'ai bien autre chose dans la tête : je suis véritablement amoureux, ma pauvre Frosine.

FROSINE.

Bon, amoureux ! vous n'avez jamais été que libertin,

M. GRIFFARD.

Je n'ai été que libertin dans mon jeune âge, je créve d'amour sur mes vieux jours ; l'amour ne perd point ses droits, c'est la regle.

FROSINE.

Mort de ma vie ! je suis bien fâchée que vous ayez le cœur occupé de cette maniere-là.

M. GRIFFARD.

J'en suis plus fâché que toi, je t'assure.

FROSINE.

Je suis venuë me promener à la Foire avec une fort jolie personne qui me paroît avoir du goût pour vous, & si vous n'étiez point prévenu d'une passion si forte....

M. GRIFFARD.

Une jolie personne qui a du goût pour moi !

FROSINE.

Oüi, une de vos voisines de Paris.

M. GRIFFARD.

Que tu appelles ?

FROSINE.

Cidalise.

M. GRIFFARD.

Comment, Cidalise ? Tu te moques, je pense.

FROSINE.

Je ne me moque point, je vous dis vrai.

M. GRIFFARD.

Et c'est elle dont je suis si fort amoureux, ma pauvre Frosine.

FROSINE.

Est-il possible ?

M. GRIFFARD.

Oüi, te dis-je.

FROSINE.

Vous ne lui en avez donc jamais rien dit ?

M. GRIFFARD.

Si fait vraiment, & c'est ce qui me met au desespoir. Elle m'a traité d'une maniere....

FROSINE.

La petite dissimulée ! Ah ! Que les filles sont traîtresses, Monsieur ! Oh, bien, bien, elle est folle de vous, je vous en avertis.

M. GRIFFARD.

Folle de moi ?

FROSINE.

La foire de Besons n'est qu'un prétexte qu'elle a pris pour venir ici vous rendre une visite sans consequence.

M. GRIFFARD.

Ma pauvre Frosine !

FROSINE.

Elle n'a fait que me parler de vous pendant tout le chemin.

M. GRIFFARD.

De moi ! Et que disoit-elle ?

FROSINE.

Que vous étiez le plus honnête homme du monde.

M. GRIFFARD.

Tout de bon ?

FROSINE.

Qu'elle étoit charmée de votre seule phisionomie.

M. GRIFFARD.

Sérieusement ?

FROSINE.

Sérieusement. Et n'avez-vous jamais remarqué que depuis quelque temps elle est presque toujours à ses fenêtres pour vous voir passer ?

M. GRIFFARD.

Non, je ne me suis point apperçû de cela.

FROSINE.

C'est que vous avez la vûë basse : mais elle n'en bouge ; elle vous aime à la fureur, je vous assure.

M. GRIFFARD.

Tu me fais grand plaisir de me le dire, Frosine ; car la peste m'étouffe, à ses maniéres je ne l'aurois jamais deviné.

FROSINE.

Elle va venir ici, c'est à vous à prendre vos mesures ; la voici, je pense. Je suis fâchée qu'elle me surprenne avec vous, elle se doutera de ce que je vous ai dit.

M. GRIFFARD.

Je suis tout hors de moi-même, quand je la vois seulement, Frosine.

SCENE XXIII.

CIDALISE, M. GRIFFARD, FROSINE, LE NOURRICIER.

CIDALISE.

OUi, cela me fera plaisir ; je le veux bien mon pauvre Nourricier : mais amenez donc ici toute la nôce, il y a moins de monde que partout ailleurs, & nous y danserons plus à notre aise.

LE NOURRICIER.

Je m'en vas vous les amener, Madame.

CIDALISE.

Ah, te voilà ! je te croyois perduë, Frosine.

FROSINE.

Vous me trouvez en bonne compagnie, Madame.

CIDALISE.

Avec Monsieur Griffard ! Ah ! perfide, vous m'avez fait une trahison : mais vous vous en repentirez.

FROSINE.

Moi, Madame ?

M. GRIFFARD.

Non, ne craignez rien, belle personne, ne craignez rien, je n'abuserai point de la confidence qu'elle m'a faite, ni de l'heureuse simpatie...

CIDALISE.

Ne croyez pas tout ce qu'elle vous a dit, au moins, Frosine est une fausse personne, je vous en avertis.

M. GRIFFARD.

Que je suis heureux d'avoir une maison en ce pays-ci, pour joüir de l'avantage de vous y recevoir !

CIDALISE.

Frosine vous fait entendre peut-être qu'on y venoit exprès pour vous ? elle ment bien fort, prenez-y garde.

FROSINE.

Bon, bon, voilà de belles façons. Vous aimez, Monsieur, il n'est pas cruel, il vous aime aussi : à quoi bon faire mystere des choses ?

M. GRIFFARD.

Elle a raison.

FROSINE.

Ces chiennes de Coquettes, elles en sont toutes logées-là, pour se faire valoir ! c'est leur rage. Il faut encore qu'on les prie, & qu'on leur ait obligation de ce qu'elles souhaitent le plus, quelquefois.

M. GRIFFARD.

Ne nous contraignons point, Madame ; ne nous contraignons point. Puisque nos cœurs sont si bien d'accord, pourquoi chercher à se faire de la peine ?

CIDALISE.

L'indiscrétion de Frosine vous a appris des choses que je vous aurois peut-être cachées toute ma vie.

M. GRIFFARD.

Madame ! Madame ?

FROSINE.

Le pauvre bon-homme !

CIDALISE.

Mais je vous demande en grace de ne me point parler d'amour de toute la journée ; ne songeons qu'à nous divertir, je vous prie.

M. GRIFFARD.

Que puis-je faire qui vous fasse plaisir ?

CIDALISE.

Estre de bonne humeur, danser, chanter, rire, & faire figure à une nôce où je vous invite.

M. GRIFFARD.

Volontiers. Et quelle nôce est-ce ?

CIDALISE.

C'est le fils de ma nourrice qui épouse une petite fille du village. Ils font aujourd'hui leurs fiançailles ; ils vont venir danser ici, nous danserons

avec eux, s'il vous plaît, & ce soir vous donnerez à souper à la compagnie.

M. GRIFFARD.

De tout mon cœur. Hé! plût au Ciel, Madame, que cette nôce pût vous mettre en goût de faire bien-tôt la nôtre.

FROSINE.

Ne la pressez point, cela viendra: donnez-vous patience.

On entend une simphonie champêtre.

CIDALISE.

J'entens des violons. Voilà le marié & la mariée qu'on promene en cérémonie. C'est apparemment la mode du village.

M. GRIFFARD.

Ma chere Frosine, dis, je te prie, qu'on fasse venir ma fille & ma filleule; il faut qu'elles soient de la nôce.

FROSINE.

Assûrément, la fête ne seroit pas complette sans elles.



SCENE XXIV.

M. GRIFFARD, CIDALISE, L'OLIVE en Marinier, *CLITANDRE & ERASTE* en Paysans, *LE TABELLION*, & plusieurs personnages de la nôce.

L'OLIVE.

ALlons, Monsieur le Tabellion, jarnigué trémoussez-vous donc ? Faites votre charge : est-ce que ce contrat n'est pas encore bâti ? A quoi tient-il que je ne le signions ? Je sommes ici pour ça.

LE TABELLION.

Oh, doucement, s'il vous plaît, n'engendrons point de chaleur de foye, il faut rendre l'honneur à qui il appartient, Monsieur le Marinier.

L'OLIVE.

Hé bien morgué, rendez-le donc, cet honneur ; afin que j'en soyons quittes, & que je commencions le prélude de la nôce.

LE TABELLION.

Vous aviais promis à votre nourricier, Madame, que vous prendriais la peine de bouter-là votre pataraphe.

CIDALISE.

Priez Monsieur de signer le premier, je signerai ensuite.

L'OLIVE.

Si Monsieur a assez de bonté que de vouloir bian nous faire st'honneur-là, quoique je n'en soyons pas daignes...

M. GRIFFARD.

Oüi dà, donnez, donnez, il suffit que ce soit le fils de la nourrice de Madame.

L'OLIVE.

Tatigué elle vous a fait une belle nourriture, n'est-ce pas?

M. GRIFFARD.

Je signerai quand vous voudrez notre contrat de mariage aussi aveuglément que celui-là.

CIDALISE.

Vous ne hazarderiez pas plus qu'à signer celui-ci, je vous assure.



SCENE XXV.

M. GRIFFARD, CIDALISE, CLITANDRE, ERASTE, MARIANE, CHONCHETTE, FROSINE, L'OLIVE, LE TABELLION, &c.

FROSINE.

VOilà ces Demoiselles que je vous amene, Monsieur.

L'OLIVE *bas à Frosine.*

Tout va bien. Va-t-en vîtement avertir Madame Argante de ce qui se passe, & nous l'envoie ici, nous aurons besoin d'elle pour le dénouëment.

FROSINE.

Il faudra qu'elle soit bien égarée, si je ne la trouve.



SCENE XXVI.

M. GRIFFARD, CIDALISE, CLITANDRE, ERASTE, MARIANE, CHONCHETTE, L'OLIVE, LE TABELLION, &c.

CHONCHETTE.

Vous nous envoyez querir pour être de la nôce. Et est-ce que vous vous mariez, mon parrain ?

M. GRIFFARD.

Non, c'est vous qu'on va marier; faites-la signer aussi, Monsieur le Tabellion. Eà, signez, petite fille.

CHONCHETTE.

Volontiers; je ne me fait pas prier, comme vous voyez. Et ne signez-vous pas, ma chere bonne ?

M. GRIFFARD.

Oüi, oüi, elle signera.

MARIANE.

Moi, mon pere?

M. GRIFFARD.

Oüi, vous-même, signez, vous dis-je.

MARIANE.

A moins que vous ne me le commandiez absolument, mon pere...

M. GRIFFARD.

Hé, oüi, oüi, je vous le commande. Que de façons ? quand ce seroit vous qu'on marieroit vous n'en feriez pas davantage. Et le marié & la mariée ne signent-ils pas, eux ?

L'OLIVE.

Ils signeront une autrefois : Vela assez d'écritures pour un contrat de village ; je n'y voulons pas tant de façons, nous autres. Allez vous-en sarrer ça, Monsieur le Tabellion, & puis vous viandrez boire un coup. J'allons toujours commencer en vous attendant, faites vîte.

à M. Griffard.

Avec votre parmission, Monsieur, j'ons le cœur en joie, excusez si je prenons la libarté...

M. GRIFFARD.

Vous faites fort bien, mes enfans, réjoüissez-vous, & tâchez de divertir cette aimable personne, vous ne me sçauriez faire plus de plaisir. Allons, qu'on apporte du vin & des siéges, & qu'on fasse comme il faut les honneurs de la Foire, & de la nôce.

L'OLIVE.

Du plus gaillard, Messieurs les Menêtriers, vive la joie.

L'OLIVE chante.

O l'heureux jour que le jour d'aujourd'hui !
Que Monsieur Griffard est bon-homme,
Voyez-vous comme
Il fait les honneurs de chez lui ;
Que Monsieur Griffard est bon-homme.
O l'heureux jour que le jour d'aujourd'hui !

SCENE DERNIERE.

M. GRIFFARD, CIDALISE, MARIANE, CLITANDRE, ERASTE, CHONCHETTE, Me. ARGANTE, L'OLIVE.

Me. ARGANTE.

QU'est-ce que c'est donc que tout ceci ? Frosine vient de me conter de jolies choses.

ERASTE.

Frosine ! l'Olive !

L'OLIVE.

Oüi, Monsieur, c'est de mon ordonnance.

Me. ARGANTE.

Où est-il ce scélerat, que je le dévisage ?

M. GRIFFARD.

Madame Argante en ce pays-ci, quel contre-temps !

Me. ARGANTE.

Oh ce n'est pas à vous à qui j'en veux, ne craignez rien.

M. GRIFFARD.

A qui en voulez-vous donc, Madame, & pourquoi venir troubler un divertissement ?

Me. ARGANTE.

La bonne dupe que vous êtes avec votre divertissement.

M. GRIFFARD.

Comment donc dupe ? Que voulez-vous dire ?

Me. ARGANTE.

Sçavez-vous bien quel contrat vous venez de signer, vieux fou ?

M. GRIFFARD.

Madame Argante ?

Me. ARGANTE.

Le contrat de votre fille, & d'un perfide qui vous fourbe.

M. GRIFFARD.

Le contrat de ma fille ! Vous ne sçavez ce que vous dites, laissez-nous en repos avec vos visions, que diable...

Me. ARGANTE.

Je ne sçai ce que je dis ! N'est-ce pas là Eraste ? Répons, traître, répons ?

ERASTE.

Hé bien oüi, Madame, je suis Eraste.

Me. ARGANTE.

Et tu as l'insolence de m'amener ici pour me trahir à ma barbe, petit vilain ?

ERASTE.

Vous y êtes venuë malgré moi, Madame, & je ne vous trahis point, je ne vous ai jamais aimée.

Me. ARGANTE.

Ah! je suis morte.

M. GRIFFARD.

Que veut dire ceci, Mariane ?

MARIANE.

Je ne sçai, mon pere, vous m'avez commandé de signer, je me suis fait un devoir de vous obéir.

M. GRIFFARD.

Ah!, je suis trahi! je le vois bien.

L'OLIVE.

Allez, allez, Monsieur, ce n'est qu'une bagatelle, & cela ne doit pas vous empêcher de continuer la nôce. Sans rancune, venez vous-en danser les rigotets, Madame Argante.

Me. ARGANTE.

Ah! tu t'en mêles aussi, toi, pendart.

M. GRIFFARD.

Comment ? Et c'est mon coquin de l'Olive, je pense ?

L'OLIVE.

Vous l'avez devinez, Monsieur, c'est moi-même; mais je n'ai pas signé pour vous cette fois-ci, vous avez bien signé vous-même.

M. GRIFFARD.

Ah! Cidalise, vous avez aidé à me tromper! mais je vous pardonne tout, pourvû que vous consentiez à m'épouser.

CIDALISE.

Volontiers, Monsieur, je ne demande pas mieux; mais il faut attendre que je sois veuve.

M. GRIFFARD.

Comment veuve! vous êtes donc mariée?

CIDALISE.

Depuis huit jours je suis votre niéce, je ne puis pas si-tôt devenir votre femme.

M. GRIFFARD.

Ma niéce!

CLITANDRE.

Vous ne pouvez désaprouver le choix que j'ai fait, mon oncle, puisqu'il est si fort de votre goût.

M. GRIFFARD.

Ote-toi de mes yeux, miserable, ôte-toi de mes yeux.

Me ARGANTE.

Nous sommes les dupes de tout ceci, Monsieur Griffard, & je ne sçai pas comment vous l'entendez.

L'OLIVE.

Ma foy vous êtes faits l'un pour l'autre, associez vos chagrins & vos infortunes, c'est le meilleur parti que vous puissiez prendre.

M. GRIFFARD.

Le voulez-vous, Madame ? je donnerai tout mon bien à ma filleule.

Me. ARGANTE.

Voilà qui est fait, Monsieur, j'y consens pour faire enrager toute votre famille.

L'OLIVE.

En attendant l'effet de ces menaces, profitons du temps present nous autres ; & continuons de nous réjoüir, puisque nous avons réüssi dans notre entreprise.





CHANSONS DU DIVERTISSEMENT.

L'OLIVE chante.

Haut le pied, belle Alison,
Pour gambader, rire & boire,
Vive la Foire
De Besons.
On y danse
En cadence,
On s'y balance
Sur le gazon.
L'Amour y fait un doux commerce,
Fille qui tombe à la renverse
N'en a pas plus mauvais renom.
Vive la Foire de Besons.

L'Olive & Alison dansent ensemble, après quoi Chonchette & une petite Espagnolette, & une autre petite fille dansent une Gigue, & ensuite l'Espagnolette danse seule une Sarabande.

UN MARINIER chante.

Que l'amour qu'on fait au Village,

Est un amour doux & plaisant?
Les soupirs n'y sont point en usage;
Et quand on veut tâter du mariage,
Le contrat s'y fait brusquement.
Non, non rien n'est si charmant
Que l'amour qu'on fait au Village.

Cette chanson est suivie d'une entrée de Dame Gygogne, qui danse seule; ensuite de quoi une petite Bateliere s'avance au bord du Théâtre entre l'Olive & un Marinier.

LE MARINIER chante.

Entrons tous deux, belle Isabeau,
Dans ton batteau,
Et nous irons chercher sur l'eau
Quelque Anguille, ou quelque Barbeau.
Tout doit se rendre
A tes attraits,
Tu n'as qu'à tendre
Tes filets.
Si les poissons s'échapent de tes rets,
Les cœurs du moins s'y viendront prendre.

L'OLIVE chante.

Quand on est gaillarde & gentille,
Il ne faut point d'autre hameçon.

Bien souvent la plus jeune fille
Attrape le plus vieux poisson.

Deux petits garçons vêtus en Bergers dansent un Menuet avec Chonchette & la petite Espagnolette. Le Menuet fini, tous les Acteurs & Actrices se prennent par la main, & dansent en rond, sur les chansons suivantes.

Filles qui cherchez des maris,
Ici l'on en achette.
Ils sont aussi bons qu'à Paris,
Filles qui cherchez des maris,
Souffrant chez eux les Favoris
D'une femme coquette.
Filles qui cherchez des maris,
Ici l'on en achette.

LE MARINIER chante.

Les vieillards n'y sont point admis,
Filles qui cherchez des maris,
Ils sont loups garoux & rigris,
De mauvaise défaite.
Filles, qui cherchez des maris,
Ici l'on en achette.

L'OLIVE chante.

Il en est des grands, des petits,
Filles, qui cherchez des maris,

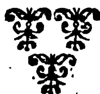
Ils

Et que l'on donne à juste prix,
Venez en faire emplette.
Filles qui cherchez des maris,
Ici l'on en achette.

Tous les Acteurs & les Actrices de la Comedie & du Divertissement sortent du Théâtre en dansant, & en se tenant par la main.

L'OLIVE adresse ce dernier couplet à l'assemblée.

Vous qui deviendrez maris,
Qui croyant prendre serez pris,
A caution dans ce pays
Les filles sont sujettes.
Vieillards qui deviendrez maris
Mettez bien vos lunettes.





AUGMENTATION DES AIRS
DE LA COMEDIE
DE LA FOIRE DE BESONS.

MAris que Venus domine,
Craignez le sort de Vulcain.
Tel qui se leve du matin
Pour courir après sa voisine,
Trouve souvent en son chemin
Que sa femme est plus libertine,
Qu'il n'est libertin.
Maris que Venus domine,
Craignez le sort de Vulcain.

LE CHEVALIER.

Ah, morbleu, que j'ai de chagrin !

Hé pourquoi, Chevalier? Vous êtes si bien avec Madame Guillemin?

Nous n'aurons point de bon vin.
Plaignons, plaignons notre cruel destin.
tin, tin, tin, tin.
Terelin tin, tin. Terelin tin, tin.
La vigne a des angelures.

Que ferons-nous cet hyver ?
Notre vin sera trop verd,
Et nos filles seront trop mures,
Robin turelure, lure.

Couplets ajoutés, sur l'air : Filles, qui cherchés des Maris.

Filles qui venez à Besons,
Gardez-vous du naufrage.
Troussez bien haut vos cotillons ;
Filles qui venez à Besons.
Il faut quand le Bac coule à fonds
Se sauver à la nage.
Filles qui venez à Besons,
Gardez-vous du naufrage.

Prenez bien vos précautions,
Filles, qui venez à Besons.
Tous les oiseaux des environs
Disent par leur ramage,
Filles, qui venez à Besons,
Gardez-vous du naufrage.

Belles, dont les maris fripons
Vont chercher fortune à Besons ;
Si dans la même intention
Vous faites le voyage,
Profitez de l'occasion
Sans crainte du naufrage.

FIN.

LES VENDANGES DE SURESNE,

COMEDIE.



ACTEURS.

M. THOMASSEAU.

MARIANE, sa fille.

THIBAUT, jardinier de Monsieur Thomasseau.

CLITANDRE, amant de Mariane.

Me. DESMARTINS, tante de Clitandre & d'Angelique.

ANGELIQUE, sœur de Clitandre.

Me. DUBUISSON, cousine de Thibaut.

M. VIVIEN, Provincial.

BASTIEN, son cousin.

LORANGE, ami de Madame Dubuisson.

Vendangeurs & Vendangeuses.

La Scene est à Suréne.

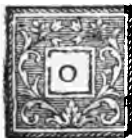


LES VENDANGES DE SURESNE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

M. THOMASSEAU, THIBAUT.

M. THOMASSEAU.



OH çà, mon pauvre Thibaut, aye un peu l'œil à tout, mon enfant, & prend garde qu'il ne se fasse aucun dégât dans la maison.

THIBAUT.

Mais palsangué, Monsieu, comment l'enten-

déz-vous, donc ? Vous n'avez qu'un arpent de veigne à Surêne, pour tout potage ; & je crois, dieu me pardonne, que la moitié de Paris viendra cheux vous en vendange. Sur ce pied-là, je n'avons que faire d'aller au Pressoir, & j'aurons nos futailles de reste.

M. THOMASSEAU.

Paix, tais-toi, j'ai mes raisons pour faire tous ces préparatifs, & je suis à la veille de conclure une bonne affaire.

THIBAUT.

Oh, je ne dis plus rian. Je m'étonnois aussi que vous fissiais les honneurs de votre maison de si bon courage ; car vous êtes un tantinet ladre, de votre naturel : mais baste, il n'est chere que de vilain, comme on dit ; & quand vous vous y boutez une fois, tout y va par écuelles.

M. THOMASSEAU.

Que dirois-tu si j'allois me marier, Thibaut ?

THIBAUT.

Vous remarier, Monsieur ! bon, queu conte.

M. THOMASSEAU.

Ce n'est point un conte, c'est une vérité.

THIBAUT.

Vous vous gaussez, Monsieur, ça ne peut pas être.

M. THOMASSEAU.

Cela est, te dis-je.

THIBAUT.

Morgué tant pis ; vous êtes donc bian incorrigible ?

M. THOMASSEAU.

Comment, que veux-tu dire ?

THIBAUT.

Vous avez déja eu deux femmes qui vous avons fait enrager. La premiere étoit diablesse, parce qu'alle avoit trop de vartu. Vous avez fait le diable avec l'autre, parce qu'alle n'en avoit pas assez. Queulle espece de femme voulez-vous encore prendre ?

M. THOMASSEAU.

La plus jolie personne du monde, douce, honnête, spirituelle.

THIBAUT.

Hom, je crois bian que vous le voudriais : mais c'est un animal bian rare, qu'une femme comme ça; je ne dis pas qu'il n'y en ait queuqu'une : mais je ne crois pas qu'on vous la garde.

M. THOMASSEAU.

Tu changerois de sentiment si tu avois vû celle que j'aime.

THIBAUT.

Acoutez, faites-là moi voir avant que de la prendre, je vous en dirai ce qui en sera, tout à la franquette. Voyez-vous, nous autres Paysans des environs de Paris, je nous connoissons mieux en

femmes que parsonne, j'en voyons tant de toutes les façons. C'est morgué une marchandise bian trompeuse.

M. THOMASSEAU.

Tu la verras, & dès aujourd'hui elle doit venir ici faire vendange.

THIBAUT.

J'entens bian, c'est pour elle que la fête se fait.

M. THOMASSEAU.

Justement.

THIBAUT.

Je boute d'abord le nez dessus, n'est-ce pas? Mais, s'il vous plaît, Monsieu, en vous chargeant de l'embarras d'une femme, ne vous déchargez-vous point de sty de votre fille, alle est en âge d'être mariée; & quand une poire est mûre, si on ne la cueille, alle tombe d'alle-même, comme vous sçavez.

M. THOMASSEAU.

Je songe aussi à marier ma fille, & le mari que je lui destine devroit être ici, je l'attens de jour en jour.

THIBAUT.

Et quelle acabie de mari lui baillez-vous, s'il vous plaît? S'il n'est pas à sa fantaisie, alle en prendra queuque autre avec stila; & s'ils se trouvont deux maris pour un, hem, ça fera du grabuge.

M. THOMASSEAU.

Mariane est une fille bien élevée, qui fera toujours tout ce que je voudrai.

THIBAUT.

Alle est une fille bian élevée, mais alle est une fille ; & j'ai queuque opignion qu'alle a queuque jeune drôle dans la fantaisie.

M. THOMASSEAU.

Hé, qui t'a fait prendre cette opinion-là ?

THIBAUT.

Oh, je sis un futé compere, voyez-vous. Il viant roder ici depuis que vous y êtes, un jeune gars de Paris.

M. THOMASSEAU.

Et tu crois que c'est pour ma fille ?

THIBAUT.

Hé pargué oüi, c'est d'alle ou de moi qu'il est amoureux.

M. THOMASSEAU.

Comment, amoureux de toi ?

THIBAUT.

Drès qu'il me voit, il ne sçait sur quel pied danser, il me fait plus de meines, plus de contorsions, plus de révérences qu'à alle-même.

M. THOMASSEAU.

Tu ne sçais ce que tu dis, tu perds l'esprit.

THIBAUT.

Je ne pars point l'esprit : acoutez, comme je sis dans la maison, il ne cherche peut-être qu'à faire connoissance : car pour avec Mademoiselle Mariane, la connoissance est déja faite.

M. THOMASSEAU.

Il a fait connoiſſance avec ma fille ?

THIBAUT.

Oh palſanguenne oüi, ils l'avont commencée drès Paris, je gage, & ils continuont ici par-deſſus les murailles.

M. THOMASSEAU.

Par-deſſus les murailles ?

THIBAUT.

Il eſt toutes les nuits, comme un hibou, dans la petite ruelle, au bout du jardin.

M. THOMASSEAU.

Hé bien ?

THIBAUT.

Et Mademoiſelle Mariane grimpe comme une chate tout le long du treillis de la palliſſade.

M. THOMASSEAU.

Hé bien ?

THIBAUT.

Hé bian, alle s'accotte ſur le haut de la muraille, & la chate & le hibou jaſont tous deux comme des marles.

M. THOMASSEAU.

Eſt-il poſſible ?

THIBAUT.

Il faut bien qu'il ſoit poſſible, car je les ai vûs.

M. THOMASSEAU.

Et ne les as-tu point entendus ?

THIBAUT.

Oh que sifait.

M. THOMASSEAU.

Et que disent-ils ?

THIBAUT

Tatigué, de jolies choses ! Allez, allez, ils avont la langue bian penduë. Et si par avanture le jeune drôle vient à grimper aussi de son côté : enfin, que sçait-on, la poire est mûre, & les enfans de Paris aimons bian le fruit, prenez-y garde.

M. THOMASSEAU.

Tu as raison, je ne puis trop me hâter de la marier. Pour rompre le cours de cette intrigue, je m'en vais lui parler un peu, & sçavoir d'elle....

THIBAUT.

Bon, est-ce que vous croyez les filles assez sottes pour conter à leurs peres leurs petites fredaines ? Elles ne sont pargué pas si mal apprises : laissez-moi tout doucement ly tirer les vars du nez, je la ferai bian donner dans le panniau, & je vous dirai tout ; ne vous boutez pas en peine.

M. THOMASSEAU.

Fais donc, Thibaut, & me rends un compte bien exact. C'est aujourd'hui qu'on m'a promis d'amener ma maîtresse ; je vais, en me promenant, au-devant d'elle jusqu'au bois de Boulogne. Toi, va faire un tour aux vignes, & vois si nos Vendangeurs....

THIBAUT.

Allez, allez, allez, Monsieur, & laissez-moi faire seul. Je ne sçai ce que ça veut dire, mais il m'est avis que j'ai plus d'esprit que Monsieu Thomasseau: Oh, pour ça oui, j'ai meilleur jugement. Je ne sis pourtant qu'un paysan : mais il y a vingt-ans que je le sers, & que je me moque de ly, & il ne m'en feroit morgué pas accroire seulement un quart d'heure.

SCENE II.

CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE

Vivrai-je encore long-temps dans la contrainte où je suis depuis quelques jours ?

THIBAUT.

Voilà notre amoureux.

CLITANDRE.

Est-il possible que la liberté de la Campagne, & l'occasion des Vendanges ne me fourniront point les moyens de m'introduire dans la maison de Mariane ?

THIBAUT.

Il a la meine d'avoir bonne bourse, & notre connoissance pourroit avoir de bonnes suites.

CLITANDRE.

Si le Jardinier, encore, étoit d'humeur un peu traitable ; mais c'est un marousle.

THIBAUT.

Il parle de moi.

CLITANDRE.

Le voilà, lui-même.

THIBAUT.

Il m'apperçoit.

CLITANDRE.

L'aborderai-je ?

THIBAUT.

Oh, s'il s'en tient aux réverences, il n'y a rien à faire, je n'entens point les meines.

CLITANDRE.

Je suis votre serviteur, Monsieur le Jardinier.

THIBAUT.

Je vous baise les mains, Monsieu de la petite ruelle.

CLITANDRE.

Je suis découvert, tout est perdu.

THIBAUT.

Comment vous en va ? N'êtes-vous point enrhumé ? Le vent de bize a soufflé cette nuit, & ça ne vaut rian ni pour la veigne ni pour les amoureux.

CLITANDRE.

Si vous étiez de mes amis, la bize m'incommoderoit un peu moins, Monsieur le Jardinier.

THIBAUT.

J'entens votre affaire, je n'aurois qu'à vous ouvrir la porte, & vous faire un bon feu dans mon taudis, vous l'y causeriais plus chaudement que dans la petite ruelle.

CLITANDRE.

Vous seriez un homme adorable, d'être un peu dans mes interêts.

THIBAUT.

N'est-il pas vrai?

CLITANDRE.

Je vous devrois la vie.

THIBAUT.

Oüi da: d'être comme ça les nuits dans cette petite ruelle, ça pourroit bian vous faire malade.

SCENE III.

CLITANDRE, MARIANE, THIBAUT.

MARIANE.

JE te cherchois, mon pauvre Thibaut, pour te faire une confidence d'où dépend absolument...

THIBAUT.

Ah, vous vela! je parlions de vos affaires.

MARIANE.

MARIANE.

Quoi! Clitandre, vous paroissez en plein jour ici? Si l'on vous voit dans le village,..

CLITANDRE.

Ne craignez rien, la saison des Vendanges y attire aujourd'hui tant de monde...

THIBAUT.

Allez, allez, on n'y connoîtra pas à la mesme ceux qui auront passé la nuit au clair de la Leune.

MARIANE.

Ah, Thibaut!

THIBAUT.

Je sçavons de vos fredaines, comme vous voyez.

MARIANE.

Je ne me plaignois que de votre peu de menagement, je ne sçavois pas que votre indiscretion...

CLITANDRE.

Je n'ai point parlé, belle Mariane...

THIBAUT.

Oh parguenne, il ne m'a rian dit, mais j'ai vû, & quand il seroit un tantinet jaseux, vela une belle affaire.

CLITANDRE.

Aurois-je tort de vouloir le disposer à nous rendre service, & de chercher les moyens de vous voir plus souvent?

THIBAUT.

Et plus à son aise. Il n'est morgué pas sot, il ai-

me ſes commodités, voyez-vous, & il n'a pas tort : il vaut bian mieux faire l'amour de plein pied dans la maiſon, que de haut en bas par-deſſus la paliſſade.

CLITANDRE.

Thibaut parle en homme de bon ſens.

MARIANE.

Oüi, mais n'avions-nous pas reſolu que vous iriez paſſer les jours à Paris ?

CLITANDRE.

C'eſt l'amour qui me retient ici.

MARIANE.

Que vous reviendriez toutes les nuits, & que vous engageriez à force d'argent le maître du Bac à être diſcret ?

CLITANDRE.

Je n'ai rien épargné pour cela, je vous aſſure.

THIBAUT.

Oh, il ne ſonnera mot, il eſt bon homme ; mais pour ce qui eſt de moi, je ſis diablement babillard, je vous en avartis.

MARIANE.

N'étions-nous pas demeurez d'accord que je parlerois à Thibaut de la paſſion que nous avons l'un pour l'autre ?

CLITANDRE.

Je craignois votre timidité, je vous l'avouë, je ſongeois à vous prevenir.

MARIANE.

N'étions-nous pas convenus aussi qu'il vous laisseroit entrer dans le logis ?

CLITANDRE.

Oüi.

MARIANE.

Qu'il nous recevroit dans sa chambre ?

CLITANDRE.

Vous avez raison.

MARIANE.

Et qu'il ne parleroit de rien à mon pere ?

CLITANDRE.

Il est vrai, nous sommes convenus de tout cela.

THIBAUT.

Oüi, mais morgué de quoi est-ce que je sis convenu, moi ?

MARIANE.

De rien encore ; mais il faut bien que tu conviennes des mêmes choses que nous.

THIBAUT.

Non, palsangué, je n'en ferai rian.

CLITANDRE.

Ce sont des mesures que nous avons prises.

THIBAUT.

J'entens bian : mais je sis plus mal aisé à gouvarner que le maître du Bac, je vous en avertis.

MARIANE.

Tiens, voilà une montre d'or que je te donne.

THIBAUT.

Oh non, tâtigué, je ne veux rian de vous.

MARIANE.

Comment donc ?

THIBAUT.

Quand il y a queuque frais à faire en amour, il faut que ce soit le Monsieu qui paye à moins que la Madame ne soit vieille. Dans les villages d'autour de Paris je sçavons les régles.

CLITANDRE.

Je vous dis que Thibaut est un homme d'esprit. Tiens, voilà une bourse, il y a dedans vingt pistoles, tu n'as qu'à l'ouvrir, & y prendre tout ce que tu voudras.

THIBAUT.

Oh, Monsieur.

CLITANDRE.

Comment ?

THIBAUT.

Il n'y a point de necessité de l'ouvrir, je la veux toute.

CLITANDRE.

Tu n'as qu'à la garder, je te la donne.

MARIANE.

Il est homme d'esprit, vous avez raison.

THIBAUT.

Nous vela donc d'accord à present, je serons

trois têtes dans le même bonnet ; acoûtez, vous n'avez pas mal fait d'y fourer la mienne.

MARIANE.

Nous pouvons compter sur ton zele, & sur ta discrétion ?

THIBAUT.

Oh pour cela oüi, la peste m'étouffe, je ne dis jamais rian : vela votre pere qui va se remarier par exemple, il vian de me le dire, est-ce que je vous en ai parlé ?

MARIANE.

Mon pere va se remarier !

THIBAUT.

Que cela ne vous chagraine point, il vous mariera itou. Il attend ici aujourd'hui son gendre & sa maîtresse.

CLITANDRE.

Que nous dis-tu là ?

THIBAUT.

Pargué ce qu'il m'a dit.

MARIANE.

Je vous en avois averti, Clitandre, vous ne m'avez pas voulu croire.

CLITANDRE.

Quelle apparence que votre pere vous fît épouser un homme que vous n'avez jamais vû, qu'il ne connoît pas lui-même ?

MARIANE.

C'est le fils d'un de ses anciens amis, le Bailly de

Gisors; il y a près d'un an qu'il me menace de ce mariage, & voilà ses menaces à la veille d'être accomplies.

CLITANDRE.

Il faut en empêcher l'effet.

MARIANE.

Comment s'y prendre, Thibaut?

THIBAUT.

Il faudroit pour bian faire, que vous épousissiez stici, & que vous n'épousissiez point sti-là.

MARIANE.

Oüi justement.

THIBAUT.

Acoutez, ça est difficile, mais pourtant ça n'est pas impossible.

CLITANDRE.

Ne pourrois-tu point nous aider à trouver quelque moyen?

THIBAUT.

Oh pour ça non, je n'y entens goute: mais attendez... Hé oüi... justement vela votre affaire.

MARIANE.

Quoi?

THIBAUT.

Oh palsangué vous êtes plus heureux que sages; j'ai une cousine dans le village, qui fera bian notre fait.

CLITANDRE.

Comment ?

THIBAUT.

C'est une grosse Madame, au moins, & ce sont les mariages qui avont fait sa forteune. Alle en a tant fait, tant fait, & ça sans Curé ni Tabellion : alle n'y charche point tant de façons, aussi alle a la presse.

MARIANE.

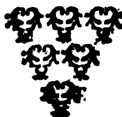
Il extravague avec sa cousine.

THIBAUT.

Non morgué, je n'extravase point : rentrez dans la maison seulement, j'allons ensemble charcher la couseine, & mettre les fers au feu ; ne vous boutez pas en peine.

MARIANE.

N'épargnez rien, Clitandre, pour détourner le malheur qui nous menace, & songez que mon bonheur dépend entierement du vôtre.



SCENE IV.

THIBAUT, CLITANDRE.

THIBAUT.

TAtigué, vela un friand morceau.

CLITANDRE.

Ne perdons point de temps, allons prendre avis de ta cousine.

THIBAUT.

Allons, venez. Hé pargué la vela, c'est queuque bon vent qui nous la souffle envars ici, j'aurons bonne issuë.

SCENE V.

Me. DUBUISSON, CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

COmment! & c'est Madame Dubuisson, je pense?

THIBAUT.

Oüi justement, c'est son nom de Paris que stilà; & la grosse Cato, c'est son nom de village.

Me. DUBUISSON.

Je ne me trompe point, c'est Clitandre?

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Ma chere Dubuisson, que je t'embrasse.

THIBAUT.

Cette couseine-là connoît tout le monde.

Me. DUBUISSON.

Bon-jour, cousin.

THIBAUT.

Votre valet, couseine.

CLITANDRE.

Que je suis heureux de te rencontrer en ce pays-ci, ma chere enfant !

Me. DUBUISSON.

Peut-on vous y rendre quelque service ?

THIBAUT.

J'allions vous charcher pour ça, je vous l'amenois, & je ne sçavois pas que vous fussiais si bons amis.

Me. DUBUISSON.

Hé vraiment, c'est le neveu de Madame Desmartins.

THIBAUT.

De cette belle Madame qui a été tout ce Printemps cheux vous ?

CLITANDRE.

Ma tante a passé le Printemps chez toi ?

Me. DUBUISSON.

Elle y a été quinze jours ou trois semaines à prendre du lait, Monsieur.

M. THIBAUT.

Bon, palſangué du lait, vous vous gauſſez de nous : alle y prenoit bian de bon vin de Champagne, que de bian gros Monſieux appartiont de Varſailles. A la vérité drès que ſon mari la venoit voir, alle étoit toujours malade ; quand il n'y étoit plus, tatigué qu'alle ſe portoit bian ! Oh je ne m'étonne plus que vous ſoyais ſi fort amoureux, vous êtes de bonne race.

Me. DUBUISSON.

C'eſt un extravagant, ne prenez pas garde à ce qu'il dit.

CLITANDRE.

Ce ſont les affaires de mon oncle, Madame Dubuiſſon, ce ne ſont pas les miennes.

THIBAUT.

C'eſt bian dit, je ne ſommes pas ici pour ça, j'y ſommes pour notre compte.

Me. DUBUISSON.

Ce ne ſont pas les Vendanges qui vous attirent à Surêne, c'eſt l'amour qui vous y amene apparemment ?

CLITANDRE.

Oüi, ma chere Madame Dubuiſſon, vous voyez le plus amoureux de tous les hommes.

Me. DUBUISSON.

N'eſt-ce point à Mademoiſelle Thomaſſeau à qui vous en voulez ?

THIBAUT.

Ça n'eſt pas malaiſié à deviner, puiſque je ſommes enſemble.

CLITANDRE.

C'eſt elle-même que j'adore.

Me. DUBUISSON.

Vous n'êtes pas ſeul ici pour elle; il y a chez moi un de vos rivaux, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Un de mes rivaux?

Me. DUBUISSON.

Et qui vient pour l'épouſer même, il en a parole de ſon pere.

CLITANDRE.

C'eſt l'homme en queſtion, ce gendre qu'il attend.

THIBAUT.

Ça ſe pourroit bian, il faut que ce ſoit lymême.

CLITANDRE.

Ah, ma chere Dubuiſſon, je ſuis perdu, ſi nous ne trouvons moyen de rompre ce mariage.

Me. DUBUISSON.

Que faire pour cela? Je le voudrois de tout mon cœur. J'ai toujours été de vos amies, & je ne connois point ce nigaut-là; c'eſt un Provincial que la maîtreſſe des Coches m'a adreſſé, parce qu'il n'a point voulu d'abord aller chez ſon beau-pere, il ne l'a jamais vû, non plus que ſa maîtreſſe.

THIBAUT.

Je sçavons tout ça.

CLITANDRE.

Ne pourrions-nous point berner ce faquin-là ?

Me. DUBUISSON.

C'est une figure assez bernable.

CLITANDRE.

Le rebuter de son mariage, dégoûter de lui Monsieur Thomasseau, & le renvoyer à Gisors avec les étrivieres ?

THIBAUT.

Morgué que ça est bian pensé.

Me. DUBUISSON.

L'exécution est difficile. Votre l'Olive, n'est-il point ici ?

CLITANDRE.

Non, je suis seul, & je n'ai personne.

Me. DUBUISSON.

Mort de ma vie, nous aurions bon besoin de lui, c'est un joli homme, & notre Provincial entre ses mains auroit été bien régalé.

THIBAUT.

Bon, morgué faut-il tant de façons ? Vous dites que c'est un nigaut, n'est-ce pas ? Il y a aux trois Rois une vingtaine d'égrillards qui ne demandont qu'à se divartir ; ils avont des Musiciens, des Menêtriers, ce sont de bons enfans qui savont la meine d'aimer à rire : lâchons-les après ce benais-là, ils le feront desarter, sur ma parole.

Me. DUBUISSON.

Cela n'eſt pas mal imaginé : mais cela ne ſuffit pas.

THIBAUT.

Je m'en vois toujours leux en parler, tout coup vaille : ſi cela vous duit, je les mettrons en beſogne. Et venez-vous-y en, Monſieur, vous en connoîtrez queuqu'un peut-être.

CLITANDRE.

Je vais te ſuivre, tu n'as qu'à attendre.

SCENE VI.

Me. DUBUISSON, CLITANDRE.

CLITANDRE.

OH ça, ma chere Dubuiſſon, je n'ai rien de caché pour toi. Je ne roule dans le monde depuis quelque temps que par un excès de ſçavoir faire ; les affaires de ma famille ſont terriblement derangées, ce mariage-ci peut les rétablir : J'aime Mariane, elle eſt riche, l'affaire eſt ſérieuſe, il ne faut pas la manquer, tu feras contente.

Me. DUBUISSON.

Que pouvons-nous mettre en uſage pour cela ?

CLITANDRE.

Commençons par écarter le Provincial, & gagnons du temps.

Me. DUBUISSON.

Si nous avions quelque habile fourbe qui pût nous aider encore, je répondrois bien... Oh par ma foi vous êtes né coëffé, en voici un que le hazard nous adresse le plus à propos du monde.

SCENE VII.

CLITANDRE, Me. DUBUISSON, LORANGE.

CLITANDRE.

HE', comment ! c'est Monsieur de Lorange ; le plus habile empoisonneur qu'il y ait à Paris!

LORANGE.

Hé, serviteur, Monsieur Clitandre : Hé, comment vous en va ?

M. DUBUISSON.

Vous connoissez mon compere Lorange ?

CLITANDRE.

C'est un de mes intimes. Hé, que diantre viens-tu faire ici ?

LORANGE.

Voulez-vous que je vous parle franchement ? Je

ne le dirois pas à d'autres, mais à ma commere & à vous....

Me. DUBUISSON.

Il amene quelque petite Grisette en Vendange à Surêne, je gage.

LORANGE.

Non, par ma foi, je viens faire emplette de bon vin de Champagne.

CLITANDRE.

Emplette de bon vin de Champagne à Surêne ?

LORANGE.

Oüi parbleu, nous sommes plus de trente à Paris qui tirons nos vins de Champagne de ce païs-ci, & nous allons chercher les vins de Bourgogne par-delà Etampes.

Me. DUBUISSON.

Mon compere Lorange est de bonne foi, comme vous voyez.

CLITANDRE.

Tu es un éfronté marousle !

LORANGE.

Oh! ne vous fâchez point, Vous ne bûvez point de ces bons vins-là, vous autres, on n'en donne qu'à ceux qui les payent le mieux, & qui s'y connoissent le moins. A de petits maîtres de Paris, par exemple, à des filles de qualité de leur connoissance, à des enfans de famille qui prennent crédit, à des Abbés qui font porter des soupers en ville: il faut bien que tout passe.

CLITANDRE.

Tu en as bien fait paſſer l'année derniere à ce petit homme-là....

LORANGE.

Qui ?

CLITANDRE.

Ce petit homme à grande perruque, cet apprentif Magiſtrat qui faiſoit ſon cours de Droit chez toi, & qui donne à préſent des audiences dans l'amphiteâtre de l'Opera.

LORANGE.

Je ne ſçai qui vous voulez dire.

Me. DUBUISSON.

Il y en a tant comme cela dans le monde, que Monſieur de Lorange ne peut pas ſe ſouvenir qui c'eſt.

CLITANDRE.

Hé ! comment gouvernes-tu ce grand inutile, qui a l'air ſi déterminé ? qui attend que la paix ſoit faite pour ſe mettre dans les Mouſquetaires ?

LORANGE.

Il me doit de l'argent, mais il ſe déniaiſe. La peſte ! il ſoupe quelquefois chez la veuve d'un partiſan qui a arrêté ſes parties.

Me. DUBUISSON.

Cela eſt heureux, des parties arrêtées.

LORANGE.

Quand il vous plaira, vous qui avez tant d'avanta-

res, vous vous acquitterez de la même maniere de huit cens francs que vous me redevez.

CLITANDRE.

Moi? je ne t'en payerai que la moitié, tu m'as fait boire du vin de Surêne.

Me. DUBUISSON.

Nous avons affaire de lui, ne lui rabattez rien.

LORANGE.

Je me donne au diable, ce seroit conscience.

Me. DUBUISSON.

Qu'il vous aide à faire réüssir votre affaire seulement, vous serez bien-tôt quitte, sur ma parole.

LORANGE.

Parbleu, de tout mon cœur: De quoi s'agit-il?

Me. DUBUISSON.

Il s'agit de tromper un pere, & de berner un sot.

CLITANDRE.

De me faire épouser une fille riche & jolie, & d'être payé de ce que je te dois.

LORANGE.

Il n'y a rien que je ne fasse, vous n'avez qu'à dire.

Me. DUBUISSON.

Voici votre rival, allez rejoindre Thibaut; vous avez tous trois de l'esprit, vous concerterez ensemble ce qu'il faudra faire; & pour moi je vous livre votre homme dans quelque panneau que vous puissiez lui tendre.

SCENE VIII.

Me. DUBUISSON, VIVIEN, BASTIEN.

VIVIEN.

ALlons, Baſtien, ne me quittez pas, & marchez bien derriere moi, vous êtes mon laquais, au moins.

BASTIEN.

Aga, votre laquais, Monſieur Vivien, je ſis votre couſin, ne vous en déplaiſe, & quoique je ſois rouge vêtu....

VIVIEN.

Oüi, vous êtes mon couſin à Giſors, mais à Paris & chez le beau-pere, vous ſerez mon laquais, entendez-vous ?

BASTIEN.

Oüi, mon couſin.

VIVIEN.

Oüi, mon couſin ! Il faut dire : oüi, Monſieur ; ce benais-là !

BASTIEN.

Hé bien, oüi, Monſieur, je le dirai, mon couſin Vivien.

VIVIEN.

Voilà un petit fripon qui me feroit quelque af-

front, il vaut mieux que j'aille sans laquais chez le beau-pere. Rentrez, & ne sortez point que je ne sois revenu.

BASTIEN.

Non, non, je m'en vais tant seulement panser nos cavales, & je les menerai boire, mon cousin Vivien.

SCENE IX.

Me. DUBUISSON, VIVIEN.

Me. DUBUISSON.

VRaiment, Monsieur, vous avez là un petit domestique bien affectionné, & qui a bien soin de vos montures.

VIVIEN.

Ah! bon-jour, Madame. C'est un petit gueux du pays que j'ai amené à Paris par charité, pour le déniaiser seulement.

Me. DUBUISSON.

Cela est bien loüable, d'avoir ainsi de la charité pour vos parens.

VIVIEN.

Oh! il n'est mon parent que de fort loin. C'est le petit-fils de la fille d'un batard, qui étoit le fils d'une batarde de notre famille.

Me. DUBUISSON.

Voilà une belle généalogie !

VIVIEN.

Vous voyez-bien, qu'il n'eſt mon couſin que du côté gauche. Nous peuplons beaucoup du côté gauche, nous autres.

Me. DUBUISSON.

Je vous en félicite.

VIVIEN.

C'eſt pour m'empêcher de peupler comme ça ; que mon pere m'envoye à Paris, & qu'il me marie de ſi bonne heure ; car je n'ai encore que trente-huit-ans, afin que vous le ſçachiez.

Me. DUBUISSON.

C'eſt le bel âge pour ſe mettre en ménage.

VIVIEN.

Comme il n'y a plus que moi de mâle légitime dans la maiſon de la Chaponnardiere, on veut ſe dépêcher d'avoir de la race.

Me. DUBUISSON.

On a bien raiſon de ne pas laiſſer périr une ſi belle famille.

VIVIEN.

C'eſt une des bonnes de la Province, voyez-vous, nous avons eu tout de ſuite quatre Baillifs de Giſors, & autant de Médecins, tous de pere en fils : cela eſt beau, Madame ?

Me. DUBUISSON.

Comment, beau ! je ne ſçache rien de plus noble. Monſieur Thomaſſeau ſera bien-heureux, d'avoir pour gendre Monſieur Vivien de la Chaponnardiere.

VIVIEN.

Sa fille eſt-elle jolie, Madame ? j'aime les jolies filles.

Me. DUBUISSON.

Vous en jugerez par vous-même.

VIVIEN.

Elle eſt ſage, au moins ? Car à Paris, on dit que les filles ſont diablement égrillardes.

Me. DUBUISSON.

Mais à Paris, comme dans votre famille, on peuple quelquefois du côté gauche.

SCENE X.

Me. DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE en naine.

LORANGE.

BOn-jour, Madame Dubuiſſon.

VIVIEN.

Voilà une figure aſſez drôle.

Me. DUBUISSON *à part.*

C'est Lorange, je pense.

LORANGE.

On m'a dit que mon petit mari de Gisors étoit chez vous, Madame Dubuisson. Pourquoi ne me vient-il donc pas voir, cet animal là ? Voilà un plaisant sôt ! Oh ! Que je m'en vais lui apprendre à vivre !

Me. DUBUISSON.

Allons, Monsieur, voilà votre maîtresse ; saluez-là donc.

VIVIEN.

Comment, Madame !

Me. DUBUISSON.

C'est Mademoiselle Thomasseau, que vous venez épouser.

VIVIEN.

Quoi, ce l'est là ?

Me. DUBUISSON.

Elle-même ; abordez-là donc ?

VIVIEN.

Vous vous mocquez de moi.

LORANGE.

Qui est cet original-là, Madame Dubuisson ?

Me. DUBUISSON.

C'est votre petit mari de Gisors, Monsieur Vivien de la Chaponnardiere, que je vous présente.

LORANGE.

Ah, le plaisant visage ! Il faut donc que j'épouse

ce gobin-là ? Quel animal ! Quel brutal ! A-t'il une langue ? Sçait-il parler, ce pauvre benais ?

VIVIEN.

Elle est folle, Madame ? Comme elle me traite !

Me. DUBUISSON.

Les filles de Paris sont vives, comme vous voyez, & c'est bien autre chose quand elles sont femmes.

LORANGE.

Hé bien, me fera-t'il honnêteté ? Me fera-t'il compliment ? C'est une buche, je pense, je ne veux point d'un mari comme celui là ; il ne remuë non plus qu'une souche.

Me. DUBUISSON.

Elle a raison : démenez-vous donc un peu, parlez-lui.

VIVIEN.

Que voulez-vous que je lui dise ? à deux de jeu ; si elle ne veut point de moi, je ne veux point d'elle. Adieu, Mademoiselle Thomasseau. Hola, hé, Bastien, brides nos bêtes.

LORANGE.

Non, Monsieur de Gisors, non, vous ne partirez pas comme cela, il faut que vous voyiez mon papa Thomasseau auparavant : votre mine le réjoüira, car elle est fort drôle.

VIVIEN.

Parbleu, la vôtre est plus ridicule que la mienne ; je n'ai ni surot, ni malandre.

LORANGE.

Vous êtes un peu tortu-bossu : mais on vous redressera, ce n'est pas une affaire.

VIVIEN.

Redressez-vous vous-même le corps & l'esprit, avant que de parler des autres.

LORANGE.

Que je me redresse, moi ? moi ? que je me redresse ! Que veut-il dire, cet impertinent-là, Madame Dubuisson ? Je lui pourrois bien donner de mon bâton sur les oreilles.

Me. DUBUISSON.

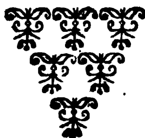
Hé, Mademoiselle, ne vous emportez pas, c'est un Provincial qui ne sçait ce qu'il dit.

LORANGE.

Patience, patience, qu'il m'épouse, je le froterai bien quand je serai sa femme.

VIVIEN.

Oh, par ma foi, je lui permets de m'assommer si cela arrive.



SCENE XI.

Me. DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE, THIBAUT, boiteux avec un manteau noir, & une emplâtre sur l'œil.

LORANGE.

AH ! Vous voilà, papa Thomasseau, venez-vous-en un peu morigéner votre gendre, il perd le respect, je vous en avertis.

THIBAUT.

On viant de me dire qu'il est arrivé, & il m'est avis qu'il devroit être cheux nous.

LORANGE.

C'est un petit impoli qui ne sçait pas vivre ; ses grossieretés me font quitter la place. Votre servante, Madame Dubuisson, jusqu'au revoir, Monsieur de la Chaponnardiere.

THIBAUT.

Alle est un peu miévre, parce qu'alle est jeune : mais en grandissant, ça changera. Votre valet, notre gendre.

VIVIEN.

Monsieur, je suis votre serviteur. Quoi, Madame, c'est-là Monsieur Thomasseau ? ce l'est là ?

Me. DUBUISSON.

Oüi, lui-même, votre beau-pere.

VIVIEN.

Par ma foi, voilà une vilaine famille.

THIBAUT.

Hé bian, qu'est-ce, à qui an a-vous donc ? Comment se porte le bon-homme de pere ? est-il toujours aussi libartin, aussi yvrogne que de couteume ?

VIVIEN.

Mon pere, yvrogne ?

THIBAUT.

Vous ly ressemblez comme deux goûtes d'iau ; & n'an dit que vous ne valez par mieux que ly. Mais ma fille est une diablesse qui vous rangera ; ne voûs boutez pas en peine.

VIVIEN.

Je n'y comprend rien, c'est une espece de Paysan, que le beau-pere..

Me. DUBUISSON.

Oh, dame, la maison de Thomasseau n'est pas si noble que la vôtre, il y a bien à dire.

VIVIEN

Oüais.

THIBAUT.

Le gendre n'est morgué pas content d'avoir fait le voyage.

VIVIEN.

Ce n'est point avec ces gens-là que mon pere a

conclu mon mariage assurément, il y a quelqu'autre Thomasseau, Madame.

Me. DUBUISSON.

S'il y en a, c'est donc comme chez vous, du côté gauche : mais les Thomasseau, en ligne directe, sont de Surêne ; je n'en connois point d'autres.

SCENE XII.

Me. DUBUISSON, CLITANDRE en breteur, *THIBAUT, VIVIEN, LORANGE* encore en naine.

LORANGE.

VOilà mon cousin l'Officier que j'amene voir mon prétendu.

CLITANDRE.

Comment, têtebleu, voilà un garçon bien-fait, & de bonne mine ; par la corbleu, il a bon dos pour porter le mousquet dans notre Compagnie ; jarnibleu, que vous avez bien choisi, mon oncle ! Serviteur, cousin.

VIVIEN.

Cousin.... Je vous baise les mains, Monsieur Est-ce encore là un Thomasseau, Madame ?

Me. DUBUISSON.

Comment ! C'est le Chevalier Thomasseau, ce

fameux, ce brave, Officier aux Gardes de son métier? Anspessade de la Colonelle, qui tue régulierement deux hommes toutes les semaines.

VIVIEN.

Deux hommes toutes les semaines!

Me. DUBUISSON.

Oüi, tout au moins, cela va bien là, l'un portant l'autre.

VIVIEN.

Miséricorde! Où mon pere m'a-t'il envoyé? La vilaine famille!

CLITANDRE.

Parbleu, mon oncle, il faut que j'enyvre le cousin pour faire connoissance.

THIBAUT.

Oüi dà, il faut bian commencer par queuque chose.

CLITANDRE.

Allons, ventrebleu, cousin, allons boire ensemble.

VIVIEN.

Monsieur, je vous remercie: mais....

CLITANDRE.

Oh, par lasambleu, vous viendrez, car j'y ai regardé.

VIVIEN.

Je ne bois jamais, Monsieur.

CLITANDRE.

Mais, vous fumez quelquefois, du moins?

VIVIEN.

Oh, point du tout, je vous assure.

CLITANDRE.

Maugrébleu, voilà un sot animal de cousin, il ne sçait rien faire.

LORANGE.

C'est un nigaut, qui est frais émoulu de la Province, mais vous me le dégourdirez, cousin.

CLITANDRE.

Ah, ah! palsambleu, je vous en répons. Vous ne prétendez pas faire si-tôt la nôce, mon oncle?

THIBAUT.

Non palsangué, rian ne presse.

CLITANDRE.

Il faut auparavant qu'il fasse trois ou quatre campagnes dans notre Régiment : ne vous mettez pas en peine, je le ferai assommer, ou j'en ferai quelque chose.

VIVIEN.

Trois ou quatre campagnes, moi! ma chere Madame.

Me. DUBUISSON.

Voilà comme le Chevalier Thomasseau fait des recruës.

CLITANDRE.

Allons : Hé, marchez à moi, cousin.

VIVIEN.

Au secours! A moi, Bastien, misericorde!

CLITANDRE.

Comment ? palſambleu, vous faites rebellion !

VIVIEN.

Ma chere Madame, revanchez-moi.

Me. DUBUISSON.

Faites ce qu'il vous dit, ne le mettez pas en colere ; il n'a encore tué perſonne, & voilà bien-tôt la fin de la ſemaine.

VIVIEN.

Ah ! le maudit pays, le maudit pays !

LORANGE.

Donnez-moi la main, mon petit mari, ne vous faites point tirer l'oreille.

Me. DUBUISSON *à Clitandre.*

Voilà Monſieur Thomaſſeau, tout eſt perdu.

CLITANDRE.

Ma tante & ma ſœur ſont avec lui. Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Me. DUBUISSON.

Je vous en rendrai compte, allez-vous en : qu'elles ne vous voyent point dans cet équipage.



SCENE XIII.

Me. DUBUISSON, Me. DESMARTINS, ANGELIQUE, M. THOMASSEAU.

Me. DESMARTINS.

HE' ! Te voilà, Madame Dubuisson, j'ai fait mettre mon carrosse chez toi.

Me. DUBUISSON.

Apparemment, Madame, M. Thomasseau m'ôte l'avantage de vous y donner un appartement ?

Me. DESMARTINS.

Je me partage, Madame Dubuisson, J'ai passé tout le Printemps chez toi, je viens passer chez Monsieur Thomasseau les Vendanges avec ma niéce, & en équipage de Vendangeuses, comme tu vois.

M. THOMASSEAU.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, Madame, & vous serez toujours la maîtresse de tout ce qui dépendra de moi.

Me. DESMARTINS.

Il faut avoüer que Monsieur Thomasseau est la politesse & la galanterie même.

M. THOMASSEAU.

Ah ! Madame.

Me. DUBUISSON.

Il a assez vêcu pour sçavoir vivre. Mais, Madame, cette jeune personne est donc votre niéce ?

Me. DESMARTINS.

Oüi, ma chere. Allons, ma niéce, saluez Madame Dubuisson, c'est une bonne personne que vous ne serez pas fâchée de connoître dans la suite.

ANGELIQUE.

Il suffit qu'elle soit de vos amies, pour me donner bonne opinion de son mérite.

M. THOMASSEAU.

N'est-ce pas là un aimable enfant, Madame Dubuisson ?

Me. DUBUISSON.

On ne peut l'être davantage.

M. THOMASSEAU.

N'est-il pas vrai ? Oh ça, Mesdames, voilà la maison de votre petit serviteur, nous y serons plus commodément qu'ici.

ANGELIQUE.

Je meurs d'impatience d'embrasser Mademoiselle votre fille.

M. THOMASSEAU.

Elle sera ravie d'avoir l'honneur de vous faire la réverence.

Me. DESMARTINS.

Nous nous verrons, Madame Dubuisson.

Me. DUBUISSON.

M^e^. DUBUISSON.

Votre ſervante, Madame.

M. THOMASSEAU.

Attens-moi ici, ma voiſine, j'ai quelque choſe à te dire.

SCENE XIV.

Me. DUBUISSON ſeule.

LE pauvre Monſieur Thomaſſeau eſt en aſſez bonne main. Madame Deſmartins, & ſa petite niéce le meneront loin s'il veut les ſuivre: elles ne s'attendent pas à trouver Clitandre en ce pays-ci: mais il eſt bon Prince. Son rival & ſon amour l'occupent trop pour lui laiſſer le temps de ſonger à troubler la fête. Mais voici déja le bonhomme, quelle confidence me veut-il faire?



SCENE XV.

M. THOMASSEAU, MADAME DUBUISSON.

M. THOMASSEAU.

OH çà, ma chere voisine, tu connois les Dames qui sont chez moi ?

Me. DUBUISSON.

Oüi, Monsieur. Madame Desmartins c'est la plus vertueuse personne du monde, sage, honnête, douce, complaisante, l'esprit bien fait, l'humeur enjoüée, les manieres engageantes. Je ne sçai pas où vous avez pêché cette connoissance-là : mais vous avez fait là une bonne trouvaille.

M. THOMASSEAU.

Je choisis bien mes gens, dis, n'est-il pas vrai ? Et la petite niéce, qu'en dis-tu ?

Me. DUBUISSON.

Je ne la connoissois pas : mais j'en ai oüi parler mille fois à sa tante. C'est un petit modele de perfection, c'est la sagesse en mignature, une fille élevée comme une Princesse, un cœur de Reine. Elle possede elle seule assez de talens pour rendre une douzaine de filles des plus accomplies.

M. THOMASSEAU.

Tu me ravis, Madame Dubuisson, de m'en parler de cette maniére.

Me. DUBUISSON.

Comment donc, Monsieur, quel interêt prenez-vous...

M. THOMASSEAU.

Je te prie de la nôce, Madame Dubuisson.

Me. DUBUISSON.

Quoy, vous épousez la petite niéce ?

M. THOMASSEAU.

Oüi, mon enfant, ne suis-je pas bien heureux ?

Me. DUBUISSON.

Ah ! que ce parti-là vous convient bien, Monsieur ! & que vous allez passer agréablement le reste de vos jours !

M. THOMASSEAU.

Je t'en répons. Je me défais de ma fille, & je l'envoye dans le fonds de la Province.

Me. DUBUISSON.

Quelle conduite !



SCENE XVI.

Me. DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN.

VIVIEN *derriere le Théâtre.*

A L'aide ! au secours ! à la force !

M. THOMASSEAU.

Quel bruit confus est-ce là ?

Me. DUBUISSON *à part.*

Ah ! Monsieur de la Chaponnardiere est échapé ; nous allons voir de belles affaires.

VIVIEN.

Hé, par charité, Monsieur, Madame, ayez pitié de moi.

M. THOMASSEAU.

Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur, à qui en avez-vous ?

VIVIEN.

Ah ! je n'en puis plus.

Me. DUBUISSON *à part.*

Voilà le gendre & le beau-pere aux prises ; allons avertir Clitandre des sentimens où Monsieur Thomasseau est pour sa famille.



SCENE XVII.

M. THOMASSEAU, VIVIEN.

M. THOMASSEAU.

QUe vous a-t-on fait ? Qui êtes-vous, Monsieur ?

VIVIEN.

Je suis un honnête homme de Normandie, Monsieur.

M. THOMASSEAU.

De Normandie ?

VIVIEN.

Oüi, Monsieur, & pour mes péchés je suis venu ici dans le dessein d'épouser la fille d'un Monsieur Thomasseau, qui est le plus grand coquin le plus grand maraud...

M. THOMASSEAU.

Comment donc, Monsieur, prenez garde à ce que vous dites.

VIVIEN.

C'est la vérité, Monsieur, il a une fille qui est la créature la plus maussalle, & la plus effrontée...

M. THOMASSEAU.

Monsieur...

VIVIEN.

Et un coquin de cousin qui est un homme à pendre ; c'est bien la plus détestable famille que cette famille-là.

M. THOMASSEAU.

Vous êtes un fripon, & un insolent, de parler de gens d'honneur comme vous faites, & je vous ferai donner mille coups de bâton, afin que vous le sçachiez.

VIVIEN.

Que la peste m'étouffe, si je ne vous dis vrai. Vous ne connoissez point ces gens-là, Monsieur, si vous les aviez vûs seulement.

M. THOMASSEAU.

Et sçavez-vous bien que je suis Monsieur Thomasseau, moi qui vous parle ?

VIVIEN.

Non, non, Monsieur, ce n'est pas vous, je viens de le quitter ; il est aux trois Rois avec sa fille & des soldats aux Gardes.

M. THOMASSEAU.

Voilà un maraud qui a perdu l'esprit, ou qui vient ici pour m'insulter.

VIVIEN.

Tenez, il est borgne & boiteux, Monsieur Thomasseau ; je viens de le quitter, vous dis-je.

M. THOMASSEAU.

Il y a ici quelque chose que je ne comprens point.

VIVIEN.

Et sa fille a le visage de travers, elle est bossuë, naine & boiteuse.

M. THOMASSEAU.

C'est une piéce qu'on m'a voulu faire.

VIVIEN.

Vous avez l'air d'un honnête homme, Monsieur, je vous demande votre protection contre ces canailles-là.

M. THOMASSEAU.

Il faut en rire malgré moi. Oüi je vous l'accorde, c'est quelque plaisanterie qu'on vous a faite. Vous êtes nouveau débarqué en ce pays-ci, quelques égrillards ont voulu rire à vos dépens & aux miens.

VIVIEN.

Il y a de méchantes gens. Pour moi, Monsieur, je suis sans malice.

M. THOMASSEAU.

Je le vois bien. Oh ça, c'est moi qui suis Monsieur Thomasseau, encore une fois.

VIVIEN.

Et moi, Monsieur Vivien de la Chaponnardiere.

M. THOMASSEAU.

Ma fille eſt jeune & belle, & n'eſt ni naine ni boſſuë.

VIVIEN.

En ce cas-là je viens pour être votre gendre, & voilà une lettre de mon pere.

M. THOMASSEAU.

Je reconnois ſon ſeing & ſon écriture.

SCENE XVIII.

Me. DUBUISSON, CLITANDRE, M. THOMASSEAU, VIVIEN.

Me. DUBUISSON *à Clitandre.*

CEla eſt comme je vous le dis, entrez dans le logis, votre tante & votre ſœur y ſont, & vous ne riſquez rien.

CLITANDRE.

Mais ſi ce gendre malotru...

Me. DUBUISSON.

Il ne le ſera pas, je vous en répons : le voilà encore avec Monſieur Thomaſſeau ; entrez, vous dis-je, & nous laiſſez faire.



SCENE XIX.

Me. DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN.

Me. DUBUISSON.

HE' bien, avez-vous sçû ce qu'avoit cet honnête Monsieur, pour faire tant de bruit ?

M. THOMASSEAU.

C'est le fils d'un de mes amis, ma voisine, qui vient ici pour être mon gendre.

VIVIEN.

Je vous le disois bien moi, que le Thomasseau de tantôt n'étoit pas le véritable, & qu'il y en avoit quelqu'autre.

Me. DUBUISSON.

Je vous félicite de l'avoir trouvé.

VIVIEN.

Si je vous en avois crû pourtant... Ecoutez; je crois que vous êtes une friponne, Madame.

M. THOMASSEAU.

Comment, mon gendre ?

VIVIEN.

Elle étoit de complot avec vos cadets, ces vilains Thomasseaux que je vous ai dit.

SCENE XXIV.

M. GRIFFARD, CIDALISE, L'OLIVE en Marinier, *CLITANDRE & ERASTE* en Paysans, *LE TABELLION*, & plusieurs personnages de la nôce.

L'OLIVE.

Allons, Monsieur le Tabellion, jarnigué trémoussez-vous donc? Faites votre charge: est-ce que ce contrat n'est pas encore bâti? A quoi tient-il que je ne le signions? Je sommes ici pour ça.

LE TABELLION.

Oh, doucement, s'il vous plaît, n'engendrons point de chaleur de foye, il faut rendre l'honneur à qui il appartient, Monsieur le Marinier.

L'OLIVE.

Hé bien morgué, rendez-le donc, cet honneur; afin que j'en soyons quittes, & que je commencions le prélude de la nôce.

LE TABELLION.

Nous avions promis à votre nourricier, Madame, ... la peine de bouter-là votre

CIDALISE.

Priez Monsieur de signer le premier, je signerai ensuite.

L'OLIVE.

Si Monsieur a assez de bonté que de vouloir bian nous faire st'honneur-là, quoique je n'en soyons pas daignes...

M. GRIFFARD.

Oüi dà, donnez, donnez, il suffit que ce soit le fils de la nourrice de Madame.

L'OLIVE.

Tatigué elle vous a fait une belle nourriture; n'est-ce pas?

M. GRIFFARD.

Je signerai quand vous voudrez notre contrat de mariage aussi aveuglément que celui-là.

CIDALISE.

Vous ne hazarderiez pas plus qu'à signer celui-ci, je vous assure.



SCENE XXV.

M. GRIFFARD, CIDALISE, CLITANDRE, ERASTE, MARIANE, CHONCHETTE, FROSINE, L'OLIVE, LE TABELLION, &c.

FROSINE.

VOilà ces Demoiſelles que je vous amene, Monſieur.

L'OLIVE *bas à Froſine.*

Tout va bien. Va-t-en vîtement avertir Madame Argante de ce qui ſe paſſe, & nous l'envoie ici, nous aurons beſoin d'elle pour le dénouëment.

FROSINE.

Il faudra qu'elle ſoit bien égarée, ſi je ne la trouve.



SCENE XXVI.

M. GRIFFARD, CIDALISE, CLITANDRE, ERASTE, MARIANE, CHONCHETTE, L'OLIVE, LE TABELLION, &c.

CHONCHETTE.

VOus nous envoyez querir pour être de la nôce. Et est-ce que vous vous mariez, mon parrain ?

M. GRIFFARD.

Non, c'est vous qu'on va marier ; faites-la signer aussi, Monsieur le Tabellion. Là, signez, petite fille.

CHONCHETTE.

Volontiers ; je ne me fait pas prier, comme vous voyez. Et ne signez-vous pas, ma chere bonne ?

M. GRIFFARD.

Oüi, oüi, elle signera.

MARIANE.

Moi, mon pere ?

M. GRIFFARD.

Oüi, vous-même, signez, vous dis-je.

MARIANE.

A moins que vous ne me le commandiez absolument, mon pere...

M. GRIFFARD.

Hé, oüi, oüi, je vous le commande. Que de façons ? quand ce seroit vous qu'on marieroit vous n'en feriez pas davantage. Et le marié & la mariée ne signent-ils pas, eux ?

L'OLIVE.

Ils signeront une autrefois : Vela assez d'écritures pour un contrat de village ; je n'y voulons pas tant de façons, nous autres. Allez vous-en sarrer ça, Monsieur le Tabellion, & puis vous viandrez boire un coup. J'allons toujours commencer en vous attendant, faites vîte.

à M. Griffard.

Avec votre parmission, Monsieur, j'ons le cœur en joie, excusez si je prenons la libarté...

M. GRIFFARD.

Vous faites fort bien, mes enfans, réjoüissez-vous, & tâchez de divertir cette aimable personne, vous ne me sçauriez faire plus de plaisir. Allons, qu'on apporte du vin & des siéges, & qu'on fasse comme il faut les honneurs de la Foire, & de la nôce.

L'OLIVE.

Du plus gaillard, Messieurs les Menêtriers, vive la joie.

L'OLIVE chante.

O l'heureux jour que le jour d'aujourd'hui !
Que Monsieur Griffard est bon-homme,
Voyez-vous comm
Il fait les honneurs de chez lui :
Que Monsieur Griffard est bon-homme.
O l'heureux jour que le jour d'aujourd'hui !

SCENE DERNIERE.

M. GRIFFARD, CIDALISE, MARIANE, CLITANDRE, ERASTE, CHONCHETTE, Me. ARGANTE, L'OLIVE.

Me. ARGANTE.

QU'est-ce que c'est donc que tout ceci ? Frosine vient de me conter de jolies choses.

ERASTE.

Frosine ! l'Olive !

L'OLIVE.

Oüi, Monsieur, c'est de mon ordonnance.

Me. ARGANTE.

Où est-il ce scélerat, que je le dévisage ?

M. GRIFFARD.

Madame Argante en ce pays-ci, quel contre-temps !

Me. ARGANTE.

Oh ce n'est pas à vous à qui j'en veux, ne craignez rien.

M. GRIFFARD.

A qui en voulez-vous donc, Madame, & pourquoi venir troubler un divertissement ?

Me. ARGANTE.

La bonne dupe que vous êtes avec votre divertissement.

M. GRIFFARD.

Comment donc dupe ? Que voulez-vous dire ?

Me. ARGANTE.

Sçavez-vous bien quel contrat vous venez de signer, vieux fou ?

M. GRIFFARD.

Madame Argante ?

Me. ARGANTE.

Le contrat de votre fille, & d'un perfide qui vous fourbe.

M. GRIFFARD.

Le contrat de ma fille ! Vous ne sçavez ce que vous dites, laissez-nous en repos avec vos visions, que diable.

Me. ARGANTE.

Je ne sçai ce que je dis ! N'est-ce pas là Eraste ? Répons, traître, répons ?

ERASTE.

Hé bien oüi, Madame, je suis Eraste.

M^e. ARGANTE.

Et tu as l'insolence de m'amener ici pour me trahir à ma barbe, petit vilain ?

ERASTE.

Vous y êtes venuë malgré moi, Madame, & je ne vous trahis point, je ne vous ai jamais aimée.

M^e. ARGANTE.

Ah! je suis morte.

M. GRIFFARD.

Que veut dire ceci, Mariane ?

MARIANE.

Je ne sçai, mon pere, vous m'avez commandé de signer, je me suis fait un devoir de vous obéir.

M. GRIFFARD.

Ah! je suis trahi! je le vois bien.

L'OLIVE.

Allez, allez, Monsieur, ce n'est qu'une bagatelle, & cela ne doit pas vous empêcher de continuer la nôce. Sans rancune, venez vous-en danser les rigotets, Madame Argante.

M^e. ARGANTE.

Ah! tu t'en mêles aussi, toi, pendart.

M. GRIFFARD.

Comment ? Et c'est mon coquin de l'Olive, je pense ?

L'OLIVE.

Vous l'avez devinez, Monsieur, c'est moi-même; mais je n'ai pas signé pour vous cette fois-ci, vous avez bien signé vous-même.

M. GRIFFARD.

Ah! Cidalise, vous avez aidé à me tromper; mais je vous pardonne tout, pourvû que vous consentiez à m'épouser.

CIDALISE.

Volontiers, Monsieur, je ne demande pas mieux; mais il faut attendre que je sois veuve.

M. GRIFFARD.

Comment veuve! vous êtes donc mariée?

CIDALISE.

Depuis huit jours je suis votre niéce, je ne puis pas si-tôt devenir votre femme.

M. GRIFFARD.

Ma niéce!

CLITANDRE.

Vous ne pouvez désaprouver le choix que j'ai fait, mon oncle, puisqu'il est si fort de votre goût.

M. GRIFFARD.

Ote-toi de mes yeux, misérable, ôte-toi de mes yeux.

Me ARGANTE.

Nous sommes les dupes de tout ceci, Monsieur Griffard, & je ne sçai pas comment vous l'entendez.

L'OLIVE.

Ma foy vous êtes faits l'un pour l'autre, associez vos chagrins & vos infortunes, c'est le meilleur parti que vous puissiez prendre.

M. GRIFFARD.

Le voulez-vous, Madame ? je donnerai tout mon bien à ma filleule.

Me. ARGANTE.

Voilà qui est fait, Monsieur, j'y consens pour faire enrager toute votre famille.

L'OLIVE.

En attendant l'effet de ces menaces, profitons du temps present nous autres ; & continuons de nous réjoüir, puisque nous avons réüssi dans notre entreprise.





CHANSONS
DU DIVERTISSEMENT.

L'OLIVE chante.

Haut le pied, belle Alison,
Pour gambader, rire & boire,
Vive la Foire
De Besons.
On y danse
En cadence,
On s'y balance
Sur le gazon.
L'Amour y fait un doux commerce,
Fille qui tombe à la renverse
N'en a pas plus mauvais renom.
Vive la Foire de Besons.

L'Olive & Alison dansent ensemble, après quoi Chonchette & une petite Espagnolette, & une autre petite fille dansent une Gigue, & ensuite l'Espagnolette danse seule une Sarabande.

UN MARINIER chante.

Que l'amour qu'on fait au Village,

Est un amour doux & plaisant
Les soupirs n'y sont point en usage;
Et quand on veut tâter du mariage,
Le contrat s'y fait brusquement.
Non, non rien n'est si charmant
Que l'amour qu'on fait au Village.

Cette chanson est suivie d'une entrée de Dame Gygogne, qui danse seule; ensuite de quoi une petite Bateliere s'avance au bord du Théâtre entre l'Olive & un Marinier.

LE MARINIER chante.

Entrons tous deux, belle Isabeau,
Dans ton bateau,
Et nous irons chercher sur l'eau
Quelque Anguille, ou quelque Barbeau.
Tout doit se rendre
A tes attraits,
Tu n'as qu'à tendre
Tes filets.
Si les poissons s'échapent de tes rets,
Les cœurs du moins s'y viendront prendre.

L'OLIVE chante.

Quand on est gaillarde & gentille,
Il ne faut point d'autre hameçon.

Bien souvent la plus jeune fille
Attrape le plus vieux poisson.

Deux petits garçons vêtus en Bergers dansent un Menuet avec Chonchette & la petite Espagnolette. Le Menuet fini, tous les Acteurs & Actrices se prennent par la main, & dansent en rond, sur les chansons suivantes.

Filles qui cherchez des maris,
Ici l'on en achette.
Ils sont aussi bons qu'à Paris,
Filles qui cherchez des maris,
Souffrant chez eux les Favoris
D'une femme coquette.
Filles qui cherchez des maris,
Ici l'on en achette.

LE MARINIER chante.

Les vieillards n'y sont point admis,
Filles qui cherchez des maris,
Ils sont loups garoux & rigris,
De mauvaise défaite.
Filles, qui cherchez des maris,
Ici l'on en achette.

L'OLIVE chante.

Il en est des grands, des petits,
Filles, qui cherchez des maris,

Et que l'on donne à juste prix,
Venez en faire emplette.
Filles qui cherchez des maris,
Ici l'on en achette.

Tous les Acteurs & les Actrices de la Comedie & du Divertissement sortent du Théâtre en dansant, & en se tenant par la main.

L'OLIVE adresse ce dernier couplet à l'assemblée.

vous qui deviendrez maris,
Qui croyant prendre serez pris,
A caution dans ce pays
Les filles sont sujettes.
Vieillards qui deviendrez maris
Mettez bien vos lunettes.





AUGMENTATION DES AIRS
DE LA COMEDIE
DE LA FOIRE DE BESONS.

Maris que Venus domine,
Craignez le sort de Vulcain.
Tel qui se leve du matin
Pour courir après sa voisine,
Trouve souvent en son chemin
Que sa femme est plus libertine,
Qu'il n'est libertin.
Maris que Venus domine,
Craignez le sort de Vulcain.

LE CHEVALIER.

Ah, morbleu, que j'ai de chagrin !

Hé pourquoi, Chevalier ? Vous êtes si bien avec Madame Guillemin ?

Nous n'aurons point de bon vin.
Plaignons, plaignons notre cruel destin,
tin, tin, tin, tin.
Terelin tin, tin. Terelin tin, tin.
La vigne a des angelures,

Que ferons-nous cet hyver ?
Notre vin sera trop verd,
Et nos filles seront trop mures,
Robin turelure, lure.

Couplets ajoutés, sur l'air : Filles, qui cherchés des Maris.

Filles qui venez à Besons,
Gardez-vous du naufrage.
Troussez bien haut vos cotillons ;
Filles qui venez à Besons.
Il faut quand le Bac coule à fonds
Se sauver à la nage.
Filles qui venez à Besons,
Gardez-vous du naufrage.

Prenez bien vos précautions,
Filles, qui venez à Besons.
Tous les oiseaux des environs
Disent par leur ramage,
Filles, qui venez à Besons,
Gardez-vous du naufrage.

Belles, dont les maris fripons
Vont chercher fortune à Besons ;
Si dans la même intention
Vous faites le voyage,
Profitez de l'occasion
Sans crainte du naufrage.

FIN.

LES
VENDANGES
DE
SURESNE,
COMEDIE.



ACTEURS.

M. THOMASSEAU.

MARIANE, sa fille.

THIBAUT, jardinier de Monsieur Thomasseau.

CLITANDRE, amant de Mariane.

Me. DESMARTINS, tante de Clitandre & d'Angelique.

ANGELIQUE, sœur de Clitandre.

Me. DUBUISSON, cousine de Thibaut.

M. VIVIEN, Provincial.

BASTIEN, son cousin.

LORANGE, ami de Madame Dubuisson.

Vendangeurs & Vendangeuses.

La Scene est à Suréne.



LES VENDANGES DE SURESNE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

M. THOMASSEAU, THIBAUT.

M. THOMASSEAU.



OH çà, mon pauvre Thibaut, aye un peu l'œil à tout, mon enfant, & prend garde qu'il ne se fasse aucun dégât dans la maison.

THIBAUT.

Mais palsangué, Monsieu, comment l'enten-

dez-vous, donc ? Vous n'avez qu'un arpent de veigne à Surêne, pour tout potage ; & je crois, dieu me pardonne, que la moitié de Paris viendra cheux vous en vendange. Sur ce pied-là, je n'avons que faire d'aller au Pressoir, & j'aurons nos futailles de reste.

M. THOMASSEAU.

Paix, tais-toi, j'ai mes raisons pour faire tous ces préparatifs, & je suis à la veille de conclure une bonne affaire.

THIBAUT.

Oh, je ne dis plus rian. Je m'étonnois aussi que vous fissiais les honneurs de votre maison de si bon courage ; car vous êtes un tantinet ladre, de votre naturel : mais baste, il n'est chere que de vilain, comme on dit ; & quand vous vous y boutez une fois, tout y va par écuelles.

M. THOMASSEAU.

Que dirois-tu si j'allois me marier, Thibaut ?

THIBAUT.

Vous remarier, Monsieur ! bon, queu conte.

M. THOMASSEAU.

Ce n'est point un conte, c'est une vérité.

THIBAUT.

Vous vous gaussez, Monsieur, ça ne peut pas être.

M. THOMASSEAU.

Cela est, te dis-je.

THIBAUT.

Morgué tant pis ; vous êtes donc bian incorrigible ?

M. THOMASSEAU.

Comment, que veux-tu dire ?

THIBAUT.

Vous avez déja eu deux femmes qui vous avons fait enrager. La premiere étoit diablesse, parce qu'alle avoit trop de vartu. Vous avez fait le diable avec l'autre, parce qu'alle n'en avoit pas assez. Queulle espece de femme voulez-vous encore prendre ?

M. THOMASSEAU.

La plus jolie personne du monde, douce, honnête, spirituelle.

THIBAUT.

Hom, je crois bian que vous le voudriais : mais c'est un animal bian rare, qu'une femme comme ça ; je ne dis pas qu'il n'y en ait queuqu'une : mais je ne crois pas qu'on vous la garde.

M. THOMASSEAU.

Tu changerois de sentiment si tu avois vû celle que j'aime.

THIBAUT.

Acoutez, faites-là moi voir avant que de la prendre, je vous en dirai ce qui en sera, tout à la franquette. Voyez-vous, nous autres Paysans des environs de Paris, je nous connoissons mieux en

femmes que parsonne, j'en voyons tant de toutes les façons. C'est morgué une marchandise bian trompeuse.

M. THOMASSEAU.

Tu la verras, & dès aujourd'hui elle doit venir ici faire vendange.

THIBAUT.

J'entens bian, c'est pour elle que la fête se fait.

M. THOMASSEAU.

Justement.

THIBAUT.

Je boute d'abord le nez dessus, n'est-ce pas ? Mais, s'il vous plaît, Monsieu, en vous chargeant de l'embarras d'une femme, ne vous déchargez-vous point de sty de votre fille, alle est en âge d'être mariée ; & quand une poire est mûre, si on ne la cueille, alle tombe d'alle-même, comme vous sçavez.

M. THOMASSEAU.

Je songe aussi à marier ma fille, & le mari que je lui destine devroit être ici, je l'attens de jour en jour.

THIBAUT.

Et quelle acabie de mari lui baillez-vous, s'il vous plaît ? S'il n'est pas à sa fantaisie, alle en prendra queuque autre avec stilà ; & s'ils se trouvont deux maris pour un, hem, ça fera du grabuge.

M. THOMASSEAU.

Mariane est une fille bien élevée, qui fera toujours tout ce que je voudrai.

THIBAUT.

Alle eſt une fille bian élevée, mais alle eſt une fille ; & j'ai queuque opignion qu'alle a queuque jeune drôle dans la fantaiſie.

M. THOMASSEAU.

Hé, qui t'a fait prendre cette opinion-là ?

THIBAUT.

Oh, je ſis un futé compere, voyez-vous. Il viant roder ici depuis que vous y êtes, un jeune gars de Paris.

M. THOMASSEAU.

Et tu crois que c'eſt pour ma fille ?

THIBAUT.

Hé pargué oüi, c'eſt d'alle ou de moi qu'il eſt amoureux.

M. THOMASSEAU.

Comment, amoureux de toi ?

THIBAUT.

Drès qu'il me voit, il ne ſçait ſur quel pied danſer, il me fait plus de meines, plus de contorſions, plus de révérences qu'à alle-même.

M. THOMASSEAU.

Tu ne ſçais ce que tu dis, tu perds l'eſprit.

THIBAUT.

Je ne pars point l'eſprit : acoutez, comme je ſis dans la maiſon, il ne cherche peut-être qu'à faire connoiſſance : car pour avec Mademoiſelle Mariane, la connoiſſance eſt déja faite.

M. THOMASSEAU.

Il a fait connoissance avec ma fille ?

THIBAUT.

Oh palsanguenne oüi, ils l'avont commencée drès Paris, je gage, & ils continuont ici par-dessus les murailles.

M. THOMASSEAU.

Par-dessus les murailles ?

THIBAUT.

Il est toutes les nuits, comme un hibou, dans la petite ruelle, au bout du jardin.

M. THOMASSEAU.

Hé bien ?

THIBAUT.

Et Mademoiselle Mariane grimpe comme une chate tout le long du treillis de la pallissade.

M. THOMASSEAU.

Hé bien ?

THIBAUT.

Hé bian, alle s'accotte sur le haut de la muraille, & la chate & le hibou jasont tous deux comme des marles.

M. THOMASSEAU.

Est-il possible ?

THIBAUT.

Il faut bien qu'il soit possible, car je les ai vûs.

M. THOMASSEAU.

Et ne les as-tu point entendus ?

THIBAUT.

Oh, que sifait.

M. THOMASSEAU.

Et que disent-ils ?

THIBAUT.

Tatigué, de jolies choses ! Allez, allez, ils avont la langue bian pendue. Et si par avanture le jeune drôle vient à grimper aussi de son côté : enfin, que sçait-on, la poire est mûre, & les enfans de Paris aimons bian le fruit, prenez-y garde.

M. THOMASSEAU.

Tu as raison, je ne puis trop me hâter de la marier. Pour rompre le cours de cette intrigue, je m'en vais lui parler un peu, & sçavoir d'elle....

THIBAUT.

Bon, est-ce que vous croyez les filles assez sottes pour conter à leurs peres leurs petites fredaines ? Elles ne sont pargué pas si mal apprises : laissez-moi tout doucement ly tirer les vars du nez, je la ferai bian donner dans le panniau, & je vous dirai tout ; ne vous boutez pas en peine.

M. THOMASSEAU.

Fais donc, Thibaut, & me rends un compte bien exact. C'est aujourd'hui qu'on m'a promis d'amener ma maîtresse ; je vais, en me promenant, au-devant d'elle jusqu'au bois de Boulogne. Toi, va faire un tour aux vignes, & vois si nos Vendangeurs....

THIBAUT.

Allez, allez, allez, Monſieur, & laiſſez-moi faire ſeul. Je ne ſçai ce que ça veut dire, mais il m'eſt avis que j'ai plus d'eſprit que Monſieu Thomaſſeau: Oh, pour ça oui, j'ai meilleur jugement. Je ne ſis pourtant qu'un payſan: mais il y a vingt-ans que je le ſers, & que je me moque de ly, & il ne m'en feróit morgué pas accroire ſeulement un quart d'heure.

SCENE II.

CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

Vivrai-je encore long-temps dans la contrainte où je ſuis depuis quelques jours?

THIBAUT.

Voilà notre amoureux.

CLITANDRE.

Eſt-il poſſible que la liberté de la Campagne, & l'occaſion des Vendanges ne me fournirons point les moyens de m'introduire dans la maiſon de Mariane?

THIBAUT.

Il a la meine d'avoir bonne bourſe, & notre connoiſſance pourroit avoir de bonnes ſuites.

CLITANDRE.

Si le Jardinier, encore, étoit d'humeur un peu traitable ; mais c'est un marouffe.

THIBAUT.

Il parle de moi.

CLITANDRE.

Le voilà, lui-même.

THIBAUT.

Il m'apperçoit.

CLITANDRE.

L'aborderai-je ?

THIBAUT.

Oh, s'il s'en tient aux réverences, il n'y a rien à faire, je n'entens point les meines.

CLITANDRE.

Je suis votre serviteur, Monsieur le Jardinier.

THIBAUT.

Je vous baise les mains, Monsieu de la petite ruelle.

CLITANDRE.

Je suis découvert, tout est perdu.

THIBAUT.

Comment vous en va ? N'êtes-vous point enrhumé ? Le vent de bize a soufflé cette nuit, & ça ne vaut rian ni pour la veigne ni pour les amoureux.

CLITANDRE.

Si vous étiez de mes amis, la bize m'incommoderoit un peu moins, Monsieur le Jardinier.

THIBAUT.

J'entens votre affaire., je n'aurois qu'à vous ouvrir la porte, & vous faire un bon feu dans mon taudis, vous l'y causeriais plus chaudement que dans la petite ruelle.

CLITANDRE.

Vous seriez un homme adorable, d'être un peu dans mes interêts.

THIBAUT.

N'est-il pas vrai?

CLITANDRE.

Je vous devrois la vie.

THIBAUT.

Oüi da: d'être comme ça les nuits dans cette petite ruelle, ça pourroit bian vous faire malade.

SCENE III.

CLITANDRE, MARIANE, THIBAUT.

MARIANE.

JE te cherchois, mon pauvre Thibaut, pour te faire une confidence d'où dépend absolument...

THIBAUT.

Ah, vous vela! je parlions de vos affaires.

MARIANE.

MARIANE.

Quoi! Clitandre, vous paroissez en plein jour ici ? Si l'on vous voit dans le village...

CLITANDRE.

Ne craignez rien, la saison des Vendanges y attire aujourd'hui tant de monde...

THIBAUT.

Allez, allez, on n'y connoîtra pas à la mesme ceux qui auront passé la nuit au clair de la Leune.

MARIANE.

Ah, Thibaut!

THIBAUT.

Je sçavons de vos fredaines, comme vous voyez.

MARIANE.

Je ne me plaignois que de votre peu de menagement, je ne sçavois pas que votre indiscretion...

CLITANDRE.

Je n'ai point parlé, belle Mariane...

THIBAUT.

Oh parguenne, il ne m'a rian dit, mais j'ai vû, & quand il seroit un tantinet jaseux, vela une belle affaire.

CLITANDRE.

Aurois-je tort de vouloir le disposer à nous rendre service, & de chercher les moyens de vous voir plus souvent ?

THIBAUT.

Et plus à son aise. Il n'est morgué pas sot, il ai-

me ſes commodités, voyez-vous, & il n'a pas tort : il vaut bian mieux faire l'amour de plein pied dans la maiſon, que de haut en bas par-deſſus la paliſſade.

CLITANDRE.

Thibaut parle en homme de bon ſens.

MARIANE.

Oüi, mais n'avions-nous pas reſolu que vous iriez paſſer les jours à Paris ?

CLITANDRE.

C'eſt l'amour qui me retient ici.

MARIANE.

Que vous reviendriez toutes les nuits, & que vous engageriez à force d'argent le maître du Bac à être diſcret ?

CLITANDRE.

Je n'ai rien épargné pour cela, je vous aſſure.

THIBAUT.

Oh, il ne ſonnera mot, il eſt bon homme ; mais pour ce qui eſt de moi, je ſis diablement babillard, je vous en avartis.

MARIANE.

N'étions-nous pas demeurez d'accord que je parlerois à Thibaut de la paſſion que nous avons l'un pour l'autre ?

CLITANDRE.

Je craignois votre timidité, je vous l'avouë, je ſongeois à vous prevenir.

MARIANE.

N'étions-nous pas convenus aussi qu'il vous laisseroit entrer dans le logis ?

CLITANDRE.

Oüi.

MARIANE.

Qu'il nous recevroit dans sa chambre ?

CLITANDRE.

Vous avez raison.

MARIANE.

Et qu'il ne parleroit de rien à mon pere ?

CLITANDRE.

Il est vrai, nous sommes convenus de tout cela.

THIBAUT.

Oüi, mais morgué de quoi est-ce que je sis convenu, moi ?

MARIANE.

De rien encore ; mais il faut bien que tu conviennes des mêmes choses que nous.

THIBAUT.

Non, palsangué, je n'en ferai rian.

CLITANDRE.

Ce sont des mesures que nous avons prises.

THIBAUT.

J'entens bian : mais je sis plus mal aisé à gouvarner que le maître du Bac, je vous en avertis.

MARIANE.

Tiens, voilà une montre d'or que je te donne.

THIBAUT.

Oh non, tâtigué, je ne veux rian de vous.

MARIANE.

Comment donc ?

THIBAUT.

Quand il y a queuque frais à faire en amour, il faut que ce soit le Monsieu qui paye à moins que la Madame ne soit vieille. Dans les villages d'autour de Paris je sçavons les régles.

CLITANDRE.

Je vous dis que Thibaut est un homme d'esprit. Tiens, voilà une bourse, il y a dedans vingt pistoles, tu n'as qu'à l'ouvrir, & y prendre tout ce que tu voudras.

THIBAUT.

Oh, Monsieur.

CLITANDRE.

Comment ?

THIBAUT.

Il n'y a point de necessité de l'ouvrir, je la veux toute.

CLITANDRE.

Tu n'as qu'à la garder, je te la donne.

MARIANE.

Il est homme d'esprit, vous avez raison.

THIBAUT.

Nous vela donc d'accord à present, je serons

li

trois têtes dans le même bonnet; acoûtez, vous n'avez pas mal fait d'y fourer la mienne.

MARIANE.

Nous pouvons compter sur ton zele, & sur ta discrétion ?

THIBAUT.

Oh pour cela oüi, la peste m'étouffe, je ne dis jamais rian : vela votre pere qui va se remarier par exemple, il vian de me le dire, est-ce que je vous en ai parlé ?

MARIANE.

Mon pere va se remarier!

THIBAUT.

Que cela ne vous chagraine point, il vous mariera itou. Il attend ici aujourd'hui son gendre & sa maîtresse.

CLITANDRE.

Que nous dis-tu là ?

THIBAUT.

Pargué ce qu'il m'a dit.

MARIANE.

Je vous en avois averti, Clitandre, vous ne m'avez pas voulu croire.

CLITANDRE.

Quelle apparence que votre pere vous fît épouser un homme que vous n'avez jamais vû, qu'il ne connoît pas lui-même ?

MARIANE.

C'est le fils d'un de ses anciens amis, le Bailly de

Gisors; il y a près d'un an qu'il me menace de ce mariage, & voilà ses menaces à la veille d'être accomplies.

CLITANDRE.

Il faut en empêcher l'effet.

MARIANE.

Comment s'y prendre, Thibaut?

THIBAUT.

Il faudroit pour bian faire, que vous épousissiez stici, & que vous n'épousissiez point sti-là.

MARIANE.

Oüi justement.

THIBAUT.

Acoutez, ça est difficile, mais pourtant ça n'est pas impossible.

CLITANDRE.

Ne pourrois-tu point nous aider à trouver quelque moyen?

THIBAUT.

Oh pour ça non, je n'y entens goute: mais attendez... Hé oüi... justement vela votre affaire.

MARIANE.

Quoi?

THIBAUT.

Oh palsanguė vous êtes plus heureux que sages; j'ai une cousaine dans le village, qui fera bian notre fait.

CLITANDRE.

Comment ?

THIBAUT.

C'est une grosse Madame, au moins, & ce sont les mariages qui avont fait sa forteune. Alle en a tant fait, tant fait, & ça sans Curé ni Tabellion : alle n'y charche point tant de façons, aussi alle a la presse.

MARIANE.

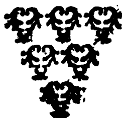
Il extravague avec sa cousine.

THIBAUT.

Non morgué, je n'extravase point : rentrez dans la maison seulement, j'allons ensemble charcher la couseine, & mettre les fers au feu ; ne vous boutez pas en peine.

MARIANE.

N'épargnez rien, Clitandre, pour détourner le malheur qui nous menace, & songez que mon bonheur dépend entierement du vôtre.



SCENE IV.

THIBAUT, CLITANDRE.

THIBAUT.

TAtigué, vela un friand morceau.

CLITANDRE.

Ne perdons point de temps, allons prendre avis de ta cousine.

THIBAUT.

Allons, venez. Hé pargué la vela, c'est queuque bon vent qui nous la souffle envars ici, j'aurons bonne issuë.

SCENE V.

Me. DUBUISSON, CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

COmment! & c'est Madame Dubuisson, je pense?

THIBAUT.

Oüi justement, c'est son nom de Paris que stilà; & la grosse Cato, c'est son nom de village.

Me. DUBUISSON.

Je ne me trompe point, c'est Clitandre?

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Ma chere Dubuisson, que je t'embrasse.

THIBAUT.

Cette couseine-là connoît tout le monde.

Me. DUBUISSON.

Bon-jour, cousin.

THIBAUT.

Votre valet, couseine.

CLITANDRE.

Que je suis heureux de te rencontrer en ce pays-ci, ma chere enfant !

Me. DUBUISSON.

Peut-on vous y rendre quelque service ?

THIBAUT.

J'allions vous charcher pour ça, je vous l'amenois, & je ne sçavois pas que vous fussiais si bons amis.

Me. DUBUISSON.

Hé vraiment, c'est le neveu de Madame Desmartins.

THIBAUT.

De cette belle Madame qui a été tout ce Printemps cheux vous ?

CLITANDRE.

Ma tante a passé le Printemps chez toi ?

Me. DUBUISSON.

Elle y a été quinze jours ou trois semaines à prendre du lait, Monsieur.

M. THIBAUT.

Bon, palſangué du lait, vous vous gauſſez de nous : alle y prenoit bian de bon vin de Champagne, que de bian gros Monſieux appartiont de Varſailles. A la vérité drès que ſon mari la venoit voir, alle étoit toujours malade ; quand il n'y étoit plus, tatigué qu'alle ſe portoit bian ! Oh je ne m'étonne plus que vous ſoyais ſi fort amoureux, vous êtes de bonne race.

Me. DUBUISSON.

C'eſt un extravagant, ne prenez pas garde à ce qu'il dit.

CLITANDRE.

Ce ſont les affaires de mon oncle, Madame Dubuiſſon, ce ne ſont pas les miennes.

THIBAUT.

C'eſt bian dit, je ne ſommes pas ici pour ça, j'y ſommes pour notre compte.

Me. DUBUISSON.

Ce ne ſont pas les Vendanges qui vous attirent à Surêne, c'eſt l'amour qui vous y amene apparemment ?

CLITANDRE.

Oüi, ma chere Madame Dubuiſſon, vous voyez le plus amoureux de tous les hommes.

Me. DUBUISSON.

N'eſt-ce point à Mademoiſelle Thomaſſeau à qui vous en voulez ?

THIBAUT.

Ça n'est pas malaiſié à deviner, puiſque je ſommes enſemble.

CLITANDRE.

C'eſt elle-même que j'adore.

Me. DUBUISSON.

Vous n'êtes pas ſeul ici pour elle; il y a chez moi un de vos rivaux, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Un de mes rivaux?

Me. DUBUISSON.

Et qui vient pour l'épouſer même, il en a parole de ſon pere.

CLITANDRE.

C'eſt l'homme en queſtion, ce gendre qu'il attend.

THIBAUT.

Ça ſe pourroit bian, il faut que ce ſoit lymême.

CLITANDRE.

Ah, ma chere Dubuiſſon, je ſuis perdu, ſi nous ne trouvons moyen de rompre ce mariage.

Me. DUBUISSON.

Que faire pour cela? Je le voudrois de tout mon cœur. J'ai toujours été de vos amies, & je ne connois point ce nigaut-là; c'eſt un Provincial que la maîtreſſe des Coches m'a adreſſé, parce qu'il n'a point voulu d'abord aller chez ſon beau-pere, il ne l'a jamais vû, non plus que ſa maîtreſſe.

THIBAUT.

Je sçavons tout ça.

CLITANDRE.

Ne pourrions-nous point berner ce faquin-là ?

Me. DUBUISSON.

C'est une figure assez bernable.

CLITANDRE.

Le rebuter de son mariage, dégoûter de lui Monsieur Thomasseau, & le renvoyer à Gisors avec les étrivieres ?

THIBAUT.

Morgué que ça est bian pensé.

Me. DUBUISSON.

L'exécution est difficile. Votre l'Olive, n'est-il point ici ?

CLITANDRE.

Non, je suis seul, & je n'ai personne.

Me. DUBUISSON.

Mort de ma vie, nous aurions bon besoin de lui, c'est un joli homme, & notre Provincial entre ses mains auroit été bien régalé.

THIBAUT.

Bon, morgué faut-il tant de façons ? Vous dites que c'est un nigaut, n'est-ce pas ? Il y a aux trois Rois une vingtaine d'égrillards qui ne demandont qu'à se divartir ; ils avont des Musiciens, des Menêtriers, ce sont de bons enfans qui savont la meine d'aimer à rire : lâchons-les après ce benais-là, ils le feront desarter, sur ma parole.

Me. DUBUISSON.

Cela n'eſt pas mal imaginé : mais cela ne ſuffit pas.

THIBAUT.

Je m'en vois toujours leux en parler, tout coup vaille : ſi cela vous duit, je les mettrons en beſogne. Et venez-vous-y en, Monſieur, vous en connoîtrez queuqu'un peut-être.

CLITANDRE.

Je vais te ſuivre, tu n'as qu'à attendre.

SCENE VI.

Me. DUBUISSON, CLITANDRE,

CLITANDRE.

OH ça, ma chere Dubuiſſon, je n'ai rien de caché pour toi. Je ne roule dans le monde depuis quelque temps que par un excès de ſçavoir faire ; les affaires de ma famille ſont terriblement derangées, ce mariage-ci peut les rétablir : J'aime Mariane, elle eſt riche, l'affaire eſt ſérieuſe, il ne faut pas la manquer, tu ſeras contente.

Me. DUBUISSON.

Que pouvons-nous mettre en uſage pour cela ?

CLITANDRE.

Commençons par écarter le Provincial, & gagnons du temps.

Me. DUBUISSON.

Si nous avions quelque habile fourbe qui pût nous aider encore, je répondrois bien... Oh par ma foi vous êtes né coëffé, en voici un que le hazard nous adresse le plus à propos du monde.

SCENE VII.

CLITANDRE, Me. DUBUISSON, LORANGE.

CLITANDRE.

HE', comment ! c'est Monsieur de Lorange, le plus habile empoisonneur qu'il y ait à Paris!

LORANGE.

Hé, serviteur, Monsieur Clitandre : Hé, comment vous en va ?

M. DUBUISSON.

Vous connoissez mon compere Lorange ?

CLITANDRE.

C'est un de mes intimes. Hé, que diantre viens-tu faire ici ?

LORANGE.

Voulez-vous que je vous parle franchement ? Je

ne le dirois pas à d'autres, mais à ma commere & à vous....

Me. DUBUISSON.

Il amene quelque petite Grisette en Vendange à Surêne, je gage.

LORANGE.

Non, par ma foi, je viens faire emplette de bon vin de Champagne.

CLITANDRE.

Emplette de bon vin de Champagne à Surêne ?

LORANGE.

Oüi parbleu, nous sommes plus de trente à Paris qui tirons nos vins de Champagne de ce païs-ci, & nous allons chercher les vins de Bourgogne par-delà Etampes.

Me. DUBUISSON.

Mon compere Lorange est de bonne foi, comme vous voyez.

CLITANDRE.

Tu es un éfronté maroufle !

LORANGE.

Oh ! ne vous fâchez point, Vous ne bûvez point de ces bons vins-là, vous autres, on n'en donne qu'à ceux qui les payent le mieux, & qui s'y connoissent le moins. A de petits maîtres de Paris, par exemple, à des filles de qualité de leur connoissance, à des enfans de famille qui prennent crédit, à des Abbés qui font porter des soupers en ville: il faut bien que tout passe.

CLITANDRE.

Tu en as bien fait passer l'année derniere à ce petit homme-là....

LORANGE.

Qui ?

CLITANDRE.

Ce petit homme à grande perruque, cet apprentif Magistrat qui faisoit son cours de Droit chez toi, & qui donne à présent des audiences dans l'amphiteâtre de l'Opera.

LORANGE.

Je ne sçai qui vous voulez dire.

Me. DUBUISSON.

Il y en a tant comme cela dans le monde, que Monsieur de Lorange ne peut pas se souvenir qui c'est.

CLITANDRE.

Hé ! comment gouvernes-tu ce grand inutile, qui a l'air si déterminé ? qui attend que la paix soit faite pour se mettre dans les Mousquetaires ?

LORANGE.

Il me doit de l'argent, mais il se déniaise. La peste ! il soupe quelquefois chez la veuve d'un partisan qui a arrêté ses parties.

Me. DUBUISSON.

Cela est heureux, des parties arrêtées.

LORANGE.

Quand il vous plaira, vous qui avez tant d'avanta-

res, vous vous acquitterez de la même maniere de huit cens francs que vous me redevez.

CLITANDRE.

Moi? je ne t'en payerai que la moitié, tu m'as fait boire du vin de Surêne.

Me. DUBUISSON.

Nous avons affaire de lui, ne lui rabattez rien.

LORANGE.

Je me donne au diable, ce seroit conscience.

Me. DUBUISSON.

Qu'il vous aide à faire réüssir votre affaire seulement, vous serez bien-tôt quitte, sur ma parole.

LORANGE.

Parbleu, de tout mon cœur: De quoi s'agit-il?

Me. DUBUISSON.

Il s'agit de tromper un pere, & de berner un sot.

CLITANDRE.

De me faire épouser une fille riche & jolie, & d'être payé de ce que je te dois.

LORANGE.

Il n'y a rien que je ne fasse, vous n'avez qu'à dire.

Me. DUBUISSON.

Voici votre rival, allez rejoindre Thibaut; vous avez tous trois de l'esprit, vous concerterez ensemble ce qu'il faudra faire; & pour moi je vous livre votre homme dans quelque panneau que vous puissiez lui tendre.

SCENE VIII.

Mr. DUBUISSON, VIVIEN, BASTIEN.

VIVIEN.

ALlons, Bastien, ne me quittez pas, & marchez bien derriere moi, vous êtes mon laquais, au moins.

BASTIEN.

Aga, votre laquais, Monsieur Vivien, je sis votre cousin, ne vous en déplaise, & quoique je sois rouge vêtu....

VIVIEN.

Oüi, vous êtes mon cousin à Gisors, mais à Paris & chez le beau-pere, vous sérez mon laquais, entendez-vous ?

BASTIEN.

Oüi, mon cousin.

VIVIEN.

Oüi, mon cousin ! Il faut dire : oüi, Monsieur; ce benais-là !

BASTIEN.

Hé bien, oüi, Monsieur, je le dirai, mon cousin Vivien.

VIVIEN.

Voilà un petit fripon qui me feroit quelque af-

front, il vaut mieux que j'aille sans laquais chez le beau-pere. Rentrez, & ne sortez point que je ne sois revenu.

BASTIEN.

Non, non, je m'en vais tant seulement panser nos cavales, & je les menerai boire, mon cousin Vivien.

SCENE IX.

Me. DUBUISSON, VIVIEN.

Me. DUBUISSON.

VRaiment, Monsieur, vous avez là un petit domestique bien affectionné, & qui a bien soin de vos montures.

VIVIEN.

Ah! bon-jour, Madame. C'est un petit gueux du pays que j'ai amené à Paris par charité, pour le déniaiser seulement.

Me. DUBUISSON.

Cela est bien loüable, d'avoir ainsi de la charité pour vos parens.

VIVIEN.

Oh! il n'est mon parent que de fort loin. C'est le petit-fils de la fille d'un batard, qui étoit le fils d'une batarde de notre famille.

Mᵉ. DUBUISSON.

Voilà une belle généalogie !

VIVIEN.

Vous voyez-bien, qu'il n'eſt mon couſin que du côté gauche. Nous peuplons beaucoup du côté gauche, nous autres.

Mᵉ. DUBUISSON.

Je vous en félicite.

VIVIEN.

C'eſt pour m'empêcher de peupler comme ça, que mon pere m'envoye à Paris, & qu'il me marie de ſi bonne heure ; car je n'ai encore que trente-huit-ans, afin que vous le ſçachiez.

Mᵉ. DUBUISSON.

C'eſt le bel âge pour ſe mettre en ménage.

VIVIEN.

Comme il n'y a plus que moi de mâle légitime dans la maiſon de la Chaponnardiere, on veut ſe dépêcher d'avoir de la race.

Mᵉ. DUBUISSON.

On a bien raiſon de ne pas laiſſer périr une ſi belle famille.

VIVIEN.

C'eſt une des bonnes de la Province, voyez-vous, nous avons eu tout de ſuite quatre Baillifs de Giſors, & autant de Médecins, tous de pere en fils : cela eſt beau, Madame ?

Me. DUBUISSON.

Comment, beau ! je ne sçache rien de plus noble. Monsieur Thomasseau sera bien-heureux, d'avoir pour gendre Monsieur Vivien de la Chaponnardiere.

VIVIEN.

Sa fille est-elle jolie, Madame ? j'aime les jolies filles.

Me. DUBUISSON.

Vous en jugerez par vous-même.

VIVIEN.

Elle est sage, au moins ? Car à Paris, on dit que les filles sont diablement égrillardes.

Me. DUBUISSON.

Mais à Paris, comme dans votre famille, on peuple quelquefois du côté gauche.

SCENE X.

Me. DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE en naine.

LORANGE.

BOn-jour, Madame Dubuisson.

VIVIEN.

Voilà une figure assez drôle.

Me. DUBUISSON *à part.*

C'est Lorange, je pense.

LORANGE.

On m'a dit que mon petit mari de Gisors étoit chez vous, Madame Dubuisson. Pourquoi ne me vient-il donc pas voir, cet animal là? Voilà un plaisant sôt! Oh! Que je m'en vais lui apprendre à vivre!

Me. DUBUISSON.

Allons, Monsieur, voilà votre maîtresse; saluez-là donc.

VIVIEN.

Comment, Madame!

Me. DUBUISSON.

C'est Mademoiselle Thomasseau, que vous venez épouser.

VIVIEN.

Quoi, ce l'est là?

Me. DUBUISSON.

Elle-même; abordez-là donc?

VIVIEN.

Vous vous mocquez de moi.

LORANGE.

Qui est cet original-là, Madame Dubuisson?

Me. DUBUISSON.

C'est votre petit mari de Gisors, Monsieur Vivien de la Chaponnardiere, que je vous présente.

LORANGE.

Ah, le plaisant visage! Il faut donc que j'épouse

ce gobin-là ? Quel animal ! Quel brutal ! A-t'il une langue ? Sçait-il parler, ce pauvre benais ?

VIVIEN.

Elle est folle, Madame ? Comme elle me traite !

Me. DUBUISSON.

Les filles de Paris sont vives, comme vous voyez, & c'est bien autre chose quand elles sont femmes.

LORANGE.

Hé bien, me fera-t'il honnêteté ? Me fera-t'il compliment ? C'est une buche, je pense, je ne veux point d'un mari comme celui là ; il ne remuë non plus qu'une souche.

Me. DUBUISSON.

Elle a raison : démenez-vous donc un peu, parlez-lui.

VIVIEN.

Que voulez-vous que je lui dise ? à deux de jeu ; si elle ne veut point de moi, je ne veux point d'elle. Adieu, Mademoiselle Thomasseau. Hola, hé, Bastien, brides nos bêtes.

LORANGE.

Non, Monsieur de Gisors, non, vous ne partirez pas comme cela, il faut que vous voyiez mon papa Thomasseau auparavant : votre mine le réjouira, car elle est fort drôle.

VIVIEN.

Parbleu, la vôtre est plus ridicule que la mienne ; je n'ai ni surot, ni malandre.

LORANGE.

Vous êtes un peu tortu-bossu : mais on vous redressera, ce n'est pas une affaire.

VIVIEN.

Redressez-vous vous-même le corps & l'esprit, avant que de parler des autres.

LORANGE.

Que je me redresse, moi ? moi ? que je me redresse ! Que veut-il dire, cet impertinent-là, Madame Dubuisson ? Je lui pourrois bien donner de mon bâton sur les oreilles.

Me. DUBUISSON.

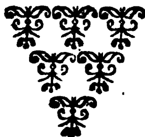
Hé, Mademoiselle, ne vous emportez pas, c'est un Provincial qui ne sçait ce qu'il dit.

LORANGE.

Patience, patience, qu'il m'épouse, je le froterai bien quand je serai sa femme.

VIVIEN.

Oh, par ma foi, je lui permets de m'assommer si cela arrive.



SCENE XI.

Me. DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE, THIBAUT, boiteux avec un manteau noir, & une emplâtre sur l'œil.

LORANGE.

AH ! Vous voilà, papa Thomasseau, venez-vous-en un peu morigéner votre gendre, il perd le respect, je vous en avertis.

THIBAUT.

On viant de me dire qu'il est arrivé, & il m'est avis qu'il devroit être cheux nous.

LORANGE.

C'est un petit impoli qui ne sçait pas vivre ; ses grossieretés me font quitter la place. Votre servante, Madame Dubuisson, jusqu'au revoir, Monsieur de la Chaponnardiere.

THIBAUT.

Alle est un peu miévre, parce qu'alle est jeune : mais en grandissant, ça changera. Votre valet, notre gendre.

VIVIEN.

Monsieur, je suis votre serviteur. Quoi, Madame, c'est-là Monsieur Thomasseau ? ce l'est là ?

Me. DUBUISSON.

Oüi, lui-même, votre beau-pere.

VIVIEN.

Par ma foi, voilà une vilaine famille.

THIBAUT.

Hé bian, qu'est-ce, à qui an a-vous donc? Comment se porte le bon-homme de pere? est-il toujours aussi libartin, aussi yvrogne que de couteume?

VIVIEN.

Mon pere, yvrogne?

THIBAUT.

Vous ly ressemblez comme deux goûtes d'iau; & n'an dit que vous ne valez par mieux que ly. Mais ma fille est une diablesse qui vous rangera; ne voûs boutez pas en peine.

VIVIEN.

Je n'y comprend rien, c'est une espece de Paysan, que le beau-pere.

Me. DUBUISSON.

Oh, dame, la maison de Thomasseau n'est pas si noble que la vôtre, il y a bien à dire.

VIVIEN

Oüais.

THIBAUT.

Le gendre n'est morgué pas content d'avoir fait le voyage.

VIVIEN.

Ce n'est point avec ces gens-là que mon pere a

conclu mon mariage assurément, il y a quelqu'autre Thomasseau, Madame.

Me. DUBUISSON.

S'il y en a, c'est donc comme chez vous, du côté gauche : mais les Thomasseau, en ligne directe, sont de Surêne ; je n'en connois point d'autres.

SCENE XII.

Me. DUBUISSON, CLITANDRE en breteur, *THIBAUT, VIVIEN, LORANGE* encore en naine.

LORANGE.

VOilà mon cousin l'Officier que j'amene voir mon prétendu.

CLITANDRE.

Comment, têtebleu, voilà un garçon bien-fait, & de bonne mine ; par la corbleu, il a bon dos pour porter le mousquet dans notre Compagnie ; jarnibleu, que vous avez bien choisi, mon oncle ! Serviteur, cousin.

VIVIEN.

Cousin.... Je vous baise les mains, Monsieur. Est-ce encore là un Thomasseau, Madame ?

Me. DUBUISSON.

Comment ! C'est le Chevalier Thomasseau, ce

fameux, ce brave, Officier aux Gardes de son métier ? Anspessade de la Colonelle, qui tue régulierement deux hommes toutes les semaines.

VIVIEN.

Deux hommes toutes les semaines !

Mᵉ. DUBUISSON.

Oüi, tout au moins, cela va bien là, l'un portant l'autre.

VIVIEN.

Miséricorde ! Où mon pere m'a-t'il envoyé ? La vilaine famille !

CLITANDRE.

Parbleu, mon oncle, il faut que j'enyvre le cousin pour faire connoissance.

THIBAUT.

Oüi dà, il faut bian commencer par queuque chose.

CLITANDRE.

Allons, ventrebleu, cousin, allons boire ensemble.

VIVIEN.

Monsieur, je vous remercie : mais....

CLITANDRE.

Oh, par lasambleu, vous viendrez, car j'y ai regardé.

VIVIEN.

Je ne bois jamais, Monsieur.

CLITANDRE.

Mais, vous fumez quelquefois, du moins ?

VIVIEN.

Oh, point du tout, je vous assure.

CLITANDRE.

Maugrébleu, voilà un sot animal de cousin, il ne sçait rien faire.

LORANGE.

C'est un nigaut, qui est frais émoulu de la Province, mais vous me le dégourdirez, cousin.

CLITANDRE.

Ah, ah! palsambleu, je vous en répons. Vous ne prétendez pas faire si-tôt la nôce, mon oncle?

THIBAUT.

Non palsangué, rian ne presse.

CLITANDRE.

Il faut auparavant qu'il fasse trois ou quatre campagnes dans notre Régiment: ne vous mettez pas en peine, je le ferai assommer, ou j'en ferai quelque chose.

VIVIEN.

Trois ou quatre campagnes, moi! ma chere Madame.

Me. DUBUISSON.

Voilà comme le Chevalier Thomasseau fait des recruës.

CLITANDRE.

Allons: Hé, marchez à moi, cousin.

VIVIEN.

Au secours! A moi, Bastien, miséricorde!

CLITANDRE.

Comment ? palsambleu, vous faites rebellion !

VIVIEN.

Ma chere Madame, revanchez-moi.

Me. DUBUISSON.

Faites ce qu'il vous dit, ne le mettez pas en colère ; il n'a encore tué personne, & voilà bien-tôt la fin de la semaine.

VIVIEN.

Ah ! le maudit pays, le maudit pays !

LORANGE.

Donnez-moi la main, mon petit mari, ne vous faites point tirer l'oreille.

Me. DUBUISSON *à Clitandre.*

Voilà Monsieur Thomasseau, tout est perdu.

CLITANDRE.

Ma tante & ma sœur sont avec lui. Qu'est-ce que cela signifie ?

Me. DUBUISSON.

Je vous en rendrai compte, allez-vous en : qu'elles ne vous voyent point dans cet équipage.



SCENE XIII.

Me. DUBUISSON, Me. DESMARTINS, ANGELIQUE, M. THOMASSEAU.

Me. DESMARTINS.

HE'! Te voilà, Madame Dubuisson, j'ai fait mettre mon carrosse chez toi.

Me. DUBUISSON.

Apparemment, Madame, M. Thomasseau m'ôte l'avantage de vous y donner un appartement ?

Me. DESMARTINS.

Je me partage, Madame Dubuisson, J'ai passé tout le Printemps chez toi, je viens passer chez Monsieur Thomasseau les Vendanges avec ma niéce, & en équipage de Vendangeuses, comme tu vois.

M. THOMASSEAU.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, Madame, & vous serez toujours la maîtresse de tout ce qui dépendra de moi.

Me. DESMARTINS.

Il faut avoüer que Monsieur Thomasseau est la politesse & la galanterie même.

M. THOMASSEAU.

Ah ! Madame.

Me. DUBUISSON.

Il a assez vêcu pour sçavoir vivre. Mais, Madame, cette jeune personne est donc votre niéce ?

Me. DESMARTINS.

Oüi, ma chere. Allons, ma niéce, saluez Madame Dubuisson, c'est une bonne personne que vous ne serez pas fâchée de connoître dans la suite.

ANGELIQUE.

Il suffit qu'elle soit de vos amies, pour me donner bonne opinion de son mérite.

M. THOMASSEAU.

N'est-ce pas là un aimable enfant, Madame Dubuisson ?

Me. DUBUISSON.

On ne peut l'être davantage.

M. THOMASSEAU.

N'est-il pas vrai ? Oh ça, Mesdames, voilà la maison de votre petit serviteur, nous y serons plus commodément qu'ici.

ANGELIQUE.

Je meurs d'impatience d'embrasser Mademoiselle votre fille.

M. THOMASSEAU.

Elle sera ravie d'avoir l'honneur de vous faire la révérence.

Me. DESMARTINS.

Nous nous verrons, Madame Dubuisson.

M^e. DUBUISSON.

Votre servante, Madame.

M. THOMASSEAU.

Attens-moi ici, ma voisine, j'ai quelque chose à te dire.

SCENE XIV.

Me. DUBUISSON seule.

Le pauvre Monsieur Thomasseau est en assez bonne main. Madame Desmartins, & sa petite niéce le meneront loin s'il veut les suivre: elles ne s'attendent pas à trouver Clitandre en ce pays-ci: mais il est bon Prince. Son rival & son amour l'occupent trop pour lui laisser le temps de songer à troubler la fête. Mais voici déja le bonhomme, quelle confidence me veut-il faire?



SCENE XV.

M. THOMASSEAU, MADAME DUBUISSON.

M. THOMASSEAU.

OH çà, ma chere voisine, tu connois les Dames qui sont chez moi?

Me. DUBUISSON.

Oüi, Monsieur. Madame Desmartins c'est la plus vertueuse personne du monde, sage, honnête, douce, complaisante, l'esprit bien fait, l'humeur enjoüée, les manieres engageantes. Je ne sçai pas où vous avez pêché cette connoissance-là: mais vous avez fait là une bonne trouvaille.

M. THOMASSEAU.

Je choisis bien mes gens, dis, n'est-il pas vrai? Et la petite niéce, qu'en dis-tu?

Me. DUBUISSON.

Je ne la connoissois pas: mais j'en ai oüi parler mille fois à sa tante. C'est un petit modele de perfection, c'est la sagesse en mignature, une fille élevée comme une Princesse, un cœur de Reine. Elle possede elle seule assez de talens pour rendre une douzaine de filles des plus accomplies.

M. THOMASSEAU.

Tu me ravis, Madame Dubuisson, de m'en parler de cette maniére.

Me. DUBUISSON.

Comment donc, Monsieur, quel interêt prenez-vous...

M. THOMASSEAU.

Je te prie de la nôce, Madame Dubuisson.

Me. DUBUISSON.

Quoy, vous épousez la petite niéce ?

M. THOMASSEAU.

Oüi, mon enfant, ne suis-je pas bien heureux ?

Me. DUBUISSON.

Ah ! que ce parti-là vous convient bien, Monsieur ! & que vous allez passer agréablement le reste de vos jours !

M. THOMASSEAU.

Je t'en répons. Je me défais de ma fille, & je l'envoye dans le fonds de la Province.

Me. DUBUISSON.

Quelle conduite !



SCENE XVI.

Me. DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN.

VIVIEN *derriere le Théâtre.*

A L'aide ! au secours ! à la force !

M. THOMASSEAU.

Quel bruit confus est-ce là ?

Me. DUBUISSON *à part.*

Ah ! Monsieur de la Chaponnardiere est échapé ; nous allons voir de belles affaires.

VIVIEN.

Hé, par charité, Monsieur, Madame, ayez pitié de moi.

M. THOMASSEAU.

Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur, à qui en avez-vous ?

VIVIEN.

Ah ! je n'en puis plus.

Me. DUBUISSON *à part.*

Voilà le gendre & le beau-pere aux prises ; allons avertir Clitandre des sentimens où Monsieur Thomasseau est pour sa famille.



SCENE XVII.

M. THOMASSEAU, VIVIEN.

M. THOMASSEAU.

QUe vous a-t-on fait ? Qui êtes-vous, Monsieur ?

VIVIEN.

Je suis un honnête homme de Normandie, Monsieur.

M. THOMASSEAU.

De Normandie ?

VIVIEN.

Oüi, Monsieur, & pour mes péchés je suis venu ici dans le dessein d'épouser la fille d'un Monsieur Thomasseau, qui est le plus grand coquin le plus grand maraud...

M. THOMASSEAU.

Comment donc, Monsieur, prenez garde à ce que vous dites.

VIVIEN.

C'est la vérité, Monsieur, il a une fille qui est la créature la plus maussade, & la plus effrontée...

M. THOMASSEAU.

Monsieur...

VIVIEN.

Et un coquin de cousin qui est un homme à pendre ; c'est bien la plus détestable famille que cette famille-là.

M. THOMASSEAU.

Vous êtes un fripon, & un insolent, de parler de gens d'honneur comme vous faites, & je vous ferai donner mille coups de bâton, afin que vous le sçachiez.

VIVIEN.

Que la peste m'étouffe, si je ne vous dis vrai. Vous ne connoissez point ces gens-là, Monsieur, si vous les aviez vûs seulement.

M. THOMASSEAU.

Et sçavez-vous bien que je suis Monsieur Thomasseau, moi qui vous parle ?

VIVIEN.

Non, non, Monsieur, ce n'est pas vous, je viens de le quitter ; il est aux trois Rois avec sa fille & des soldats aux Gardes.

M. THOMASSEAU.

Voilà un maraud qui a perdu l'esprit, ou qui vient ici pour m'insulter.

VIVIEN.

Tenez, il est borgne & boiteux, Monsieur Thomasseau ; je viens de le quitter, vous dis-je.

M. THOMASSEAU.

Il y a ici quelque chose que je ne comprens point.

VIVIEN.

Et sa fille a le visage de travers, elle est bossuë, naine & boiteuse.

M. THOMASSEAU.

C'est une piéce qu'on m'a voulu faire.

VIVIEN.

Vous avez l'air d'un honnête homme, Monsieur, je vous demande votre protection contre ces canailles-là.

M. THOMASSEAU.

Il faut en rire malgré moi. Oüi je vous l'accorde, c'est quelque plaisanterie qu'on vous a faite. Vous êtes nouveau débarqué en ce pays-ci, quelques égrillards ont voulu rire à vos dépens & aux miens.

VIVIEN.

Il y a de méchantes gens. Pour moi, Monsieur, je suis sans malice.

M. THOMASSEAU.

Je le vois bien. Oh ça, c'est moi qui suis Monsieur Thomasseau, encore une fois.

VIVIEN.

Et moi, Monsieur Vivien de la Chaponnardiere.

M. THOMASSEAU.

Ma fille est jeune & belle, & n'est ni naine ni bossuë.

VIVIEN.

En ce cas-là je viens pour être votre gendre, & voilà une lettre de mon pere.

M. THOMASSEAU.

Je reconnois son seing & son écriture.

SCENE XVIII.

Me. DUBUISSON, CLITANDRE, M. THOMASSEAU, VIVIEN.

Me. DUBUISSON *à Clitandre.*

CEla est comme je vous le dis, entrez dans le logis, votre tante & votre sœur y sont, & vous ne risquez rien.

CLITANDRE.

Mais si ce gendre malotru...

Me. DUBUISSON.

Il ne le sera pas, je vous en répons : le voilà encore avec Monsieur Thomasseau ; entrez, vous dis-je, & nous laissez faire.



SCENE XIX.

Me. DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN.

Me. DUBUISSON.

HE' bien, avez-vous sçû ce qu'avoit cet honnête Monsieur, pour faire tant de bruit ?

M. THOMASSEAU.

C'est le fils d'un de mes amis, ma voisine, qui vient ici pour être mon gendre.

VIVIEN.

Je vous le disois bien moi, que le Thomasseau de tantôt n'étoit pas le véritable, & qu'il y en avoit quelqu'autre.

Me. DUBUISSON.

Je vous félicite de l'avoir trouvé.

VIVIEN.

Si je vous en avois crû pourtant... Ecoutez ; je crois que vous êtes une friponne, Madame.

M. THOMASSEAU.

Comment, mon gendre ?

VIVIEN.

Elle étoit de complot avec vos cadets, ces vilains Thomasseaux que je vous ai dit.

Me. DUBUISSON.

Votre gendre est un peu fou, Monsieur, il est bon de vous en avertir.

SCENE XX.

Me. DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN, THIBAUT.

THIBAUT.

AH! vous vela, Monsieur, n'avez-vous point vû par hazard une Madame de Paris qui vous charche ?

M. THOMASSEAU.

Une Dame de Paris ! que me veut-elle ?

THIBAUT.

Alle m'a dit de vous dire qu'alle veut vous dire queuque chose, qu'alle dit qui est de conséquence.

M. THOMASSEAU.

Quand elle viendra nous sçaurons ce que c'est.

THIBAUT *en regardant Vivien.*

Ah, ah, ah, ah.

VIVIEN *en se retournant pour voir dequoi ris Thibaut.*

Cet homme-là se moque de moi, je pense à

THIBAUT.

Tâtigué, que vela un drôle de corps ! ah, ah, ah, ah.

M. THOMASSEAU.

Te tairas-tu, maraud ? c'est mon gendre.

THIBAUT.

Ah, ah, ah, ah, comme il se gausse, couseine.

Me. DUBUISSON.

Il ne se gausse point, c'est la vérité.

THIBAUT.

Quoi, c'est-là ce mari qu'ous avez fait venir exprès pour Mademoiselle Mariane ?

M. THOMASSEAU.

Oüi, lui-même, qu'en veux tu dire ?

THIBAUT.

Morgué, votre fille choisit mieux que vous ; je me donne au diable, le gars de la petite ruelle vaut trente maris comme stilà ; je vous l'avois bian dit qu'ils se trouveriont deux. Je m'en vais vous l'amener, vous varrez vous-même.

M. THOMASSEAU.

Madame Dubuisson, vous avez un cousin qui devient bien insolent, je le mettrai dehors si cela continue.



M. THOMASSEAU.

Un lit de damas! cela eſt violent.

VIVIEN.

Si j'ai jamais vû cette coquine-là, ſi je ſçai ce que c'eſt que tout ce qu'elle dit.

LORANGE.

Oh, tu as beau nier, il faut que tu m'épouſes, ou que tu ſois pendu.

VIVIEN.

Je vous épouſerai, moi ?

LORANGE.

Oüi, par la ventrebleu tu m'épouſeras.

Me. DUBUISSON.

Ne vous tourmentez donc point, Mademoiſelle, vous vous ferez malade.

LORANGE.

Ah, je veux que cinq cens diables me tordent le cou, Madame, ſi...

VIVIEN.

Voilà une effrontée carogne.

M. THOMASSEAU.

Allez, Monſieur, vous devriez mourir de honte, de faire des préſens à des filles qui jurent comme cela.



SCENE

T HMOMASSEAU.

Je ſuis votre ſerviteur, Madame.

VIVIEN.

Voilà une grande fille qui n'eſt pas mal faite.

Me. DUBUISSON.

Hé, comment, c'eſt Mademoiſelle Duhazard, ſi je ne me trompe?

LORANGE.

Oüi, ma chere Madame Dubuiſſon, c'eſt moi-même.

M. THOMASSEAU.

Tu connois cette perſonne-là, ma voiſine?

Me. DUBUISSON.

Vraiment oüi, c'eſt une de nos amies, une fort honnête fille, qui poſtule pour chanter gratis à l'Opera, afin de ſe faire connoître. Hé, qui vous amene en ce pays-ci, Mademoiſelle?

LORANGE.

Trois Officiers de Dragons de mes bons amis m'ont engagée d'y venir en Vendanges; & comme j'ai ſçû par occaſion que Monſieur Vivien de la Chaponnardiere y étoit pour épouſer la fille de Monſieur, j'ai crû ne pouvoir me diſpenſer de venir mettre empêchement à ce mariage.

VIVIEN.

Mettre empêchement à mon mariage! & de quel droit, Madame?

LORANGE.

Comment de quel droit, petit perfide ?

M. THOMASSEAU.

Que veut dire ceci, mon gendre ?

VIVIEN.

Le diable m'emporte si j'en sçai rien, je ne connois point cette créature-là.

LORANGE.

Tu ne me connois point, traître ? je te dévisagerai si on me laisse faire.

Me. DUBUISSON.

Hé, ne vous emportez pas de la sorte.

LORANGE.

Tu ne me connois pas ? n'est-ce pas toi qui m'a mise dans mes meubles ?

VIVIEN.

Moi ?

M. THOMASSEAU.

Mon gendre ?

LORANGE.

Avant que je connusse ce libertin-là, ma réputation flairoit comme beaume dans tout le quartier du Palais Royal.

Me. DUBUISSON.

Je vous le disois bien, elle a toujours passé pour une fille fort sage.

LORANGE.

Si vous sçaviez, Monsieur, comme il m'a attrapée.

M. THOMASSEAU.

Cela ne vaut rien, mon gendre, voilà de mauvaises manieres.

VIVIEN.

Je vous proteste, Monsieur Thomasseau.

LORANGE.

Tenez, Monsieur, il venoit quelquefois chez une honnête Marquise qui donne à joüer; il me vit, je lui plûs; je le vis, il me plût.

Me. DUBUISSON.

Il vous proposa quelques parties de plaisir?

LORANGE.

Vraiment nous soupâmes ensemble dès le soir même; il me fit boire tant de ratafia, & tant manger de truffres. Oh pour cela l'argent ne lui coûte rien, il fait bien les choses.

Me. DUBUISSON.

Cet homme-là est d'une grande dépense, au moins.

M. THOMASSEAU.

Oüi, cela n'accommode point un ménage.

Me. DUBUISSON.

Il ne faut pas demander si le lendemain il alla vous rendre visite?

LORANGE.

Oüi, Madame, & deux jours après il m'envoya une tapisserie de brocatelle, un petit lit de damas feüille-morte, avec la petite oye.

M. THOMASSEAU.

Un lit de damas ! cela eſt violent.

VIVIEN.

Si j'ai jamais vû cette coquine-là, ſi je ſçai ce que c'eſt que tout ce qu'elle dit.

LORANGE.

Oh, tu as beau nier, il faut que tu m'épouſes, ou que tu ſois pendu.

VIVIEN.

Je vous épouſerai, moi ?

LORANGE.

Oüi, par la ventrebleu tu m'épouſeras.

Me. DUBUISSON.

Ne vous tourmentez donc point, Mademoiſelle, vous vous ferez malade.

LORANGE.

Ah, je veux que cinq cens diables me tordent le cou, Madame, ſi...

VIVIEN.

Voilà une effrontée carogne.

M. THOMASSEAU.

Allez, Monſieur, vous devriez mourir de honte, de faire des préſens à des filles qui jurent comme cela.



SCENE

SCENE XXIII.

Me. DUBUISSON, M. THOMASSEAU, VIVIEN, THIBAUT, CLITANDRE.

THIBAUT.

TEnez, Monsieur, vela le mari que votre fille a fait venir de Paris, & vela sti que vous avez fait venir de campagne. Alle veut stici, & ne veut point sti là, est-ce qu'alle a tort ? Regardez-les bian, queux comparaison !

SCENE DERNIERE.

Me. DUBUISSON, M. THOMASSEAU, CLITANDRE, MARIANE, THIBAUT, VIVIEN, Me. DESMARTINS, ANGELIQUE.

M. THOMASSEAU.

APprochez, ma fille, approchez.

MARIANE.

Souffrez, mon pere, que je me jette à vo

génoux, pour vous conjurer instamment de ne me pas forcer...

M. THOMASSEAU.

Ne me priez de rien, ma fille, l'affaire est concluë dans ma tête.

MARIANE.

Ah, mon pere!

M. THOMASSEAU.

Votre mariage est déja rompu avec Monsieur; c'est une affaire faite, je ne veux point de débauché dans ma famille.

VIVIEN.

Quoi! vous croyez, Monsieur Thomasseau...

M. THOMASSEAU.

Voilà qui est fini, vous dis-je, j'écrierai à votre pere.

CLITANDRE.

Oserois-je me flatter, Monsieur...

M. THOMASSEAU.

Pour terminer quelque chose avec vous, Monsieur, il faut sçavoir auparavant qui vous êtes.

CLITANDRE.

Il ne sera pas mal-aisé de vous en instruire, & voilà ma tante & ma sœur...

M. THOMASSEAU.

Vous êtes le frere de cette adorable personne?

Me. DESMARTINS.

Si vous êtes toujours dans le dessein d'épouser

ma niéce, il faut consentir au bonheur de mon neveu, pour le faire consentir au vôtre.

M. THOMASSEAU.

Sur ce pied-là, c'est une affaire faite, & nous serons bien-tôt d'accord.

VIVIEN.

Hé, qu'est-ce donc, me faire venir exprès de Gisors pour se moquer de moi?

LORANGE.

Consolez-vous, Monsieur; jeune & nigaut comme vous êtes, vous ne manquerez pas de bonne fortune.

On entend un bruit de Haut-bois & de Musettes.

M. THOMASSEAU.

Quelle musique est-celà?

Me. DUBUISSON.

C'est un petit bal de Campagne que Mademoiselle Duhazard a préparé pour Monsieur Vivien, apparemment.

M. THOMASSEAU.

Comment donc?

Me. DUBUISSON.

Comme fille postulante d'Opera, il faut bien qu'elle donne un plat de son métier à la compagnie.

LORANGE.

Et comme maître de l'Epée de bois, si vous vou-

lez je ferai le festin des deux mariages.

M. THOMASSEAU.

Mademoiselle Duhazard est un Gabaretier ?

LORANGE.

Fort à votre service.

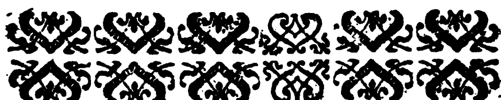
VIVIEN.

Je vous le disois bien, moi, qu'on me faisoit piéce.

L'ORANGE.

Sans rancune, Monsieur Vivien, nous vous avons empêché de vous marier, ce n'est pas vous rendre un mauvais office. Allons, gai, Messieurs de la simphonie, honneur à Monsieur Vivien, & à nos Vendanges.





DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Vendangeurs & Vendangeuses, précedés de quelques Hautbois & d'une Musette, entrent en dansant.

PREMIER VENDANGEUR.

Amis Vendangeux,
Ayons le cœur joyeux,
Pavons des Vendanges nouvelles,
Qui sont des plus belles,
Nargue du vin vieux.
Amis Vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

LE COEUR répete.

Amis Vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

SECOND VENDANGEUR.

Darlu, Roussèau, Fitte & Forelle:
En avons dans l'aile
Avec leur vin vieux.

Amis Vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

LE COEUR répete.

Amis Vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

PREMIER VENDANGEUR.

Serviteur à Monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

Tous les Acteurs & Actrices de la Comedie & du Divertissement font la révérence à Monsieur Vivien, en répétant,

Serviteur à Monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

PREMIER VENDANGEUR.

Qu'il est docile, & qu'il prend bien
Le bon parti dans cette affaire.
Serviteur à Monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

LE CHOEUR repete.

Serviteur à Monsieur Vivien
De la Chaponnardiere.

Deux Vendangeurs & deux Vendangeuses dansent une Entrée grotesque.

SECOND VENDANGEUR.

Morgué, morgué, point de mélancolie,
J'ons bon vin & femme jolie,
N'est-ce pas pour vivre contens?
Tout ce qui peut me chagriner l'âme,
J'ons du vin nouviau tous les ans:
Mais j'ons toujours la même femme.

Entrée d'un Sabotier, seul.

Mlle DESMARTINS vêtuë en Vendangeuse, chante.

Amans, qui venez en vendange,
L'Amour ne trouve point étrange
Qu'au Dieu du vin vous fassiez votre cour.
Dans une heureuse intelligence
Ces Dieux se servent tour à tour,
L'Amour aide à Bacchus, & par reconnoissance,
Bien souvent Bacchus avance
Les affaires de l'Amour.

Un Paysan danse une Entrée comique avec Angelique qui est vêtuë en Vendangeuse.

SECOND VENDANGEUR.

Les plus habiles Vendangeuses,
Quoiqu'ordonne le Dieu du Vin,
Ne sont jamais assez soigneuses
Pour bien cueillir tout le raisin.
Mais aux Vendanges de Surêne,
Avec les Jeux & les Ris,
Le Dieu des Amours amene
Des grapilleuses de Paris.

Un grand benais de Paysan danse seul d'une maniere niaise : quand il a fini, Madame Desmartins s'avance au bord du Théâtre, au milieu des deux Vendangeurs. Ils chantent les couplets suivans, que tous les Acteurs & Actrices de la Comedie & du Divertissement repetent en chantant.

PREMIER VENDANGEUR.

Profitez bien, jeunes fillettes,
Des momens faits pour les amours ;
Quand on a passé ses beaux jours,
Adieu panniers, Vendanges sont faites.

Me. DESMARTINS.

Cachez bien les faveurs secrettes ;

Amans

Amans, dont vous êtes comblez;
Si-tôt que vous les revelez,
Adieu panniers, Vendanges sont faites.

SECOND VENDANGEUR.

Il faut sçavoir en amourettes
Se saisir des tendres momens:
Pour les trop timides Amans,
Adieu panniers, Vendanges sont faites.

PREMIER VENDANGEUR.

Faites bien vos marchés, Grisettes,
Avant qu'aimer les grands Seigneurs;
Si-tôt qu'ils ont eu vos faveurs,
Adieu panniers, Vendanges sont faites.

Tous les Acteurs & Actrices rentrent en dansant & en chantant; & Madame Desmartins qui demeure seule sur le Théâtre, adresse à l'Assemblée ce dernier couplet.

Défiez-vous de ces coquettes
Qui n'en veulent qu'à vos écus;
Si-tôt que vous n'en aurez plus,
Adieu panniers, Vendanges sont faites.

FIN.

bien. Nous sommes d'une noblesse tellement ancienne, que tous nos biens en sont usés : nous n'avons, vous & moi, d'autre patrimoine que le sçavoir-faire : mais qu'importe? Les sots doivent tribut aux gens d'esprit, & il y a dans cette Foire saint Germain, quantité de Bureaux où je me fais payer mes rentes.

URBINE.

Hé donc, en venez-vous toucher quelqu'une aujourd'hui ?

LE CHEVALIER.

Cadedis, ma chere sœurette, je suis sans cesse à l'affut de la fortune. Je lui ai donné la chasse à la Cour, j'ai cru la tenir par le toupet, la coquine s'est trouvée chauve. A la guerre, je l'ai poursuivie, & je lui ai fait peur, apparemment ; elle s'est tenuë close & couverte pour me faire piéce, on ne l'a point vûë pendant la campagne. Mais graces au ciel, je la retrouve en quartier d'hyver ; & pour ne l'effaroucher pas, en attendant que l'amour m'en fasse absolument raison, je la mine tout doucement ici, & je l'attrappe par les menus.

URBINE.

Vous seriez amoureux, mon frere ?

LE CHEVALIER.

Amoureux, moi ! De richesses, oüi ; de femmes, non, je vous proteste. Hola, hé, Mademoiselle Mousset, serviteur ; un mot ici, je vous en conjure.



ACTEURS.

Mlle MOUSSET, Marchande de robes de chambre.

LORANGE, Marchand de caffé, vétu en Arménien.

Mesd. MANON, MIMI, LOLOTTE,	Marchandes de la Foire.

LE CHEVALIER de Castagnac, Gascon.

URBINE, sœur du Chevalier.

CLITANDRE, amant d'Angelique.

LE BRETON, valet de Clitandre.

ANGELIQUE, maîtresse de Clitandre.

Me. ISAAC, gouvernante d'Angelique.

JASMIN, laquais d'Angelique.

M. FARFADEL, Financier.

Me. DE KERMONIN, sœur du Breton.

MAROTTE, petite Grisette.

Me. BARDOUX, mere d'Angelique.

Plusieurs Acteurs du cercle qui composent le Divertissement.

La Scene est dans un des Carrefours de la Foire S. Germain.



LA FOIRE S. GERMAIN, COMEDIE.

Le Théâtre représente un des Carrefours de la Foire.

SCENE PREMIERE.

Mlle MOUSSET, LORANGE, Mlles. MANON, MIMI, LOLOTTE dans leurs boutiques.

Mlle MOUSSET.



De belles robes de chambres, Messieurs ? des étoffes de la Chine ? des bonnets à la Beneficiere ? des deshabillez à bonne fortune ? Voyez ici Mesdames ?

MIMI.

Des rubans d'or ? des tabliers ? des fichus ? de belles écharpes, Messieurs ?

LOLOTTE.

Des tabatieres ? des cannes ? des cordons de chapeau ? des nœuds d'épée, Mesdames ?

MANON *en Turque.*

Marchandises de Levant, Messieurs ? Eaux de senteur de Constantinople ? Beaume de Perse ? mastic pour les trous de petite verolle ? ciment pour recrepir les visages ? nous avons ce qu'il vous faut, Mesdames.

LORANGE.

Caffé, thé, chocolat ? Vin de saint Laurent ? vin de Laciota ? vin de Canarie ?

SCENE II.

LE CHEVALIER, URBINE.

URBINE.

VEnir tant de bonne heure à la Foire saint Germain ! vous n'y portez pas attention, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

A toutes les heures du jour ; gens de chez nous, ma sœur, pensent à leurs affaires, & font très-

bien. Nous sommes d'une noblesse tellement ancienne, que tous nos biens en sont usés : nous n'avons, vous & moi, d'autre patrimoine que le sçavoir-faire : mais qu'importe? Les sots doivent tribut aux gens d'esprit, & il y a dans cette Foire saint Germain, quantité de Bureaux où je me fais payer mes rentes.

URBINE.

Hé donc, en venez-vous toucher quelqu'une aujourd'hui ?

LE CHEVALIER.

Cadedis, ma chere sœurette, je suis sans cesse à l'affut de la fortune. Je lui ai donné la chasse à la Cour, j'ai cru la tenir par le toupet, la coquine s'est trouvée chauve. A la guerre, je l'ai poursuivie, & je lui ai fait peur, apparemment ; elle s'est tenuë close & couverte pour me faire piéce, on ne l'a point vûë pendant la campagne. Mais graces au ciel, je la retrouve en quartier d'hyver ; & pour ne l'effaroucher pas, en attendant que l'amour m'en fasse absolument raison, je la mine tout doucement ici, & je l'attrappe par les menus.

URBINE.

Vous seriez amoureux, mon frere ?

LE CHEVALIER.

Amoureux, moi ! De richesses, oüi ; de femmes, non, je vous proteste. Hola, hé, Mademoiselle Mousset, serviteur ; un mot ici, je vous en conjure.

SCENE III.

Mlle MOUSSET, LE CHEVALIER. URBINE.

Mlle. MOUSSET.

C'Eſt déja vous, Monſieur le Chevalier ? On ne ſera ici que dans une heure.

LE CHEVALIER.

Mais y ſera-t'on ? Car je n'ai point de temps à perdre, je ne veux pas qu'on m'amuſe.

Mlle MOUSSET.

On m'a bien promis de s'y rendre.

LE CHEVALIER.

As-tu touché la groſſe corde,& peut-on appuyer ferme deſſus ſans la rompre ?

Mlle. MOUSSET.

Toutes choſes ſont bien diſpoſées, & vous en aurez bonne iſſuë. Ne voulez-vous pas entrer ?

LE CHEVALIER.

Non, mon enfant, ta boutique eſt plus incommode que ce carrefour, elle eſt toujours pleine de cent perſonnes à qui tu crois vendre des robes de chambre, & qui n'ont pas de quoi payer un bonnet.

Mlle. MOUSSET.

Cette Dame eſt de votre compagnie; apparemment ?

LE CHEVALIER.

C'eſt ma ſœur Urbine de Caſtagnac, ma chere Mademoiſelle Mouſſet.

URBINE.

Cette marchande paroît bien de vos amies, mon frere, je lui ſuis tant & plus acquiſe.

Mlle MOUSSET.

Je ſuis votre très humble ſervante, Madame.

LE CHEVALIER.

Enviſagez bien cette femme-là, ma ſœur, c'eſt une illuſtre de Paris, au moins.

URBINE.

Tant nouvelle je ſuis à la Ville, que je n'en connois pas encore les merveilles.

Mlle MOUSSET.

Vous en allez faire un des plus beaux ornemens, Madame.

URBINE.

Hélas; Madame! j'ai confuſion d'être ſortie de la Province; mais je m'y recache dans le moment que j'aurai mis quelque fin à mes affaires.

Mlle MOUSSET.

Vous avez des affaires en ce pays-ci?

LE CHEVALIER.

Bon, des affaires, c'eſt moins que rien. Tu con-

nois cet homme, peut-être ?

Mlle MOUSSET.

Quel homme, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Un certain Monſieur Farſadel de par le monde.

Mlle MOUSSET.

Ce vieillard ſi riche & ſi fou, qui en conte à toute la terre ?

LE CHEVALIER.

Juſtement ; ce grand épouſeur en paroles, ce fameux honniſſeur de filles.

Mlle MOUSSET.

Il en a fait accroire depuis ſix mois à plus de quatre de ma connoiſſance.

LE CHEVALIER.

Voilà l'homme : il y a quelques mois qu'il vint en Province ; il vit ma ſœur Urbine, il prit du goût pour elle ; il lui fit une promeſſe de mariage par maniere de converſation, dit-il ; & parce que je mépriſe de l'aſſommer, ma ſœur Urbine, par maniere d'acquit, le va faire pendre : cela ſera bientôt vuidé.

Mlle MOUSSET.

Et vous appellez cela moins que rien ?

LE CHEVALIER.

Oüi, mon enfant, la Comteſſe de Meripillerious, notre parente, tient toute la robe dans ſa manche ; je vais accompagner ma ſœur chez elle pour ſon affaire, & je reviens dans l'inſtant ici pour la nôtre.

CLITANDRE.

Non, mon enfant, je vous remercie.

SCENE VII.

CLITANDRE, LE BRETON, Mlle. MOUSSET, LORANGE.

CLITANDRE.

AH ! Te voilà, bourreau ?

LE BRETON.

Oüi, Monsieur, c'est moi-même, qui ne veux plus me mêler de vos affaires, & qui viens vous demander mon congé.

CLITANDRE.

Comment, misérable !

Mlle MOUSSET.

Hé, Monsieur !

CLITANDRE.

Hé, quelles nouvelles m'apportes - tu encore ? Ça, voyons.

LE BRETON.

Je ne vous en apporte aucune ; il n'y a rien à faire, il faut nous séparer, & vous n'avez qu'à chercher fortune.

CLITANDRE *veut se jetter sur lui.*

Quoi, pendart !

LORANGE

Hé, point d'emportement.

LE BRETON.

Ne le lâchez pas, au moins, il devient fou, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Je te ferai mourir sous le bâton.

LE BRETON.

Il ne s'en apperçoit pas, lui : mais cela ne laisse pas d'être.

CLITANDRE.

Ah ! je n'en puis plus : Oüi, je perds l'esprit, je l'avouë ; mais c'est ce malheureux qui me fait tourner la cervelle.

Mlle MOUSSET.

Lui, Monsieur ?

LORANGE.

Comment donc ?

LE BRETON.

Il ne sçait ce qu'il dit, comme vous voyez.

CLITANDRE.

Je vous en fais juges vous-mêmes. Depuis un mois, je suis amoureux de la plus aimable personne du monde.

LE BRETON.

Vous voyez bien que ce n'est pas moi qui lui gâte l'esprit, que diable.

CLITANDRE.

Monsieur le Breton, ce charmant Monsieur le

Breton

LORANGE.

Elle est allée tenir compagnie à ton Marquisat, ma chere Marton.

Mlle MOUSSET.

Tu as fait de grands voyages, à ce que l'on m'a dit, depuis que nous ne nous sommes vûs?

LORANGE.

Comment, morbleu, de grands voyages! j'ai pensé faire celui de l'autre monde.

Mlle MOUSSET.

Tu as pensé mourir?

LORANGE.

Oüi vraiment, il y a eu des ordres exprès pour cela, & ils ont été affichés, même: mais je n'ai pas voulu les suivre, j'aime à vivre, moi, comme tu sçais.

Mlle MOUSSET.

Tu as raison, mais ne risques-tu rien ici?

LORANGE.

La chose est problématique; comme enfant de Paris, Ecuyer sieur de Lorange, & Chevalier de Gourdinvillers, les ordres sont précis: mais comme Armenien, naturalisé depuis trois semaines, il n'y a rien à crandre; c'est pourquoi, mon enfant, supprime, s'il te plaît, le nom de Lorange, & ne me nomme que l'Armenien.

Mlle MOUSSET.

Très-volontiets, tu n'as qu'à dire, Mais toi, ne m'appelle point Marton, je te prie.

LORANGE.

J'entens bien, il y a aussi quelques ordres expédiés sous ce nom-là, n'est-ce pas ? C'est la même étoile qui nous domine ; nous finirons ensemble de maniere ou d'autre.

SCENE VI.

CLITANDRE, Mlle MOUSSET, LORANGE.

CLITANDRE.

Les valets sont bien nés pour nous impatienter ! A quoi diantre ce maraut-là s'amuse-t'il ?

Mlle MOUSSET.

Hé ! Qu'avez-vous aujourd'hui, Monsieur ? Vous voilà bien sombre !

CLITANDRE.

Mon coquin de Breton se moque de moi, ma chere Mademoiselle Mousset : je lui ai dit de me venir rendre réponse, il y a deux heures que je l'attens, je suis sur des épines.

LORANGE.

Si vous vouliez, Monsieur, rafraîchir votre impatience de quelque petit verre de liqueurs, j'en ai des meilleures de la Foire.

LE BRETON.

La mere est une veuve entre deux âges, un exemple de régularité; femme très-prude, & très-rébarbarative de son métier.

Mlle MOUSSET.

Cet article-là rend l'affaire épineuse.

LE BRETON.

La suivante est un monstre de laideur, & un dragon de vertu, plus affreuse que le diable, & par conséquent plus méchante.

LORANGE.

Cet animal-là sera difficile à apprivoiser.

LE BRETON.

Avec cela il y a dans la maison une espece d'Abbé qui sert d'Intendant, un valet de chambre qui a les goûtes, un cuisinier manchot, un cocher borgne, & trois vieux laquais qui n'ont jamais bû de vin. Le moyen de faire connoissance avec ces gens-là?

Mlle MOUSSET.

Voilà un agréable petit domestique.

LE BRETON.

Ils sont tous zelés pour la mere, & gardent tous la fille à vûë. Les entrepreneurs n'ont qu'à tabler là-dessus, & à faire leurs diligences.

Mlle MOUSSET.

Monsieur l'Armenien?

LORANGE

Hé, point d'emportement.

LE BRETON.

Ne le lâchez pas, au moins, il devient fou, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Je te ferai mourir sous le bâton.

LE BRETON.

Il ne s'en apperçoit pas, lui : mais cela ne laisse pas d'être.

CLITANDRE.

Ah ! je n'en puis plus : Oüi, je perds l'esprit, je l'avouë ; mais c'est ce malheureux qui me fait tourner la cervelle.

Mlle MOUSSET.

Lui, Monsieur ?

LORANGE.

Comment donc ?

LE BRETON.

Il ne sçait ce qu'il dit, comme vous voyez.

CLITANDRE.

Je vous en fais juges vous-mêmes. Depuis un mois, je suis amoureux de la plus aimable personne du monde.

LE BRETON.

Vous voyez bien que ce n'est pas moi qui lui gâte l'esprit, que diable.

CLITANDRE.

Monsieur le Breton, ce charmant Monsieur le

Breton

Breton que vous voyez, connoît tout l'excès de mon amour : il est témoin de tous les tourmens que me fait souffrir l'impossibilité d'avoir accès chez cette belle.

LE BRETON.

Oüi, je vois de belles choses, assurément.

CLITANDRE.

Et le belître a la constance & la malice de ne pas imaginer aucune chose pour me rendre le moindre service.

LE BRETON.

Monsieur l'Armenien ?

LORANGE.

Oh, vous avez tort, Monsieur le Breton ; il faut passer condamnation, cela n'est pas bien.

LE BRETON.

Mademoiselle Mousset ?

Mlle MOUSSET.

Je suis contre vous aussi. Vous n'êtes point un valet zélé.

LE BRETON.

Je me donne au diable ; vous y seriez bien empêchés, vous autres ; & pourtant les Marchands Forains ne sont pas les moins habiles pour ces affaires-là.

LORANGE.

Je gage en deux jours d'emporter l'affaire, quelque difficile qu'elle puisse être.

Mlle MOUSSET.

Je ne puis le deviner, mais il n'est pas bête.

LE BRETON.

Angelique & sa suite approchent, nous les masquerons.

LORANGE *derriere le Théatre.*

Gare l'eau.

SCENE IX.

ANGELIQUE, Me. ISAAC, Mlle MOUSSET, LE BRETON.

ANGELIQUE.

AH, juste Ciel ! Qu'est-ce que cela ?

Me. ISAAC.

Comment donc Quels insolens ! Quelles canailles ! en pleine Foire, jetter des immondices par les fenêtres ! Un procès verbal : Des témoins ? Un honnête Commissaire ?

Mlle MOUSSET.

A qui en ont-elles, donc,

LE BRETON.

A qui ? Monsieur l'Armenien vient de vuider une chocolatiere sur le corps de la surveillante.

ANGELIQUE.

Voilà des choses qui ne sont pas permises.

LE BRETON.

La mere eſt une veuve entre deux âges, un exemple de régularité; femme très-prude, & très-rébarbarative de ſon métier.

Mlle MOUSSET.

Cet article-là rend l'affaire épineuſe.

LE BRETON.

La ſuivante eſt un monſtre de laideur, & un dragon de vertu, plus affreuſe que le diable, & par conſéquent plus méchante.

LORANGE.

Cet animal-là ſera difficile à apprivoiſer.

LE BRETON.

Avec cela il y a dans la maiſon une eſpece d'Abbé qui ſert d'Intendant, un valet de chambre qui a les goûtes, un cuiſinier manchot, un cocher borgne, & trois vieux laquais qui n'ont jamais bû de vin. Le moyen de faire connoiſſance avec ces gens-là?

Mlle MOUSSET.

Voilà un agréable petit domeſtique.

LE BRETON.

Ils ſont tous zelés pour la mere, & gardent tous la fille à vûë. Les entrepreneurs n'ont qu'à tabler là-deſſus, & à faire leurs diligences.

Mlle MOUSSET.

Monſieur l'Armenien?

LORANGE.

Mademoiselle Mousset ?

Mlle MOUSSET.

Il faut plus de deux jours pour cette affaire-là.

LORANGE.

Vous n'en sortirez pas en vingt-quatre heures.

LE BRETON.

Bon, il y a près d'un mois que j'y travaille, & je n'ai pû l'entamer encore.

CLITANDRE.

Hé ! mes chers enfans, ne m'abandonnez pas, je vous en conjure.

Mlle MOUSSET.

Mort de ma vie, nous sommes trois, il ne faut pas en avoir le démenti.

LORANGE.

Non, assurément.

LE BRETON.

Ah ! Monsieur, voilà Mademoiselle Angélique, je pense, elle vient de ce côté-ci, même.

CLITANDRE.

Ah ! mon cher Breton : je n'en puis plus, tous mes sens sont interdits. Par où commencer ? Comment l'aborder ? Que lui dirai-je ?

LE BRETON.

Vous ne lui direz rien s'il vous plaît. Ce sera bien assez de la regarder ; la maudite suivante, & le maître Laquais sont avec elle.

CLITANDRE.

Ah, juste Ciel !

SCENE VIII.

CLITANDRE, Mlle MOUSSET, LORANGE, LE BRETON, ANGELIQUE, Me. ISAAC.

LORANGE *à Clitandre.*

ELoignez-vous, & me laissez faire, je vous débarrasserai des incommodes.

CLITANDRE.

Seroit-il possible ?

LORANGE.

Eloignez-vous, vous dis-je. Elle vient par ici, n'est-ce pas ?

LE BRETON.

Elle va passer, la voilà presqu'au milieu de la ruë.

LORANGE.

Vous avez de l'esprit, secondez-moi bien, seulement.

LE BRETON.

Il nous quitte & rentre chez lui : que diantre va-t'il faire ?

Mlle MOUSSET.

Je ne puis le deviner, mais il n'est pas bête.

LE BRETON.

Angelique & sa suite approchent, nous les masquerons.

LORANGE *derriere le Théatre.*

Gare l'eau.

SCENE IX.

ANGELIQUE, Me. ISAAC, Mlle MOUSSET, LE BRETON.

ANGELIQUE.

AH, juste Ciel! Qu'est-ce que cela?

Me. ISAAC.

Comment donc. Quels insolens! Quelles canailles! en pleine Foire, jetter des immondices par les fenêtres! Un procès verbal: Des témoins? Un honnête Commissaire?

Mlle MOUSSET.

A qui en ont-elles, donc,

LE BRETON.

A qui? Monsieur l'Armenien vient de vuider une chocolatiere sur le corps de la surveillante.

ANGELIQUE.

Voilà des choses qui ne sont pas permises.

Me. ISAAC.

Hé la, la, c'est bien employé, Mademoiselle ; si vous aviez été au Palais, comme Madame votre mere vous l'avoit dit ; & non pas à la Foire.... Hom, hom, voilà comme le Ciel punit vos extravagances.

ANGELIQUE.

Moi ! je ne me plains point, je n'ai rien eu. Mais vous qui êtes une personne si sage, & si raisonnable, Madame Isaac, qu'est-ce que le Ciel punit en vous, je vous prie ?

Me. ISAAC.

L'impertinence que j'ai euë d'adhérer à vos sottises : mais cela ne m'arrive pas souvent.

SCENE X.

ANGELIQUE, Me. ISAAC, Mlle. MOUSSET, LE BRETON, LORANGE, JASMIN.

LORANGE.

JE viens vous demander mille pardons, Madame, du petit accident de la chocolatiere.

LE BRETON.

Oüi, toi-même.

ANGELIQUE.

C'est mon laquais, Monsieur.

LE BRETON.

C'est un coupeur de bourses, Madame, je l'ai pris sur le fait.

LORANGE.

A qui en avez-vous ? Que vous fait-on, Monsieur ?

LE BRETON.

On vole, on pille auprès de votre boutique, & vous souffrez cela, Monsieur l'Armenien ?

JASMIN.

Messieurs....

LORANGE *en donnant un coup de pied à Jasmin.*

Hé ! c'est mon fripon de l'autre jour, je le reconnois.

JASMIN.

Je suis honnête garçon, ne me frappez pas.

ANGELIQUE.

Doucement, Messieurs, c'est mon laquais, je vous assure.

Mlle MOUSSET.

Lui ! je le connois pour un voleur, Madame.

ANGELIQUE.

Vous n'y songez pas.

Mlle. MOUSSET.

Il prit encore hier au soir dans la poche d'une vieille Marquise de ma connoissance le portrait d'un jeune Abbé, qu'elle venoit de retirer de chez la Frenaye.

ANGELIQUE.

Jasmin?

JASMIN.

En vérité, Mademoiselle, cela n'est pas vrai, je vous assure.

LORANGE.

Il a coupé il n'y a que trois jours à une fort honnête Procureuse de la rue Galande, une Croix de diamans de près de dix pistoles, que deux jeunes Academistes lui avoient donnée.

LE BRETON.

Voilà des preuves convaincantes, allons, marchons chez le Commissaire.

JASMIN.

Au secours, à la force.

LORANGE.

Oh tu as beau crier, tu iras en galere.

ANGELIQUE.

Mais vraiment ces violences-là ne se font point. Qu'on prenne garde à ce qu'on fait, c'est mon laquais encore une fois.

Mlle. MOUSSET.

Hé! laissez-le emmener, on a quelque chose à vous dire qu'on ne veut pas qu'il sçache.

emplettes à faire, vous trouverez bon que j'y demeure.

Mlle. MOUSSET.

Si vous voulez prendre un siege en attendant...

ANGELIQUE.

Je vous suis obligée, Madame.

Me. ISAAC.

Je vous laisserois ici toute seule ?

ANGELIQUE.

Ah ! que vous êtes ridicule avec vos manieres ! Allez, Madame, il suffit de moi pour me garder, & d'un laquais pour vous rendre compte de mes actions & de mes paroles.

Me. ISAAC.

Ah, ah ! vous le prenez sur ce ton-là ? Oh bien, bien, je ne reviendrai pas, moi, mais je vous vais envoyer compagnie.

ANGELIQUE.

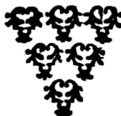
Vous me ferez plaisir, je n'en sçai pas de plus désagréable que la vôtre.

Me. ISAAC *à Jasmin.*

Je te la recommande, ne la quitte pas de vûë.

JASMIN.

J'ai de bons yeux, ne vous mettez pas en peine.



SCENE XI.

ANGELIQUE, Mlle. MOUSSET, LORANGE, LE BRETON, JASMIN.

LORANGE.

BOn, voilà déja un de nos espions de parti.

LE BRETON.

Je m'en vais bien-tôt faire décamper l'autre.

ANGELIQUE.

Ah, que je suis fatiguée de l'esclavage où l'on me fait vivre! n'en sortirai-je que pour passer dans un autre encore plus rude?

Mlle. MOUSSET.

Il ne tiendra qu'à vous d'être heureuse, j'ose vous en répondre.

ANGELIQUE.

Quoy, Madame!

LE BRETON *à Jasmin.*

Comment coquin, tu foüille dans ma poche?

JASMIN.

Moi, Monsieur?

LE BRETON.

Oüi, toi-même.

ANGELIQUE.

C'est mon laquais, Monsieur.

LE BRETON.

C'est un coupeur de bourses, Madame, je l'ai pris sur le fait.

LORANGE.

A qui en avez-vous ? Que vous fait-on, Monsieur ?

LE BRETON.

On vole, on pille auprès de votre boutique, & vous souffrez cela, Monsieur l'Armenien ?

JASMIN.

Messieurs....

LORANGE *en donnant un coup de pied à Jasmin.*

Hé ! c'est mon fripon de l'autre jour, je le reconnois.

JASMIN.

Je suis honnête garçon, ne me frappez pas.

ANGELIQUE.

Doucement, Messieurs, c'est mon laquais, je vous assure.

Mlle MOUSSET.

Lui ! je le connois pour un voleur, Madame.

ANGELIQUE.

Vous n'y songez pas.

Mlle. MOUSSET.

Il prit encore hier au ſoir dans la poche d'une vieille Marquiſe de ma connoiſſance le portrait d'un jeune Abbé, qu'elle venoit de retirer de chez la Frenaye.

ANGELIQUE.

Jaſmin?

JASMIN.

En vérité, Mademoiſelle, cela n'eſt pas vrai, je vous aſſure.

LORANGE.

Il a coupé il n'y a que trois jours à une fort honnête Procureuſe de la rue Galande, une Croix de diamans de près de dix piſtoles, que deux jeunes Academiſtes lui avoient donnée.

LE BRETON.

Voilà des preuves convaincantes, allons, marchons chez le Commiſſaire.

JASMIN.

Au ſecours, à la force.

LORANGE.

Oh tu as beau crier, tu iras en galere.

ANGELIQUE.

Mais vraiment ces violences-là ne ſe font point. Qu'on prenne garde à ce qu'on fait, c'eſt mon laquais encore une fois.

Mlle. MOUSSET.

Hé! laiſſez-le emmener, on a quelque choſe à vous dire qu'on ne veut pas qu'il ſçache.

SCENE XII.

Mlle. MOUSSET, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

EXpliquez-moi ce myſtere, Madame.

Mlle. MOUSSET.

Ne le comprenez-vous pas? Vous êtes toute aimable, & l'on écarte les ſurveillans pour vous découvrir ſans contrainte les ſentimens que vous faites naître.

ANGELIQUE.

Comment, Madame?

Mlle. MOUSSET.

Ne craignez rien.

ANGELIQUE *voyant Clitandre.*

C'eſt lui, c'eſt Clitandre: je ſuis perduë.



SCENE XIII.

CLITANDRE, ANGELIQUE, Mlle, MOUSSET.

CLITANDRE.

PArdonnez, charmante personne, à la violence de mon amour, les artifices innocens dont on se sert pour me faciliter les moyens de vous entretenir: Depuis long-temps je vous adore, je n'ai pû vous parler que des yeux, & je n'ai rien lû dans les vôtres qui m'ait flatté du moindre espoir. Enfin j'ose, en tremblant, vous consulter ici moi-même sur ma destinée: mon cœur est tout à vous, avez-vous disposé du vôtre? Que faut-il faire pour l'obtenir? Si vous le destinez au plus tendre, au plus fidele, au plus passionné de tous les amans, aucun autre que moi n'a droit d'y prétendre.

Mlle. MOUSSET.

Cela est bien écrit, au moins, ne faites-vous point de réponse?

CLITANDRE.

Vous hésitez à vous déclarer? Que je suis à plaindre!

ANGELIQUE.

Quand je vous aurai dit l'état où je suis; vous

vous trouverez bien plus malheureux encore.

CLITANDRE.

Vous avez un engagement, Madame !

ANGELIQUE.

Dans quatre jours on me marie.

CLITANDRE.

Ah, je ſuis mort !

Mlle MOUSSET.

Mort de ma vie, voilà un homme que vous poignardez, Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Ecoutez-moi, Monſieur. Vous me dites que vous m'aimez, vos regards m'en ont aſſurée, & leur langage s'eſt fait entendre dès le moment qu'ils m'ont parlé. La liberté de mon procedé va vous étonner peut-être : mais la ſituation où je me trouve ſuffit de reſte pour le juſtifier. On prétend me faire épouſer un vieux mari que je deteſte. Ma mere eſt riche, je ſuis jeune, tout le monde me trouve belle, conſultez bien encore votre cœur & vos yeux. Je vous aime, ne me trompez point ; ſi vous m'aimez véritablement, n'épargnez rien pour faire changer les ſentimens de ma mere, & trouvez les moyens d'aſſurer enſemble votre bonheur, & mon repos.

CLITANDRE.

Ah, divine Angelique ! à quelque excès de joie...

Mlle MOUSSET.

Doucement, s'il vous plaît, Monſieur, un peu moins de tranſport, & plus de reflexion; nous ne ſommes pas ici en place d'avoir de longues converſations : venons au fait. Qui eſt cet heureux vieillard qu'on veut vous donner, & que vous aimez tant, Mademoiſelle?

ANGELIQUE.

Monſieur Fafardel.

Mlle MOUSSET.

Monſieur Fafardel?

ANGELIQUE.

Lui-même : Le connoiſſez-vous?

Mlle MOUSSET.

Et très-fort même : il vient ici preſque tous les jours. Je ſçai de ſes fredaines, & votre affaire n'eſt pas encore ſi bien concluë qu'on ne la puiſſe rompre.

CLITANDRE.

Sçais-tu des moyens pour cela?

ANGELIQUE.

Seroit-il poſſible?

Mlle MOUSSET.

S'il ne s'agit que de détromper Madame votre mere, nous en viendrons aiſément à bout : mais pour y parvenir, il eſt bon qu'on ne nous voie point enſemble, & que je ne paroiſſe pas me mêler de vos affaires même.

une fois embarquée, je ne suis pas d'humeur à me contraindre, & je me rejetterai dans la bagatelle.

Mlle MOUSSET.

Vous n'en sortez pas trop, à ce qu'il me semble. Et quel rendez-vous vous attire à la Foire, s'il vous plaît?

M. FARFADEL.

J'y en ai deux, Mademoiselle Mousset; un chez toi avec une petite Grisette.

Mlle MOUSSET.

Je n'ai encore vû personne.

M. FARFADEL.

On viendra, les petites Grisettes son exactes, elles n'ont pas tant d'affaires que les femmes de qualité; en attendant je m'en vais chez Laigu, où se doit trouver une petite Bretonne de ta connoissance. Je ne te dis pas adieu, Mademoiselle Mousset.

SCENE XVII.

Mlle MOUSSET.

JUsqu'au revoir, Monsieur. L'agréable chose qu'un petit libertin sexagenaire, il trouvera compagnie chez Laigu: mais ce ne sera pas celle qu'il cherche. Consultons maintenant avec nos deux associés ce que nous pourrons faire pour...

Mlle MOUSSET.

C'est une de mes meilleures pratiques. Nous en aurons raison. Faites-moi chercher l'Arménien & votre Breton, qu'ils lâchent le filou prétendu, & qu'ils se dépêchent de venir ici.

CLITANDRE.

Je vais te les envoyer, & revenir ensuite chez Laigu, pour y regarder du moins Angelique, s'il ne m'est pas permis de lui parler.

SCENE XV.

Mlle MOUSSET seule.

O Que les amans sont foux! je suis bienheureuse que l'experience m'ait corrigée de ces foiblesses. Mais voici Monsieur Farfadel.

SCENE XVI.

M. FARFADEL, Mlle MOUSSET.

M. FARFADEL.

HE', laquais, qu'on ne me suive point.

Mlle MOUSSET.

C'est lui-même.

M. FARFADEL.

Et que mon carroſſe aille m'attendre à la petite porte de la ruë des Cannettes.

Mlle MOUSSET.

Voilà des ordres qui ſentent furieuſement la bonne fortune.

M. FARFADEL.

Bonjour, mon enfant. Je ne ſuis jamais ſans cela, comme tu ſçais.

Mlle MOUSSET.

Vous êtes le mortel le plus coureur, & le plus couru que je connoiſſe.

M. FARFADEL.

Et avec tout cela je n'aime point les femmes; elles ſont toutes folles de moi. Je ſuis un peu coquet de mon naturel : je les laiſſe ſe flatter ; je dis que je veux épouſer l'une, je promets de faire la fortune de l'autre ; je donne des régals, des cadeaux, des promenades ; ſomme totale, je les amuſe, & je ne conclus rien. Oh! cela me donne un grand relief dans le monde.

Mlle MOUSSET.

Vous avez raiſon.

M. FARFADEL.

Quand quelque petite perſonne me donne dans la vûë, je donne d'abord de l'emploi à ſes freres, ou à ſes couſins. Quand j'ai ſoupé trois ou quatre fois avec elle, krac je les revoque.

Mlle MOUSSET.

Chacun ſe diſtingue à ſa maniere.

M. FARFADEL.

J'ai choiſi la bonne, moi. La maniere de ſe diſtinguer à la guerre eſt dangereuſe; celle de la robe eſt trop ſérieuſe, & trop pénible; il n'eſt rien tel que de briller dans la Finance.

Mlle MOUSSET.

Aſſurément cela eſt bien plus ſûr, & bien plus commode.

M. FARFADEL.

Je n'ai que du plaiſir, je ne court point dans le riſque, & je ſuis pourtant un homme conſidérable, au moins.

Mlle MOUSSET.

Et conſidéré même. Je gage qu'il n'y a point de mere qui ne ſoit ravie de vous voir faire les doux yeux à ſa fille.

M. FARFADEL.

Oh, pour cela oüi, je t'en répons. Je ſuis à la veille d'en épouſer une toute des plus jolies.

Mlle MOUSSET.

Quoi, vous voulez vous marier ſérieuſement?

M. FARFADEL.

Oüi, mon enfant, j'ai mes raiſons. Cette fille eſt riche, & ce qui fait que je viens ici *incognitò* aujourd'hui, c'eſt que la mere eſt une prude qu'il faut ménager; je ne veux pas manquer cette affaire, elle eſt ſérieuſe: mais quand la dupe ſera

une fois embarquée, je ne suis pas d'humeur à me contraindre, & je me rejetterai dans la bagatelle.

Mlle MOUSSET.

Vous n'en sortez pas trop, à ce qu'il me semble. Et quel rendez-vous vous attire à la Foire, s'il vous plaît ?

M. FARFADEL.

J'y en ai deux, Mademoiselle Mousset ; un chez toi avec une petite Grisette.

Mlle MOUSSET.

Je n'ai encore vû personne.

M. FARFADEL.

On viendra, les petites Grisettes son exactes, elles n'ont pas tant d'affaires que les femmes de qualité ; en attendant je m'en vais chez Laigu, où se doit trouver une petite Bretonne de ta connoissance. Je ne te dis pas adieu, Mademoiselle Mousset.

SCENE XVII.

Mlle MOUSSET.

JUsqu'au revoir, Monsieur. L'agréable chose qu'un petit libertin sexagenaire, il trouvera compagnie chez Laigu : mais ce ne sera pas celle qu'il cherche. Consultons maintenant avec nos deux associés ce que nous pourrons faire pour...

SCENE XVIII.

Mlle MOUSSET, LORANGE, LE BRETON.

LE BRETON.

HE' bien, nos amans sont-ils contens l'un de l'autre ? se sont-ils abouchez ?

LORANGE.

Nous leur avons donné tout le temps & toute la commodité de le faire.

Mlle MOUSSET.

Est-ce que vous n'avez point vû Clitandre ? Il vous cherche.

LE BRETON.

A quelle intention ?

Mlle MOUSSET.

Pour vous dire de venir ici, & de laisser aller ce pauvre diable.

LORANGE.

On a prévenu ses ordres, l'espion pris en a été quitte pour quelques soufflets, quelques coups de pied dans le ventre, quelques croquignoles, le tout pour lui apprendre à écouter aux portes.

LE BRETON.

Comment s'est passée l'entrevuë ?

Mlle MOUSSET.

Le mieux du monde. Angelique est presque aussi amoureuse de ton maître, que ton maître est amoureux d'elle.

LE BRETON.

Est-il possible?

Mlle MOUSSET.

Oüi, te dis-je, il n'y a qu'une petite difficulté.

LORANGE.

Hé, quelle?

Mlle MOUSSET.

Son mariage est conclu avec un autre.

LORANGE

Quoi, ce n'est que cela, voilà une belle bagatelle!

LE BRETON.

Cela n'est rien, mon enfant, mon maître n'est pas scrupuleux, il l'épousera en secondes nôces avant qu'elle soit veuve.

Mlle MOUSSET.

Tu as raison, voilà un accommodement: mais il est bien-aise d'épouser en premier.

LORANGE.

Il a tort, les mariages en second sont les moins embarrassans, & les moins dangereux pour les suites.

Mlle MOUSSET.

Laissons-là la plaisanterie, & parlons sérieusement;

ment, il faut rompre cette affaire, & assurer la nôtre.

LE BRETON.

Comment s'y prendre ?

Mlle MOUSSET.

Le rival de ton maître est à la Foire.

LORANGE.

Oüi.

Mlle MOUSSET.

Il est allé chez Laigu, où il trouvera Angelique.

LE BRETON.

Quel homme est-ce ?

Mlle MOUSSET.

Un soûpirant bannal, un petit maître de soixante ans.

LORANGE.

De robe, d'épée, ou de finance ?

Mlle MOUSSET.

Selon le goût de ses maîtresses ; il n'est rien, & il est tout : c'est un petit cameleon d'amour, un animal amphibie en qui la finance domine.

LE BRETON.

Voilà un bon sujet, Monsieur l'Armenien.

LORANGE.

Oüi, cela doit bien rendre.

LE BRETON.

Il va donner apparemment à son épouse prétenduë quelques-uns des divertissemens de la

Foire, le Cercle, le petit Opera, les Danseurs de corde ? Ne pourrions-nous point nous servir de cette occasion ?

Mlle MOUSSET.

Où cela pourroit-il nous mener ? à ridiculiser le personnage tout au plus.

LE BRETON.

Il n'importe, commençons par là, c'est toujours quelque chose.

LORANGE.

Le garçon qui monte le Cercle est de mes intimes.

LE BRETON.

L'Entrepreneur du petit Opera est le bâtard d'une de mes tantes, & la petite Danseuse de corde est la maîtresse de mon neveu. Nous sommes en pays de connoissance.

Mlle MOUSSET.

Qu'est-ce que cela fait ? que prétens-tu faire ?

LE BRETON.

Ne vous mettez pas en peine, je vais toujours en me divertissant preparer un petit regal de Foire, qui finira peut-être agréablement notre intrigue. Songez au dénouement, vous autres.

LORANGE.

Mais il faudroit....

Mlle DE KERMONIN.

Je vous en demande pardon, je ſuis ſi troublée!
Si tu ſçavois, Mademoiſelle Mouſſet, l'indignité que ce vieux ſinge de Farſadel vient de me faire?

Mlle MOUSSET.

Vous n'étiez pas ſeule pour lui chez Laigu, il y avoit un autre rendez-vous que le vôtre.

Mlle DE KERMONIN.

Je l'y attendois depuis une heure; il y eſt venu j'ai été au devant de lui, il n'a pas fait ſemblant de me voir, Mademoiſelle Mouſſet; & il eſt allé faire mille carreſſes en ma préſence à une guenon, qui ne le regardoit preſque pas ſeulement.

LORANGE.

Il falloit lui donner le ſoufflet que j'ai eu, cela eût été dans l'ordre.

Mlle DE KERMONIN.

Si je n'avois apprehendé l'éclat....

Mlle MOUSSET.

Mademoiſelle de Kermonin eſt une perſonne fort prudente.

LORANGE.

Et fort vaporeuſe, de par tous les diables.

Mlle DE KERMONIN.

Il faut qu'il ait perdu l'eſprit, car cette perſonne-là n'eſt rien moins que jolie.

Mlle. MOUSSET.

C'eſt une fille qu'il va épouſer, je vous en avertis.

L ....

Mlle DE KERMONIN.

Qu'il va épouser ! Oh ! je l'en défie, je le tuërai, je le mangerai, je l'assommerai, je le poignarderai, je le dévisagerai, je l'étranglerai. Ah ! je n'en puis plus, je ne sçaurois parler.

LORANGE.

Il ne fait pas bon ici.

Mlle MOUSSET.

Ne me quittez pas, Monsieur l'Armenien, il faut bien finir notre affaire.

Mlle DE KERMONIN.

Il en épouseroit une autre que moi ?

Mlle MOUSSET.

Est-ce que vous avez ensemble quelques engagemens qui l'en empêchent.

Mlle DE KERMONIN.

Si nous en avons, Mademoiselle Mousset? Il y a six semaines qu'il me rend visite ; il a mon portrait en mignature, & j'ai le sien en cire dans ma chambre.

LORANGE.

Un portrait en cire ? Ce ne sont pas là des bagatelles.

Mlle DE KERMONIN.

Il faut que tu m'aides à rompre son mariage.

Mlle MOUSSET.

De tout mon cœur ; que pourrions-nous faire ?



SCENE

Mlle MOUSSET.

Cela n'eſt pas naturel ! Hé, à qui en avez-vous, Mademoiſelle ?

Mlle DE KERMONIN.

Hé ! ma chere Mademoiſelle Mouſſet, ſecourez-moi.

Mlle MOUSSET.

Voilà des vapeurs extraordinaires.

LORANGE.

Je me donne au diable ſi ce ſont des vapeurs. C'eſt une fille qui va devenir mere, ne vous y trompez pas.

Mlle DE KERMONIN. *revenant.*

Ah, ah, ah.

Mlle MOUSSET.

Hé ! la, la, remettez-vous.

LORANGE.

Tâchez de reporter cela juſques chez vous, Mademoiſelle ; allons, courage.

Mlle DE KERMONIN.

Quelle trahiſon ! Que je ſuis malheureuſe ! Quelle perfidie !

Mlle. MOUSSET.

Que vous eſt il arrivé qui puiſſe vous cauſer un tel déplaiſir ?

Mlle DE KERMONIN *pleurant.*

J'en mourrai, Mademoiſelle, je ne ſurvivrai point à cet affront là, ah, ah, ah, ah.

Mlle MOUSSET.

Cela ne ſera pas bien difficile.

MAROTTE.

Il perd exprès, pour me donner ma Foire, il fait les choſes de bonne grace.

Mlle MOUSSET.

Vous avez d'étroites liaiſons avec lui, apparemment ?

MAROTTE.

Oh, tant ! il y a près d'un mois que nous nous connoiſſons. Il donne une penſion à ma tante, une commiſſion à mon oncle ; il a mis mon frere au College, & nous eſperons qu'il m'épouſera.

LORANGE *à Mademoiſelle de Kermonin.*

C'eſt un terrible épouſeur, que cet homme-là.

Mlle DE KERMONIN.

Le ſcelerat ! Oh, j'en ſerai vengée.

Mlle MOUSSET.

Il vous rend de fréquentes viſites, ſans doute ?

MAROTTE.

Pas ſi fréquentes qu'il voudroit.

Mlle MOUSSET.

Qui peut l'en empêcher ? il fait tant de bien à la famille.

MAROTTE.

Il garde des meſures à cauſe d'une certaine femme qu'il ne veut pas tout à fait déſeſpérer, &

Mlle DE KERMONIN.

Je vous en demande pardon, je suis si troublée!
Si tu sçavois, Mademoiselle Mousset, l'indignité que ce vieux singe de Farsadel vient de me faire?

Mlle MOUSSET.

Vous n'étiez pas seule pour lui chez Laigu, il y avoit un autre rendez-vous que le vôtre.

Mlle DE KERMONIN.

Je l'y attendois depuis une heure; il y est venu j'ai été au devant de lui, il n'a pas fait semblant de me voir, Mademoiselle Mousset; & il est allé faire mille carresses en ma présence à une guenon, qui ne le regardoit presque pas seulement.

LORANGE.

Il falloit lui donner le soufflet que j'ai eu, cela eût été dans l'ordre.

Mlle DE KERMONIN.

Si je n'avois apprehendé l'éclat....

Mlle MOUSSET.

Mademoiselle de Kermonin est une personne fort prudente.

LORANGE.

Et fort vaporeuse, de par tous les diables.

Mlle DE KERMONIN.

Il faut qu'il ait perdu l'esprit, car cette personne-là n'est rien moins que jolie.

Mlle. MOUSSET.

C'est une fille qu'il va épouser, je vous en avertis.

L ....

Mlle DE KERMONIN.

Qu'il va épouser ! Oh ! je l'en défie, je le tuërai, je le mangerai, je l'assommerai, je le poignarderai, je le dévisagerai, je l'étranglerai. Ah ! je n'en puis plus, je ne sçaurois parler.

LORANGE.

Il ne fait pas bon ici.

Mlle MOUSSET.

Ne me quittez pas, Monsieur l'Armenien, il faut bien finir notre affaire.

Mlle DE KERMONIN.

Il en épouseroit une autre que moi ?

Mlle MOUSSET.

Est-ce que vous avez ensemble quelques engagemens qui l'en empêchent.

Mlle DE KERMONIN.

Si nous en avons, Mademoiselle Mousset ? Il y a six semaines qu'il me rend visite ; il a mon portrait en mignature, & j'ai le sien en cire dans ma chambre.

LORANGE.

Un portrait en cire ? Ce ne sont pas là des bagatelles.

Mlle DE KERMONIN.

Il faut que tu m'aides à rompre son mariage.

Mlle MOUSSET.

De tout mon cœur ; que pourrions-nous faire ?



SCENE

SCENE XXI.

Mlle MOUSSET, Mlle DE KERMONIN, MAROTTE, LORANGE.

MAROTTE.

BOn-jour, Mademoiselle Mousset.

Mlle MOUSSET.

Votre servante, Mademoiselle Marotte.

MAROTTE.

N'avez-vous point vû Monsieur Farsadel aujourd'hui ?

Mlle DE KERMONIN.

Monsieur Farfadel ! Que lui veut-elle ?

Mlle MOUSSET.

C'est encore quelqu'une de vos rivales, sur ma parole.

LORANGE.

Parbleu, la Foire sera bonne ; les Marchandes s'amassent.

MAROTTE.

Il avoit gagé une discrétion contre moi, qu'il seroit ici le premier ; il a perdu, comme vous voyez.

Mlle DE KERMONIN.

Fais jaser cette petite créature-là, Mademoiselle Mousset.

Mlle MOUSSET.

Cela ne sera pas bien difficile.

MAROTTE.

Il perd exprès, pour me donner ma Foire, il fait les choses de bonne grace.

Mlle MOUSSET.

Vous avez d'étroites liaisons avec lui, apparemment ?

MAROTTE.

Oh, tant ! il y a près d'un mois que nous nous connoissons. Il donne une pension à ma tante, une commission à mon oncle ; il a mis mon frere au College, & nous esperons qu'il m'épousera.

LORANGE *à Mademoiselle de Kermonin.*

C'est un terrible épouseur, que cet homme-là.

Mlle DE KERMONIN.

Le scelerat ! Oh, j'en serai vengée.

Mlle MOUSSET.

Il vous rend de fréquentes visites, sans doute ?

MAROTTE.

Pas si fréquentes qu'il voudroit.

Mlle MOUSSET.

Qui peut l'en empêcher ? il fait tant de bien à la famille.

MAROTTE.

Il garde des mesures à cause d'une certaine femme qu'il ne veut pas tout à fait désespérer, &

qu'il quitte pour moi. Oh ! Monsieur Farfadel a beaucoup de conduite, au moins, c'est un fort honnête homme.

LORANGE.

Il en a de toutes les façons.

Mlle DE KERMONIN.

C'est un monstre qu'il faut étouffer ; je suis dans une colere....

LORANGE.

Prenez garde d'étouffer, vous-même.

Mlle MOUSSET.

Et qui est cette personne qu'il vous sacrifie ?

MAROTTE.

Une petite folle, une petite Bretonne, qui a des vapeurs à chaque bout de champ.

Mlle DE KERMONIN.

Comment ?

MAROTTE.

Il dit qu'elle est si ridicule, si ridicule ; il ne peut plus la souffrir depuis qu'il m'a vûë.

Mlle DE KERMONIN.

Quelle petite impertinente est-ce là ?

LORANGE.

Gare les vapeurs.

Mlle DE KERMONIN.

De qui parlez-vous, s'il vous plaît, ma mie ?

MAROTTE.

Helas ! c'est peut-être de vous, Madame. Je ne

connois pas la petite Bretonne : mais vous prenez feu d'une maniere....

Mlle MOUSSET.

C'est elle-même, vous ne songez point à ce que vous dites.

Mlle DE KERMONIN.

Vous êtes une insolente.

LORANGE.

Hé ! Mademoiselle.

MAROTTE.

Je vous le disois bien, qu'elle étoit folle.

Mlle MOUSSET.

Hé, paix.

Mlle DE KERMONIN.

Ah ! je vous apprendrai à parler.

LORANGE.

Hé, la, la, la, en pleine Foire ?

MAROTTE.

Et moi, je vous montrerai à vous taire.

Mlle DE KERMONIN.

Vous me ferez taire, moi ? vous me ferez taire ? Oh, je vous en défie.

Mlle MOUSSET.

Ne prenez pas garde à ce qu'elle dit.

Mlle DE KERMONIN.

Une petite Bourgeoise de Paris.

LORANGE.

Doucement.

MAROTTE.

Une petite griſette de Bretagne.

Mlle DE KERMONIN.

Comment, Griſette ? Ah, quel outrage !

SCENE XXII.

LE BRETON, Mlle MOUSSET, Mlle DE KERMONIN, MAROTTE, LORANGE.

LE BRETON.

NOtre petit opera eſt diſpoſé à faire merveilles. Je viens maintenant ſçavoir....

Mlle DE KERMONIN.

Des Griſettes dans la maiſon de Kermonin ! je ne ſçai qui me tient....

Mlle MOUSSET.

Hé, Mademoiſelle, de grace.

LE BRETON *regardant Mademoiſelle de Kermonin.*

Je ne me trompe point, c'eſt elle-même. Ah ! carogne, comme te voilà brave !

Mlle DE KERMONIN.

Ah, juſte Ciel ! Quelle rencontre !

Mlle MOUSSET.

Comment, donc, qu'est-ce que cela signifie ?

LORANGE.

Des carognes dans la maison de Kermonin !
Vous n'y songez pas, Monsieur le Breton.

LE BRETON.

Que diable voulez-vous dire avec votre Kermonin ? c'est ma sœur Nicole, qu'il y a quatre ans que je n'ai vûë.

Mlle MOUSSET.

Sa sœur Nicole ?

Mlle DE KERMONIN.

Vous me perdez, mon frere.

LE BRETON.

Bon, je te perds, je te retrouve, au contraire, & en bon état, même, j'en suis bien-aise. Hé, comment diable as-tu fait fortune ?

MAROTTE.

Les petites Bourgeoises de Paris valent bien certaines personnes de qualité, Mademoiselle Nicole.

Mlle MOUSSET.

Oh, point d'invectives, Mademoiselle Marotte, vous deviendrez aussi fille de qualité, quelque jour, l'amour donne des lettres de noblesse.

LE BRETON.

Ces Dames ont quelque dispute ensemble ?

LORANGE.

Elles n'en étoient encore qu'aux injures, elles

s'alloient mettre aux soufflets quand tu es arrivé.

LE BRETON.

Que je ne trouble point votre conversation, Mesdames, je ne prétens point vous déranger en aucune maniere.

Mlle MOUSSET.

Non, s'il vous plaît, que les querelles finissent. Elles sont rivales, c'est ce qui les broüille : mais on les trahit l'une & l'autre, il faut que la ressemblance de leur destinée les reconcilie.

MAROTTE.

Monsieur Farfadel me tromperoit aussi ?

Mlle MOUSSET.

Il en trompe bien d'autres.

MAROTTE.

Ah ! le vieux coquin.

LE BRETON.

Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur Farfadel ?

Mlle MOUSSET.

C'est notre animal amphibie.

LE BRETON.

Je viens de le rencontrer en venant ici ; il se promene dans l'autre allée avec Angélique, mon maître les suit pas à pas, & ne les perds pas de vûë.



SCENE XXIII.

LE CHEVALIER, URBINE, Mlle MOUSSET, LE BRETON, Mlle DE KERMONIN, MAROTTE, LORANGE.

URBINE.

JE reviens vous trouver, Madame, vous me paroiſſez une perſonne tant gracieuſe.

LE CHEVALIER.

Nous voilà retournés de chez la Comteſſe.

à Lorange.

Ton valet, Mademoiſelle Mouſſet. Salut Mon-

au Breton.

ſieur l'Armenien. Dieu te garde, Breton, où eſt

à Marotte. à Mlle deKermonin.

ton maître ? Bon-jour, la belle enfant. Votre très-humble ſerviteur, ma reine. En gros & en détail, je baiſe les mains à la compagnie.

Mlle MOUSSET.

La compagnie eſt bien votre ſervante, Monſieur.

LE CHEVALIER.

La voilà bonne. Qui la raſſemble ? eſt-ce l'eſti-

me, l'amitié, l'interêt, le plaisir, les affaires, la conversation, ou le hazard seul qui s'en mêle ? Hé, donc ?

LORANGE.

Oh, parbleu, le hazard y a plus de part que le reste. Et voilà Mademoiselle Nicole, qui est la sœur de Monsieur le Breton, par exemple.

LE CHEVALIER.

Comment, sa sœur ?

LE BRETON.

Oüi, Monsieur, je l'ai rencontrée par hazard ; elle a fait fortune par avanture, il se trouve par accident que ces deux Princesses ont le même adorateur de leurs charmes. Ce galant homme, par cas fortuit, est d'autre part rival de mon maître, nous voudrions bien le berner de dessein formé ; & comme le hazard vous conduit ici, vous serez, si vous voulez, de la partie.

LE CHEVALIER.

Sandis, très-plus que volontiers, nous en prendrons le plaisir. Quel est l'objet du bernement ?

LORANGE.

Un vieux Seigneur du quartier saint Roch, qu'on appelle Monsieur Farsadel dans le monde.

LE CHEVALIER.

Votre Farfadel, ma sœur !

URBINE.

Le scelerat ! il est sans distinction comme sans bonne foi.

Mlle MOUSSET.

Ce ne font pas encore là toutes vos rivales, j'en connois bien d'autres.

LE CHEVALIER.

Oh, cadedis, vous la danferez tout du long, Monfieur de la Farfadeliere.

LE BRETON.

Vous connoiffez ce Gentil-homme-là, Monfieur?

LE CHEVALIER.

Et ma fœur Urbine auffi, par tous les diables. Donnez les mains, Mefdames; augmentation de rivalités, furcroît de confolation ou de colere. Quoi, vous en foupirez? Allons, ferme, point de foibleffe, force d'efprit, réfolution, vos caufes font pareilles; en attendant qu'on le pende en pleine Gréve, il faut le berner en pleine Foire.

URBINE.

Il ne fera rien que je ne faffe pour être vengée de ce miférable.

Mlle DE KERMONIN.

Et pour moi, je l'étranglerai bien toute feule, il n'y a qu'à me laiffer faire.

LE CHEVALIER

La fœur Nicole eft vive, Monfieur le Breton. Et la petite perfonne, qu'en penfe-t'elle?

MAROTTE.

Ma tante n'aura plus de penfion, elle fera bien fâchée; mais il n'importe.

Mlle MOUSSET.

De quelle maniere nous y prendrons-nous ?

LORANGE.

Veut-on me donner la conduite de l'affaire ?

LE CHEVALIER.

Monsieur l'Arménien paroît entendu. Déferez à ses conseils, Mesdames.

Mlle DE KERMONIN.

Je m'y soumets entierement, qu'il parle.

URBINE.

Je lui donne la carte blanche, qu'il fasse.

MAROTTE.

Il n'a qu'à dire, je ferai ce qu'il voudra.

LORANGE.

Je réglerai vos rôles, ne vous mettez pas en peine, vous nous aiderez d'un petit opera de votre façon, Monsieur le Breton ?

LE BRETON.

Tout est disposé pour cela, Monsieur l'Arménien.

LORANGE.

Cela sera le mieux du monde ; & j'y joindrai, moi, de mon côté, une espece de cercle de mon imagination...Oüi... justement... il n'est rien tel que de mêler les divertissemens de la Foire.

LE BRETON.

Assurément. Je vais achever de préparer le mien. Quand vous serez prêt, vous aurez soin....

LORANGE.

J'aurai bien-tôt fait, dépêchez. Vous ne demeurez pas loin d'ici, Mademoiselle Nicole ?

Mlle DE KERMONIN.

A vingt pas, dans la ruë de Tournon.

LORANGE.

Dans la ruë de Tournon ? voilà qui est à merveilles. Allons chez vous nous concerter, seulement.

URBINE.

Mais il seroit besoin....

LORANGE.

Allons, vous dis-je, & me laissez faire, je ne gâterai rien, sur ma parole.

Mlle MOUSSET.

Vous êtes en bonne main, laissez-vous conduire.

SCENE XXIV.

LE CHEVALIER, Mlle MOUSSET.

LE CHEVALIER.

ALlez & revenez, je vous attens, Mesdames. Cet Armenien me semble allerte & de bon esprit, il devroit être de chez nous.

Mlle MOUSSET.

Oüi, l'esprit & le sçavoir-faire sont l'apanage des Gascons, vous avez raison.

LE CHEVALIER.

N'est-il pas vrai ? Oh, ça, ma chere enfant, pendant que l'Armenien va concerter avec ces Dames pour leurs affaires, concertons-nous un peu pour la nôtre. Elle est lente à venir, cette Dame que nous attendons, & l'amour ne la pointe pas assez, à ce qu'il me semble.

Mlle. MOUSSET

Elle ne sçauroit tarder beaucoup encore.

LE CHEVALIER.

Je me suis sous main informé d'elle, & je n'ai rien appris qui me flatte. Elle est riche, d'accord: mais très-peu donnante; mauvaise qualité, ma chere, & que nous n'aimons pas, nous autres. Vive la libéralité; sandis, c'est la folie de la nation.

Mlle MOUSSET.

Il faut se voir, & convenir de ses faits avant toutes choses.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas fort épouseur, moi, de mon naturel; & sur le pied que sont aujourd'hui la plûpart des femmes, la qualité de mari me semble la moins honorante de toutes; Ecuyer, Gentil-homme, Intendant, Oeconome, le bon ami de la maison, avec de bons appointemens & quelques gratifica-

tion, cela vaut mieux. Faisons en sorte que je lui sois sur ce pied-là, Mademoiselle Mousset.

Mlle MOUSSET.

Vous vous expliquerez ensemble, elle vous aime; & la précaution qu'elle prend de marier sa fille, fait assez voir qu'elle a dessein....

LE CHEVALIER.

Elle marie sa fille Angélique?

Mlle MOUSSET.

Et à Monsieur Farfadel, même; c'est elle dont votre ami Clitandre est amoureux.

LE CHEVALIER.

A Monsieur Farfadel! Quoi! Farfadel ici, Farfadel là, Farfadel par tout? Quel diable d'homme! Il épousera tout Paris, si la Police ne s'en mêle.

Mlle MOUSSET.

Voici la Dame.

SCENE XXV.

Me. BARDOUX, LE CHEVALIER, Mlle MOUSSET.

Me BARDOUX.

Bon-jour, Mademoiselle Mousset.

Mlle MOUSSET.

Votre servante, Madame.

Me. BARDOUX.

Je vous ai fait attendre, Monsieur le Chevalier: mais j'ai mes heures marquées, & je me suis fait une regle de vie, que la raison & la bien-séance ne me permettent pas de déranger.

LE CHEVALIER.

Je me donne au diable, Madame, si je sçai rien de plus loüable que cette regularité dont vous faites profession. Pudeur sur le visage, sages discours sur les levres, politique dans la conduite, déguisément dans l'amour propre, simplicité dans la coëffure, modestie dans l'ajustement; vous êtes un model accompli de perfections morales, ou la peste m'etouffe.

Me. BARDOUX.

Je tâche de me conserver la réputation que les premieres années de mon veuvage m'ont acquise.

LE CHEVALIER.

Et vous êtes femme d'esprit, il ne faut pas perdre en un jour le fruit de dix ans de contrainte.

Me. BARDOUX.

La démarche que je fais aujourd'hui, pourtant de vous donner un rendez-vous à la Foire....

LE CHEVALIER.

Cadedis, que vous l'entendez. La Foire est bien chosie, Madame, vous n'êtes pas connuë des personnes qui la fréquentent, on ne vous soupçonne point d'y venir; & tel vous y verroit en face, qui

se donneroit au diable que ce n'est pas vous.

Mlle MOUSSET.

Monsieur le Chevalier a raison, Madame, vous hazardez moins à la Foire qu'en lieu du monde.

Me. BARDOUX.

J'ai dis chez moi que j'allois visiter les prisonniers de l'Abbaye.

Mlle MOUSSET.

Cela est fort prudent; & supposez même qu'on vous vît ici, ne pourriez-vous pas y être venuë faire provision de confitures pour les malades ?

LE CHEVALIER.

Femme de jugement, autre ressource, excellent prétexte, Madame.

Me. BARDOUX.

Et avec toutes ces précautions, Monsieur le Chevalier, si l'on me voit avec vous, je hazarde étrangement ma réputation.

LE CHEVALIER.

Comment, votre réputation! Hé donc, est-ce que dans le temps où nous sommes, un joli homme deshonnore les femmes, quelques régulieres qu'elles paroissent ? Presque toutes sont des coquettes, on en convient, on leur pardonne comme défaut de tempérammment, & ce n'est que leur bon ou leur mauvais choix qui fait qu'on les méprise ou qu'on les estime.

Me. BARDOUX.

Me. BARDOUX.

Qu'il a d'esprit, Mademoiselle Mousset, qu'il a d'esprit, & qu'il s'énonce bien! Ah, le joli homme!

Mlle MOUSSET.

Il n'y a point de régularité qui puisse tenir là contre, n'est-il pas vrai?

LE CHEVALIER.

Or sus, venons au fait, & ne barguignons point, Madame, vous avez du goût pour moi, l'on me l'a dit.

Me. BARDOUX.

La vertu la plus austere, Monsieur le Chevalier, n'est point à l'épreuve de certains mérites triomphans; & je veux bien vous avoüer que le vôtre a fait sur mon cœur....

LE CHEVALIER.

Oüi, j'en ai, j'en conviens; passons....

Mlle MOUSSET.

Voilà un Gentilhomme qui se connoît, Madame.

Me. BARDOUX.

Et trop, peut-être.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc du goût pour moi, Madame & j'en ai pour vous, Dieu me damne, tout ce qu'on en sçauroit avoir: Mais sur quel pied nous aimons-nous? Epouserons-nous, ou non? Décidez, vous n'avez qu'à parler.

Me. BARDOUX.

Je ne crois pas, Monsieur, que vous pensiez que je puisse avoir d'autres vûës que celles....

LE CHEVALIER.

Je m'explique, Madame, entendons-nous, de graces. Pour épouser, il faut connoître ? & nous ne nous connoissons pas encore. En attendant le contrat de mariage, ne peut-on pas faire un bail de cœur à certaines clauses ?

Me. BARDOUX.

Une personne comme moi ne devroit pas être exposée à entendre des discours si peu respectueux....

LE CHEVALIER.

Peu respectueux ! vous vous cabrez, vous prenez mal la chose ; vertueuse & réguliere comme vous êtes, je veux donner le temps à votre pudeur de se résoudre à convoler en secondes nôces, & par excès de régularité, vous voulez précipiter les évenemens. Hé bien, soit, parlons de mariage, & supprimons le bail de cœur ; c'est une espece de contrat qui est pourtant bien à la mode.

Me. BARDOUX.

Si vous avez pour moi les sentimens que je souhaite, vous pouvez compter, Monsieur....

SCENE XXVI.

CLITANDRE, LE CHEVALIER; Me. BARDOUX, Mlle MOUSSET.

CLITANDRE.

AH! ma chere Mademoiselle Mousset; je me meurs d'amour, de rage, & de jalousie. Un indigne rival....

LE CHEVALIER.

Serviteur à l'agonisant; je veux te ressusciter, mon ami.

CLITANDRE.

Ah! mon pauvre Chevalier, tu auras bien de la peine.

LE CHEVALIER.

Regarde cette Dame, ce sera un antidote admirable pour toi, sur ma parole.

CLITANDRE *à Mlle Mousset.*

La mere d'Angélique à la Foire! Par quelle avanture....

Mlle MOUSSET.

Tout se terminera bien, je vais avertir nos gens, donnez-vous patience.

ner regal aux Dames. Monsieur Farfadel, le Triomphe de Vulcain, c'est un prélude pour vos nôces.

M. FARFADEL.

Je ne demande pas mieux que de faire les honneurs de la Foire.

LE CHEVALIER.

Vous les ferez, & très-bien même, j'en donne parole. Allons, Mesdames.

CLITANDRE.

Où tout cela nous menera-t'il ?

LE CHEVALIER.

Silence.

Me. BARDOUX.

Je ne suis pas femme de spectacle : mais la Foire, & la compagnie...

LE CHEVALIER.

De la complaisance, Madame. Qu'on ne nous fasse pas attendre?

LE BRETON.

C'est moi qui chante le Prologue. Allons, Messieurs de l'Orcœstre, un petit prélude.

LE BRETON *chante.*

O que la Foire S. Germain
Grossit la Cour de Vulcain.

SCENE

SCENE XXVIII.

CLITANDRE, LE CHEVALIER, Me. BARDOUX, ANGELIQUE, M. FARFADEL.

M. FARFADEL.

Quoi, dans les termes où nous en sommes vous pouvez vous défendre...

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, ni présent, ni regal, je ne recevrai rien de vous, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER.

Hé! le voilà ce galant homme.

Me. BARDOUX.

Mon gendre & ma fille sont ici?

ANGELIQUE.

Ah, juste Ciel! ma mere.

M. FARFADEL.

Vous nous surprenez dans une espece de tête à tête que votre aveu rend permis, Madame.

Me. BARDOUX.

Je vous croyois au Palais, ma fille; par quel hazard...

ANGELIQUE.

Vous deviez aller aux prisonniers, Madame, par quelle avanture...

Mᵉ. BARDOUX.

Oüi, mais j'ai eu mes raisons pour...

ANGELIQUE.

Nous avons changé de sentiment l'une & l'autre, Madame, il n'y a rien de plus naturel, & vous ne devez point blâmer en moi ce que vous avez fait vous-même.

Mᵉ. BARDOUX.

Il y a ici quelque chose que je n'entends pas bien.

LE CHEVALIER.

Ce Monsieur Farfadel est dangereux, Madame, je vous le garantis; couru des belles, & elles l'attraperont à la fin.

CLITANDRE.

Que deviendra tout ceci?



LORANGE.

Je ne suis que le garçon, Monsieur, c'est une petite Bretonne qui est l'Entrepreneuse.

M. FARFADEL.

Une petite Bretonne ?

LORANGE.

Oüi, Mademoiselle de Kermonin, vous connoissez cela ?

M. FARFADEL.

On se moque de moi, je pense; écoutez, je prendrai mon serieux.

Mlle DE KERMONIN.

Tu croyois donc me joüer impunément, vieux singe ?

M. FARFADEL.

Quel contre-temps !

URBINE.

Tu ne t'échaperas pas de moi, scélerat.

M. FARFADEL.

Encore ? ah, je suis perdu !

MAROTTE.

Oh, je te dévisagerai, moi, je suis aussi méchante que les autres.

M. FARFADEL.

A l'aide ! elles ont le diable au corps, il en pleut, je pense.

LORANGE.

Ce sont des figures parlantes que celles-là.

ner regal aux Dames. Monsieur Farfadel, le Triomphe de Vulcain, c'est un prélude pour vos nôces.

M. FARFADEL.

Je ne demande pas mieux que de faire les honneurs de la Foire.

LE CHEVALIER.

Vous les ferez, & très-bien même, j'en donne parole. Allons, Mesdames.

CLITANDRE.

Où tout cela nous menera-t'il ?

LE CHEVALIER.

Silence.

Me. BARDOUX.

Je ne suis pas femme de spectacle : mais la Foire, & la compagnie...

LE CHEVALIER.

De la complaisance, Madame. Qu'on ne nous fasse pas attendre?

LE BRETON.

C'est moi qui chante le Prologue. Allons, Messieurs de l'Orcœstre, un petit prélude.

LE BRETON *chante.*

O que la Foire S. Germain
Grossit la Cour de Vulcain.

pas perdre : mais reglons auparavant nos petites affaires. Donnez votre sœur Nicole à l'Arménien ; Breton, Clitandre aura soin de leur fortune. Vous épouserez laGrisette, vous, le beau-frere Farfadel continuëra la pension de la tante, & il vous fera sous-Fermier au premier jour.

LE BRETON.

Oüi, mais sans conséquence au moins.

M. FARFADEL.

Ils s'entendoient tous comme larrons en Foire.

LE CHEVALIER.

De vous à moi, nous sommes à peu près d'accord, Madame ; donnez Angelique a mon ami, vous m'en trouverez plus traitable.

Mlle MOUSSET.

Et moi, qui ne me marie point, je dresserai les articles.

Me. BARDOUX.

Et moi, Monsieur le Chevalier, je ferai tout ce que vous me conseillerez de faire.

CLITANDRE.

Ah ! Madame.

LE CHEVALIER.

Hé, tréve de remercimens. Chose ennuyeuse, la Foire S. Germain est aujourd'hui pour nous la Foire aux mariages. Voyons le petit Opera, & nous irons tous souper ensemble.

LORANGE.

Si ces Messieurs veulent, en attendant, pour ne point perdre de temps, on montrera le Cercle.

M. FARFADEL.

Le Cercle ? Oüi, voyons ce Cercle, c'est ma folie, à moi, que les Cercles.

LORANGE.

Vous serez surpris de celui-ci, je vous en répons.

On ouvre la boutique du fonds du Théâtre, & l'on voit en perspective le portrait de Monsieur Farfadel, environné d'Urbine, de Mademoiselle de Kermonin, de Marotte, & d'autres figures.

M. FARFADEL.

Comment, c'est moi, je pense !

ANGELIQUE.

La figure de Monsieur Farfadel !

LE CHEVALIER.

Oüi, par la sandis, c'est lui-même.

Me. BARDOUX.

Que veut dire ceci ?

LE CHEVALIER.

Vous avez un gendre de distinction, Madame, il brille à la Foire.

M. FARFADEL.

Monsieur le montreur de Cercle, je vous apprendrai....

LORANGE.

Je ne suis que le garçon, Monsieur, c'est une petite Bretonne qui est l'Entrepreneuse.

M. FARFADEL.

Une petite Bretonne ?

LORANGE.

Oüi, Mademoiselle de Kermonin, vous connoissez cela ?

M. FARFADEL.

On se moque de moi, je pense ; écoutez, je prendrai mon serieux.

Mlle DE KERMONIN.

Tu croyois donc me joüer impunément, vieux singe ?

M. FARFADEL.

Quel contre-temps !

URBINE.

Tu ne t'échaperas pas de moi, scélerat.

M. FARFADEL.

Encore ? ah, je suis perdu !

MAROTTE.

Oh, je te dévisagerai, moi, je suis aussi méchante que les autres.

M. FARFADEL.

A l'aide ! elles ont le diable au corps, il en pleut, je pense.

LORANGE.

Ce sont des figures parlantes que celles-là.

Mlle MOUSSET.

Et agiſſantes même. Voilà un beau Cercle !

Me. BARDOUX.

Cela paſſe la raillerie, Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt point raillerie : ce ſont réalitez, Madame.

Me. BARDOUX.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Allons, chantez, Monſieur de Farfadel, vous êtes pris ; chantez, vous dis-je, où je vous fais mener au Châtelet par cette eſcoüade de femmes.

Me. BARDOUX.

Expliquez-moi donc ce myſtere ?

LE CHEVALIER

Voilà ma ſœur Urbine, Madame, à qui ce faquin a fait une promeſſe de mariage.

M. FARFADEL.

Hé, je ſuis tout prêt à l'épouſer, tirez-moi d'affaires.

LE CHEVALIER.

Je le prens ſous ma protéction ; voilà qui eſt fini.

Mlle DE KERMONIN, & MAROTTE.

Comment, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Point de bruit, Nicole ; doucement, Griſette, il nous revient un petit Opera qu'il ne faut

pas perdre : mais reglons auparavant nos petites affaires. Donnez votre sœur Nicole à l'Arménien ; Breton, Clitandre aura soin de leur fortune. Vous épouserez laGrisette, vous, le beau-frere Farfadel continuëra la pension de la tante, & il vous fera sous-Fermier au premier jour.

LE BRETON.

Oüi, mais sans conséquence au moins.

M. FARFADEL.

Ils s'entendoient tous comme larrons en Foire.

LE CHEVALIER.

De vous à moi, nous sommes à peu près d'accord, Madame ; donnez Angelique a mon ami, vous m'en trouverez plus traitable.

Mlle MOUSSET.

Et moi, qui ne me marie point, je dresserai les articles.

Me. BARDOUX.

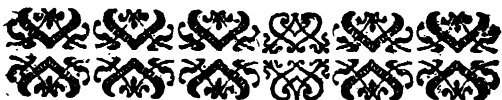
Et moi, Monsieur le Chevalier, je ferai tout ce que vous me conseillerez de faire.

CLITANDRE.

Ah ! Madame.

LE CHEVALIER.

Hé, tréve de remercimens. Chose ennuyeuse ; la Foire S. Germain est aujourd'hui pour nous la Foire aux mariages. Voyons le petit Opera, & nous irons tous souper ensemble.



DIVERTISSEMENT.

LE BRETON *chante.*

O Que la Foire saint Germain
Grossit la Cour de Vulcain!
L'Amour y met en étalage
Ce que son art a de plus fin.
Les présens y sont en usage:
Et telle femme y vient fort sage;
Qui l'est bien moins le lendemain.

O! que la Foire saint Germain, &c.

Tous les Acteurs & Actrices repetent en chantant les deux derniers Vers, après quoi huit petites Figures du Cercle dansent un Passe-pied: quand il est fini, l'Acteur qui montre le Cercle chante la chanson suivante.

Amans sans délicatesse,
Qui changez soir & matin,
Venez prendre des maîtresses
A la Foire S. Germain.

Mille beautez peu tigresses
Font ici commerce de tendresses.
En amour
Les marchés n'y durent qu'un jour.

Les mêmes Figures du Cercle qui ont dansé le Passe-pied, dansent une espece de Bourrée qui est suivie de cette chanson.

Chaque saison a sa Divinité.
L'Hyver est soûmis à Borée,
Au Printemps Flore est adorée,
Cerès domine sur l'Eté,
Et Bacchus en Automne est le Dieu respecté.
Dans l'empire de l'hymenée
Vulcain regne toute l'année.

LE BRETON *chante.*

Le soir aux chandelles
Tout brille en ces lieux.
Souvent les moins belles
Y charment les yeux.
Un cœur prompt à se rendre
Peut s'y laisser prendre:
Mais si-tôt qu'il est jour,
Adieu le charme & l'amour.

Deux des petites Figures du Cercle dansent

une Gigue, le Breton & l'Acteur qui montre le Cercle chantent ensemble.

Vive l'amour, vive la bonne chere,
Est-il rien qui soit plus doux?
Bannissons tous
Ces vieux hiboux,
Ces loups garoux,
Ils sont jaloux
De nous voir faire.
Ce qu'ils faisoient avant nous.
Avec Bacchus & l'Amour & sa mere,
Il est un temps pour être foux.

Vive l'amour, &c.

ENTRÉE D'UN GILLE.

LE BRETON chante les couplets suivans, que tous les Acteurs répetent.

L'Amour est un Dieu commode.
Qui s'est fait ici Marchand Forain,
La marchandise à la mode
Se prend dans son magazin;
Et si l'on ne s'en accommode,
On peut la changer le lendemain.

Quand l'Amour donne en partage
Des attraits, des graces à foison,

On en fait un doux usage
Par plaisir & par raison :
Mais qui vend au Printemps de l'âge,
Achete dans l'arriere-saison.

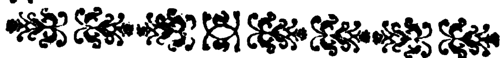
Que l'emplette est bonne & belle
D'une aimable fille de quinze ans ;
Mais si l'on la veut fidelle,
Il faut la chercher long-temps.
Marchandise de ce modelle
Ne se trouve pas chez nos Marchands.

Boutique la mieux garnie,
N'est pas celle où vont le plus de gens ;
Pour attirer compagnie,
Il faut de certains talens.
Marchande coquette & jolie
N'a jamais eu faute de chalans.

Au seul bonheur de vous plaire
Nous bornons nos vœux & nos talens ;
A cette importante affaire
Nous donnons tous nos momens.
Si nous pouvions encor mieux faire,
Nous serions heureux, & vous contens.

FIN.

LE MOULIN
DE
JAVELLE,
COMEDIE.



ACTEURS.

BERTRAND, Maître de Javelle.

Me. BERTRAND, femme de Bertrand.

MAROTTE, niéce de Me. Bertrand.

LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

M. GANIVET, amant de la Comtesse.

FINETTE, suivante de la Comtesse.

LOLIVE, valet du Chevalier.

M. SIMONNEAU, Procureur.

Me. SIMONNEAU.

M. DU ROLLET Procureur.

Me. DU ROLLET.

M. GRIMAUDIN, ami de Madame du Rollet.

DORANTE, ami de Me. Simonneau.

NICOLAS, garçon de cabaret.

JASMIN, laquais de la Comtesse.

LA FLEUR, Laquais de M. Grimaudin.

UN COCHER *yvre.*

La Scene est au Moulin de Javelle.



LE MOULIN DE JAVELLE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, FINETTE, JASMIN.

LA COMTESSE.



HE' Jasmin, laquais, petit laquais ?

JASMIN.

Plaît-il, Madame ?

LA COMTESSE.

Que ce cocher se range à cent pas de la maison ; là, sur le bord de l'eau, & qu'il nous attende.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE COCHER, FINETTE.

LE COCHER *yvre.*

QU'est-ce à dire, que je vous attende? Je me donne au diable si je vous attens, à moins que je ne sois payé, je vous en avertis.

FINETTE.

Hé si on lui donne de l'argent, il s'en ira, Madame.

LE COCHER.

Ça se pourra bien. Quand je serai payé, je n'aurai que faire ici.

LA COMTESSE.

Hé, comment veux-tu qu'on s'en retourne?

LE COCHER.

Bon, qu'on s'en retourne! Est-ce que ça vous embarrasse? Vous êtes jolie, je vous amene au Moulin de Javelle, vous y trouverez fortune, ne vous mettez pas en peine.

FINETTE.

Ah, quel discours, Madame! Quel insolent!

LA COMTESSE.

C'est un marand à qui il faut donner les étrivieres.

LE COCHER.

Oüi! les étrivieres? Oh, écoutez donc, point tant de fierté; je vous ai prises dans la ruë de Seine, je vous deshonnorerai, prenez-y garde.

FINETTE.

Par ma foi, Madame, cela n'est point joli; un coquin de Fiacre parler de la sorte.

LE COCHER.

Fiacre? Oh! Fiacre vous-même; point tant de bruit vous dis-je, & de l'argent. Autrement....

LA COMTESSE.

Ecoute, nous voici près de la maison; si j'appelle quelqu'un, tu seras rossé.

LE COCHER.

Oh palsambleu, appellez, nous sommes faits à cela; je serai rossé: mais je serai payé, ou je ferai beau bruit: Je n'ai pas la langue morte, non, quoique je l'aye un peu embarrassée.

FINETTE.

Je m'en vais renvoyer ce gueux-là, Madame; il faut le payer; mais je le reconnoîtrai, sur ma parole.

LE COCHER.

Bon, tant mieux, je vous reconnoitrai aussi, moi. Vous autres, & nous autres, nous ne sçaurions nous passer les uns des autres.

LA COMTESSE.

Quand ces misérables-là ont affaire à des femmes....

LE COCHER.

Nous connoiſſons un peu notre monde, n'eſt-il pas vrai ?

FINETTE.

Tiens, voilà un écu : mais je t'aſſure....

LE COCHER.

Ah ! ma Princeſſe, vous ne voudriez pas ; une perſonne de qualité comme vous : un écu ! fy donc.

LA COMTESSE.

Si tu veux nous attendre, & nous remener, on t'en donnera encore autant.

LE COCHER.

Oh ! vrai comme voilà le jour qui nous éclaire, ma Reine, cela ne ſe peut pas ; j'ai une fiacrée de Bourgeois de village à voiturer, un lendemain de nôces. Eſt-ce que vous voudriez que je perdiſſe cela ? Si vous couchiez ici, encore....

FINETTE.

Coucher ici, Madame ! coucher ici !

LA COMTESSE.

Pour qui ce marouſle-là nous prend-il donc ?

LE COCHER.

Je vous demande pardon, je ſçai bien qu'il n'y a point de lits au Moulin de Javelle, on n'y loge pas ; mais cela n'empêche point qu'on n'y couche.

FINETTE.

Que veut-il donc dire ?

LE COCHER.

LE COCHER.

Oh ! par la morbleu, je sçai bien ce que je dis ; je suis grec là dessus. Oh ça, il n'y a donc rien pour boire à votre santé ? Je n'en suis mordié pas moins votre serviteur, & je vous souhaite toutes sortes de prospérités: Jusqu'au revoir, mes adorables.

SCENE III.

LA COMTESSE, FINETTE.

FINETTE.

VOilà une jolie partie de plaisir ! Venir ainsi vous & moi, tête à tête, au Moulin de Javelle dans un mauvais fiacre ! Par ma foi, Madame, il faut être aussi bonne que je le suis, pour vous passer toutes vos folies.

LA COMTESSE.

J'ai toujours eu tant de complaisance pour les tiennes.

FINETTE.

Moi, madame ! je n'ai encore eu que des folies de bon sens ; j'ai aimé quelquefois : mais de jolis gens, des gens de mérite ; & graces au ciel, aucun magot ne m'a jamais fait courir les ruës.

LA COMTESSE.

Je suis donc de bien mauvais goût, à ton compte ?

FINETTE.

Oh, pour cela oüi, Madame. Monsieur Georges Ganivet! Le plus bourgeois, & le plus ridicule de tous les habitans de la bonne ville de Paris, sans contredit.

LA COMTESSE.

Hé bien, d'accord, c'est un Bourgeois : mais il a de quoi vivre en homme de qualité ; il est fort riche, & je n'ai point de bien ; il est très-ridicule, j'en conviens, mais enfin....

FINETTE.

Mais, mais, vous l'aimez tel qu'il est, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE.

Je l'aime, moi : moi je l'aime ? Au contraire, je veux l'épouser ; il est trop fat pour un amant, je prétend en faire un mari. Que trouves-tu là d'incompatible ?

FINETTE.

Rien du tout, vraiment, au contraire ; & sur ce pied-là, vous pourriez bien avoir moins de tort que je ne pense. Mais, le Chevalier, que deviendra-t'il ? vous l'aimiez, il vous aime aussi.

LA COMTESSE.

Point, Finette, nous avons crû d'abord que nous nous aimions : mais nous ne voulions que nous tromper tous deux, je t'assure.

Messieurs qui ont demandé une matelotte & des écrevisses ?

NICOLAS.

Oüi, maîtresse.

Me. BERTRAND.

Voilà qui est bien, fais-moi venir Marotte.

NICOLAS.

Çà, maîtresse. Hé, Marotte, Marotte ?

Me. BERTRAND.

Le gros butor ! Est-ce que je n'appellerois pas aussi-bien que toi, si je voulois appeller ?

NICOLAS.

Pargué, vous n'appelleriez pas mieux, du moins, car la velà venuë.

SCENE VII.

Me BERTRAND, MAROTTE.

MAROTTE.

Est-ce que vous me voulez quelque chose, ma tante ?

Me. BERTRAND.

Oüi. Tenez, allez dire à la grosse Thomasse qu'elle vous donne un demi cent d'écrevisses.

MAROTTE.

Oüi, ma tante.

Me. BERTRAND.

Choisissez les plus petites, au moins.

MAROTTE.

J'entens bien, c'est pour quelque Bourgeois, pour quelque Procureur, n'est-ce pas ?

Me. BERTRAND.

Oüi. Ecoutez, petite fille, c'est Monsieur Simonneau qui est là-haut, au moins.

MAROTTE.

Le mari de cette belle Madame qui m'a fait tant de carresses ?

Me. BERTRAND.

Justement. S'il vous questionnoit tantôt, par hazard, ne vous avisez pas d'aller dire que sa femme soupa hier ici avec ce jeune Conseiller & ce vieux musicien.

MAROTTE.

Oh que je ne suis pas si mal apprise ! Pourquoi me dites-vous cela ? est-ce que vous me prenez pour une jaseuse ?

Me. BERTRAND.

Non, mais....

MAROTTE.

Et quand vous me menez à Paris avec vous chercher de la provision, & que nous déjeunons avec ce grand Clerc, ou avec ce gros Suisse, est-ce que j'en dis quelque chose à mon oncle ?

Me. BERTRAND.

Je ne me plains pas de cela, tu es bonne fille.

MAROTTE.

mieux que perſonne, & je ne ſçai combien de Dames qui ſont ici tout l'hyver avec des Ducs & des Marquis, n'y viennent preſque l'Eſté qu'avec des Procureurs & des petits maîtres du quartier ſaint Honoré : encore ne ſont-ce pas les plus mal partagées.

LA COMTESSE.

As-tu aujourd'hui beaucoup de ces compagnies-là chez toi, Madame Bertrand ?

Me. BERTRAND.

Il n'y a pas encore grand monde : mais nous attendons un lendemain de nôces.

LA COMTESSE.

Un lendemain de nôces ?

Me. BERTRAND.

Oüi, Madame, un Bourgeois de Vaugirard qui marie ſa fille au garçon du Boulanger de Meudon; ils ont envoyé retenir notre grande chambre.

FINETTE.

Un lendemain de nôces au Moulin de Javelle ? cela eſt d'un mauvais pronoſtic pour les ſuites du mariage.

Me. BERTRAND.

Vous attendez compagnie, apparemment, & vous ne voulez pas entrer encore ?

LA COMTESSE.

Nous ferons un tour dans ton jardin. Si le Chevalier vient, dis-lui que nous y ſommes.

Me. BERTRAND.

Je vous l'envoyerai si-tôt qu'il sera venu, ne vous mettez pas en peine.

LA COMTESSE.

Allons, viens, Finette.

FINETTE.

Allons, Madame.

SCENE V.

Me. BERTRAND seule.

L'Aimable Dame que voilà ! ce que c'est que d'avoir de l'esprit & du bonheur ! Ce n'est que la fille d'une blanchisseuse de la Grenoüillere, & cependant la voilà Comtesse. Oh ! il n'y a que Paris où on fasse de ces fortunes-là. Hola, hé, Nicolas ?

SCENE VI.

Me. BERTRAND, NICOLAS.

NICOLAS.

QU'est-ce qu'il y a, maîtresse ?

Me. BERTRAND.

As-tu porté du vin & de la glace à ces deux

Messieurs qui ont demandé une matelotte & des écrevisses ?

NICOLAS.

Oüi, maîtresse.

Me. BERTRAND.

Voilà qui est bien, fais-moi venir Marotte.

NICOLAS.

Çà, maîtresse. Hé, Marotte, Marotte ?

Me. BERTRAND.

Le gros butor ! Est-ce que je n'appellerois pas aussi-bien que toi, si je voulois appeller ?

NICOLAS.

Pargué, vous n'appelleriez pas mieux, du moins, car la velà venuë.

SCENE VII.

Me BERTRAND, MAROTTE.

MAROTTE.

Est-ce que vous me voulez quelque chose, ma tante ?

Me. BERTRAND.

Oüi. Tenez, allez dire à la grosse Thomasse qu'elle vous donne un demi cent d'écrevisses.

MAROTTE.

Oüi, ma tante.

Me. BERTRAND.

Choisissez les plus petites, au moins.

MAROTTE.

J'entens bien, c'est pour quelque Bourgeois, pour quelque Procureur, n'est-ce pas ?

Me. BERTRAND.

Oüi. Ecoutez, petite fille, c'est Monsieur Simonneau qui est là-haut, au moins.

MAROTTE.

Le mari de cette belle Madame qui m'a fait tant de carresses ?

Me. BERTRAND.

Justement. S'il vous questionnoit tantôt, par hazard, ne vous avisez pas d'aller dire que sa femme soupa hier ici avec ce jeune Conseiller & ce vieux musicien.

MAROTTE.

Oh que je ne suis pas si mal apprise ! Pourquoi me dites-vous cela ? est-ce que vous me prenez pour une jaseuse ?

Me. BERTRAND.

Non, mais....

MAROTTE.

Et quand vous me menez à Paris avec vous chercher de la provision, & que nous déjeunons avec ce grand Clerc, ou avec ce gros Suisse, est-ce que j'en dis quelque chose à mon oncle ?

Me. BERTRAND.

Je ne me plains pas de cela, tu es bonne fille.

MAROTTE.

MAROTTE.

Si on ne sçavoit un peu se taire, dans une maison comme celle-ci, ce seroit belle pitié; nous mettrions toute la ville en désordre.

Me. BERTRAND.

Oüi, il est de conséquence de ne point parler.

MAROTTE.

Oh ! toute petite que je suis, je vois bien cela. Tenez, ma tante, tous ces Messieurs qui viennent ici avec des femmes, ne voudroient pas que leurs femmes y vinssent avec des Messieurs, non.

Me. BERTRAND.

Cela est vrai.

MAROTTE.

Ah ! Que ce vieux Médecin étoit fâché l'autre jour, quand il trouva là-haut sa femme qui mangeoit une matelotte avec ce garçon Apotiquaire.

Me. BERTRAND.

Et cependant il étoit avec une petite Lingere du Palais, lui ?

MAROTTE.

Je n'ai jamais tant oüi jurer pour un Médecin. Il a bien dit qu'il se vengeroit; & le garçon Apotiquaire ne sera jamais Maître.

SCENE VIII.

Me. BERTRAND, NICOLAS, MAROTTE.

NICOLAS *pleurant.*

OH! palſangué, maîtreſſe, je m'en vais cette fois-ci.

Me. BERTRAND.

Tu t'en vas?

NICOLAS.

Oüi, morgué, je m'en irai.

MAROTTE.

A qui en a-t'il, donc?

Me. BERTRAND.

Va vîte où je t'envoye, Marotte, & reviens de même.



SCENE IX.

Me. BERTRAND, NICOLAS.

NICOLAS.

JArnonce!

Me. BETRAND.

Mais, parle donc, garçon, quelle mouche te pique? Es-tu devenu fou?

NICOLAS.

Jarniguié, vela encore ces Madames qui m'avons fait darnierement tant de niches.

Me. BERTRAND.

Quelles Madames?

NICOLAS.

Hé! ces Madames de qualité, qui fesont comme si alles n'an étiant pas. Alles se promenont le long de l'iau, & alles viandront ici, je gage.

Me. BERTRAND.

Hé bien, laisse-les venir; qu'est-ce que ça te fait?

NICOLAS.

Hé ventreguié, maîtresse, alles me voulont débaucher. Vous ne sçavez pas stilà, peut-être?

Me. BERTRAND.

Comment, te débaucher?

NICOLAS.

Alles me voulont mettre à mal, vous dis-je: mais tâtigué, je m'enfuirai plûtôt, je fis honnête garçon, & vous le sçavez bian.

Me. BERTRAND.

Tu es un sot, va, va-t'en à la maison.

NICOLAS.

Aga, donc, comme vous me chassez, à cause que vela votre mari: mais....

Me. BERTRAND.

Ote-toi de là, te dis-je.

SCENE X.

Me. BERTRAND, BERTRAND.

BERTRAND.

Palsanguoi, Jeanne, t'es toujours à l'entour de ces garçons; j'ai bian les prendre tortus, bossus, borgnes & boiteux, ça n'y fait rian. Dame, acoute donc, je ne fis pas jaloux: mais si je m'y boute, je sçai bian comme je les prendrai pour empêcher ça.

Me. BERTRAND.

Plaît-il? Hem? Quoi? Qu'est-ce? Que voulez-vous dire, avec vos contes?

BERTRAND.

Oh ne te fâche donc pas, Jeanne, je sçai bian d'où ça viant, & c'est ce qui fait que je te le pardonne. Parce que tu vois ici des Madames qui couront après des Monsieux, tu t'imagines qu'il faut faire de même ; raye ça de tes papiers. Alles sont de Paris, ces Madames-là, c'est à elles à faire, & quoique je soyons dans la Banlieuë, je prétens qu'il y ait de la différence.

Me. BERTRAND.

Vous mériteriez bien....

BERTRAND.

Hé, morgué, doucement, t'es toujours en colere. Ça, parlons un peu de nos petites affaires. Ce Monsieur Simonneau le Procureur, est là-haut avec un autre homme de Justice.

Me. BERTRAND.

Je le sçai bien, je viens de leur envoyer chercher par Marotte, des écrevisses qu'ils ont demandées.

BERTRAND.

Oüi, mais j'ai dans la pensée qu'ils ne venont pas ici pour des écrevisses, & qu'il y a queuque anguille sous roche.

Me. BERTRAND.

Comment, donc ?

BERTRAND.

Sa femme soupoit hier ici, à Monsieur Simonneau.

BERTRAND.

Je fis pis qu'un satan là dessus, moi.

LOLIVE.

Quoi, vous vous feriez un scrupule de rendre seulement un billet à une jeune fille ?

Me. BERTRAND.

Un billet seulement, Bertrand ?

BERTRAND.

Acoute, dix pistoles sont bonnes à gagner, Jeanne.

LOLIVE.

Trouveriez-vous qu'il y eût grand mal à lui dire que mon maître l'attend ici; & que comme nous n'oserions aller à Vaugirard, par ménagement pour elle, elle court moins de risque à nous venir trouver ?

Me. BERTRAND.

Qu'en dis-tu, Bertrand ?

BERTRAND.

Mais il m'est avis qu'en bonne conscience il n'y a pas de mal à ça; si tu ne le fais pas, un autre le fera : la petite fille ne vienra pas moins, & tu n'auras pas les dix pistoles.

LOLIVE.

Monsieur Bertrand est homme de bon sens & de bon conseil.

BERTRAND.

N'est-il pas vrai ?

LOLIVE.

Je baiſe les mains à Madame Bertrand ; comment ſe porte-t'elle ?

Me. BERTRAND.

Fort bien, ſi vous m'apportez de l'argent.

LOLIVE.

De l'argent, Madame Bertrand ! vous allez d'abord aux invectives. Monſieur Bertrand eſt plus poli que vous, &c....

BERTRAND.

Moi ? point du tout. Eſt-ce que votre maître ſe moque de moi?on va dix fois cheux ly pour un méchant repas de trois piſtoles, On ly reporte ſa tabatiere....

LOLIVE.

Hé ! paix, Monſieur Bertrand, vous me faites rougir.

BERTRAND.

Acoutez, ſi vous ne nous payez, votre maître & vous....

LOLIVE.

Sans colere, Monſieur Bertrand, je ne viens ici que pour cela, & pour quelqu'autre petite choſe.

BERTRAND.

Oh bian, commençons toujours par là, & je finirons par l'autre petite choſe.

LOLIVE.

Cela eſt trop juſte. Tenez, voilà déja les trois

louis d'or de la tabatiere, & en voilà un pour mon compte; nous reprendrons ce soir nos nipes.

BERTRAND.

Ah! quand il vous plaira, tout est à votre sarvice, Monsieur de Lolive.

LOLIVE.

Cela est bien honnête! Oh ça, il me reste encore dix pistoles, dont mon maître m'a dit de faire présent à Madame Bertrand, si elle veut lui rendre un petit service.

Me. BERTRAND.

Oüi da, volontiers. Quel service? De quoi est-il question?

LOLIVE.

Il m'avoit commandé de ne vous en pas parler devant votre mari: mais....

BERTRAND.

Oh! ne craignez rian, je ne sis point babillard.

Me. BERTRAND.

Oh pour ça non; Bertrand est bon homme: dites vîte.

LOLIVE.

Mon maître est amoureux, Madame Bertrand.

BERTRAND.

De ma femme? Oh! acoute, Jeanne, je ne sis pas si bon que tu penses, au moins.

Me. BERTRAND.

Hon! que vous êtes nigaut, Monsieur Bertrand!

LOLIVE.

Vous rêvez, je pense ; mon maître est amoureux de votre femme !

BERTRAND.

Pourquoi non ? Il y a bien eu de grosses Madame qui m'en avont voulu conter, à moi. Oh, dames, Jeanne & moi, je sommes des biautés de caprice, & les parsonnes de qualité avont par fois des fantaisies.

LOLIVE.

Oh bien, le caprice de mon maître ne va point jusques-là ; ne vous inquietez point. C'est une petite bourgeoise de Vaugirard qui lui donne dans la vûë ; & si Madame Bertrand vouloit.....

Me. BERTRAND.

Oh, pour cela non, nous ne nous mêlons point de ces choses-là : nous sommes gens de bien, Monsieur de Lolive.

LOLIVE.

Mais, il s'agit seulement....

Me. BERTRAND.

Tenez, quand des personnes sont d'accord, & que leurs amitiés sont une fois commencées, on vient quelquefois chez nous mettre ces amitiés-là dans leur perfection ; on ne peut pas empêcher cela, on s'en doute, & on n'y prend pas garde, ce sont leurs affaires : mais pour ce qui est d'entrer là-dedans, nous n'en faisons rien, nous avons trop l'honneur en recommandation.

BERTRAND.

Je fis pis qu'un satan là dessus, moi.

LOLIVE.

Quoi, vous vous feriez un scrupule de rendre seulement un billet à une jeune fille ?

Me. BERTRAND.

Un billet seulement, Bertrand ?

BERTRAND.

Acoute, dix pistoles sont bonnes à gagner, Jeanne.

LOLIVE.

Trouveriez-vous qu'il y eût grand mal à lui dire que mon maître l'attend ici ; & que comme nous n'oserions aller à Vaugirard, par ménagement pour elle, elle court moins de risque à nous venir trouver ?

Me. BERTRAND.

Qu'en dis-tu, Bertrand ?

BERTRAND.

Mais il m'est avis qu'en bonne conscience il n'y a pas de mal à ça ; si tu ne le fais pas, un autre le fera : la petite fille ne vienra pas moins, & tu n'auras pas les dix pistoles.

LOLIVE.

Monsieur Bertrand est homme de bon sens & de bon conseil.

BERTRAND.

N'est-il pas vrai ?

Me. BERTRAND.

Et qui eſt la petite fille ? Comment ſe nomme-t'elle ?

LOLIVE.

Angelique.

Me. BERTRAND.

Angelique, dites-vous ?

LOLIVE.

Oüi, elle demeure à l'entrée du village, là, à main gauche.

Me. BERTRAND.

Oh, je ſçai bien où elle demeure : mais il n'y a rien à faire ; cette fille-là eſt devenuë femme, Monſieur de Lolive.

BERTRAND.

Oh palſanguenne oüi, alle fut hier mariée, & je faiſons aujourd'hui ſon lendemain de nôces.

LOLIVE.

Quoi ! tout de bon ?

BERTRAND.

Oüi, la peſte m'étouffe.

LOLIVE.

Cela fâchera mon maître.

Me. BERTRAND.

Si vous voulez, pourtant, on lui rendra toujours votre billet, tout coup vaille.

LOLIVE.

Oh diable, non, c'eſt un billet pour fille, il en

Me. DU ROLLET.

Nous n'y trouverons point de matelotte.

Me. SIMONNEAU.

Ah, que cela eſt chagrinant ! je ſuis au deſeſpoir quand quelque choſe me dérange.

Me. BERTRAND.

Oh, par ma foi le voilà lui-même, voyez comme vous vous tirerez d'affaire.

SCENE XV.

Me. BERTRAND, BERTRAND, M. & Me. SIMONNEAU, M. GRIMAUDIN, DORANTE, Me. DU ROLLET.

M. SIMONNEAU

HE', qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela, Madame Bertrand ? on ne ſçauroit être ſervi chez vous : il y a une heure que nous avons demandé une matelotte & des écreviſſes.

Me. SIMONNEAU.

Oüi, Monſieur mon mari ! une matelotte & des écreviſſe ! c'eſt donc ainſi que vous venez manger votre bien au cabaret ?

M. SIMONNEAU.

SCENE XIII.

Me. BERTRAND, BERTRAND, LA FLEUR.

Me. BERTRAND

DEmandez-vous quelque chose, mon enfant ?

LA FLEUR.

C'est, Monsieur Grimaudin, Madame, qui envoye sçavoir s'il n'y a ici personnne de sa connoissance, & s'il y peut venir souper avec deux Dames de ses parentes ?

Me. BERTRAND.

Oüi, qu'il vienne : mais qu'il se dépêche.

BERTRAND.

Tatigué, Jeanne, c'est une bonne pratique que ce Monsieur Grimaudin, on ne diroit pas qu'il y touche devant le monde : mais je le voyons pourtant bian souvent cheux nous, à ce qu'il me semble.

Me. BERTRAND.

Oh, c'est un fort honnête homme, bien reglé, d'une bonne conduite.

BERTRAND.

Et d'une grande famille, n'est-ce pas ? Morgué toutes les jolies femmes de Paris sont ses cousines à stilà.

Me. BERTRAND.

Paix, tais-toi, les voilà, je pense.

BERTRAND.

Pargué Madame Simonneau est avec ly, elle est itou sa cousine, je gage.

SCENE XIV.

Me. BERTRAND, BERTRAND, M. GRIMAUDIN, DORANTE, Me. SIMONNEAU, Me. DU ROLLET.

Me. SIMONNEAU.

Je ne bouge de chez toi, Madame Bertrand, j'y soupois encore hier au soir, j'y reviens aujourd'hui, je prendrai quelque jour le parti d'y faire apporter des meubles.

Me. BERTRAND.

Je ne vous conseillerois pas de vous emmenager aujourd'hui. Votre mari est là-haut, je vous en avertis.

Me. SIMONNEAU.

Mon mari ?

M. GRIMAUDIN.

Que nous dis-tu là ?

BERTRAND.

Alle vous dit vrai.

Me. DU ROLLET.

Le fâcheux contretemps! nous nous étions tant proposé de nous bien réjoüir!

DORANTE.

Allons, Mesdames, évitons l'éclat, remontons en carrosse.

Me. SIMONNEAU.

Mais tu te trompes, Madame Bertrand, cela n'est pas possible.

Me. BERTRAND.

Cela est comme je vous le dis, je ne me trompe point.

Me. DU ROLLET.

Oh, pour cela c'est une chose ridicule! Vous ne devriez point recevoir de maris chez vous, vous autres.

M. SIMONNEAU *frapant sur une table derriere le Théâtre.*

Hola, quelqu'un? qu'on monte donc, hé?

BERTRAND.

Hé bien, tenez, vous l'entendez? le vela qui appelle.

Me. SIMONNEAU.

Ils ont vraiment raison, c'est lui-même.

M. GRIMAUDIN.

Allons-nous-en souper à Passy, Mesdames, il n'y a pas d'autre parti à prendre.

Me. DU ROLLET.

Nous n'y trouverons point de matelotte.

Me. SIMONNEAU.

Ah, que cela eſt chagrinant ! je ſuis au deſeſpoir quand quelque choſe me dérange.

Me. BERTRAND.

Oh, par ma foi le voilà lui-même, voyez comme vous vous tirerez d'affaire.

SCENE XV.

Me. BERTRAND, BERTRAND, M. & Me. SIMONNEAU, M. GRIMAUDIN, DORANTE, Me. DU ROLLET.

M. SIMONNEAU

HE', qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela, Madame Bertrand ? on ne ſçauroit être ſervi chez vous : il y a une heurē que nous avons demandé une matelotte & des écreviſſes.

Me. SIMONNEAU.

Oüi, Monſieur mon mari ! une matelotte & des écreviſſe ! c'eſt donc ainſi que vous venez manger votre bien au cabaret ?

M. SIMONNEAU.

M. SIMONNEAU.

Ma femme au Moulin de Javelle ! Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

Me. SIMONNEAU.

Tu ne m'y attendois pas, yvrogne. Ah ! je ſçavois bien que je t'y attraperois ; il y a longtemps que je te guette.

BERTRAND.

Il eſt bon ſur ce ton-là : morgué l'habile femme !

M. SIMONNEAU.

Ecoutez, Madame Simonneau, je ne ſçai pas comment vous l'entendez : mais pour moi ſérieuſement...

Me. BERTRAND.

Nous n'avons pas dit que vous étiez là haut, Monſieur, ſi vous n'étiez pas deſcendu vous-même.

M. SIMONNEAU.

Il n'eſt pas queſtion de cela, Madame Bertrand, je n'ai point à rendre compte...

BERTRAND.

Il y a morgué du temps qu'alle vous garde ça ; car alle viant ici trois ou quatre fois la ſemaine.

Me. SIMONNEAU.

Je ſuis bien malheureuſe de voir ainſi diſſiper le bien que mes parens...

DORANTE.

Il faut mettre ordre à vos affaires, Madame une bonne ſéparation...

M. GRIMAUDIN.

Oüi. N'avez-vous pas les voies de la Justice pour empêcher...

M. SIMONNEAU.

Messieurs, Madame Simonneau, encore une fois je n'entens point de raillerie.

Me. DU ROLLET.

Allez, Monsieur, vous devriez mourir de honte de passer ainsi votre vie dans la débauche, pendant qu'une pauvre petite femme...

M. SIMONNEAU.

Madame du Rollet, ce ne sont point ici vos affaires, mêlez-vous, je vous prie..

Me. SIMONNEAU.

Il vous battra, Madame, il vous battra; il est déja yvre.

Me. DU ROLLET.

Oüi, il put le vin, que cela est horrible.

M. SIMONNEAU.

Madame Bertrand, vous sçavez bien que...

Me. BERTRAND.

Ce sont des femmes, Monsieur, ne prenez pas garde à cela, laissez-les dire.

M. SIMONNEAU.

Comment! que je n'y prenne pas garde à

BERTRAND.

Oüi, faites-ly excuses, alle est bonne parsonne, alle vous pardonnera pour cette fois-ci peut être.

M. SIMONNEAU.

Oüias, mais voici qui est admirable. Oh je lui ferai bien voir...

Me. SIMONNEAU.

Il me menace, Messieurs, il me menace, remarquez bien cela, je vous prie.

DORANTE & M. GRIMAUDIN.

Oüi, Madame.

M. SIMONNEAU.

Comment, carogne?

Me. SIMONNEAU.

Quelle infamie! vous entendez comme il me traite?

BERTRAND.

Hé morgué, Monsieur Simonneau, vous n'y songez pas.

M. SIMONNEAU.

C'est une coquine qui ne croyoit pas me trouver ici.

Me. SIMONNEAU.

Oüi, une coquine, fort bien! ah! je n'y puis plus tenir, je creve: qu'on me remene au plus vîte à Paris, je veux faire mes plaintes, & vous me servirez de témoins, Messieurs, s'il vous plaît.

M. SIMONNEAU.

Comment donc des plaintes? Je vous le conseille! (*à M. Grimaudin.*) Au moins, Monsieur, vous voyez bien....

M. GRIMAUDIN.

Vous avez tort, Monſieur, je dirai ce que j'ai vû, je ne puis m'en défendre. Mettre la main ſur une femme!

M. SIMONNEAU.

J'ai mis la main ſur elle, moi? (*à Dorante.*) Vous êtes honnête homme, vous, Monſieur, je vous demande en grace...

DORANTE.

Oh, pour moi je ſuis votre ſerviteur : mais je dépoſerai auſſi contre vous, Monſieur Simonneau, je vous en avertis.

Me. BERTRAND.

Voilà un pauvre diable de mari en bonne main!

Me. DUROLLET.

Hom, que j'en dirai de belles auſſi, moi, je vous en répons.

SCENE XVI.

M. SIMONNEAU, Me. BERTRAND, BERTRAND.

M. SIMONNEAU.

AH! Madame Bertrand, je n'en puis plus: je tombe des nuës, je n'ai pas la force de me remüer ſeulement. Par ma foi c'eſt un méchant animal qu'une femme!

Me. BERTRAND.

Vous avez tort, dans le fond; pourquoi la quereller?

BERTRAND.

Morgué, si vous aviais voulu, ça se seroit passé tout doucement.

SCENE XVII.

M. SIMONNEAU, M. DU ROLLET, BERTRAND, Me. BERTRAND.

M. DU ROLLET.

HE', à quoi vous amusez-vous donc? Vous me laissez là-haut tout seul à croquer le marmot.

M. SIMONNEAU.

Ah! mon pauvre ami, je suis au desespoir.

M. DU ROLLET.

Comment donc? qu'est-il arrivé?

M. SIMONNEAU.

Je ne viens ici, comme vous sçavez, que pour y attraper en quelque débauche mon coquin de neveu, qui est un vagabond, qui mange tout son fait.

M. DU ROLLET.

Hé bien?

SCENE XX.

Me. BERTRAND, BERTRAND.

BERTRAND.

TAtigué, vela deux bourgeois qui se sont bien divartis pour leur argent, n'est-il pas vrai, Jeanne ?

Me. BERTRAND.

C'est bien employé. Est-ce à des magots comme cela, qui ont de jolies femmes, à se trouver sur leurs brisées ? Ne doivent-ils pas sçavoir qu'il y a des endroits autour de Paris qui ne sont pas faits pour eux ?

SCENE XXI.

Me. BERTRAND, BERTRAND, NICOLAS.

NICOLAS.

OH dame, maîtresse, venez donc à la maison parler à ces gens-là.

Me. BERTRAND.

Comment, quelles gens ?

Me. BERTRAND.

Deux Meſſieurs, qui les remenent à Paris.

M. DU ROLLET.

Il faut ſuivre cette affaire-là, Monſieur Simonneau.

M. SIMONNEAU.

Vous avez raiſon ; ſi cela ſe ſçait on ſe moquera de nous encore. Allons, nos perruques, nos chapeaux, nos cannes.

BERTRAND.

Je m'en vais querir toutes vos affaires.

SCENE XVIII.

Me. BERTRAND, M. SIMONNEAU, M. DU ROLLET.

Me. BERTRAND.

EST-ce que vous ne voulez pas qu'on vous ſerve vos écreviſſes & votre matelotte, Meſſieurs ?

M. SIMONNEAU.

Maugrébleu des matelottes ! ſi j'en viens manger de ma vie...

M. DU ROLLET.

Nous meritons bien cela, Monſieur Simon-

neau : des maris de bon ſens ne doivent jamais aller où ils peuvent rencontrer leurs femmes.

SCENE XIX.

M. SIMONNEAU, M. DU ROLLET, BERTRAND, Me. BERTRAND.

BERTRAND.

TEnez, Meſſieurs, vela tout votre attirail. Je ſis fâché que vous ſoyez fâchez : mais...

M. SIMONNEAU.

Cela n'eſt rien. Qu'eſt-ce qu'il vous faut ?

BERTRAND.

Tout ce qu'il vous plaira, Meſſieux. Qu'eſt-ce qu'il y a, Jeanne ?

Me. BERTRAND.

Hélas ! preſque rien. Six francs de matelotte, cens ſols d'écreviſſes, & quatre francs pour le reſte, ce ſont quinze livres.

M. DU ROLLED.

Mais votre matelotte, & vos écreviſſes que l'on ne nous a pas ſeulement ſervies...

BERTRANT.

Ça n'y fait rian ; vous les avez commandées. Je ne ſommes pas cauſe que vos femmes ſont venuës.

M. SIMONNEAU.

M. SIMONNEAU.

Oüi, mais...

BERTRAND.

Tenez, point de mais avec nous, Monſieur Simonneau, ou bian je dépoſerons contre vous, choiſiſſez.

M. DU ROLLET.

Hé! donnons-leur ce qu'ils demandent, & allons-nous-en; je ſuis ſur des épines.

M. SIMONNEAU.

Voilà mon demi loüis d'or, donnez le vôtre.

M. DU ROLLET.

Le voilà, vous n'en aurez pas davantage.

BERTRAND.

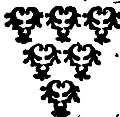
Il faut bian ſe contenter de ça, je ne rançonnons parſonne, une autre fois je gagnerons davantage.

M. DU ROLLET.

Hom! ſi l'on me retient ici...

Me. BERTRAND.

Juſqu'au revoir, Meſſieurs, bon voyage.



Me. SIMONNEAU.

A la bonne heure, qu'on nous les serve. Voilà des maris qui font bien les choses ! Venir eux-mêmes au Moulin de Javelle faire apprêter le souper de leurs femmes ! ils sont bonnes gens, cela est fort honnête.

Me. DU ROLLET.

Nous allons avoir une furieuse querelle à soutenir en arrivant chez nous.

Me. SIMONNEAU.

Il n'y faut arriver que demain.

Me. DU ROLLET.

Que demain ? Tu n'y songes pas.

Me. SIMONNEAU.

Les affaires criminelles s'abonnissent en vieillissant. Nous n'avons qu'à nous tranquiliser ici pendant que leur premier mouvement passera, plus l'avanture sera forte, & plus ils craindront qu'elle éclate. Les maris sont devenus prudens depuis quelques années.

Me. DU ROLLET.

Je ferai tout ce que tu voudras, je le veux bien. Au hazard d'un fâcheux avenir, profitons du temps present, puisque nous y sommes. La Fleur, va dire à ces Messieurs qu'ils viennent, les ennemis sont décampez, nous sommes maîtresses du champ de bataille.

NICOLAS.

Et les Menétriers de cette nôce qui sont venus devant ; ils juront comme tout, parce qu'ils n'avont pas encore de vin.

Mᵉ. BERTRAND.

Ils sont bien pressez, qu'ils attendent leur monde.

NICOLAS.

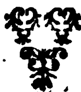
Voirement oüi, qu'ils attendent ? Ils disont comme ça que par faute de boire leur musique deviendra enragée, & que ça fera tantôt enrager tout le monde. Accoutez, il se faut bailler de garde de ça, je vous en avartis, ils demandont le maître ou la maîtresse.

Mᵉ. BERTRAND.

Je m'en vais leur parler.

BERTRAND.

Hé, palsangué baille-leur du vin, Jeanne, je serons bian payez de tout ça, ne te boute pas en peine.



SCENE XXII.

BERTRAND seul.

TAtigué, il faut que ce soit un mêtier bian échauffant que celui de Menétrier, car c'est une engeance bian altérée.

SCENE XXIII.

BERTRAND, Me. SIMONNEAU, Me. DU ROLLET.

BERTRAND.

COmment morgué, vous revela, mes Dames ! je vous croyois effarouchées pour plus de huit jours.

Me. SIMONNEAU.

Je ne m'effarouche pas si aisément, & nous serons ce soir ici mieux qu'en lieu du monde. Monsieur mon mari ne nous soupçonnera pas d'y être si-tôt revenuës. Est-il allé rejoindre sa compagnie ?

BERTRAND.

Oüi, Monſieur du Rollet & ly, tous deux enſemble, ils avont....

Me. DU ROLLET.

Mon mari eſt avec le tien ? Ah ! je ſuis au deſeſpoir.

Me. SIMONNEAU.

Comment donc ?

Me. DU ROLLET.

S'il ſçait que je ſuis venuë ici avec Monſieur Grimaudin, je ſuis perduë, te dis-je.

Me. SIMONNEAU.

Bon, perduë ! Es-tu folle ? & t'embarraſſes-tu ſi fort d'un mari ?

Me. DU ROLLET.

Si je m'en embarraſſe ? Le mien eſt la plus méchante langue que je connoiſſe.

BERTRAND.

Oh morguenne oüi, il ne l'a pas bonne. C'eſt ly qui a mis le feu ſous le ventre à l'autre, & ils s'en allont tous deux bellement vous charcher à Paris, pour vous quereller plus à leur aiſe.

Me. SIMONNEAU.

Et leur matelotte, & leurs écreviſſes ?

BERTRAND.

Ils n'avont pargué pas eu le temps de les manger, mais alles ſont payées.

Me. SIMONNEAU.

A la bonne heure, qu'on nous les serve. Voilà des maris qui font bien les choses ! Venir eux-mêmes au Moulin de Javelle faire apprêter le souper de leurs femmes ! ils sont bonnes gens, cela est fort honnête.

Me. DU ROLLET.

Nous allons avoir une furieuse querelle à soutenir en arrivant chez nous.

Me. SIMONNEAU.

Il n'y faut arriver que demain.

Me. DU ROLLET.

Que demain ? Tu n'y songes pas.

Me. SIMONNEAU.

Les affaires criminelles s'abonnissent en vieillissant. Nous n'avons qu'à nous tranquiliser ici pendant que leur premier mouvement passera, plus l'avanture sera forte, & plus ils craindront qu'elle éclate. Les maris sont devenus prudens depuis quelques années.

Me. DU ROLLET.

Je ferai tout ce que tu voudras, je le veux bien. Au hazard d'un fâcheux avenir, profitons du temps present, puisque nous y sommes. La Fleur, va dire à ces Messieurs qu'ils viennent, les ennemis sont décampez, nous sommes maîtresses du champ de bataille.

LE CHEVALIER.

Comment donc ?

LOLIVE.

De nouvelles mariées sont encore toutes sottes de leurs maris, reservons cela pour le quartier d'hyver, au retour de la compagne.

LE CHEVALIER.

Et comment la faire cette campagne ? Je n'ai pas vingt pistoles.

LOLIVE.

Il en faut trouver. A quoi diable vous sert votre badaud de Monsieur Ganivet, si ce n'est pour....

LE CHEVALIER.

Il a sur lui un billet de quatre cent loüis d'or, payable au porteur.

LOLIVE.

Que diable fait-il de cela dans sa poche cet animal-là ? voilà un billet inutile... Je veux le mettre en œuvre, moi, Monsieur, laissez-moi faire.

LE CHEVALIER.

Oüi : mais, Lolive....

LOLIVE.

Qu'est-ce à dire, mais ? Monsieur Georges Ganivet est le fils d'un Procureur qui a ruiné votre famille ; le pere est mort, le fils a hérité, c'est à lui à faire restitution, à ce qu'il me semble.

que vous ne l'avez pas trouvé, pour lui faire écrire ce billet pour femme ?

LOLIVE.

Cela ne presse pas encore. Puisqu'elle est mariée, tant-pis pour elle ; nous allons avoir d'autres affaires.

BERTRAND.

Morgué c'est un grand libartin que votre maître, Monsieur de Lolive! Des vieilles, des jeunes, des Bourgeoises, des Marquises il en aime de toutes les façons, & il n'en épouse pas une.

LOLIVE.

Qu'est-ce à dire, il n'en épouse pas une ? il n'y en a presque point qu'il n'épouse. Mais comment nous autres jeunes gens, nous ne faisons pas les choses dans toutes les regles, il manque toujours quelque formalité à nos mariages, & c'est ce qui fait qu'on les casse.

BERTRAND.

Ça est bian heureux ! Oh, il est né coëffé, cet homme-là ; il n'a point d'argent, il n'en gagne point, & il en dépense. Comment fait-il ? je n'y comprens rian, la peste m'étouffe.

LOLILE.

Oh diable je le crois bien, cela vous passe, nous avons de grandes ressources aux parties casuelles.

BERTRAND.

Aux parties casuelles!

LOLIVE.

Nous joüissons de plus de vingt mille livres de rente en fonds d'esprit & de sçavoir-faire. Nous avons des droits sur tous les Provinciaux qui viennent débarquer à Paris, sur les enfans de famille qui entrent de trop bonne heure dans le monde; sur les Bourgeois qui veulent contrefaire les gens de qualité, sur les successions qui tombent en mains mineures; Que diable sçai-je? Notre domaine est d'une grande étenduë; & si je n'y comprens pas les vieilles coquettes.

BERTRAND.

Tatigué que vous devez être riche! Mais vela votre maître qui vous fait segne, il est peut-être tombé quelques nouviaux droits dans son domaine.

LOLIVE.

Sans adieu, Monsieur Bertrand.



SCENE XXV.

LE CHEVALIER, LOLIVE, BERTRAND.

LE CHEVALIER.

HE' bien, Lolive ?

BERTRAND *s'en allant.*

Hom ! que vela deux bonnes bêtes ensemble !

LE CHEVALIER.

Madame Bertrand s'est-elle chargée de mon billet : l'a-t'elle rendu ? le rendra-t'elle ?

LOLIVE.

Non, Monsieur, il n'y a rien à faire, la petite fille est mariée.

LE CHEVALIER.

Elle est mariée ? Tu te moques, je pense.

LOLIVE.

Je ne me moque point, & vous allez voir ici son lendemain de nôces.

LE CHEVALIER.

Ah ! je la verrai du moins, je lui parlerai, je lui ferai connoître...

LOLIVE.

Gardez-vous bien de lui faire la moindre mine seulement, vous gâteriez toutes vos affaires.

LE CHEVALIER.

Comment donc ?

LOLIVE.

De nouvelles mariées sont encore toutes sottes de leurs maris, reservons cela pour le quartier d'hyver, au retour de la compagne.

LE CHEVALIER.

Et comment la faire cette campagne ? Je n'ai pas vingt pistoles.

LOLIVE.

Il en faut trouver. A quoi diable vous sert votre badaud de Monsieur Ganivet, si ce n'est pour....

LE CHEVALIER.

Il a sur lui un billet de quatre cent loüis d'or, payable au porteur.

LOLIVE.

Que diable fait-il de cela dans sa poche cet animal-là ? voilà un billet inutile... Je veux le mettre en œuvre, moi, Monsieur, laissez-moi faire.

LE CHEVALIER.

Oüi : mais, Lolive....

LOLIVE.

Qu'est-ce à dire, mais ? Monsieur Georges Ganivet est le fils d'un Procureur qui a ruiné votre famille ; le pere est mort, le fils a hérité, c'est à lui à faire restitution, à ce qu'il me semble.

LE CHEVALIER.

J'en demeure d'accord : mais cependant....

LOLIVE.

Cependant il a encore eu depuis quinze jours la succession d'une vieille tante qui nous a quelquefois prêté de l'argent au denier un. Allez, Monsieur, point de scrupule, nous avons de grands hypoteques sur tous ces héritages-là, comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Je vois bien à peu près quel est ton dessein.

LOLIVE.

Et vous avez bien de la peine à ne pas l'approuver, je gage ?

LE CHEVALIER.

Mais de quelle maniere le faire réüssir ?

LOLIVE.

De quelle maniere ? Attendez... Ne pourrions-nous point trouver quelque femme d'esprit, là...

LE CHEVALIER.

Pourquoi faire ?

LOLIVE.

Ah, Monsieur, si feuë ma pauvre cousine n'avoit pas été penduë l'année passée...

LE CHEVALIER.

Que diantre avons-nous affaire de ta cousine ? que veux-tu dire ?

LOLIVE.

C'eſt qu'il nous faudroit une perſonne de merite, voyez-vous. Hom, que c'eſt bien dommage que ma tante & ma ſœur ſoient encore au Châtelet.

LE CHEVALIER.

Et qu'a de commun toute ta malheureuſe famille ? ....

LOLIVE.

J'ai tort, & vous raiſon, Monſieur. Vous avez ici rendez-vous avec Madame la Comteſſe, elle vaut bien ces honnêtes perſonnes-là.

LE CHEVALIER.

Oüi vraiment.

LOLIVE.

Monſieur Ganivet y doit venir auſſi.

LE CHEVALIER.

Il m'en a donné parole.

LOLIVE.

Attendez-les & moi auſſi, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Que prétens-tu faire ?

LOLIVE

Ne vous mettez pas en peine, la Comteſſe a de l'eſprit, elle entrera d'abord dans ma penſée ; attendez-là, vous dis-je, nous aurons de l'argent pour faire la campagne.

LE CHEVALIER.

Mais que je ſçache...

LOLIVE.

Mais, mais demeurez ici ſeulement, & ne vous embarraſſez pas du reſte.

SCENE XXVI.

LE CHEVALIER ſeul.

JE ne puis deviner quel eſt ſon projet : mais il a du monde & de l'eſprit, & il ſort fort bien de ce qu'il entreprend, il faut le laiſſer faire.

SCENE XXVII.

LE CHEVALIER, MAROTTE.

LE CHEVALIER.

HE', bon-jour, belle Marotte, où allez vous ſi vîte, ma chere enfant ?

MAROTTE.

Oh çà, Monſieur, ne m'amuſez point, s'il vous plaît, ma tante me gronderoit ; laiſſez,

moi lui porter ses écrevisses, & puis je reviendrai causer avec vous tant que vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Quoi, belle Marotte, on vous envoye chercher des écrevisses? on vous occupe à des emplois si bas? Ah fy, c'est se moquer que...

MAROTTE.

Bon, qu'est-ce que cela fait, Monsieur? Je ne suis qu'une petite fille à cette heure: mais cela ne sera pas toujours de même. Hom, que j'ai bien envie de devenir grande!

LE CHEVALIER.

Et pourquoi? vous êtes si jolie comme cela.

MAROTTE.

Pour ne plus aller chercher des écrevisses. Vous dites vous-mêmes que cela est si vilain.

LE CHEVALIER.

Il n'y faut point aller, toute petite que vous êtes.

MAROTTE.

Il n'y faut point aller? Ah, ah! & ma tante?

LE CHEVALIER.

Votre tante est une bonne femme qui..

MAROTTE.

Oüi, vous la trouvez bonne femme, parce que vous n'êtes pas sa petite niéce: mais moi qui la suis, je ne la trouve pas de même. Si vous l'entendiez quand elle prend son ton, & qu'elle se met à quereller...

LE CHEVALIER.

Comment, elle vous querelle ?

MAROTTE.

Pas si fort depuis quelque temps que je sçai de ses petites fredaines, elle à peur que je n'en parle à mon oncle.

LE CHEVALIER.

Oüi! votre tante a de petites fredaines par devers elle ?

MAROTTE.

Vraiment il faut bien qu'elle en ait, vous dis-je ; car elle est devenuë bien meilleure qu'elle n'étoit depuis qu'elle se doute que je m'en doute.

LE CHEVALIER.

Et sur quoi vous en doutez-vous?

MAROTTE.

Je m'en vais vous le dire : mais n'en parlez pas, au moins.

LE CHEVALIER.

Non, ne craignez rien.

MAROTTE.

C'est elle qui reçoit l'argent du monde qui vient ici, & c'est mon oncle qui le serre.

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

MAROTTE.

Hé bien, elle ne donne pas tout à mon oncle, non, elle garde toujours quelque chose ; & puis elle achete

achete tantôt des gans, tantôt un chapeau, des cravates à dentelles, une caune quelquefois, & tout cela ce n'est pas pour elle, comme vous le voyez.

LE CHEVALIER.

Non, pour qui donc ?

MAROTTE.

Pour un grand garçon qui demeure à Paris, qu'elle appelle son neveu, & qui ne l'est pas pourtant; car je le sçai bien.

LE CHEVALIER.

Et comment le sçavez-vous ? Ah que vous êtes déja méchante, Marotte !

MAROTTE.

Il n'est pas mon cousin à moi, personne ne le connoît, c'est ma tante toute seule qui les met comme ça dans notre famille.

LE CHEVALIER.

Cela est admirable, Madame Bertrand qui se donne aussi des parens de contrebande. A ce que je puis voir, tout le monde s'en mêle. Mais la voici, votre tante, je m'en vais lui dire tout ce que vous m'avez dit.

MAROTTE.

Et moi, si vous lui dites quelque chose, je conterai toutes vos friponneries à vos... là, laissez-moi faire.

SCENE XXVIII.

Me. BERTRAND, LE CHEVALIER, MAROTTE.

Me. BERTRAND.

QUe faites-vous donc là, petite fille ?

MAROTTE.

Rien, ma tante, c'est ce Monsieur-là qui me fait des questions, & qui me veut faire dire ce que je ne sçai pas : mais je ne suis pas causeuse, moi, vous le sçavez bien.

Me. BERTRAND.

Allez, allez porter ces écrevisses à la cuisine, & que votre oncle se dépêche de les faire cuire.

MAROTTE *au Chevalier.*

Si vous me trahissez, je vous le revaudrai. (*à Madame Bertrand.*) Je m'y en vais, ma tante.



SCENE XXIX.

LE CHEVALIER, Me. BERTRAND.

LE CHEVALIER.

Vous avez là une petite niéce, Madame Bertrand....

Me. BERTRAND.

C'est une fine mouche, défiez-vous d'elle.

LE CHEVALIER.

Ne vous y fiez pas trop, vous même.

Me. BERTRAND.

Je la connois, je sçai de quoi elle est capable. Mais, Monsieur, y a-t'il long-temps que vous êtes ici ?

LE CHEVALIER.

Je ne fais que d'arriver, ma chere Madame Bertrand.

Me. BERTRAND.

Il y a une heure que Madame la Comtesse vous attend.

LE CHEVALIER.

Elle est ici ?

Me BERTRAND.

Vraiment oüi. Et tenez, la voilà, qui commence à s'impatienter, je pense. Vous avez apparemment

quelque affaire ensemble ? Si je vous suis nécessaire à quelque chose, vous n'aurez qu'à dire, vous sçavez bien que je suis toute à votre service.

SCENE XXX.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, FINETTE.

FINETTE.

C'Est une personne bien honnête & bien serviable, que cette Dame Bertrand.

LA COMTESSE.

Hé bien, Monsieur le Chevalier, que devenons nous ? Partirez-vous pour l'armée ? me marierai-je? aurons-nous à ce soir votre bon ami Monsieur Georges Ganivet ?

LE CHEVALIER.

Oüi, Madame, & ce sera le sort que nous lui ferons, qui réglera votre destinée & la mienne.

FINETTE.

Je ne sçai pas ce que vous lui préparez : mais si jamais un nigaut comme lui me donnoit rendez-vous au Moulin de Javelle, le cadeau lui coûteteroit cher, sur ma parole.

LE CHEVALIER.

Monſieur de Lolive a dans la tête une petite idée qu'il va mettre en œuvre, à ce qu'il m'a dit; nous n'avons qu'à l'attendre, & nous verrons.

FINETTE.

Monſieur deLolive travaille pour vous? Vous êtes en bonne main; ce garçon-là fait de bonne beſogne.

SCENE XXXI.

BERTRAND, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, FINETTE.

BERTRAND.

OH palſanguié, Monſieu le Chevalier, vela un Monſieu qui vous charche, qui viant de faire une belle culbute.

LE CHEVALIER.

Comment donc?

BERTRAND.

Ils étions deux, une Madame & ly, dans une petite cariolle qui ne tiant qu'un.

LA COMTESSE.

C'eſt Monſieur Ganivet, ſans doute.

BERTRAND.

Tout juſtement, vela comme on l'appelle.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

BERTRAND.

Hé bian, ils avont varsé dans la riviere.

LA COMTESSE.

Dans la riviere!

FINETTE.

Voilà le mariage & la campagne à vau-l'eau. Quel dommage!

BERTRAND.

Ils sont morgué bian heureux que les yaux sont basses en cet endroit-là, & qu'ils ne sont tombés que sur un tas de piarres.

LE CHEVALIER.

Sur un tas de pierres! Sont-ils blessés?

BERTRAND.

Non, ils n'avont rian. La Madame, pourtant, crie de toute sa force; alle dit qu'alle a la tête cassée: mais ça n'est pas vrai, ça ne se peut pas.

FINETTE.

Cela ne se peut pas?

BERTRAND.

Hé morgué non; le Monsieur n'a rian, ly, & la tête d'une femme, comme vous sçavez, est bian plus dure à casser que non pas celle d'un homme.



SCENE XXXII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, GANIVET, BERTRAND, FINETTE, NICOLAS.

GANIVET.

PArbleu je n'y sçaurois que faire : elle a versé ; n'ai-je pas versé aussi, moi ?

BERTRAND.

Palsangué, tenez, vela le cabrioleux.

GANIVET.

Si toutes les filles & les femmes qui versent faisoient autant de bruit que celle-là...

NICOLAS.

Alle dit qu'alle est toute moulue, Monsieu, & qu'alle ne sçauroit remuër.

GANIVET.

Hé bien, qu'on la mette dans une chambre, & mon cheval dans une écurie ; je n'ai jamais vû de fille si délicate.

BERTRAND.

Mais, tâtigué vela un visage qui ne m'est pas inconnu.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce qu'il y a donc : Que t'est-il arrivé ?

GANIVET.

Cette grande virago de Chanteuse, Mademoiselle Michelle, dont je me suis sottement embarrassé.

LA COMTESSE.

Vous donnez dans les beautés musiciennes, Monsieur le Baron de Ganivet.

GANIVET.

Bon ! On voit cela quelquefois par conversation seulement, pour la petite débauche de table ; mais du reste.....

FINETTE.

Il vous l'amenoit ce soir pour chanter quelqu'air à votre souper, je gage.

GANIVET.

Justement. Je l'ai trouvée toute seule aux Thuilleries. Un petit Seigneur de robe, qui l'avoit priée ce soir à souper, lui a manqué de parole, je l'ai ramassée par grace ; je l'ai mise dans ma petite chaise de deüil ; cette masque-là me l'a toute cassée, elle se plaint encore.

LE CHEVALIER.

Ces sortes de personnes-là sont si peu polies, & sçavent si peu vivre....

GANIVET.

N'est-il pas vrai ?

BERTRAND.

BERTRAND.

Morgué, plus je l'envisage, & plus c'est ly-même.

GANIVET.

Tenez, parce qu'en arrivant je l'ai versée sur un tas de pierres, qu'elle a peut-être la hanche meurtrie, les coudes écorchés, & quelque bosse à la tête; & qu'en me relevant je lui ai appuyé mon talon un peu ferme sur le visage, à ce qu'elle dit, elle m'appelle mal adroit, cheval de carrosse: oh! dame, je l'ai plantée là; je n'aime pas qu'on me rudoye, moi.

LA COMTESSE.

Monsieur le Baron a raison.

FINETTE.

Et beaucoup de politesse, Madame.

BERTRAND.

Je me donne au diable, si ce n'est le neveu de Monsieur Simonneau, notre Procureur.

GANIVET.

Oh, ça, ça, si elle est malade, qu'elle se couche, nous souperons bien, nous autres. Que nous donnera-t'on? N'est-ce pas ici qu'on mange des matelottes?

FINETTE.

Oüi, des matelottes, c'est le mets favori du Moulin de Javelle.

GANIVET.

Je n'y étois encore jamais venu. Oh ! je ne suis guéres débauché, moi, Madame.

LA COMTESSE.

On vous fuiroit, si vous l'étiez.

GANIVET.

Allons, donc, Monsieur de Javelle, une bonne matelotte ; tenez, voilà quatre loüis d'or, faites de votre mieux ; grande chere, sur tout, & que mon cheval & mes laquais ne manquent de rien.

LE CHEVALIER.

Voilà de belles manieres, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Ah ! Que les gens de qualité sçavent bien faire les choses !

BERTRAND, *s'en allant.*

Morgué, les gens de qualité ne faisont pas comme ça : c'est un badaud, je ne m'y trompe guéres.



SCENE XXXII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, GANIVET, FINETTE.

Ganivet se promene en se donnant des airs.

LE CHEVALIER.

AVez-vous jamais vû de Seigneur à la Cour mieux fait que ce jeune Gentil-homme-là, Madame ?

GANIVET.

Oh, pour cela, Monsieur le Chevalier, vous avez des bontés....

LA COMTESSE.

Je n'en connois aucun qui ait cet air-là.

GANIVET.

Ah ! Quel conte, Madame.

LE CHEVALIER.

Ne lui trouves-tu pas une phisionomie tout à fait agréable, Finette ?

GANIVET.

Oh ! taisez-vous, donc, vous me faites rougir.

FINETTE.

Elle est des plus insinuantes, & des plus naturelles qui se portent.

GANIVET.

Hé, fy donc, morbleu ! Quel conte, vous dis-je.

LA COMTESSE.

Hé, vous ne parlez pas de ſon eſprit, qui eſt du plus fin, du plus vif, du plus ....

GANIVET.

Hé, mais, morbleu ! Madame, quel peſte de conte !

FINETTE.

Quand quelques voyages à la Cour auront paſſé là deſſus, Madame.... La Cour fait bien les gens de qualité.

GANIVET.

Vous m'avez promis de m'y mener, Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je n'ai garde d'y manquer.

GANIVET.

J'y ferai bonne figure, je ſuis riche, dà, Madame.

LA COMTESSE.

N'eſt-ce pas votre deſſein d'acheter une Charge, & de vous y établir ?

GANIVET.

Vraiment oüi, que faire à Paris ? Oh, je veux devenir Courtiſan ; j'épouſerai quelque Courtiſanne, belle & de qualité, c'eſt le moyen de parvenir, n'eſt-ce pas ? Hé, tenez, ma mere me l'a tou-

jours dit, que je ferois fortune par les femmes.

FINETTE.

Les meres prédisent juste, quelquefois.

GANIVET.

Oh diable, la mienne n'étoit pas une sotte, elle avoit fait fortune par les hommes, elle.

LE CHEVALIER.

Oüi!

GANIVET.

Ah! Si mon pere l'avoit laissé faire, je serois encore bien plus de qualité que je ne suis: mais c'étoit un jaloux, un bizarre, un homme incommode.

FINETTE.

Le ridicule! Ne vouloir pas que sa femme lui fit des enfans de qualité.

GANIVET.

Il avoit cette folie-là. Et ne m'a-t'il pas toujours élevé comme un je ne sçai qui, moi, comme un sot?

LE CHEVALIER

Est-il possible?

GANIVET.

Bon, si je n'avois eu un beau naturel, je serois le plus grand benais qu'il y eût au monde.

LA COMTESSE.

Cela n'est pas croyable!

GANIVET.

Je me donne au diable, si cela ne feroit comme

je le dis : mais il avoit beau me tenir la bride haute, je prenois le mords aux dents quelquefois.

FINETTE.

Et vous faisiez de belles galopades, je pense ?

GANIVET.

Oh, je vous en repons ; à Charenton, à saint Clou, à Vincennes, à Charonne, & toujours avec des femmes de qualité, & en carrosse, dà ; & je m'enyvrois à ces parties-là, je m'enyvrois. Oh, cela forme bien l'esprit d'un jeune homme !

LA COMTESSE.

Vous ne devez votre éducation qu'à vous-même. Et depuis la mort de Monsieur votre pere....

GANIVET.

Ma tante & lui ont été troussés en moins de trois semaines, & j'hérite de tout cela. Ne suis-je pas bienheureux ?

FINETTE.

Oh, pour cela oüi, vous avez été décanaillé en bien peu de temps.

GANIVET.

Il y a encore un homme à Paris qui dit qu'il est mon oncle, parce qu'il est le frere de mon pere : mais à moins que ce ne soit pour hériter, je ne reconnois point cette famille-là.

LE CHEVALIER.

Et il fait bien.

GANIVET.

J'étois hier prié d'une nôce de quelque espece de cousin comme ça ; mais je n'y ai pas voulu aller.

LA COMTESSE.

Quand on s'est une fois mis dans le grand monde.....

FINETTE.

Et qu'on y est aussi avant que lui, sur tout.... Vous ne sçauriez croire toutes les bonnes fortunes qu'a ce petit-homme-là, Madame.

GANIVET.

Et toutes femmes de qualité, au moins ; je n'en connois point d'autres.

LA COMTESSE.

Je le crois bien. Mais ne craignez-vous point les affaires qui peuvent arriver ....

GANIVET.

Bon, les affaires ! Oh, Dieu merci, j'entens les affaires aussi-bien qu'un autre.



SCENE XXXIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, GANIVET, FINETTE, LOLIVE en Officier.

LOLIVE

QUe vois-je? Ah! Ciel, l'heureuse rencontre! C'est toi, mon pauvre Chevalier? & par quel hazard te trouves-je ici?

LE CHEVALIER.

C'est Lolive, si je ne me trompe.

LOLIVE.

Il semble que tu ayes peine à me reconnoître? Tu ne te remets pas le Vicomte de la Jugulardiere, ton meilleur ami?

GANIVET.

La Jugulardiere, Madame!

LOLIVE.

Est-ce que le coup de canon que j'ai reçû dans le visage m'auroit assez changé les traits pour....

LE CHEVALIER.

Non, je rappelle mes idées, je te demande pardon, si d'abord.....

LOLIVE.

Nous ne nous étions point vûs depuis cette der-

niere affaire qui nous arriva, je pense....

LE CHEVALIER.

Quelle affaire ?

L'OLIVE.

Hé, là, quand je tuai ces deux hommes, que je jettai ce grand laquais dans le puits, cette femme de chambre par la fenêtre, & le tout par méprise encore.

GANIVET.

Monsieur le Chevalier a de vilaines connoissances.

LE CHEVALIER.

Ah! je m'en souviens, je m'en souviens.

L'OLIVE.

Tu n'es pas seul au Moulin de Javelle ? Mais... Non ... si fait.... Point du tout.... Pardonnez-moi.... vraiment, c'est elle-même, c'est ma niéce. Hé, que j'ai de joye de te trouver ici, ma chere, ma charmante, mon incomparable Comtesse !

LA COMTESSE.

Je croyois que vous m'aviez tout à fait oubliée, mon oncle.

GANIVET.

Son oncle !

L'OLIVE.

T'avoir oubliée, moi ! Hé, voilà aussi mes anciennes amours : cette pauvre Finette ! Je suis bienheureux que ma chaise de poste ait rompu si près d'ici. Hé, bon-jour, coquine.

FINETTE.

Je ſuis bien votre ſervante, Monſieur le Vicomte.

LOLIVE.

Et ce jeune Gentil-homme-là, qui eſt ſi bien fait, & de ſi bonne mine ?

GANIVET.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

LOLIVE.

Il eſt de ta compagnie, Comteſſe ? tu es une coquette ?

LA COMTESSE.

C'eſt lui qui nous donne à ſouper ce ſoir, mon oncle.

LOLIVE.

A ſouper au Moulin de Javelle ! Allons, allons, tu es amoureuſe de lui, je te le pardonne. La peſte, voilà un joli homme !

GANIVET.

Cet oncle-là ſçait aſſez bien ſon monde.

LE CHEVALIER.

C'eſt un homme de qualité.

LOLIVE.

Comment s'appelle-t'il ? Qui eſt-il, Finette ?

FINETTE.

C'eſt Monſieur le Baron de Ganivet, vous devez connoître cela, vous, Monſieur le Vicomte.

LOLIVE.

Comment, Ganivet ! Hé, que je vous embraſſe,

mon cher Monſieur le Baron de Ganivet, je ne connois autre. Les Ganivets, ils ſont de Toulouſe?

GANIVET.

Non, Monſieur, nous ſommes de Paris, diantre. Oh je ne ſuis pas un Provincial, moi.

LOLIVE.

Hé, oüi, vous êtes de Paris, vous, cela ſaute aux yeux d'abord; on ne vous le diſpute point; mais originairement, votre famille....

FINETTE.

Elle eſt originale, votre famille?

GANIVET.

Et elle vient de bien loin. Tenez, du vivant de mon pere & de ma mere, il nous venoit toujours de temps en temps des couſins de campagne qui étoient bien las quand ils arrivoient.

LOLIVE.

Juſtement, ce ſont les Ganivets dont je vous parle: Nobleſſe preſque auſſi bonne que la nôtre, ma niéce.

GANIVET.

C'eſt un fort honnête Seigneur que Monſieur le Vicomte.

LE CHEVALIER.

Et d'un grand crédit; cet homme-là peut tout à la Cour, je t'en avertis.

GANIVET.

Voilà une bonne rencontre, ſi Madame la Comteſſe pouvoit devenir amoureuſe de moi.

LA COMTESSE.

Nous vous demandons votre protection pour Monſieur le Baron de Ganivet, mon oncle, qu'il vous en ſouvienne.

LOLIVE.

Si je m'en ſouviendrai ! Il aura dans quatre jours un Regiment, laiſſez-moi faire.

GANIVET.

Oh non, non, point de Charge où on tuë, quelque Charge où on vive là : quelque Charge, à boire ou à manger ; j'aime à boire & à manger, c'eſt là ma folie.

FINETTE.

Voilà des inclinations bien nobles, & de bon ſens, Monſieur le Vicomte.

LOLIVE.

Les Ganivets ſont comme cela, tous gens d'eſprit & de mérite.

LA COMTESSE.

Ne pourriez-vous point, en cas qu'il m'épouſe, mon oncle, lui ménager...

LOLIVE.

Oüi, je lui ferai avoir la Charge de premier Poilou ſuivant la Cour, cela eſt fait pour lui.

FINETTE.

Premier Poilou, Monſieur Ganivet, premier Poilou !

GANIVET.

Les bons hazards me viennent en dormant ; je ne m'attendois pas à celui-là.

LA COMTESSE.

Est-ceque vous voudriez vous défaire, mon oncle...

LOLIVE.

J'ai acheté depuis trois semaines la Charge de Grand-Inutile, moi ; & en faveur de votre mariage je remettrai l'autre à Monsieur Ganivet à très-bon compte.

GANIVET.

C'est bien de la grace que vous me faites, & Madame la Comtesse n'a qu'à vouloir ; je suis tout prêt, pour moi.

LA COMTESSE.

Puisque mon oncle le veut absolument, voilà qui est fini, je me détermine.

GANIVET.

Ah ! Madame ...

LE CHEVALIER.

Tu es le plus heureux mortel que je connoisse.

GANIVET.

Oh j'irai loin, il n'y a qu'à me laisser faire.

LOLIVE.

Il ne faut à présent pour ma Charge que deux mille écus d'argent comptant, elle en vaut dix, je donne le reste pour présent de nôces.

GANIVET.

Voilà un oncle qui fait bien les choses.

LOLIVE.

Mais je veux les deux-mille écus tout à l'heure.

LA COMTESSE.

Tout à l'heure, mon oncle ! Le moyen ?

GANIVET.

Le moyen, Madame ! Le moyen ? Ah, ah, tenez, mon oncle, voilà déja un diamant de trois mille livres.

LOLIVE.

Oüi, il les vaut bien, je le prendrai pour cela.

GANIVET.

Et puis un billet de quatre cens pistoles.

LOLIVE.

Cela est fort bon, mon neveu Ganivet.

GANIVET.

En voulez-vous encore ? Oh dame, je ne suis pas un gueux, moi, afin que vous le sçachiez.

SCENE XXXIV.

BERTRAND, & les Acteurs de la Scene précédente.

BERTRAND.

JE viens vous dire que votre matelotte....

On entend un bruit de simphonie.

Hé palsanguié, qu'est-ce que j'entens-là ? vela vos Menétriers qui s'enyvront en musique, je pense.

SCENE XXXV.

Me. BERTRAND, LE COCHER, & les Acteurs de la Scene précédente.

Me. BERTRAND.

PLace, place, Messieurs, & de la joye, voici tout le lendemain de nôces qui nous arrive.

LE COCHER.

J'en ai voituré plus de la moitié, moi. (*A la Comtesse :*) Ah ! vous voilà encore ? Voulez-vous que je vous remene ?

LA COMTESSE.

Ote-toi de là, yvrogne.

MAROTTE.

Ah ! Ma tante, que la mariée est gentille, & qu'elle est aise ! La voilà qui vient, vous allez voir.



SCENE DERNIERE.

LA MARIE'E, LA MERE DE LA MARIE'E, & les Acteurs de la Scene précédente.

Marche de la Nôce.

LA MARIE'E.

HE', ma mere ! voilà le cousin Ganivet qui n'a pas voulu venir à ma nôce, il vient au lendemain ; cela est bien honnête.

LA MERE.

Hé, voirement oüi, fille, c'est ly-même, je le sçavois bian, moi, que ce n'étoit pas par orgüeil qu'il n'étoit pas venu aux fiançailles. Je vous sommes bian obligés, cousin, de nous faire tant d'honneur, que de.....

FINETTE.

Comment ? comment l'entendez-vous, donc ? Ce n'est pas lui qui vient à votre nôce, c'est vous qui venez à la sienne, ne vous y trompez pas.

LA MERE.

A la nôce de Monsieur Ganivet ?

LOLIVE.

Oüi vraiment, nous venons de le marier avec Madame la Comtesse de la Grenoüillere, que vous voyez.

LA MARIE'E.

LA MARIE'E.

Une Comtesse, ma mere ! Et il ne nous a pas priés de sa nôce ? Vraiment, c'est un plaisant visage : Nous sommes pourtant cousins-germains, afin que vous le sçachiez.

LOLIVE.

Cousins-germains ? Monsieur le Baron de Ganivet est de race paysanne, & il a le front d'épouser une Comtesse qui est ma niéce ? Par la mort...

LA MERE.

Qu'est ce à dire, une Comtesse ? Hé c'est la fille à la commere Tiennette, qui est Blanchisseuse à la Grenoüillere.

GANIVET.

Fille d'une Blanchisseuse, mon oncle le Vicomte !

LOLIVE.

Cela se pourroit bien, mon neveu le Poilou ; moi qui suis Vicomte & son oncle, je ne suis pas de meilleure maison que vous & elle.

GANIVET.

Comment, ventrebleu, c'est Lolive ! Parle donc ? Hé, tu te moques de moi, je pense ?

LOLIVE.

Je fais bien l'homme de qualité, n'est-ce pas ? Je suis un petit Prothée, moi. Hé, tenez, je vais me faire mitron, pour danser à la nôce ; vous ne me reconnoîtrez pas, je gage.

LA MERE.

Il me paroît que vous avez fait une sottise, cousin Ganivet.

GANIVET.

Pourquoi, une ſottiſe : je n'en démordrai point, je ne ſuis pas plus de qualité qu'elle, nous n'aurons rien à nous reprocher ; elle s'eſt fait Comteſſe, elle me ſera bien autre choſe.

BERTRAND.

C'eſt le bian prendre. L'air de cheux nous baille de l'eſprit ; tout chacun y eſt toujours d'accord. Allons, allons, morgué, que les Menétriers s'accordiaint, pour bailler l'exemple.

FINETTE.

Et vivent les parties du Moulin de Javelle ; les mariages s'y font ſans cérémonie.





CHANSONS

DU DIVERTISSEMENT.

L'OLIVE en Mitron chante.

Venez, jeunes filles,
Si gentilles;
Venez, jeunes filles de Meudon,
Prenez bavolets & corsets à dentelles
Pour danser le rigaudon;
Ne faites point les sottes ni les cruelles,
Et prenez chacune un garçon.

Les Filles de la Nôce repetent.

Ne faisons point les sottes ni les cruelles,
Et prenons chacune un garçon.

Deux petits Mitrons, & deux petites Païsannes dansent un Rigaudon.

LE MARIE' chante.

L'amour que j'ai pour toi, Claudenne:
Me fait morgué bian de la peine;

Pour tes biaux yeux soir & matin
Je laisse brûler mon pain.
Mets la main sur ma poitrenne,
Et tu sentiras comme quoy
Mon cœur est toujours hors d'haleine.
Dès que je badeine avec toy.

LA MARIE'E.

A toutes celles du village
On t'a vû jusqu'à ce jour
Mitron volage,
Tour à tour
Faire la cour:
Mais puisque le mariage
L'un à l'autre nous engage,
Laissons-là le badinage,
Et pour la paix du ménage
Ne va plus cuire qu'à mon four.

L'Olive danse un Passe-pied avec une Mitronne.

LA MARIE'E vient saluer Ganivet, en chantant.

Humble salut au cousin George,
De la part des cousins Mitrons.

Les Mitrons & les Mitronnes repetent.

Humble salut, &c.

LE MARIE'.

Aga donc comme il se rengorge !
C'est la fleur des nouveaux Barons.

LES MITRONS.

Humble salut, &c.

LA MARIE'E en s'adressant à Ganivet, chante.

Voyez comme il fait le Seigneur,
Et les airs qu'il se donne !
Il est le fils d'un Procureur,
Nous sommes de race mitronne.
Entre ces deux états, cousin,
La difference n'est pas forte ;
L'un conduit le sac au moulin,
L'autre au Palais le porte.

Lolive & une Mitronne dansent ensemble une Gavotte.

LE COCHER yvre, qui amené une partie de la Nôce chante.

Sur ces charmantes rives,
Cochers, que votre sort est doux !
Vous êtes toujours yvres ;
Trop heureux, trop heureux qui l'est comme vous.

Vive nos équipages !
On fait dans ces reduits d'amour
Nombre de mariages,
A vingt sols, à vingt sols par heure, en un jour.

Les deux petits Mitrons, & les deux petites Païſannes danſent une Gigue.

LOLIVE chante.

Pour faire honneur à la Nôce,
Rions, chantons, & danſons tous.

Tous les Acteurs & Actrices repetent.

Pour faire honneur, &c.

LOLIVE.

Que pour neuf mois Monſieur l'époux
Releve ſa Claudenne en boſſe.
Pour faire honneur, &c.

LE CHOEUR.

Pour faire honneur, &c.

LE MARIE'.

Mais que Claudene à ſon époux
Ne donne point de fruit précose.
Pour faire honneur, &c.

LE CHOEUR.

Pour faire honneur, &c.

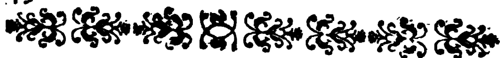
LOLIVE.

Du premier enfant de chez nous
Margot ne fut que trois mois groſſe.
Pour faire honneur, &c.

Tous les Acteurs & Actrices ſortent du Theâtre en danſant & en chantant.

Pour faire honneur, &c.

LES EAUX
DE
BOURBON,
COMEDIE.



ACTEURS.

LE BARON de Saint Aubin.

M. GROGNET, Médecin.

Me. GUIMAUVIN, veuve d'Apotiquaire.

LA PRESIDENTE.

LE CHEVALIER de la Bressandiere.

LA MARQUISE de Fourbanville.

BABET, fille de M. Grognet.

BLAISE, paysan de Bourbon.

VALERE, fils du Baron de S. Aubin.

LA ROCHE, valet de chambre de Valere.

JASMIN, petit laquais.

Plusieurs Musiciens & Danseurs.

La Scene est à Bourbon lez-Bains.



LES EAUX DE BOURBON, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

BLAISE seul.



PALSANGUENNE il faut avoüer que je fis un grand fou de me mêler des affaires d'un homme auſſi fou que ce vieux Monſieur le Baron de S. Aubin qui loge cheux nous. Il viant ici prendre des yaux pour ſe rétablir le foye, & il y deviant eſtropié par la cervelle ; les Médecins le guariſſont d'une façon, & les femmes le rendont malade

d'une autre. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il est amoureux de tretoutes, mais il n'y en aura pas une qui devienne amoureuse de ly. Le velà qui viant ici. Queu peste de figure!

SCENE II.

LE BARON, BLAISE.

LE BARON.

ME voilà quitte de mes petites fonctions de la matinée; j'ai bû mes eaux, pris mon boüillon, rendu mon remede, & mangé ma petite soupe, je me sens gai comme un pinçon. Hé bien, mon pauvre Blaise, as-tu songé....

BLAISE.

Oüi, Monsieu: mais, ne vous en déplaise, vous n'y songez pas, vous. Courir les ruës dans l'équipage où vous vela?

LE BARON.

Pourquoi non? C'est ici un pays de liberté où l'on vit sans façon & sans contrainte. Ah l'aimable séjour! On donne une partie du temps au soin de sa santé, & le reste au plaisir & à la galanterie. Les malades se divertissent mieux à Bourbon, que les gens bien sains ne font ailleurs. Oh que j'ai été bien conseillé de venir aux Eaux cette année!

BLAISE.

Oüi dà, il y a bonne compagnie, n'est-il pas vrai ?

LE BARON.

Tous gens d'esprit, de goût, de plaisir, de bonne chere. Cette Présidente, par exemple, à soixante-dix ans, quelle humeur de femme !

BLAISE.

C'est une gaillarde, oüi.

LE BARON.

Et ce Chevalier qui est si beau joüeur, & qui me gagne tous les jours mon argent, l'agréable homme !

BLAISE.

Oüi dà, il aime itou bian ce pays-ci, stilà, il viant aux yaux deux fois l'année, & l'an ne sçait pour queu maladie. Morgué s'il a la goutte, ce n'est pas au bout des doigts, je vous en avartis.

LE BARON.

C'est encore un bon original que ce vieux Intendant qui amene ici sa femme pour avoir des enfans.

BLAISE.

Alle n'en aura point de ce voyage-ci, c'est moi qui vous le dis.

LE BARON.

Elle n'en aura point, comment sçais-tu cela ?

BLAISE.

Bon, tatigué, est-ce que je n'avons pas l'ex-

périence ? Tenez, Monsieur, quand des maris amenont ici leurs femmes pour ça, les yaux n'y font rian : quand les femmes venont toutes seules, les yaux operont que c'est des marveilles.

LE BARON.

Elles sont admirables ; & depuis que j'en prens, je me sens le corps & l'esprit tout rajeunis.

BLAISE.

C'est ce que je disois tout seul tout à l'heure ; vous devenez aussi fou qu'un jeune homme.

LE BARON.

Quand on veux plaire à une jeune fille, il faut avoir des manieres jeunes, mon enfant.

BLAISE.

Vous voulez plaire à une jeune fille, Monsieu ?

LE BARON.

Et je lui plairai, je t'en répons. Je ne m'y prens pas mal, & les petits régals que je lui donne...

BLAISE.

Quoi, c'est pour ça que vous faites tant de sottises ?

LE BARON.

Comment des sottises ? ce maraud-là...

BLAISE.

Dame, accoutez, je vous demande pardon, je sommes francs en ce pays-ci. Mais qui est cette jeune fille, s'il vous plaît ? Je connoissons tout le

monde, & je vous dirai bian ſi elle ſera aſſez ridicule.

LE BARON.

Pour m'aimer, n'eſt-ce pas?

BLAISE.

Oüi, Monſieur.

LE BARON.

Ce ne ſont pas là tes affaires. M'as-tu amené ces Flûtes, ces Muſiciens...

BLAISE.

Ils attendont votre commodité tout ici proche.

LE BARON.

Fais-les venir, & apporte-moi une chaiſe. Je ſuis ſi foible, que j'ai toutes les peines du monde à me tenir ſur mes jambes.

BLAISE.

Têtigüé que vela des manieres bian jeunes.

SCENE III.

LE BARON ſeul.

VOici la maiſon de mon Medecin, Monſieur Grognet, les fenêtres de l'aimable Babet Grognet ſa fille donnent ſur cette place-ci juſtement, je vais me mettre tout vis-à-vis, afin qu'elle me voye. Ah, qu'elle va être aiſe d'enten-

dre de la musique faite exprès pour elle ! Voilà comme on les attrape. Oh, pour cela je sçai bien faire l'amour, c'est grand dommage que je vieillisse, je suis un joli homme.

SCENE IV.

LE BARON, BLAISE, des Musiciens, &c.

BLAISE.

TEnez, Monsieu, vela une chaise pour vos jambes, & de la Musique pour vos oreilles. Je fais tout ce que vous me dites, comme vous voyez.

LE BARON *s'assied à un des bouts du Théâtre.*

Allons, enfans, ce trio de Flûtes, & cet air Italien seulement. Nous verrons tantôt la petite Mascarade que je vous ai commandée pour le bal de ce soir.

BLAISE.

Un bal aux yaux ! Morgué que je varrons danser de fluxions & de rhumatismes !

Le Baron s'endort dans le fauteüil pendant le Concert.



AIR ITALIEN.

Que giôva
Tra l'aquã
Cercar la sanita,
Quando il Cuore
Del fuoco d'amore
S'estrugge ê s'avampa.

O Belta Cara Belta
Deh per pieta
Sanate me.

Un Ciglio Vivace
Mi tolze
La pacé
Et con strali sevirl
Ardenti,
Pungintì,
Il cuor mi feri.

O Belta Cara Belta
Deh per pieta
Sanate me.

SCENE V.

LE BARON, M. GROGNET, BLAISE, les Musiciens.

M. GROGNET.

C'Est une chose étrange que la manie de ce pays-ci! Toujours des flûtes, des hautbois, des violons, de la musique, cela me fera renoncer à la Medecine. Le grand plaisir d'avoir des malades qui ne font rien moins que leur métier, & qui ne songent qu'à se divertir!

BLAISE.

Le Medecin Grognet n'aime pas la joye.

M. GROGNET.

Est-ce toi, gros coquin, qui m'amene ici ces canailles-là faire leur charivari? Qui est le sot qui les paye?

BLAISE.

C'est Monsieu que vela qui viant dormir en musique, pour plaire à une jeune fille : ne seroit-ce pas la vôtre?

M. GROGNET.

C'est Monsieur le Baron de Saint Aubin, je pense?

LE BARON *s'éveillant.*

Qu'eſt-ce que c'eſt ? Qu'y a-t-il ? Ils ont déja fini ?

M. GROGNET.

Hé, à quoi ſongez vous donc, Monſieur le Baron ? Puiſque vous avez envie de dormir, vous ſeriez mieux dans votre lit que dans la ruë.

LE BARON.

Dans mon lit, Monſieur Grognet ? Quand on donne un petit régal de Muſique à quelque belle, la regle eſt qu'on ſoit ſous les fenêtres.

BLAISE.

Oüi : mais la regle n'eſt pas qu'on y dorme.

M. GROGNET.

Vous avez de l'émotion.

LE BARON.

Le moyen de n'en pas avoir, je ſuis tout feu à Monſieur Grognet.

M. GROGNET.

Entrez chez moi pour vous repoſer.

LE BARON.

Très-volontiers, j'ai mes raiſons pour m'y trouver mieux qu'en lieu du monde.

BLAISE.

C'eſt à Babet Grognet qu'il en veut, je gage.

LE BARON.

Allez, enfans voilà qui eſt bien ; tantôt ſur

le ſoir ne manquez pas de venir aux Fontaines ; & que la Maſcarade ſoit jolie, nous y danſerons, nous y danſerons.

SCENE VI.

M. GROGNET, LE BARON.

M. GROGNET.

VOus prenez trop ſur vous, Monſieur le Baron, & vous me débauchez tous mes malades, vous n'y ſongez pas, au moins. Leur donner le bal ! Vous m'en ferez crever plus de la moitié.

LE BARON.

La joie & le plaiſir ne ſont jamais de mal, Monſieur Grognet ; demandez à Madame la Préſidente que voilà, c'eſt bien la femme la plus enjoüée que je connoiſſe.



SCENE VII.

LA PRESIDENTE, M. GROGNET, LE BARON, BLAISE.

LA PRESIDENTE.

OH, cela eſt bien changé, mon pauvre Monſieur le Baron, je n'en puis plus, les eaux me ſont mortelles, & l'on m'enterrera ici, je penſe.

M. GROGNET.

J'ai paſſé chez vous ce matin ſur les dix heures, Madame : mais vous n'étiez pas encore éveillée.

LA PRESIDENTE.

Je venois de me coucher, Monſieur Grognet, nous avons joüé toute la nuit à la baſſette.

LE BARON.

Joüé toute la nuit, Madame la Préſidente !

LA PRESIDENTE.

Rien ne me fait tant de bien, Monſieur le Baron. Avez-vous vû ma ſœur aînée, Monſieur Grognet, Madame la Comteſſe de la Ratatiniere, qui arriva hier, & qui vient prendre des eaux pour ſon inflammation de poitrine ?

M. GROGNET.

Elle dormoit auſſi, Madame ; ſans cela j'aurois eu l'honneur....

LA PRESIDENTE.

Vraiment, je le crois bien, qu'elle dormoit. Cette vieille folle, malade comme elle est, qui s'enyvra hier de vin de Canarie.

BLAISE.

Tâtigué, que vela de biaux régimes de vie, pour de vieilles malades.

LA PRESIDENTE.

On dit que vous donnez le bal aujourd'hui, Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Oüi, Madame.

LA PRESIDENTE.

Il n'est pas mal-aisé de deviner pour qui la fête se fait ; vous êtes amoureux, petit badin.

LE BARON.

Ç'a toujours été votre foible & le mien, ma chere Présidente.

LA PRESIDENTE.

Oh ça, dites-moi donc, Monsieur Grognet, que faut-il que je fasse pour mes maux de tête, & pour ce rhumatisme ? car je m'en meurs, je vous en avertis.

M. GROGNET.

Je vous l'ai déja dit, Madame, la diete est une des choses qui contribuëra le plus....

LA PRESIDENTE.

A propos de diette, nous faisons cette nuit mé-

dianox chez le Chevalier de la Breſſandiere ; il vous l'a fait dire, Monſieur le Baron ?

LE BARON.

Oüi, Madame.

LA PRESIDENTE.

C'eſt un joli homme, que ce Chevalier. La tête me fend, Monſieur Grognet, vos Eaux de Bourbon me rendent plus malade que je ne l'étois, quand je ſuis arrivée.

BLAISE.

Morgué, la vieille Préſidente crévera de débauche, & les yaux de Bourbon en auront le blâme.

M. GROGNET.

Entrez au logis, Madame, nous y parlerons de votre maladie, & nous prendrons des meſures.....

LA PRESIDENTE.

Donnez-moi donc la main, Monſieur le Baron.

BLAISE.

Pargué le bal de tantôt ſera drôle. Vela déja deux bons Maſcarades. Qui eſt celle-ci, encore ?



SCENE VIII.

LA MARQUISE, JASMIN, BLAISE.

LA MARQUISE *avec une servante, & un petit laquais portant des hardes.*

ALlez, petit garçon, allez ; vous ſçavez bien où j'ai coûtume de loger, menez-y cette fille.

JASMIN.

N'eſt-ce pas là-bas, en tournant du côté gauche ?

LA MARQUISE.

Oüi, chez la veuve de cet Apotiquaire, là, auprès de la Fontaine ; qu'on vous donne les mêmes chambres que j'avois l'année paſſée.

JASMIN.

Je lui dirai, Madame.



SCENE IX.

LA MARQUISE, BLAISE.

BLAISE.

HE' pargué, c'eſt encôre une buveuſe d'yau de notre connoiſſance.

LA MARQUISE.

C'eſt toi, Blaiſe ? Hé, bon-jour, mon enfant.

BLAISE *en l'embraſſant.*

Votre valet, Madame la Marquiſe ; hé, comment vous en va ?

LA MARQUISE.

Tu vois, je reviens encore en ce pays-ci.

BLAISE.

J'avons le bonheur de vous y voir tous les ans ; c'eſt une rente : mais ce n'eſt pas les yaux que vous venez prendre cette fois ici ; peut-être ?

LA MARQUISE.

Non, mon enfant.

BLAISE.

Tant mieux pour vous. Cet abcès que vous aviais à la hanche, eſt donc refarmé pour le coup ?

LA MARQUISE.

Oüi, ne parle point de cela, je te prie. Je me porte à merveilles.

BLAISE.

A marveilles ! Bon, j'en fis bian-aise, & je comprens ce qui vous amene ; c'est queuque mari ou queuque galant que vous venez charcher à Bourbon ? Acoutez, je n'avons quasi que des malingres cette année, & j'ai bian peur que vous ne trouviais pas votre affaire.

LA MARQUISE.

Tu me crois donc bien difficile ?

BLAISE.

Oüi. Vous avez la meine d'une connoisseuse, il vous faut de bonne marchandise, je gage : mais votre hôtesse, Madame Guimauvin, vous aidera à charcher : c'est une habile femme.

LA MARQUISE.

Pour une personne de Province, elle a autant d'esprit & de sçavoir *vivre*....

BLAISE.

Oh, morguenne oüi ; pour ce qui est d'en fait d'en cas de ça, c'est la parle du pays : aussi, alle a fait ses études à Paris, & dans le Faubourg saint Germain, encore. Tâtigué, que n'an dit que c'est une bonne école !

LA MARQUISE.

La voilà, je pense.

BLAISE.

Vous pensez bian, c'est elle-même. Jusqu'au revoir. Vous avez queuque affaire ensemble, morgué

gué dépêchez-vous, je vous en prie, j'ai itou queuque chose à lui dire.

SCENE X.

Me. GUIMAUVIN, LA MARQUISE.

Me GUIMAUVIN.

JE ne me trompe point, c'est Madame la Marquise de Fourbanville.

LA MARQUISE.

C'est moi-même, Madame Guimauvin : que j'ai de joye de te revoir, & de t'embrasser !

Me. GUIMAUVIN.

Vous arrivé, apparamment ?

LA MARQUISE.

Je descens de carrosse, & je viens d'envoyer mes hardes chez toi.

Me. GUIMAUVIN.

Que vous vous portez bien à présent ! C'est plus par habitude que par nécessité, que vous venez à Bourbon, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

J'y viens, j'y viens faire comme beaucoup d'autres, changer de plaisir & d'occupation ; respirer un autre air que celui de Paris, faire quelque nouvelle connoissance pour passer l'hyver agréablement ; &

que sçait-on ce qui peut arriver ? Avec un peu d'esprit, quelque agrément, des manieres tendres, engageantes....

Me. GUIMAUVIN.

Je vous entens : c'est une dupe que vous venez chasser en ce pays-ci : il s'y en rencontre quelquefois de bonnes ; & si vous étiez arrivée trois jours plûtôt, seulement, il y avoit un vieux gouteux de quinze mille livres de rente, dont on auroit tâché de vous mettre en possession : c'est un Gentilhomme de Quimpercorentin, Seigneur Banneret de Kergrohinizouarne, qui vous auroit fort accommodée.

LA MARQUISE.

Je serois partie plûtôt de Paris, sans une partie de lansquenet qui a duré huit jours plus que nous ne pensions.

Me. GUIMAUVIN.

Une partie de lansquenet qui dure huit jours !

LA MARQUISE.

Oüi, mon enfant, Un petit Chevalier de la ruë saint Denis, & un jeune orphelin de la huitiéme des Enquêtes, se sont adonnés chez moi pour se mettre dans le monde.

Me. GUIMAUVIN.

C'est une des belles portes par où l'on y puisse entrer, Madame, à ce que j'ai oüi dire.

LA MARQUISE.

Nous avons été près de trois ſemaines à leur gagner cinq ou ſix cens mauvaiſes piſtoles qu'ils avoient. Tant que leur argent a duré, il auroit été de mauvaiſe grace de ne leur pas tenir compagnie.

Me GUIMAUVIN.

Que vous êtes complaiſante, Madame ! pourquoi ne les pas expédier plus vîte ? J'ai vû le temps qu'une bagatelle comme celle-là, n'auroit pas tenu vingt-quatre heures.

LA MARQUISE.

Tout déperit à Paris, ma chere enfant, nous n'avons preſque plus de beaux joüeurs ; les meilleurs, même, ſont en Province ; à Turin, à Lyon à Chamberi. Depuis la paix de Savoye, nous avons de gros détachemens ſur la route.

Me. GUIMAUVIN.

Il y a ici, depuis quelque temps, auſſi un Chevalier de votre connoiſſance, & qui fait vraiment bonne figure.

LA MARQUISE.

Qui, donc ?

Me. GUIMAUVIN.

Hé, là, celui qui faiſoit l'Abbé l'année paſſée.

LA MARQUISE.

Ah ! vraiment oüi, je le connois ; c'eſt ſon département, que les Eaux de Bourbon, il en rend quelque choſe à la bourſe commune ; il y a deux

ans qu'il y étoit encore en Officier Suiſſe.

Me. GUIMAUVIN.

Je m'en ſouviens, vous avez raiſon; il faiſoit l'hydropique, ſi je ne me trompe.

LA MARQUISE.

Juſtement, c'eſt lui-même.

Me. GUIMAUVIN.

J'ai auſſi quelque idée de l'avoir vû faire le Marchand de bœufs dans le coche d'Auxerre.

LA MARQUISE.

Cela n'eſt pas impoſſible. Et ſur quel *prétexte* vient-il aux Eaux cette année? Quel nom s'eſt-il donné?

Me. GUIMAUVIN.

On l'appelle Monſieur le Chevalier de la Breſſandiere: il eſt ici pour une jambe qu'il a eu caſſée en Catalogne, par un parti de Miquelets, à ce qu'il dit, à la deſcente d'une montagne, mais....

LA MARQUISE.

Il ne ment que dans les circonſtances. La jambe caſſée n'eſt pas un conte: mais ce fut à Paris, dans la ruë de l'Univerſité, par un parti de laquais, à la deſcente d'une fenêtre, par où les maîtres l'avoient prié de ſortir. Il eſt un peu ſujet aux avantures d'éclat, c'eſt un de ces fripons de diſtinction...

Me. GUIMAUVIN.

Le voilà, Madame.

LA MARQUISE.

Oüi, je le reconnois, c'eſt lui-même.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, Me. GUIMAUVIN, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

MAdame la Marquise de Fourbanville encore à Bourbon cette année !

LA MARQUISE.

J'y trouve Monsieur l'Abbé Trafiquet changé en Chevalier de la Bressandiere !

Me. GUIMAUVIN.

Vous venez souvent ici l'un & l'autre : mais ce ne sont pas les mêmes raisons qui vous y amenent.

LA MARQUISE.

La fortune y conduit les uns, & l'amour y attire les autres.

LE CHEVALIER.

Pour moi, malheureusement une vraye blessure....

LA MARQUISE.

Ces canailles-là vous maltraiterent bien.

LE CHEVALIER.

La guerre est vive en Catalogne ; j'étois poursuivi, je me trouvai sur une éminence.

Me. GUIMAUVIN.

Au premier étage, peut-être ?

LE CHEVALIER.

Oui, justement, de la hauteur d'un premier étage.... Je franchis le péril avec intrépidité, je tombai dans une embuscade.....

Mᵉ. GUIMAUVIN.

Quelque troupe de laquais qui vous guettoit, apparemment?

LE CHEVALIER.

Non, de Miquelets, Madame, de Miquelets en Catalogne, que diable?

Mᵉ. GUIMAUVIN.

Je confons, Monsieur, je vous demande pardon; c'est que Madame la Marquise me contoit dans le moment une avanture de la ruë de l'Université; à peu près.....

LE CHEVALIER.

De la ruë de l'Université! Ah! vous tirez sur vos amis, cela n'est pas bien, Madame la Marquise; & l'on pourroit par représailles....

LA MARQUISE.

Ne vous fâchez pas, elle est discrete.

LE CHEVALIER.

Elle est discrete? J'en suis bien-aise. Il n'y a donc pas d'inconvenient à lui dire que Madame votre mere est la Bouquetiere de la pointe saint Eustache.

LA MARQUISE.

Que vous êtes badin, Chevalier!

M^e. GUIMAUVIN.

Ce sont des choses que vous me permettrez, Monsieur....

LE CHEVALIER.

Ne vous a-t'elle jamais parlé de Monsieur son frere la jambe de bois, ce fameux ouvreur d'huitres ?

LA MARQUISE.

Vous êtes un petit ridicule ; je me fâcherai, à la fin.

LE CHEVALIER.

C'est encore un joli petit Seigneur, que Monsieur votre cousin le valet de chambre, Madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Oh ! finissez donc, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ne vous chagrinez pas, elle est discrete.

M^e. GUIMAUVIN.

Ce Chevalier-là est dangereux, croyez-moi, Madame ; passez-lui sa jambe de Catalogne, & qu'il laisse en repos votre famille. Il me paroît que vous avez ici tous deux interêt d'être bien ensemble.

LA MARQUISE.

Ce petit étourdi-là prend si mal les choses, & il est si piquant.....

M^e. GUIMAUVIN.

Laissons cela, parlons d'autre chose. Vous avez

ici vos vûës l'un & l'autre : au lieu de vous détruire, ne pourriez-vous point travailler ensemble à frais communs pour .....

LA MARQUISE.

J'aurai peut-être une confidence à lui faire....

LE CHEVALIER.

J'ai déja nombre de choses à vous dire, & si nous étions en lieu de pouvoir....

Me. GUIMAUVIN.

à la Marquise.

Vous voilà bien embarrassé. Je vous ai fait garder votre appartement, allez-y conduire, Madame, Monsieur le Chevalier ; aussi bien, voici un de mes comperes qui me veut parler ; car depuis le matin l'on m'a dit qu'il me cherche.

LA MARQUISE.

Nous aurons besoin de toi, Madame Guimauvin.

Me. GUIMAUVIN.

Ne vous inquietez point, & allez m'attendre.



SCENE

SCENE XII.

Me. GUIMAUVIN, BLAISE.

BLAISE.

AH, ah, ce Monsieur le Chevalier qui en sçait si long, est itou de votre connoissance, ma commere l'Apoticaresse ? Oh, morgué, vos meilleures pratiques ne sont pas celles qui avont affaire des drôgues de la boutique, sur ma parole.

Me. GUIMAUVIN.

Si l'on ne faisoit ses petites affaires qu'avec les personnes qui ont vraiment besoin de prendre des Eaux....

BLAISE.

Je ne gagnerions pas de quoi boire de l'yau nous mêmes.

Me. GUIMAUVIN.

Il faut bien se prêter un peu à l'humeur & au temperamment de certains malades.

BLAISE.

Et aux nécessités de ceux qui se portont bian ; n'est-ce pas ? Morgué, que les filles & les femmes qui venont de ce Paris, avont d'esprit, & qu'alles sont futées !

Me. GUIMAUVIN.

N'est-il pas vrai ?

BLAISE.

Acoutez, il m'est avis que celles de ce pays-ci commencont à faire de même; alles se dégourdissont. Il y a notte Mad.me la Baillive, par exemple.

Me. GUIMAUVIN.

Hé bien, Madame la Baillive ?

BLAISE.

Alle loge depuis queuque temps cheux elle de certains drôles de malàdes qui avont plus de santé que Monsieur le Bailly, sur ma parole; il ne leur faut morgué point d'iaux à ceux-là,& la femme le sçait bian, dà : mais stanpandant il ne laissont pas d'en boire pour attrapper l'homme.

Me. GUIMAUVIN.

Madame la Baillive n'est pas sotte.

BLAISE.

Hé voirement non, c'est le Bailly qui l'est, je sçavons bian ça. Vela encore la fille de Monsieur Grognet qui n'est qu'une morveuse, celle-là.

Me. GUIMAUVIN.

Babet Grognet, la fille du Médecin ?

BLAISE.

Oüi, c'est pour elle que je vous charche : mais motus, au moins.

Me. GUIMAUVIN.

Non, non, ne crains rien. De quoi s'agit-il ?

BLAISE.

Morgué il y a du dégourdissement dans son affaire ; si alle n'étoit pas d'ici encore, n'an la meneroit aux Iaux : mais comme alle est des Iaux, ça est chagrinant, où diable la menerons-je ?

Me. GUIMAUVIN.

Tu es un fou, tu ne sçais ce que tu dis.

BLAISE,

La velà elle-même. J'ons tous deux de l'esprit ; voulez-vous que je l'y tirions les vars du nez ?

SCENE XIII.

Me GUIMAUVIN, BABET, BLAISE.

BABET.

AH ! que je te rencontre à propos, ma chere Madame Guimauvin : je suis accablée de chagrins.

Me GUIMAUVIN.

Accablée de chagrins, vous ? à moins que ce ne soit l'amour qui vous les donne, je ne vois pas....

BABET.

Ah ! ma chere Madame ! Guimauvin.

BLAISE.

Ah morguenne, oui, c'est le mal d'amour qui la tiant, sur ma parole.

Me. GUIMAUVIN.

Ne craignez point de vous expliquer, il n'y a rien que nous ne fassions pour vous rendre service.

BLAISE.

Je vous bouterois pargué dans ma chemise moi, pour vous faire plaisir.

Me. GUIMAUVIN.

Parlez. Quel est le sujet de vos chagrins? & que peut-on faire pour y remedier?

BABET.

Mon pere veut me marier, Madame Guimauvin.

Me. GUIMAUVIN.

Il veut vous marier, & cela vous afflige?

BABET.

Si vous sçaviez le mari qu'il me destine, & les engagemens où je suis....

Me. GUIMAUVIN.

Il veut vous donner un magot, & vous aimez quelque joli homme peut-être?

BABET.

Tu connois ce vieux Baron de saint Aubin, qui est à Bourbon depuis trois semaines, & vous vous souvenez tous deux de ce petit homme qui a été tout le Printemps ici à prendre des eaux?

Me. GUIMAUVIN.

Qui, Valere ? ce jeune Officier de Dragons ?

BLAISE.

Si je nous en ſouvenons, il logeoit cheux nous, & Monſieur de la Roche ſon valet de chambre étoit l'amoureux de la commere.

Me. GUIMAUVIN.

C'eſt ce petit homme-là qui vous tient au cœur apparemment ? & je vous en ai vû vivement épriſe, ſi je ne me trompe.

BABET.

Il y a plus que tout cela, Madame Guimauvin, je ſuis ſa femme.

BLAISE.

Comment ſa femme ? ce ne ſont morgué pas là des jeux d'enfans au moins.

Me. GUIMAUVIN.

Et la Roche ne m'a jamais parlé de cela, eſt-il poſſible ?

BLAISE.

Mais pargué votre pere a tort de vous vouloir marier, ly, puiſque vous vous mariez ſi bian toute ſeule.

BABET.

Juge de l'embarras où je ſuis, Madame Guimauvin.

Me. GUIMAUVIN.

Si Valere étoit ici encore.....

BABET.

Il y devroit être, il y a quinze jours que je n'ai reçu de ses nouvelles.

Mᵉ. GUIMAUVIN.

Quinze jours ! être si longtemps sans vous écrire!

BABET.

Je ne sçai à quoi l'imputer.

BLAISE.

A quoi ? À ce que vous êtes sa femme ; si vous n'étiais que sa maîtresse....

SCENE XIV.

LA ROCHE botté, *BLAISE*, *BABET*, *Mᵉ. GUIMAUVIN.*

LA ROCHE *botté.*

OHé, ohé, ohé. Ah la maudite voiture que la Poste, cela n'est bon que pour les lettres, ouf.

BLAISE.

Oh palsangué vela des nouvelles, c'est Monsieur de la Roche en personne.

LA ROCHE.

Votre serviteur, Monsieur Blaise.

BABET.

C'eſt toi, la Roche. Hé bien, mon enfant, où eſt ton maître ? vient-il ? eſt-il arrivé ? quand le verrai-je ? n'as-tu rien à me dire ?

LA ROCHE.

Sa chaiſe de poſte vient de rompre à demi lieuë d'ici, Madame, il eſt au deſeſpoir ; il m'a dit de prendre les devans pour...

BABET.

Tu veux me flatter, mon pauvre la Roche ; il n'a pas tant d'empreſſement que tu me le dis.

RA ROCHE.

Il n'a pas tant d'empreſſement ! Je me donne au diable ſi ſur la toute nous n'avons pas crevé trois chevaux, & près de deux Poſtillons. La peſte, en revenant de l'armée, nous autres amoureux, nous ſommes bien plus preſſés que quand nous y allons.

BABET.

Il va trouver en arrivant des chagrins qu'il n'a pas prévû.

LA ROCHE.

Comment, des chagrins ! qu'eſt-ce-à-dire ? Monſieur le Medecin ſçauroit-il quelque choſe ? Le mariage n'a pas eu l'indiſcretion de ſe déclarer de lui-même, peut-être ? & vous voilà encore d'aſſez belle taille, à ce qu'il me ſemble.

BABET.

Voici mon pere, éloigne-toi, va te débotter,

& reviens ici parler à Madame Guimauvin, ou à moi, on a des choſes de conſequence à te dire.

LA ROCHE.

Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

SCENE XV.

M. GROGNET, BABET, Me. GUIMAUVIN.

M. GROGNET.

AVec qui étiez-vous donc là, Mademoiſelle ma fille? Vous avez toujours quelque affaire que je ne ſçai pas, voilà qui eſt étrange.

BABET.

Je ſuis avec Madame Guimauvain, mon pere.

M. GROGNET.

Avec Madame Guimauvin, & avec un maître fripon, que je connois pour le valet de chambre de ce petit Officier qui vous muguetoit ce printemps, & que je vous ai défendu de voir.

BABET.

Mon pere...

Me. GUIMAUVIN.

Il en a quelque air, Monſieur, cela eſt vrai, vous avez raiſon: mais il me ſemble pourtant que ce

n'est pas lui ; l'autre a le nez plus grand & la barbe plus longue.

M. GROGNET.

La barbe plus longue ! Oh bien, pour éviter les querelles que nous pourrions avoir là dessus, je vous marie dès demain ? je vous en avertis.

BABET.

Dès demain, mon pere !

M. GROGNET.

Et de grand matin, même. Monsieur le Baron va vous donner le bal, une vingtaine de mes malades, avec qui nous ferons medianox, signeront le Contrat que je vais faire dresser, & vous serez mariée en sortant de table, en sortant de table.

BABET.

Quelle extrémité !

Me. GUIMAUVIN.

Il n'y a rien de mieux concerté. Que Monsieur votre pere prend bien ses mesures.

M. GROGNET.

Ce Monsieur le Baron de Saint Aubin est un homme riche, sans enfans, qui lui assure la moitié de son bien, & qui n'a pas deux mois à vivre.

Me. GUIMAUVIN.

Quelle trouvaille ! Une demie douzaine de mari comme cela, seulement, voilà une fortune faite au bout de l'année.

M. GROGNET.

N'est-il pas vrai ?

Me. GUIMAUVIN.

Assurément.

BABET.

Je suis contente de la mienne, je n'en veux point d'autre, & je me donnerai plûtôt la mort que de consentir à ce mariage.

M. GROGNET.

Comment, insolente?

Me. GUIMAUVIN.

Ne vous emportez pas, Monsieur, & laissez-moi lui parler en particulier, je la réduirai, je vous en répons.

M. GROGNET.

Oüi, tu as de l'esprit, tâche de lui faire entendre raison, je te prie.

Me. GUIMAUVIN.

Je le ferai, je vous assure; je vous la garantis mariée, moi, vous pouvez compter là-dessus, c'est une affaire faite.

M. GROGNET.

Si tu viens à bout de la persuader, je reconnoîtrai ce service-là, je te le promets.

Me GUIMAUVIN.

Ce n'est point l'interêt qui me fait agir, Monsieur, &....

M. GROGNET.

Tu as chez toi de vieilles drogues gâtées, je les ferai toutes consommer à mes malades, je t'en donne ma parole.

SCENE XVI.

Me. GUIMAUVIN, BABET.

BABET.

QUe devenir ? Comment faire, Madame Guimauvin ?

Me. GUIMAUVIN.

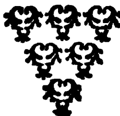
Le bon-homme est pressant, cela est incommode.

BABET.

Conçois-tu rien de plus embarrassant que l'état où je suis ?

Me. GUIMAUVIN.

L'arrivée du petit Officier nous tirera d'intrigue. On ne peut se marier en secondes nôces, avant que d'être veuve, une fois, & les maris ne sont pas comme les amans, on ne les prend que les uns après les autres.



SCENE XVII.

Me. GUIMAUVIN, BABET, LA ROCHE.

LA ROCHE.

ME voilà débotté, Madame, & en diſpoſition de recevoir vos ordres. Çà, de quoi s'agit-il ? Voyons.

Me. GUIMAUVIN.

Il s'agit de faire entendre raiſon à Monſieur Grognet.

LA ROCHE.

Cela ſera difficile : & à propos de quoi, s'il vous plaît, fait-il le ridicule ? & trouve-il mauvais que nous ayons pris une aillance ſecrete dans ſa famille?

BABET.

Il ne ſçait rien de cette alliance : mais il veut m'en faire prendre une autre.

LA ROCHE.

Quoi ! ce n'eſt que cela ? Voilà une belle bagatelle !

BABET.

Tu traite cela de bagatelle ?

LA ROCHE.

Oüi, Madame, la poligamie eſt un cas penda-

ble, à la vérité : mais à cela près, elle a son mérite ? Et moi, qui vous parle, moi, dans toutes nos villes de quartier d'hyver, je ne manque jamais de faire quelque alliance, c'est là ma folie.

Me. GUIMAUVIN.

Oh, cesse de plaisanter, laRoche ; on n'est point dans une situation assez tranquille, pour....

LA ROCHE.

Je me donne au diable si je plaisante, cela est comme je vous le dis. Je suis un garçon fort reglé, moi, j'aime à tenir ménage par tout où je me trouve.

Me. GUIMAUVIN.

Fort bien. Si le maître & le valet sont de même caractere, vous avez beau jeu, Madame.

LA ROCHE.

Oh diablezot, c'est un petit poli, que mon maître, un fidele, un pasteur.... Sans la fureur qu'il a pour le vin, le jeu, & les femmes, ce seroit bien le garçon le mieux morigéné....

BABET.

Je meurs de peur que mon pere revienne, & qu'il ne le voye encore avec nous.

Me. GUIMAUVIN.

Voilà un beau ménagement. Ne faudra-t'il pas bien qu'il sçache vos affaires ?

BABET.

Qu'il les sçache du moins, le plus tard qu'il sera possible. Allons chez toi, Madame Guimauvin.

Me. GUIMAUVIN.

Très-volontiers. Allons, aussi-bien y a-t'il des gens qui m'y attendent.

BABET.

Demeure ici, la Roche, pour attendre ton maître ; & si-tôt qu'il sera venu, dis-lui qu'il nous vienne trouver, je te prie.

LA ROCHE.

Je n'aurai pas la peine de lui dire deux fois, je vous assure.

SCENE XVIII.

LA ROCHE seul.

VOici pourtant une affaire assez délicate ; & si Monsieur mon maître par avanture étoit las de son mariage, comme ce n'est qu'un mariage à la dragone, nous pourrions bien...



SCENE XIX.

LE BARON, LA ROCHE.

LE BARON.

J'Ai promis à Monsieur Grognet... N'est-ce pas là ce pendart de la Roche ?

LA ROCHE.

Voilà Monsieur le Baron, je pense ?

LE BARON.

C'est le valet de chambre de mon coquin de fils, c'est lui-même.

LA ROCHE.

Qu'est-ce que le bon-homme vient faire ici ? Lui auroit-on donné quelque avis de notre mariage ?

LE BARON.

Hé, la Roche, la Roche ?

LA ROCHE.

Comment, c'est vous, Monsieur ? Quelle surprise ! A Bourbon, vous ! qui diantre vous y amene ?

LE BARON.

Tu ne t'attendois pas de m'y voir, n'est-ce pas ? Mais j'y suis venu pour vivre long-temps, & pour vous faire enrager tous tant que vous êtes, à force de santé.

LA ROCHE.

Nous faire enrager à force de santé ! Hélas, Monsieur, vous n'en sçauriez tant avoir qu'on vous en souhaite ; & vous en creveriez, que nous en serions ravis, je vous assure.

LE BARON.

Tu es un bon maraud. Et qui te fais venir ici toi ? Que fait ton maître à présent ? Où est-il, dis ?

LA ROCHE.

A présent, Monsieur, il est dans sa chaise de poste.

LE BARON.

Voilà une plaisante réponse, dans sa chaise de poste.

LA ROCHE.

Oüi, Monsieur ; & si vous en voulez sçavoir davantage, sa chaise de poste est dans une orniere : mais j'espere qu'elle en sortira, & qu'ils arriveront bien-tôt ici tous deux de compagnie.

LE BARON.

Il vient à Bourbon ?

LA ROCHE.

Oüi, Monsieur.

LE BARON.

Le fâcheux contre-temps ! Ecoute, va dire à ton maître que je suis ici, que je ne l'y veux point voir, entens-tu ?

LA ROCHE.

LA ROCHE.

Cela ne l'empêchera pas d'y venir, Monſieur. Au contraire, il n'a point d'argent, & nous vous trouvons le plus à propos du monde.

LE BARON.

Oüi, oüi je lui en donnerai, il n'a qu'à s'y attendre. Ecoute, s'il s'aviſe de ſe renommer de moi, ni de dire à perſonne que je ſuis ſon pere....

LA ROCHE.

Il ne manquera pas ſi-tôt qu'il ſera arrivé, Monſieur...

LE BARON.

Je ne le veux point voir, te dis-je.

LA ROCHE.

Vous le verrez, je vous l'amenerai moi-même.

LE BARON.

Je le desheriterai ſi je le vois, & je te ferai donner cent coups d'étrivieres à toi ſi tu me l'amenes.

LA ROCHE.

Adieu donc, Monſieur, ſur ce pied-là je me tiens diſpenſé de la viſite.



SCENE XX.

LA ROCHE seul.

OUais, que veut dire ceci ? Je n'y comprens rien. Comme on nous traite !

SCENE XXI.

BLAISE, VALERE, LA ROCHE.

BLAISE.

TEnez, Monsieur, alle étoit ici tout à l'heure, & vela encore Monsieur de la Roche qui vous dira...

VALERE.

Que viens-je d'apprendre en arrivant, mon pauvre la Roche ?

LA ROCHE.

Vous ne sçavez que la moitié des nouvelles, Monsieur. On veut marier votre femme, cela n'est rien ; votre pere est ici, c'est le diable.

VALERE.

Mon pere est ici ! l'as-tu vû ?

LA ROCHE.

Oüi, vraiment, & nous nous sommes parlé même.

VALERE.

Que t'a-t-il dit ?

LA ROCHE.

Que vous êtes un coquin, que je suis un pendart, qu'il vous desheriteroit, & qu'il me feroit donner les étrivieres.

VALERE.

Il est donc instruit apparemment ?

LA ROCHE.

Non, Monsieur, c'est par abondance de cœur ce qu'il en dit, un petit fond d'estime & d'amitié qu'il nous conserve.

VALERE.

Que je suis malheureux! Et la charmante Babet, l'as-tu vûë ? T'a-t-elle expliqué le dessein de son pere ? Sçais-tu...

LA ROCHE.

Il veut la marier, c'est tout ce que j'en sçai, elle est au desespoir.

BLAISE.

Je le crois bian. Alle pardroit au change, vous valez mieux au bout de votre petit doigt, que sti que n'an ly veut bailler ne vaut en tout son corps. Vous le varrez tantôt, il loge itou cheux nous, c'est Monsieu le Baron de saint Aubin qu'on l'appelle.

VALERE.

Le Baron de saint Aubin!

BLAISE.

Vous le connoissez peut-être?

VALERE.

La Roche, mon pauvre la Roche.

LA ROCHE.

Oh, par ma foi en voici bien d'une autre; je ne m'étonne plus qu'il soit fâché de nous sçavoir ici, il ne veut pas que nous soyons de la nôce.

VALERE.

Mon pere se vouloit marier à son âge!

BLAISE.

Quoi, ce vieux Baron, c'est Monsieur votre pere?

VALERE.

Lui-même.

BLAISE.

Palsangué votre pere est un vilain masle.

VALERE.

Quelles mesures prendre, mon pauvre la Roche?

LA ROCHE.

Aucunes. Monsieur votre pere ne sçauroit épouser votre femme premierement.

BLAISE.

Oh parguenne non; on ne baille point de dispense pour ça, il aura biau faire.

VALERE.

Mais pour empêcher ſon mariage, il faudra déclarer le mien.

LA ROCHE.

Sans doute; & comme la grande affaire eſt de le déclarer bien à propos, j'en fais la mienne. Mademoiſelle Babet vous attend chez Madame Guimauvin, qui eſt une femme de conſeil & d'expedition : allez prendre langue avec elle, & me laiſſez ici attendre le bon homme de pied ferme.

VALERE.

Je ne ſçai où demeure Madame Guimauvin.

BLAISE.

Je m'en vais vous y mener, c'eſt ma commere.

SCENE XXII.

LA ROCHE ſeul.

AH le vieux penard qui vient aux Eaux de Bourbon épouſer ſa bru : Il n'y auroit, ma foi, qu'à le laiſſer faire, nous verrions de belles choſes;

SCENE XXIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LA ROCHE.

LA MARQUISE *au Chevalier.*

VOilà qui est fait, cela se rencontre le mieux du monde.

LE CHEVALIER.

Exécutons de bonne foi les conditions au moins; à moi l'argent comptant, à vous la dupe & ses dépendances.

LA ROCHE.

Voici deux personnes de ma connoissance, quel marché font-ils ensemble?

LE CHEVALIER.

Hé, voilà l'homme dont nous parlions tantôt, Madame, le cousin valet de chambre. Serviteur, Monsieur de la Roche.

LA ROCHE.

Ton valet, Lepine. Bon-jour, ma cousine la Marquise.

LA MARQUISE.

Bon-jour, Monsieur, bon-jour... Ne vous avisez pas au moins de faire connoître ici que...,

LA ROCHE.

Non, non, je suis bon Prince, je sçai vivre, ma cousine.

LE CHEVALIER.

Prens garde aussi, je te prie...

LA ROCHE.

Ne te mets point en peine. Je n'ignore pas aussi le respect que je te dois devant le monde, pourvû que tu le payes.

LE CHEVALIER.

Je suis en fonds, nous ferons bien les choses.

LA ROCHE.

Cela va donc comme il faut ? Y-a-t-il ici bien des dupes d'amour & de jeu cette année.

LA MARQUISE.

Il ne s'y en est jamais moins trouvé, je pense. Nous sommes tous deux obligez de nous attacher à la même personne.

LA ROCHE.

Voilà un heureux mortel, il faut qu'il ait bien du mérite ce Gentilhomme-là, pour s'attirer ainsi une préference si avantageuse. Hé ! qui est-il, par parenthese ? Ne pourrois-je point aussi de mon côté... Quand nous serions trois à travailler sur le même sujet, les choses n'en iroient pas plus mal, à ce qu'il me semble.

LE CHEVALIER.

C'est un certain vieux Baron de saint Aubin.

LA ROCHE.

Monsieur de Saint Aubin ! vous en revenez-là ; vous avez donc rompu avec le grand page ?

LA MARQUISE

Je ne feignois d'aimer celui-là, que pour animer la passion de l'autre, & pour le déterminer au mariage.

LA ROCHE.

Votre dessein a réüssi, il va se marier : mais à la vérité ce n'est pas vous que cela régarde.

LA MARQUISE.

Il va se marier ?

LE CHEVALIER.

A la fille du Medecin, je gage ? Ne vous disois-je pas bien que j'en soupçonnois quelque chose ?



SCENE

SCENE XXIV.

BLAISE, LA MARQUISE, LA ROCHE, LE CHEVALIER.

BLAISE.

HE' vîte, hé tôt, dépêchez-vous, on a affaire de vous cheux la commere Guimauvin, Monsieur de la Roche....

LA MARQUISE.

Chez Madame Guimauvin? quelles liaisons...?

LA ROCHE.

C'est un petit conseil que nous allons tenir contre le mariage de Monsieur de saint Aubin, apparemment; vous y pouvez venir si vous voulez, vous ne serez point suspecte.

LA MARQUISE.

Je prens trop d'interêt à la chose pour ne pas être du conseil. Allons.



SCENE XXV.

BLAISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

VOici Monsieur Grognet & le Baron.

BLAISE.

Ils ne s'attendont pas à la piéce que n'an leur va faire.

SCENE XXVI.

M. GROGNET, LE BARON, LE CHEVALIER, BLAISE.

M. GROGNET.

OUi, ma fille signera tantôt, je vous en répons, on s'est chargé de lui faire entendre raison là-dessus.

LE BARON.

Ah! vous voilà, Monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Vous voulez bien, Messieurs, qu'on vous félicite l'un & l'autre de l'heureuse alliance que vous contractez;

LE BARON.

Comment donc, nous ne venons que de ſigner le Contrat, & vous ſçavez déja la choſe ?

BLAISE.

Si n'an la ſçait ? Tous les petits enfans du pays ſe préparont à faire charivari à votte nôce. Queu tintamare !

SCENE XXVII.

LE BARON, M. GROGNET, LE CHEVALIER, BLAISE, LA PRESIDENTE.

LA PRESIDENTE.

AH ! les petits diſſimulés, qui viennent enſemble de ſigner au Contrat de mariage, & qui ne m'en avoient rien dit.

M. GROGNET.

Le ſecret eſt éventé, mon gendre ; mais il n'importe.

LA PRESIDENTE.

Vous êtes bien content de vous, Monſieur le Baron ?

LE BARON.

Je ne me ſens pas d'aiſe, Madame, & le raviſ-

sement où je suis me fait presque oublier que je suis malade.

LE CHEVALIER.

Il faudra pourtant vous ménager, & dans un avenement....

LE BARON.

Oüi, vous avez raison, je ne me porte pas bien. Si nous faisions commencer notre mascarade de bonne heure, j'ai un petit somme à faire avant le médianox.

BLAISE.

Hé pargué; vous n'avez qu'à dire, je m'en vas charcher vos violonneux, & avartir tout le monde : ne vous boutez pas en peine.

SCENE XXVIII.

LA PRESIDENTE, LE BARON, LE CHEVALIER, M. GROGNET.

LA PRESIDENTE.

NE feriez-vous pas d'avis que nous nous masquassions aussi, pour nous divertir ?

LE BARON.

Oüi dà, celà n'est pas mal imaginé. Qu'en dites-vous, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Moi ! Je ferai tout ce qu'on voudra : je ſuis la complaiſance même.

M. GROGNET.

Hé, comment nous maſquer ?

LE BARON.

Comment ? Vous en Cupidon, par exemple, Monſieur le Chevalier en Chauve-ſouris, Madame la Préſidente en Satyre, & moi en Bergere.

LE CHEVALIER.

J'ai des Habits pour Madame & pour moi; laiſſez-nous faire. Allons, Madame.

SCENE XXIX.

Me. GUIMAUVIN, BABET, M. GROGNET, LE BARON.

Me. GUIMAUVIN.

VIvat, Monſieur, j'ai perſuadé ; mon éloquence eſt triomphante. Voilà Mademoiſelle votre fille qui vient de ſigner le Contrat, je l'ai menée moi-même chez le Notaire.

BABET.

Oüi, je me ſoumets à vos volontés, mon pere; & je n'ai qu'à vous remercier du choix que vous avez bien voulu faire.

M. GROGNET.

Je vous l'avois bien dit, Monsieur le Baron, qu'elle seroit raisonnable.

LE BARON.

Je suis le plus heureux mortel...

SCENE XXX.

LE BARON, M. GROGNET, LA PRESIDENTE, BLAISE

BLAISE.

TAtigué, que j'allons nous divartir, vela toute l'infirmerie de Bourbon que je vous amene : des poumoniques qui joüont de la flute, des enrhumés qui chantont, & des boiteux qui faisont la capriole.

LE BARON.

C'est la manie du siecle, chacun veut faire ce qui ne lui convient point.

BLAISE.

Morgué c'est vrai. Vous qui épousez une jeune parsonne, par exemple.... Mais n'an vous corrigera : vous n'y êtes pas encore.

LE BARON.

Que veut donc dire ce faquin-là ?

BLAISE.

Hé morgué, ne vous fâchez pas, vela de la joye.

SCENE DERNIERE.

LE BARON, M. GROGNET, LA ROCHE, LA PRESIDENTE, VALERE, Me GUIMAUVIN, BLAISE, BABET.

MARCHE DE LA MASCARADE.

Tous les Acteurs & les Actrices de la Mascarade chantent en se plaçant.

Buvons tous rasade de ces eaux,
On dit que c'est un remede à tous maux.

LE BARON.

VOilà une petite drôlerie assez bizarre, & cela n'est pas mal troussé pour la Province.

LA ROCHE *déguisé.*

Oh diable! fines gens s'en sont mêlez aussi; & voilà Monsieur votre fils qui a bien voulu lui-même se donner la peine....

M. GROGNET.

Comment, son fils?

LE BARON.

Ah, pendart que tu es! Ne t'avois-je pas défendu...

LA ROCHE.

Oüi, Monsieur, les visites sérieuses : mais comme tout le monde est bien venu au bal, nous avons pris l'occasion de vous venir rendre nos devoirs en masque.

VALERE *ôtant son masque.*

Je ne puis assez vous témoigner, mon pere, la joye que me donne le nouvel établissement que vous voulez faire en ce pays-ci, & je vous assure que bien loin de m'opposer...

LE BARON.

Je n'ai que faire de votre compliment, ni de votre aveu, Monsieur mon fils, &...

LA ROCHE.

J'ai pourtant oüi dire que si, moi, Monsieur; & je ne crois pas que sans notre permission....

LE BARON.

Qu'est-ce à dire ? Je voudrois bien....

Me. GUIMAUVIN.

Ils vous la donneront, ne vous fâchez point. Tenez, Monsieur, ne serez-vous pas ravi d'avoir une belle-mere aussi aimable que cette charmante personne ?

VALERE.

Ma belle-mere, elle ? Tu rêves! Madame Guimauvin : cela ne se peut pas, c'est ma femme.

LE BARON & M. GROGNET.

Sa femme !

BLAISE.

Vous ne sçaviez pas ftilà; il y a plus de six mois que l'affaire est faite.

M. GROGNET.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Me. GUIMAUVIN.

Ils n'étoient mariés que sous seing privé, je pense : mais le Contrat que vous venez de faire, ratifie la chose.

LE BARON.

Comment donc, le Contrat que nous venons de faire ?

LA ROCHE.

Oüi, Monsieur, ils l'ont signé aussi, c'est une chose reglée.

M. GROGNET.

Mais, c'est à Guillaume Evariste de saint Aubin que j'ai marié ma fille, moi.

LA ROCHE.

Hé bien, justement voilà l'affaire, le pere & le fils portent le même nom, & nous profitons de la ressemblance.

LE BARON.

Oüi.... mais je ne prétens pas, moi...

BLAISE.

Morgué, ly a du mal-entendu la-dedans : vous prétendiez seigner comme mari, & ils prétendont que vous avez seigné comme pere.

LE BARON.

Oh, je leur ferai bien voir....

Me. GUIMAUVIN.

Vous perdrez votre procès, Monfieur, ils ont fix mois d'avance.

LE BARON.

Ah! je créve, j'enrage; & voilà de quoi déranger tout le bien que les Eaux de Bourbon m'auroient pû faire.

BLAISE.

Jufqu'au revoir. Allez vous coucher, Monfieur le Baron, vous avez un petit fomme à faire.

BABET.

C'eft avec la derniere confufion, mon pere...

M. GROGNET.

Les chofes ont mieux tourné que tu ne mérites: va, je te pardonne.

VALERE.

Et moi, Monfieur, puis-je efpérer auffi?

M. GROGNET.

Vous avez pris la place de votre pere, faites pour lui les honneurs de la Mafcarade & de la nôce.

Me. GUIMAUVIN.

Il les fera mieux que perfonne.

BLAISE.

Allons, Meffieux des Yaux de Bourbon, vive la joye, ce que n'an fe baille de plaifir dans la vie fait morgué plus de bian que toutes les yaux du monde.



DIVERTISSEMENT.

Une des Actrices du Divertissement s'avance au bord du Theâtre, avec trois Flutes, & chante l'Air suivant.

On trouve dans cette fontaine
La source de la santé.
Et son eau guérit sans peine
Le mal dont on est tourmenté ;
Elle ramene
La jeunesse & la beauté.

Un Pantalon prend la place de l'Actrice, & chante.

Heureux malades de Bourbon,
Chantez, dansez, bannissez la tristesse :
Contre la maladie est-il rien de si bon
Qu'une prise d'allegresse ?

ENTRE'E

D'une petite Pantalonne, & de deux petits Apotiquaire.

Une Actrice du Divertissement, avec une robe rouge de Médecin, une bouteille à la main.

De par la Faculté je viens défendre l'eau ;

Contre le mal qui vous possede
Je vous apporte pour remede
Un petit doigt de vin nouveau.
L'eau n'est qu'une liqueur ingrate
Qui mene tout droit au tombeau ;
Les meilleurs Juleps d'Hypocrate
Sont ceux qu'on prend dans le tonneau.

ENTRE'E

D'un Officier avec des bequilles, d'un malade dans une chaise, & d'un cul-de-jatte.

Medecin, fermez boutique
Si l'on nous permet le vin ;
Ce jus divin
Fait rire un mélancolique,
Et danser un paralytique.
Medecin, fermez &c.

I. ENTRE'E

D'un Flamand & d'une Flamande.

Un Pantalon & un Polichinelle chantent.

Quel bien devez-vous attendre
De la rhubarbe & du sené ?
On veut vous surprendre
Quand on fait prendre
Un tel récipé.

Un bon lavement
Est toujours un tourment
Qui nous fait pousser bien des cris ;

Qu'il faut rendre quand on l'a pris.
Que le remede est précieux,
Qui plaît au goût ainsi qu'aux yeux !
De là, je conclus que le vin
Malgré Galien est le vrai Médecin.

II. ENTRE'E

Du Flamand & de la Flamande.

Le Pantalon chante.

Tous les buveurs d'eau de Bourbon
N'ont pas besoin d'Apoticaire ;
Ces eaux sont dans l'occasion
Un prétexte fort salutaire.
Tous les buveurs, &c.

Un joüeur Normand ou Gascon
Y fait toujours bien son affaire.
Tous les buveurs, &c.

Près du beau sexe un vieux barbon
N'y fait que de l'eau toute claire.
Tous les bûveurs, &c.

Sans s'attirer mauvais renom
Plus d'une fille y devient mere.
Tous les buveurs, &c.

Il s'y fait maint petit poupon,
Qui bien souvent a plus d'un pere.
Tous les bûveurs, &c.

FIN.

PROLOGUE

ET

DIVERTISSEMENS

NOUVEAUX

POUR CIRCE,

TRAGEDIE EN MACHINES.



AU ROY.



SAGE Roi, que forma la main du
Tout-puissant
Pour être des Rois le modele,
Tu te vis Roi presque en naissant,
Et dans le plus long cours d'un Regne florissant
Que benit ton peuple fidele,
Ta gloire ira toujours croissant.
Ainsi l'a résolu la Sagesse éternelle,
Afin qu'aux Souverains tu puisses seul marquer
Les vertus qu'en tout âge il leur faut pratiquer.
Dans le cœur des Maîtres du monde
Dieu met de ces vertus la semence feconde,
Il les en remplit tous : mais ce précieux bien
Ne germe pas en tous, comme il fit dans le tien.
C'est Toi qu'il faut que chacun d'eux contemple :
Que chacun d'eux cherche à te ressembler.
Pour suivre en tout un si parfait exemple
Que de vertus il faudra rassembler !
De tes bontés, de ta sagesse.

Aux plus lointaines Regions
Que le bruit s'étende sans cesse
Pour le bonheur des Nations.
Chez les Peuples les plus sauvages
Le recit de tes actions
Rend leurs Princes prudens & sages.
Par toi de l'Eternel ils connoissent le nom,
Et reverent en toi, charmés de ton renom,
Le plus parfait de ses ouvrages.
Pour moi qu'au rang de tes moindres Sujets
Les ordres du Ciel ont fait naître,
J'adore ses sages Decrets,
Et me tiens plus heureux, que d'être
Un de ces Princes aveuglés
Que contre toi l'envie a rassemblés.
Ils noircissent leurs noms d'une honte éternelle
En faisant contre toi des efforts superflus:
Et je m'assure une gloire immortelle,
Quand je rends dans mes vers hommage à tes vertus.
Dans ce noble projet si mon Maître m'avouë;
Que de hauts faits, ô ma Muse, à chanter!
Ils n'ont pas besoin qu'on les louë,
Tu n'auras qu'à les réciter.
Quand tu peindras de sa jeunesse
Les moins remarquables momens;
On trouvera dans ses amusemens
Des présages de sa sagesse.
Puis, quand formé par de sçavantes mains,
Il prend les rênes de l'Empire,

Sans rien exagerer, Muse, tu n'as qu'à dire
Comment dès lors le plus grand des humains,
Avec quelle noblesse on le vit se conduire,
Quand lui-même il dictoit ses ordres souverains
A ses Ministres assez vains
Pour présumer encor qu'ils avoient à l'instruire.
Peins-les saisis d'étonnement,
Et déja pénétrés des hautes destinées
De ce jeune Heros, sur qui dans un moment
Le Ciel versoit abondamment
Des lumieres, chez eux le fruit de tant d'années;
Pleins de respect & de ravissement
Ils se payoient avidement
Des leçons qu'ils avoient données.
Aussi bien-tôt de l'univers
Sur un regne naissant sous ces heureux auspices
Déja tous les yeux sont ouverts,
Et ces favorables prémices
Font attendre en tous lieux mille succès divers.
Muse, il est temps, peins-nous ce Prince redoutable,
Vengeurs de ses droits usurpez;
Quoique vainqueur, Juge équitable,
Rendant aux ennemis de ses armes frapez
Une paix à jamais durable,
Si le Batave ingrat n'avoit pas mérité
De ressentir le poids de son bras irrité.
Sa bonté toutefois suspendit sa colere;
Par l'exemple du Ciel instruit à pardonner;
Il craint de se venger, il consulte, il differe,

Et se plaît même à leur donner
Tous les moyens de détourner
Les châtimens qu'il est forcé de faire.
Il cede enfin à la nécessité
De punir leur témerité.
Il part, chez eux tout fuit, tout s'épouvante;
Tout cede à ses efforts; leur orgueil se confond
Le châtiment est aussi prompt
Que la justice parut lente:
Mais content de les voir soûmis,
Il résiste au plaisir de pouvoir vaincre encore,
Et sa clémence qu'on implore
Les lui fait recevoir au rang de ses amis.
Il triomphe ainsi de lui-même,
Et vient au sein de ses Etats
Remplir avec un soin extrême
Les plus parfaits devoirs des Potentats.
Chéris de ses Sujets, qui sentent qu'il les aime;
Il leur choisit de dignes Magistrats,
Eleve la vertu, protege l'innocence,
Punit le crime avec sévérité,
Des Princes qu'on opprime entreprend la défense.
Des loix maintient l'autorité.
Aimé, craint en tous lieux, en tous lieux respecté,
Dans une sainte confiance
Il goûte avec tranquillité
Les biens que Dieu par sa bonté
Sur ses Peuples heureux répand en abondance;

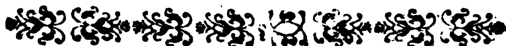
Et tâche par sa piété
D'en marquer sa reconnoissance.
Un monstre, l'ennemi des saintes véritez
Que tant de Rois en vain tâcherent de réduire;
Exhaloit un venin, dont souvent infectez
Des grands même de son empire
Contre Dieu s'étoient révoltez;
Il entreprend de le détruire,
Il l'attaque, il l'abbat à coups précipitez,
Et par les mains de Dieu ces coups semblent portez:
Il est vainqueur, le monstre expire.
Muse, arrête, & laisse en ce lieu
Chanter, même aux dieux de la fable
Un Roi par ses vertus plus qu'eux recommandable,
Et selon le cœur du vrai Dieu.





ACTEURS du Prologue.

MARS.
LA FORTUNE.
LA GLOIRE.
LA RENOMMÉ'E.
Troupes de peuples différens.



DECORATION du Prologue.

LE Theâtre répresent un Temple élevé par la Vertu à la gloire du Roi: l'ordre est Ionique, les Colonnes sont de marbre blanc, les bases, les chapiteaux, les ornemens des frises & des corniches sont d'or, aussi-bien que les bas reliefs dont sont enrichis des pieds destaux, entre les Colonnes sont plusieurs Statuës de même métail, au milieu desquelles est celle du Roi, ayant à ses côtés la Victoire & la Gloire. Mars descend dans ce Temple du plus haut des nuës, au bruit des Tymbales & des Trompettes; son Char est orné de tout ce qui convient au Dieu de la Guerre, il trouve la Fortune arrivée dans le Temple avant lui. Ils commencent ensemble le Prologue.



PROLOGUE DE CIRCE,

TRAGEDIE EN MACHINES.

SCENE PREMIERE.

MARS, LA FORTUNE.

MARS.



Uoi la Fortune dans ces lieux ?
En vous voyant ici ma surprise est extréme,
Dans un Temple à l'honneur du Favori des Dieux,
Elevé par la Vertu même.
Avec elle aujourd'hui d'accord,
A ce Heros venez-vous rendre hommage ?

Ou tenter quelque vain effort
Pour détruire un ſi bel ouvrage ?

LA FORTUNE.

J'en ai jetté les fondemens,
Et le Dieu Mars pourroit en rendre témoignage.

MARS.

Vous n'avez pas ſeule tout l'avantage
De ces heureux commencemens.

LA FORTUNE.

De ce Heros les premieres années
Ont eu beſoin de mes attachemens ;
C'eſt moi qui préparai ces belles deſtinées,
Qui de toute ſa vie ont marqué les momens :
La Victoire, la Gloire à ſon Char enchaînées,
Ont été les témoins des mes empreſſemens,
Et pour prix de mes ſoins, pour tout fruit de mon zele,
J'entens publier même à la Troupe immortelle
Que cet éclat pompeux dont il eſt revêtu,
Il ne le doit qu'à la Vertu.

MARS.

Ne tentez pas d'empêcher de le croire,
Vous y feriez des efforts ſuperflus :
Les hommes & les Dieux pour ce Roi plein de gloire
Sont également prévenus,
Et l'avenir un jour le doit être encor plus.
Pour tout autre mortel les Deſtins immuables ;
Sont

Sont pour lui ſeul ſujets aux changemens.
Les plus triſtes évenemens
De vos coups les plus redoûtables,
Par les ſages arrangemens
De ſes vertus incomparables,
Changent de face en peu de temps,
Et par des retours éclatans
Servent à ſa grandeur, & lui ſont favorables.

LA FORTUNE.

Oüi, de ſes envieux à lui nuire impuiſſans,
Dont depuis ſi long-temps une foule importune
Sur mes Autels fait fumer tant d'encens,
J'ai voulu ſeconder les efforts menaçans;
De mille fois je les favoriſe une:
Mais contre ce Héros que leur ſert mon appui?
Quand ils ont pour eux la Fortune,
Tous les autres Dieux ſont pour lui.

MARS.

A le proteger tous Jupiter nous engage,
De ce Dieu tout puiſſant il eſt ici l'image.
Jupiter eſt maître des Cieux,
Et pour rendre LOUIS le Maître de la terre,
Jupiter en ſes mains contre ſes envieux
Remettra le même tonnerre
Qui des Titans audacieux
Termina la ſanglante guerre,
Et Mars ſuivra par tout ce Héros glorieux.

LA FORTUNE.

Est-ce donc le Dieu de la Thrace
Qui parle ainsi du plus grand des Mortels,
Et qui peut-être un jour occupera sa place ?
Voyez ces superbes Autels,
Où la foule a déja l'audace
De venir rendre à ses vertus
Les hommages qui vous sont dûs.

MARS.

C'est moi qui prétens qu'on le fasse.
Au rang des Dieux ce Heros peut monter;
Aux honneurs immortels il a droit de prétendre:
Mais content de les mériter,
Il n'a point pour objet de se les faire rendre.
Enfin de ces honneurs je ne suis point jaloux,
Et du faîte des Cieux nous voyons sans courroux
Que les plus grands d'entre les hommes,
Dignes d'être ce que nous sommes,
Partagent les Autels & l'encens avec nous.

LA FORTUNE.

La complaisance est grande.

MARS.

Et n'est pas sans exemples;
Cesar, Auguste ont eu des Temples.

LA FORTUNE.

Il est vrai: mais jamais monumens si pompeux;
Jamais Temples si beaux élevés à leur gloire,
De leurs faits les plus glorieux

A leurs neveux n'ont transmis la mémoire.

MARS.

Ce Heros est au dessus d'eux.
De ses hauts faits, qui dans l'Histoire
Paroîtront un jour fabuleux,
Puisqu'en les voyans même on a peine à les croire,
Il faut que la postérité
Contre le doute rassurée,
Dans ce beau monument d'éternelle durée,
Sur le marbre & l'airain lise la vérité.
D'aucun terme flatteur elle n'est altérée,
Voyez, examinez.

LA FORTUNE.

Mon nom n'est point ici,
Je vois briller par tout celui de la Sagesse.

MARS.

Tâcher de meriter, Déesse,
Que votre nom y soit aussi.
Dans tous ces ornemens que vous voyez paroître,
Il est encor des places à remplir;
Prenez soin de les embellir
Des succès que vous ferez naître:
Mais à la grandeur de LOUIS
Ainsi que moi la Gloire s'interesse,
Et tous les yeux sont éblouis
De l'éclat qu'en ces lieux elle répand sans cesse,
Elle vient, je la vois.

SCENE II.

MARS, LA FORTUNE, LA GLOIRE.

LA GLOIRE.

Pourquoi, Dieu des Combats,
De la Fortune excitez-vous le zele
En faveur d'un Heros qui n'a pas besoin d'elle,
Puisque la Gloire & Mars accompagnent ses pas ?
Que vagabonde elle aille où le hazard l'appelle,
Que contre la Sagesse elle ose encor lutter,
Mars, la Sagesse & moi nous triompherons d'elle.

LA FORTUNE.

A triompher de moi vous aurez peu d'honneur.
Oüi, je vous livre une victoire aisée,
Et vous me voyez disposée
A suivre les conseils du Dieu de la Valeur.

MARS.

Suivez-les donc sans inconstance,
N'exercez plus votre foible puissance
A vouloir pour un temps suspendre le bonheur
D'un Heros que le Ciel sur les traces d'Alcide

Veut élever d'un vol rapide
Au plus haut point de la grandeur.
Au cours de ses destins vainement on s'oppose,
Tôt ou tard ils seront remplis;
Et le Ciel protecteur du Monarque des Lis,
De l'Empire du monde en sa faveur dispose,
Quand vous osez flatter ses ennemis.
De vos bienfaits que faut-il qu'ils esperent?
C'est leur bonheur, c'est la paix qu'ils different
En differant d'être soumis.
Qu'à nos désirs votre zele réponde,
Que ceux de qui l'espoir sur vos faveurs se fonde,
De leurs projets sentent la vanité,
Et qu'aux pieds de LOUIS leur orgüeil se confonde.
Son Trône des temps respecté,
Ne peut être sujet à l'instabilité.
Par une faveur sans seconde,
Dans leurs conseils les Dieux l'ont arrêté.
Au milieu d'une paix profonde
Son heureuse posterité
Dominera la terre & l'onde;
Et sa tige en Heros féconde,
Comme un bel arbre aux bords d'un clair ruisseau planté,
De ses rameaux un jour couvrira tout le monde.
Quel bruit se répand dans les airs?

LA GLOIRE.

C'est la Renommée.

LA FORTUNE.

Oüi, c'est elle.

SCENE III.

MARS, LA FORTUNE, LA GLOIRE, LA RENOMME'E.

LA RENOMME'E.

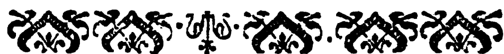
Je viens des bouts de l'Univers.
Publier de LOUIS la grandeur immortelle,
Et rendre compte à cent peuples divers
Du haut dégré de gloire où la vertu l'appelle.
Ce temple à ce Heros par ses soins élevé,
A peine est encore achevé,
Et des plus reculez rivages
Déja les Habitans sur ces bords fortunez,
Par l'ardeur de le voir, de lui plaire entraînez
Viennent lui rendre leurs hommages.
De tant d'éclats leurs yeux sont étonnez,
Et leurs cœurs enyvrez de l'heureuse assurance,
Que les Dieux les ont destinez

A vivre un jour sous sa puissance.

LA GLOIRE.

Venez vous unir avec eux,
Tranquiles Habitans des rives de la Seine,
Par les plus doux concerts, les plus aimables jeux,
Les spectacles les plus pompeux
Qu'on ait jamais étalez sur la Scene,
Que le reste du monde apprenne
Combien dans ces climats les peuples sont heureux.





DIVERTISSEMENT DU PROLOGUE.

Les Nations les plus éloignées viennent au Temple que la Vertu a fait élever à la gloire du Roi.

M. SALLE', Indien, *chante.*

Pour venir admirer le plus grand Roi du monde
Nous avons traversé les mers.
Contre nous vainement les fiers tyrans des airs
Ont émû le courroux de l'onde ;
Thetis a nommé ce Heros,
Son nom seul a calmé les flots.

MARS.

Unissez-vous avec Mars & la Gloire,
Chantez ce Heros glorieux,
La Vertu lui consacre un temple dans ces lieux
Pour éterniser sa mémoire.

DUO.

Unissons-nous avec Mars & la Gloire,
Chantons ce Heros glorieux,

Jamais regne plus heureux
N'aura place dans l'histoire.

MARS.

Il faut de ses exploits fameux
Etre les témoins pour les croire.

DUO.

Il faut de ses exploits fameux, &c.
Chantons, unissons-nous, &c.

MARS.

Ici toujours dans l'abondance,
Parmi les jeux & les plaisirs,
Rendez grace au Heros dont l'auguste puissance
Vous assure d'heureux loisirs.

Mlle SALLE', Indienne.

Pour cet Empire
Tous les astres aiment à luire.
Quel air on respire
Dans cette charmante Cour!
Le Dieu brillant qui nous éclaire,
Dans le cours de sa carriere
Répand également le jour:
Mais de sa plus vive lumiere
Il brille dans ce beau séjour.

DUO

Chantons ce Heros glorieux.
Jamais, &c.

Fin du divertissement du Prologue.



DIVERTISSEMENT DE CIRCE'.

TRAGEDIE EN MACHINES.

DECORATION DU PREMIER ACTE.

Elle represente une Plaine où diverses ruines marquent les restes de quelques Palais demolis. Au bout de cette Plaine paroît une Montagne fort haute, elle est fertile dans le bas en plantes & en fleurs bâtardes ; c'est en ce lieu que Circé vient ordinairement chercher les herbes dont les sucs servent à ses enchantemens. Pendant qu'elle est occupée à les choisir, trois de ses Nymphes sont surprises par des Satyres qui leur chantent les paroles suivantes.

I. SATYRE.



Ous êtes faite pour l'amour,
Et je suis fait pour la bouteille.
Je vous aimerai tout un jour,
Et nous passerons l'autre ensemble sous la treille.
Avec un yvrogne parfait
On est sûre du secret,

Et ses chaines sont éternelles.
Le vin le rend & fidele & discret ;
Il oublie en buvant les plaisirs qu'on lui fait ;
Et les faveurs du même objet
lui paroissent toujours nouvelles.

II. SATYRE.

De la Bergere
La plus fiere,
L'Amour est toujours vainqueur.
Quand un cœur
Long-temps differe
Le bonheur.
D'un tendre Amant qui sçait plaire,
C'est la peur
Qu'il n'en fasse pas mystere.
Pour nous qui sçavons nous taire,
D'ordinaire
L'on n'a guere
De rigueur.
De l'Amour en assurance
Avec nous on suit les loix,
Nous sommes les dieux des Bois ;
Et les Bois sont le séjour du silence.

D'autres Satyres surviennent encore ; Circé arrive, & pour les punir de leur insolence elle les fait tous enlever dans les airs de tous les côtés du Theâtre, ce qui forme un spectacle surprénant & à la vuë & à l'imagination même.



DECORATION
DU SECOND ACTE.

Le Théatre repreſente un des plus beaux endroits des jardins de Circé ; c'eſt une Allée de paliſſades ornée de Statuës de Faunes de marbre blanc : elles portent ſur leurs épaules des Conſoles qui ſervent d'entablement, & ſur chacune des Conſoles il y a des vâſes de bronze doré, dans leſquels ſont des Orangers. Cette Allée ſe termine à une Terraſſe, aux deux côtés de laquelle ſont des eſcaliers de marbre blanc qui conduiſent à un bâtiment leger, auſſi de marbre blanc d'ordre Corinthien. La Terraſſe eſt ſoutenuë par des Statuës de Faunes, comme celles qui ſont aux deux côtés de l'Allée, & du haut tombent pluſieurs nappes dans des baſſins enrichis deStatuës de de bronze doré. C'eſt-là que Circé attend Glaucus, qu'elle ne connoît que ſous le nom du Prince de Thrace, pour tâcher de s'en faire aimer. A peine eſt-il arrivé, que pour augmenter la beauté de ce magnifique jardin, elle y fait naître des Berceaux ſoutenus par dix figures de bronze. Glaucus ne répond pas à la tendreſſe de Circé comme elle le ſouhaite, & pour avoir le temps de moderer & de cacher ſon dépit, elle fait chanter le Dialogue ſuivant.

DIALOGUE.

SCENE PREMIERE.

DAPHNE' seule

Lieux charmans, arbres toujours verds,
Jardins respectés des hyvers
Qu'en ces rochers inaccessibles
L'art de Circé fit naître au milieu des déserts,
A mes peines soyez sensibles,
Et dans vos retraites paisibles
Cachez la honte de mes fers.
(Coridon paroît sans être vû de Daphné.)
Pour un Amant qu'une autre engage,
Un dieu cruel me fait brûler,
Est-il un plus sensible outrage ?
A mes malheurs rien ne peut s'égaler.
Ai-je si peu de charmes en partage
Qu'ils ne puissent le dégager ?
Qu'il m'aime un jour, dût-il après changer
Il n'est qu'ingrat, je le voudrois volage
Il vient ; cachons-lui mon tourment,
Et que du moins il n'ait pas l'avantage
De voir tout mon amour dans mon ressentiment.

SCENE II.

DAPHNE', CORIDON.

DAPHNE'.

SEul en ces lieux, quel dessein vous attire.

CORIDON.

Je vous y trouve seule aussi,
Mêmes raisons peuvent nous y conduire.

DAPHNE'.

Je me plais à rêver ici.

CORIDON.

La solitude
Est le remede le meilleur
De l'amoureuse inquiétude.
Quand l'amour regne dans un cœur,
On se fait de rêver une douce habitude,
Et l'on cherche avec soin pour cacher sa langueur,
La solitude.

DAPHNE'.

Aux cœurs vainement enflammez
La solitude a de quoi plaire :
Mais les Amans ne l'aiment guere
Si-tôt qu'ils sont sûrs d'être aimez.

CORIDON.

Qu'elle me sera toujours chere !

DAPHNÉ.

N'êtes-vous pas content de l'objet de vos vœux?
Cloris vous fait un sort heureux.

CORIDON.

Vous seule avez droit de le faire.

DAPHNÉ.

Moi?

CORIDON.

Vous. N'affectez point une vaine colere;
J'ai lû dans vos soupçons jaloux
Le destin qu'il faut que j'espere.
J'abandonne mon cœur aux transports les plus doux:
Vous me croyez ingrat, & je suis temeraire.
Vous m'aimez, belle Nymphe, & je brûle pour vous.

DAPHNÉ.

A vos regards Cloris a paru belle,
Et vous avez été sensible à ses attraits.

CORIDON.

D'un cœur à l'amour rebelle;
Vous seule avez troublé la paix,
Je sens pour vous ses premiers traits.
Vous me vouliez infidele,
Je ne le serai jamais.

Ensemble

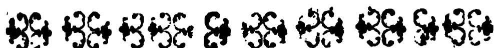
Brûlons tous deux d'une ardeur eternelle.

Quelle autre pouroit m'enflammer ?
Quand vous cesseriez de m'aimer,
Je ne cesserois point de vous être fidele.

Glaucus continuë de ne pas répondre à l'amour de Circé : elle fait paroître devant lui plusieurs de ses amans, que pour de moindres offenses elle a transformés en animaux ; elle leur commande de la venger de Glaucus, qui d'un seul mot les fait disparoître. Les dix Statuës de bronze qui soutiennent les berceaux que Circé vient de faire naître, s'animent à sa voix, & semblent se disposer à prendre pour elle vengeance du mépris de Glaucus. Il leur commande de se perdre dans les airs, & toutes sont enlevées & disparoissent dans le moment. C'est de l'aveu de tout le monde une des plus belles Machines qui ait jamais parû sur aucun Theâtre.



DECORATION



DECORATION DU TROISIE'ME ACTE.

C'est un magnifique Palais, d'ordre Corinthien, dont les Colonnes sont torses, entourées de lauriers d'or, & les pieś-d'estaux de marbre rouge composé avec des bas reliefs de bronze doré, représentans des jeux d'enfans; il se termine par trois grands Portiques avec de semblables Colonnes. La Corniche & l'Architrave sont ornés de Modillons d'or; autour regne une Balustrade qui sert d'Attique, & qui porte d'espace en espace des vases dorés remplis de fleurs. Glaucus surprend Sylla dans ce Palais avec Circé, qui pour dérober sa Rivale aux yeux de son Amant, rassemble en l'air plusieurs nuages qui les envelopent l'une & l'autre, & qui se dissipant ensuite, laissent Glaucus dans le désespoir. Il implore le secours de Venus, & pendant qu'elle descend du Ciel, on chante les paroles suivantes.

AL bel lume
Del tuo Nume,
Vagha Dea, il Ciel più bel si fa.

E nel cuore
Il Dio d'amore
Volando va.

Vaghe piante,
Herbette liete,
Deh hodete;
Ogni fronda
Sia gioconda;

Al bel lume, &c.

Venus ordonne à plusieurs Amours de sa suite, de chercher avec soin Sylla dans tous les lieux des environs. Ils se détachent de sa Machine, & vont les uns d'un côté, les autres d'un autre, executer les ordres de la Déesse.





DECORATION
DU QUATRIE'ME ACTE.

Il se passe dans le lieu le plus sombre d'un Bois, que des arbres très-grands, & un ombrage très-épais rendent presque impénétrable aux rayons du Soleil. Circé y amene Sylla comme dans un azile assuré contre les persécutions de Glaucus; & pour lui rendre cette retraite plus agréable, plusieurs Nymphes & Pastres viennent y célébrer les nôces d'une Bergere des environs.

AMINTE.

Quand à l'hymen on s'engage,
Faut-il rompre avec l'amour?

DAMON.

C'est la loi de ce bocage.

AMINTE.

Quittons-en donc le séjour.
Quand, &c.
Je porte un cœur trop volage
Pour n'y pas manquer un jour.
Quand, &c.

DAMON.

Cette loi n'est point d'usage
Dans tous les lieux d'alentour.
Quand, &c.

AMINTE.

La plus belle de nos compagnes
A l'hymen vient de s'engager,
Je ne crains plus que mon berger
Trouve d'objet dans ces campagnes
Qui puisse le faire changer.
La plus, &c.

Pour elle cette fête est belle,
Elle l'est encor plus pour nous;
Dans l'espoir d'être son époux,
Aucun berger n'étoit fidele;
A présent ils le seront tous.
Pour, &c.

DAMON.

De l'hymen, jeunes bergeres;
Ne craignez point l'engagement.
Ses loix séveres
Ne le sont gueres
Quand l'époux est toujours Amant.



DECORATION DU CINQUIE'ME ACTE.

Le lieu solitaire qui a paru dans l'Acte précédent, fait place à un très-beau Sallon du Palais de Circé. Ce Sallon est orné de Colonnes de Lapis & de Statuës d'or; il est ouvert par un seul Portique, qui laisse découvrir dans l'enfoncement un fort beau morceau de jardinage d'un côté, & le rivage de la Mer de l'autre; & lorsque Circé quitte Glaucus pour ne le plus revoir, le Sallon disparoît, & Glaucus se trouve sur les bords de la Mer, où Neptune paroît avec plusieurs Tritons. Il promet à Glaucus, que si Jupiter y consent, il recevra Sylla au rang des Nereïdes. Jupiter du plus haut des nuës, donne son aveu au dessein de Neptune, & les Divinités de la Mer en témoignent leur joye par des danses & par les chansons qui suivent.

UNE NEREIDE.

QUe Glaucus est heureux!
D'une Nereïde nouvelle
Autant aimé qu'amoureux,

par plusieurs Génies ; & quand ils sont au milieu de l'air, quatre Amours les surprennent, les combattent, les obligent à prendre la fuite, & ils enlevent Sylla dans le Palais de Venus. Circé surprise & irritée de cet événement, a recours aux Enfers : Les Furies paroissent suivies des plus terribles Divinités ; & après avoir répondu aux divers mouvemens du cœur de Circé par des actions differentes, elles lui font enfin connoître que le Ciel les met dans l'impuissance de la venger.







DECORATION DU CINQUIE'ME ACTE.

Le lieu solitaire qui a paru dans l'Acte précédent, fait place à un très-beau Sallon du Palais de Circé. Ce Sallon est orné de Colonnes de Lapis & de Statuës d'or ; il est ouvert par un seul Portique, qui laisse découvrir dans l'enfoncement un fort beau morceau de jardinage d'un côté, & le rivage de la Mer de l'autre ; & lorsque Circé quitte Glaucus pour ne le plus revoir, le Sallon disparoît, & Glaucus se trouve sur les bords de la Mer, où Neptune paroît avec plusieurs Tritons. Il promet à Glaucus, que si Jupiter y consent, il recevra Sylla au rang des Nereïdes. Jupiter du plus haut des nuës, donne son aveu au dessein de Neptune, & les Divinités de la Mer en témoignent leur joye par des danses & par les chansons qui suivent.

UNE NEREIDE.

QUe Glaucus est heureux !
D'une Nereïde nouvelle
Autant aimé qu'amoureux,

Rien n'éteindra jamais une flamme si belle :
Les Dieux ne l'ont fait immortelle
Que pour éterniser leurs feux.

UN TRITON.

Jeunes beautés, goûtez bien les douceurs
D'un calme heureux qui succede aux orages.
Regnez toujours sur nos rivages,
Vous y verrez moins de naufrages
Que vous n'embraserez de cœurs.

LA NEREIDE.

Dans nos grottes profondes
L'Amour brûle nos cœurs,
Et la froideur des ondes
N'éteint point ses ardeurs.
L'amour ne quitte guere
Cet aimable séjour
Il fut le berceau de sa mere,
Il se plaît d'y tenir sa Cour.

LE TRITON.

Sur la plaine liquide
Craint-on de s'engager ?
Pour les cœurs qu'Amour guide
Il n'est point de danger.
Quand on vogue à Cythere
Au printemps de ses jours,
Le voyage est facile à faire,
Et jamais il n'est de long cours.

Fin du Divertissement de Circé,
& du Tome III.



